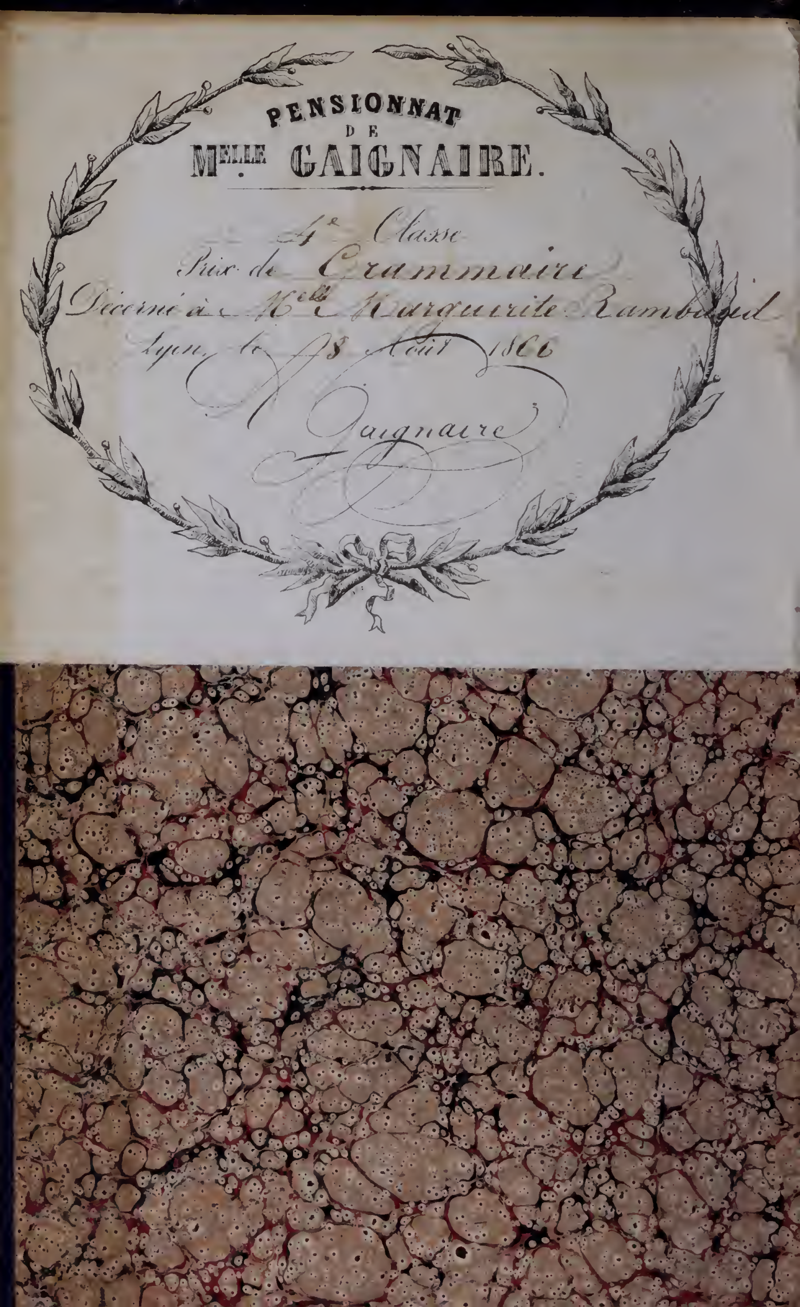
MAISON
D'ÉDUCATION
DE MLLE
GAIGNAIRE


PENSIONNAT
DE
Mlle. GAIGNAIRE.
4e Classe
Prix de Grammaire
Décerné à Melle Marguerite Rambaud
Lyon, le 18 Août 1866
Gaignaire



ITINÉRAIRE

DU

VOYAGEUR CATHOLIQUE

A ROME.

I.

Après avoir étudié Rome, ses traditions locales, ses pieux monuments et ses institutions diverses, j'ai acquis la certitude qu'on peut appliquer à la capitale du monde chrétien la pensée de l'illustre chancelier Bacon sur le Christianisme : — Peu de science (ou de philosophie) en éloigne, et beaucoup de science y ramène.

ITINÉRAIRE

DU

VOYAGEUR CATHOLIQUE

A ROME,

EN PASSANT PAR GÊNES, PISE, FLORENCE, ASSISE ET LORETTE,

SUIVI D'UN PÈLERINAGE AU TOMBEAU DE SAINT JANVIER, A NAPLES.

Par M. Dalmières,

CURÉ DU PONT SAINT-ESPRIT, CHANOINE HONORAIRE DE DIGNE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE LYON.

TOME PREMIER.

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES.

LYON

Rue Mercière, 49. | Rue Centrale, 34.

Chez R. Ruffet, acquéreur de la nouvelle Librairie Perisse de Paris,
rue Saint-Sulpice, 38.

1863

A MONSEIGNEUR

JEAN-FRANÇOIS-MARIE-CART,

ÉVÊQUE DE NISMES.

MONSEIGNEUR,

Les prêtres français comprennent plus que jamais peut-être la nécessité de se presser autour de leurs évêques, pour se presser encore par eux et avec eux autour du Saint-Siége, centre de l'unité. Aussi, en écrivant un livre sur Rome, c'est à mon premier Pasteur que j'ai dû en offrir le respectueux hommage. Daigne votre Grandeur l'accueillir avec bonté et croire que les sentiments

de mon cœur m'ont rendu facile et doux l'accomplissement de ce devoir.

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus profond

MONSEIGNEUR

De votre Grandeur

Le très-humble et très-obéissant serviteur

DALMIÈRES,
Curé du Pont-Saint-Esprit.

AVERTISSEMENT.

Voici, après mille autres, un nouveau livre sur l'Italie, ou plutôt sur une partie de l'Italie, ou, pour être plus exact encore, sur Rome.

Pourquoi donc un de plus, s'il y en a mille ? C'est que dans ces mille il n'en est pas un seul qui ait la spécialité du mien.

Je suis même toujours plus étonné qu'un itinéraire semblable à celui-ci n'existe pas encore. Il ne m'est pas difficile d'avouer que d'autres, et surtout des Romains, écrivant sur les lieux, auraient fait bien mieux que moi. Peut-être s'en trouvera-t-il qui voudront entrer dans la voie que j'aurai ouverte, et je serai loin d'en être fâché.

Il est un fait que les catholiques doivent avouer avec regret et presque avec honte. Les écrivains ennemis de notre foi, les touristes indifférents pour tout ce qui tient à la piété, les artistes profanes, ont trop longtemps exploité à eux seuls une contrée qui devait nous intéresser à tant de titres. Rome même, la capitale du monde chrétien, avait été jusqu'à présent indignement traitée ou peu connue. Grégoire XVI a eu raison de se plaindre à M. Poujoulat de ce que les étrangers n'étudiaient que les ruines de la ville payenne qui est sous terre, au lieu d'étudier la ville qui est debout.

La basilique Vaticane avait presque seule le privilége d'exciter la curiosité et l'admiration, et encore c'était presque exclusivement sous le rapport de l'art que tant d'auteurs avaient décrit ou exalté cette merveille du monde. Il existait sans doute de bons ouvrages sur Rome chrétienne ; mais ces ouvrages, trop volumineux, écrits en latin ou en italien, demeuraient oubliés dans la poussière des bibliothè-

ques, à moins qu'ils n'en sortissent quelquefois pour exercer la patience d'un érudit. Enfin, une réaction religieuse s'est opérée dans les arts, comme dans les sciences. La science de l'archéologie en particulier a pris une nouvelle direction, en prenant une nouvelle vie, et c'est à l'étude des antiquités sacrées qu'elle a demandé ses plus nobles inspirations, avec ses plus douces jouissances. Ensuite la rapidité des communications est venue rendre le voyage d'Italie plus facile et moins dispendieux. Ce concours de circonstances favorables a fait surgir tout-à-coup un grand nombre de livres descriptifs, de *voyages*, de *pèlerinages, d'impressions de voyage,* publiés en France par des hommes très-orthodoxes. Il en est même, parmi ces ouvrages, qui respirent une piété aussi franche dans son expression qu'éclairée dans ses principes, dont les laïques ne rougissent plus, que des jeunes-gens du monde avouent partout hardiment, quoique l'esprit railleur de Voltaire ait encore trop survécu à sa philosophie.

Mais ces livres sont tous si insuffisants, ou si peu faits pour un étranger qui n'a pas un long séjour à faire à Rome, que je conçus à Rome même le plan de celui-ci. Et j'ai pensé aussi aux catholiques, qui, n'espérant pas avoir jamais le bonheur de visiter la ville sainte, désireraient au moins la connaître. Or, de même que la plupart ne peuvent se procurer un grand nombre de livres pour étudier Rome dans le cabinet, de même, et à plus forte raison, le voyageur ne pourra guère emporter avec lui toute une bibliothèque pour s'en servir en courant d'un monument à l'autre. Il faut donc un livre qui puisse servir de guide au voyageur catholique et qui donne au pieux lecteur une notion complète de la ville vers laquelle son esprit et son cœur se portent si souvent. Les meilleurs ouvrages qui existent, ceux de M. de la Gournerie et de M. Gerbet, ne peuvent assurément remplir ce double but; ceux du père de Géramb et de M. Poujoulat, par exemple, ne sont que de rapides aperçus; les autres sont exclusivement consa-

crés à des institutions particulières, ou aux basiliques principales, ou aux cérémonies papales; plusieurs enfin ne renferment guère que des considérations religieuses et politiques. Le plus utile, dans le sens que j'ai indiqué, serait certainement l'itinéraire de Vasi, refait en majeure partie par Nibby, et corrigé encore en 1842, après la mort de ce dernier savant; mais cet itinéraire, d'ailleurs trop sec, est plutôt destiné à un touriste ordinaire qu'à un pèlerin catholique.

Voici donc le plan que j'ai adopté. J'ai pris pour base de mon travail l'itinéraire de Nibby : j'ai ajouté à chaque article tout ce que j'ai trouvé de plus intéressant dans les divers ouvrages écrits sur Rome chrétienne; changeant entièrement la marche de cet auteur, qui est la même que celle de Vasi, je coordonne chaque journée avec une station principale, et cette station est presque toujours un lieu sanctifié par quelque précieux souvenir de saint Pierre ou de saint Paul, selon l'ordre chronologique. Ensuite, les diverses origines, les faits de l'histoire profane et ceux de l'histoire ecclésiastique, les légendes des Saints, les questions d'art et de science, les réflexions pieuses ou philosophiques, sont ici rattachés aux monuments, de telle sorte qu'on trouvera successivement sur les lieux ce qu'il importe le plus de connaître. Le savant M. d'Agincourt a écrit à Rome l'*Histoire de l'art par les monuments*. Moi, c'est aussi par les monuments que j'ai essayé de faire connaître tout entière une cité qui est une vaste encyclopédie, dont chaque pierre forme pour ainsi dire, un article important. L'entreprise paraîtra bien téméraire sans doute; mais j'ai eu soin d'avertir que j'avais puisé dans la multitude des ouvrages publiés sur Rome. Souvent, ne pouvant traiter un point avec toute l'étendue désirable, j'ai renvoyé aux auteurs qui l'ont plus longuement développé, et pour ceux qui voudraient se livrer à une étude approfondie, j'ai indiqué des sources aussi sûres que nombreuses. Ainsi, pour les catacombes seulement, je

cite les ouvrages considérables auxquels M. Raoul-Rochette et M. Gerbet ont eu recours, ces deux auteurs eux-mêmes, et le dernier livre important et volumineux publié par le père Marchi. (1) Quelquefois aussi j'ai laissé parler l'auteur cité, quand je sentais qu'il parlait beaucoup mieux et plus pertinemment que je n'aurais pu le faire; comme Chateaubriand renonça à décrire l'ancienne Palestine quand il connut le beau travail de l'abbé Guénée sur ce sujet. Il n'y a pas de honte sans doute à imiter la modestie de Châteaubriand !...

Quoique mon livre soit plus spécialement destiné au pieux catholique, je n'ai pas négligé les monuments ni les souvenirs de la cité de Romulus, de la République et des Empereurs. Je les ai même étudiés, ce me semble, avec plus de soin que certains écrivains qui se répètent les uns après les autres avec les mêmes inexactitudes. J'en apporterai plus d'une preuve. Puis, je sais trop qu'elle est l'importance et quels sont les charmes des souvenirs classiques, pour avoir oublié de décrire les monuments profanes dont il est si souvent question dans une histoire avec laquelle nous sommes familiarisés dès l'enfance : voir les lieux où les événements de cette histoire se sont passés, c'est une des douces jouissances que procure le voyage de Rome, tant nous aimons ce qui nous rappelle nos premiers ans!

Les lecteurs seront peut-être étonnés du soin que j'apporte à réfuter les accusations diverses lancées contre Rome, contre ses usages, contre la religion et les pratiques religieuses des Italiens en général. Ils le seraient bien moins, s'ils avaient entendu les discours qui se tiennent souvent aux tables d'hôte, sur les bâteaux à vapeur et dans les voitures publiques. Si l'ignorance, les préjugés et la mauvaise foi s'entendent toujours à merveille pour

(2) Celui-ci n'est pas terminé. Les grands ouvrages sur les catacombes sont extrêmement chers, à cause des plans et des dessins qui accompagnent un texte très-étendu.

attaquer partout le catholicisme, on conçoit aisément que le pays qui en est le centre doit être le point de mire principal des traits les plus envenimés des ennemis de notre foi. Mais comme ici la discussion porte ordinairement sur dès particularités locales, il faut bien les connaître et savoir répondre par des faits positifs, quelquefois même par des chiffres; c'est ce qui m'a porté à donner une part si large à l'attaque et à la défense de ce que nous avons de plus cher. Sans avoir fait le voyage de Rome, celui qui m'aura lu pourra combattre, avec plus de connaissance de cause, les objections, les exagérations et les mensonges d'un adversaire qui prétendra avoir laissé au centre de notre religion le peu de foi qu'il avait conservé jusqu'alors.

On doit bien penser que j'ai beaucoup lu et compulsé pour composer un livre comme celui-ci. Mais, j'ai souvent profité des citations que je rencontrais toutes trouvées sans peine et sans frais pour moi, pensant que la chose serait bien égale à ceux qui me liraient. Il m'aurait été facile, aux yeux du plus grand nombre, de prendre toute l'apparence d'une vaste et profonde érudition, en laissant croire que j'avais fouillé moi-même dans tous les originaux que je cite. Ce charlatanisme est bien commun aujourd'hui. La multiplication infinie des journaux, des revues. des brochures littéraires et scientifiques, a fait apparaître une de ces facultés prodigieuses que possède l'esprit de nos compatriotes, esprit si prompt, si ingénieux et si hardi pour saisir ce qui jette un brillant éclat. Nos milliers d'écrivains savent maintenant jouer la profondeur avec un aplomb incroyable, et le moindre d'entre eux se pose, comme il veut, en feuilletoniste léger et frivole, ou en grave bénédictin plus érudit que Mabillon. Pour moi, je pourrais me contenter de dire que j'ai une mémoire et que j'ai pris des notes sur les lieux; j'aime mieux avouer que j'ai composé mon livre surtout avec des livres : la seule différence qui existera entre la plupart des écrivains et

moi, c'est que je l'avoue et qu'ils se gardent bien d'en faire autant.

En résumé, j'ai tout au plus le mérite d'avoir conçu le plan d'un itinéraire qui réellement était à désirer, que j'aurais été bien aise de trouver en voyage, qui épargnera beaucoup de fatigue et d'embarras au pèlerin catholique, et qui suppléera, pour bien des lecteurs, aux ouvrages si volumineux et si multipliés qu'ils ne peuvent se procurer. Une table alphabétique placée à la fin fera même de cet itinéraire une sorte de dictionnaire qu'on pourra consulter au besoin, lorsqu'on désirera quelque renseignement sur Rome, sur un de ses monuments, ou sur ses institutions. Enfin, ceux qui ont visité la Ville Éternelle seront heureux, ce me semble, de retrouver ici leurs souvenirs les plus précieux et leurs impressions les plus salutaires. Il en est peut-être parmi eux qui s'apercevront, en me lisant, qu'ils n'ont pas vu tout ce qui aurait pu les intéresser; mais, ce dont je ne doute pas, c'est que beaucoup regretteront d'avoir parcouru trop à la hâte certains lieux et certains monuments, parce qu'ils n'avaient pas connu les faits importants qui s'y rattachaient, principalement les faits relatifs à l'histoire de l'Église ou à la vie d'un illustre serviteur de Dieu.

Les évêques de la Belgique viennent de se concerter pour fonder un séminaire Belge dans la capitale du monde chrétien, où ils enverront les meilleurs élèves sortis de l'université de Louvain. Plût à Dieu que nos prélats pussent en faire autant pour les jeunes ecclésiastiques français! Exhortons du moins nos confrères dans le sacerdoce à faire ce voyage de Rome, qui est devenu si facile: ils comprendront bien mieux au retour les précieux avantages qu'on peut en retirer sous plusieurs rapports. (1)

(1) On trouvera aussi sur la sainte maison de Lorette, sur Assise et la Portioncule, des détails intéressants pour tous les lecteurs et inconnus pour un certain nombre d'entre eux.

Les lecteurs trouveraient plus d'intérêt à parcourir notre

Que la bienheureuse Vierge Marie, notre bonne Mère à tous, et les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul me soient en aide, aux catholiques qui entreprendront ce pèlerinage, et aux personnes indulgentes qui me liront ! — Amen !

Itinéraire avec un plan de Rome assez étendu : celui qu'on pourrait joindre à un livre serait trop peu détaillé.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. [1]

J'ai visité Assise, Lorette et Rome. C'est à ces trois principaux pèlerinages que je viens conduire le voyageur ou le lecteur digne d'être appelé chrétien par sa foi à tout ce qu'enseigne le véritable christianisme.

C'est au moins vers Rome que je désirerais pousser et diriger beaucoup de catholiques, d'ecclésiastiques même, qui ne savent pas encore jusqu'à quel point ce voyage est intéressant, ni combien il est devenu facile.

Ce sont les émotions les plus vives et les plus douces de la foi que je voudrais de tout mon cœur pouvoir partager avec eux, bien plus encore que l'admiration des merveilles de l'art. Le souvenir de tant de bonheur est un bonheur pour la vie entière. Oui, la pensée se reporte toujours avec délices vers ces églises d'Assise et de la Portioncule, qui rappellent aux âmes pieuses tant de faits prodigieux qu'elles seules peuvent comprendre; vers la sainte maison de Lorette, où le Verbe s'est fait chair; vers les catacombes où les premiers fidèles s'assemblaient au milieu des ossements des martyrs, avant de posséder les splendides basiliques où sont aujourd'hui honorées les

(1) Un ami m'a manifesté quelques craintes au sujet de cette introduction. *Les esprits superficiels ou égarés s'en effrayeront peut-être*, m'a-t-il dit, *et vous manqueriez alors votre but.* — J'allais supprimer cette partie de mon livre : mais j'ai eu honte d'avoir moins de courage et de confiance qu'un laïque, M. Veuillot. Cet écrivain à répondu pour moi à l'observation qui m'a été faite, comme on peut le voir à la fin de cet ouvrage. D'ailleurs, puisque je n'y traite pas des articles de foi, tout lecteur demeurera libre d'admettre ou de rejeter, et j'ai écrit surtout pour ceux qui sont portés à admettre.

précieuses reliques des apôtres, des pontifes, des saints qui ont illustré l'Église. Longtemps après le séjour qu'on a fait à Rome, il semble qu'on a toujours sous les yeux le souverain pasteur des âmes, *bénissant la ville et l'univers.* Dans les moments de pieuse tristesse, causée par le spectacle de l'erreur qui lutte avec tant d'acharnement contre la vérité, le cœur se retrempe au souvenir de l'obélisque du Vatican qui élève dans les airs la croix toujours triomphante, et il répète avec joie ces mots inscrits sur la vieille pierre : LE CHRIST EST VAINQUEUR, LE CHRIST RÈGNE, LE CHRIST COMMANDE : FUYEZ PARTIS ADVERSES !

Tout catholique peut déjà comprendre ce que de pareils souvenirs renferment de puissance et de charme ; mais il est d'autres émotions que les voyageurs même les plus favorablement disposés ne s'attendent pas à éprouver dans le sanctuaire de Lorette, ni dans ceux de Rome. Celles-là ajoutent aux grandes pensées de la foi et aux sentiments de la piété quelque chose de plus profond, de plus intime, de plus particulier que je ne sais pas vraiment exprimer : si j'ose le dire, c'est comme une seconde révélation qui se fait au fond de l'âme. Aussi, je ne publierais point ce livre composé sous l'impression encore toute récente de ces vives émotions, si je n'espérais qu'on voudra bien lire d'abord les explications qui vont suivre. Quoique mon livre soit destiné au pieux catholique, plutôt qu'à l'artiste et à l'antiquaire, peut-être serait-il encore trop souvent inintelligible pour le premier, s'il ne connaissait pas bien la pensée dominante qui m'a inspiré pendant que j'écrivais.

L'Italie n'est pas seulement un pays de foi aux dogmes fondamentaux du catholicisme. C'est aussi le pays des saintes traditions, des merveilleuses légendes et des images miraculeuses. Là subsistent, dans toute leur force et avec toute leur vivacité, ce que tant de prétendus esprits supérieurs appellent dédaigneusement les dévotions populaires. Mon but n'est pas de défendre l'Italie seulement contre les rationalistes et contre les protestants, ce

qu'ont déjà fait bien des écrivains recommandables, et entre autres, M. de Joux, qui, après avoir été ministre à Genève et président du consistoire de Nantes, est rentré dans le sein de la véritable église de Jésus-Christ (1) : c'est aussi contre des catholiques que j'aurai quelquefois à justifier les croyances, les traditions, les pratiques, que des esprits trop positifs ou prévenus seraient portés à rejeter sans examen. Il y a en France des catholiques qui sont remplis de préjugés contre l'Italie. Le savant professeur et membre de l'institut M. Lenormand s'en est plaint vivement dans ses leçons à la Sorbonne, en 1845. Il a établi, avec la force de son talent et avec toute l'énergie de ses convictions, que les catholiques français ont trop souvent subi, à leur insu, l'influence d'une atmosphère viciée par le venin des protestants, des jansénistes et des voltairiens ; qu'ils ont cédé, sur certains points, à une peur excessive de ces adversaires coalisés ; qu'ils ont paru trop heureux en quelque sorte et assez bien placés en se retranchant dans la défense des seuls articles de foi. On peut ajouter que la révolution leur a fait un mal dont ils ne se sont pas aperçus dans la préoccupation bien concevable où ils se sont trouvés, par la nécessité de sauver au moins le dogme. Je veux dire que la révolution, en détruisant les tombeaux, les reliques, les images des Saints, a aussi contribué à faire oublier les traditions pieuses, négliger le culte des saints et abolir certaines fêtes populaires. Il était résulté de tout cela que des hommes sincèrement religieux, retenus par un singulier respect humain, ou par l'effet de la contagion générale, étaient devenus comme des esprits forts, du moment qu'ils étaient sortis du cercle rigoureux des articles du symbole.

Cette concession faite à l'esprit sceptique de l'époque n'avait absolument servi de rien auprès des hommes qui

(1) Lettres sur l'Italie, écrites par l'auteur après un long séjour à Rome et à Naples.

nient les miracles des livres saints, tandis qu'elle avait peut-être affaibli ou du moins contristé ceux qui admettent des miracles plus récents. Elle avait même entretenu et fortifié les préjugés des ennemis de la piété chrétienne. J'ai entendu quelquefois des catholiques, se disant tels du moins, traiter fort légèrement les pratiques du chemin de la croix, ou du mois du Marie (1), par exemple, par la seule raison qu'elle nous sont venues de l'Italie. C'est, dans un ordre de choses différent, comme s'ils repoussaient les inventions matérielles introduites chez nous par des Anglais, sous prétexte qu'elles viennent de l'autre côté de la Manche. Il ne s'agit donc pas d'admettre ou de rejeter une chose parce qu'elle tire son origine de tel ou de tel point du globe, mais d'examiner si elle est bonne ou mauvaise en soi. Or, cet examen n'avait pas été fait consciencieusement par rapport aux croyances ou aux pratiques pieuses de l'Italie. Nous appelons une sérieuse attention sur ce point, plus important qu'on ne pense. Toujours et partout le demi-savant rejette sans examen préalable : le véritable savant, s'il est de bonne foi, commence par vouloir étudier la question avant de prononcer. Ainsi, les voyageurs superficiels ou prévenus qui traversent rapidement l'Italie en sortent le plus souvent avec toutes leurs opinions défavorables. Au contraire, les hommes graves qui font surtout à Rome un long séjour et une étude approfondie finissent par adopter ses traditions locales et ses pieuses croyances, et s'il en est qu'ils n'adoptent pas entièrement, ils en parlent toujours avec respect et circonspection. A l'appui de ce que j'avance, je citerai des noms recommandables. M. Gerbet, qui a écrit sur les lieux mêmes son beau livre de l'*Esquisse de Rome chrétienne*, n'admet-il pas les traditions miraculeuses qui se rencontrent à chaque pas dans ce centre de la catholicité ? Le rédacteur du

(1) L'institution du mois de Marie est attribuée à saint Philippe de Néri, qui vivait dans le 16e siècle.

journal l'*Univers*, M. Veuillot, autrefois incrédule, n'est-il pas sorti de la sainte maison de Lorette, croyant à la merveille si étrange de la translation ? L'évêque de Digne, monseigneur Sibour, borne-t-il sa croyance aux miracles évangéliques, dans les lettres si remarquables qu'il publie sur les traditions de la ville des saints apôtres ? Or, ces écrivains sont-ils de ceux qu'on pourrait accuser d'ignorance et d'excessive crédulité ? Il y a peu de temps, M. l'abbé de Cazalès, écrivain distingué et fils d'un père célèbre, disait à Monseigneur l'évêque de Nîmes : « Je viens de faire un long séjour en Italie, où j'étais allé avec les préjugés les plus opposés à mes convictions actuelles ; j'en suis sorti profondément convaincu que cette contrée est singulièrement favorisée du ciel, en récompense de sa foi plus vive que la nôtre. Après avoir vu de mes propres yeux les extatiques de Caldern et de Capriana, par exemple, je ne dirai pas que je crois aux miracles qui s'opèrent toujours en Italie comme dans le Tyrol : non, on ne peut dire *je crois*, quand on a vu au point de ne pouvoir pas même douter. (1) »

Comment d'ailleurs pourrait-on expliquer les conversions de tant de protestants qui étaient allés en Italie, à Rome, pour étudier de plus près la religion catholique ? De tous les étrangers qui ont fait en ces lieux un séjour plus ou moins long, ne sont-ils pas ceux qui ont dû se livrer à un examen plus sévère, aux observations les plus minutieuses, aux réflexions les plus profondes ? Ils se sont

(1) Monseigneur l'évêque de Nîmes a bien voulu me rapporter cet entretien. Je connaissais déjà ces merveilles par les relations écrites de M. De Cazalès et de Gœrres, le premier peut-être des savants de l'Allemagne. Cette année, un de mes amis a vu l'extatique de Caldern, qui est favorisée des stigmates de Notre Sauveur. On sait, dans la contrée que j'habite, que je veux parler de M. de V., et par conséquent d'un homme que personne ne croirait capable de mentir, même pour rendre le plus grand service.

rendus à l'évidence des faits. Quelquefois ils ont été vaincus comme saint Paul sur le chemin de Damas, par un miracle. M. Thayer, ministre de Boston, aux États-Uuis, devint catholique en voyant les prodiges opérés au tombeau du bienheureux Joseph Labre, et il publia lui-même la relation de ces faits surnaturels.

Aujourd'hui, grâces à Dieu, il s'opère une réaction étonnante contre cet esprit étroit du scepticisme qui était tout joyeux de pouvoir s'écrier : ceci n'est pas article de foi. Les écrivains laïques eux-mêmes ont banni un coupable et malheureux respect humain. C'est aussi qu'ils ont fait des études plus consciencieuses. Nous avons en particulier une observation consolante à faire par rapport à la Vie des Saints. La Vie des Saints, ce livre si éminemment utile, était un genre de lecture qu'on n'osait plus, pour ainsi dire, recommander aux familles les plus chrétiennes; ou bien, on aurait voulu en retrancher ce qui paraissait trop merveilleux. A présent, des écrivains tels que M. de Montalembert, M. Ratisbonne, M. Chavin, ont choisi, parmi les histoires des grands serviteurs de Dieu, celles qui offrent précisément une longue suite de révélations et de prodiges. Il vient aussi de se former une société pour répandre une hagiographie populaire, avec illustrations, et cette société se compose d'hommes de lettres les plus recommandables, parmi lesquels des académiciens et des deputés de tous les partis se trouvent à côté des ecclésiastiques les plus pieux. Or, les récits miraculeux ne seront certainement pas exclus de cette publication intéressante, qui a été déjà hautement approuvée par les évêques français.

Prenons au hasard une page de la nouvelle histoire de saint François d'Assise, par M. Chavin. (*) « Je déclare

(*) Je choisis celle-là parce qu'elle est bien la plus incompréhensible et, en apparence, la plus incroyable pour un homme de peu de foi.

hautement, dit l'auteur, que si l'on peut détruire et nier un seul fait de cette histoire, moi, j'accorderai que le saint patriarche n'a jamais existé : car, je n'ai pas d'autres témoignages pour prouver son existence naturelle que ceux qui prouvent les faits miraculeux. Jésus-Christ a dit : en vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, etc. etc. N'allez pas croire que cette promesse ne regardait que le temps des apôtres. Quel droit avez-vous de restreindre les paroles du Fils de Dieu?.... Que peut-on penser des Saints, si l'on traite de chimères les grâces miraculeuses qu'ils certifient que Dieu leur a faites?.... Quand on prononce qu'il n'y a point eu de miracles depuis le temps des apôtres, il faut donc dire que l'Église, qui fonde la canonisation sur les miracles, emploie des faussetés dans un acte religieux si solennel et que le culte public repose sur une base incertaine ! Or, entre cela et l'hérésie je ne vois pas de distance : car, c'est nier que l'Église reçoive du Saint-Esprit une assistance particulière qui fait qu'elle ne peut se tromper. Combien je plains ces hommes que Bossuet stigmatise par ces sévères paroles : *ils sont contents pourvu qu'ils se montrent plus déliés observateurs que les autres, et ils trouvent de meilleur sens de ne pas croire tant de merveilles*. Cette aversion du merveilleux, qui vient de la faiblesse d'un esprit appesanti par le péché, est une maladie grave qui peut avoir des suites funestes. »

Ceux qui ne vivent jamais que dans le monde des corps ne peuvent s'élever à l'intelligence du monde des esprits et des phénomènes surnaturels. Ajoutons qu'un froid *positivisme* peut dessécher le cœur, détruire les sentiments nobles et généreux et que toujours il désenchante la vie. On m'opposerait peut-être que je donne tout à l'imagination ; mais je répondrais à un catholique : si la preuve tirée de la canonisation des Saints ne vous suffit pas, si vous lisez, sans être convaincu, le traité composé sur cette matière par le savant Benoît XIV, vous n'êtes pas catholi-

que. A d'autres, je dirai seulement : les prodiges attestés par les procès-verbaux de la canonisation, après une enquête si longue, si étendue et si sévère, sont des faits cent fois mieux prouvés que la plupart des faits de l'histoire profane dont personne ne doute.

Je plains vivement les catholiques, qui, entendant parler des images et des traditions miraculeuses, s'écrient tout aussitôt : c'est une de ces vieilles légendes auxquelles un homme éclairé ne croit plus ! Une assertion n'est pas une démonstration. Affirmer sans examen et sans preuves que toutes les légendes sont fausses parce qu'il en est qui le sont réellement, c'est comme si l'on affirmait qu'il n'y a jamais eu de véritables héros parce que les poètes ont créé une foule de héros fabuleux. Certes, l'Église ne regarde-t-elle pas comme douteuses ou comme apocryphes, ou bien encore comme de simples allégories, des légendes telles que celles de la Véronique, de saint Christophe portant l'enfant Jésus, et autres de ce genre? Mais quand les faits merveilleux sont appuyés sur les révélations et sur les témoignages des Saints, sur des autorités nombreuses et respectables, pourquoi se croirait-elle obligée à les rejeter ? Si l'imagination des pieux écrivains leur a fait inventer des histoires édifiantes, pourquoi, par exemple, n'ont-ils rien inventé sur la vie de la Sainte Vierge ? La Reine de tous les Saints était bien celle assurément qui devait le plus exercer l'imagination de ses dévots serviteurs. Cependant, il a toujours été reconnu, et par tous sans exception, qu'on ne savait rien de positif sur les longues années que la Mère du Sauveur passa encore sur la terre, après l'ascension de son divin Fils.

Mais, dira-t-on encore, pourquoi l'Italie serait-elle une terre si grandement privilégiée sous ce rapport ? Les miracles ne seraient-ils pas plus utiles dans les contrées où règnent l'hérésie, l'incrédulité, la haine la plus aveugle contre le catholicisme ? Ne semble-t-il pas que l'enthou-

siasme religieux des Italiens a seul inventé cette multitude étrange de faits miraculeux ?

A mon tour, je poserai à un catholique les questions suivantes. Pourquoi saint Pierre, saint Paul, les Martyrs, les Saints les plus illustres et les plus nombreux sont-ils morts à Rome plutôt qu'ailleurs ? Pourquoi l'Église d'Italie a-t-elle vu naître ou vivre dans son sein les François d'Assise, les Thomas d'Aquin, les Antoine de Padoue, les Catherine de Sienne, les Claire, qui ont tant fait de miracles ? Pourquoi la plupart des bienheureux canonisés dans ces derniers temps appartiennent-ils encore à cette terre fortunée ?

C'est comme si l'on demandait pourquoi l'Asie a été le berceau du genre humain, préférablement à toute autre partie du globe, et pourquoi Abraham fut choisi pour être le père du peuple de Dieu plutôt que Melchisédech ou tout autre vertueux enfant d'Adam. Avec ces éternels *pourquoi*, le monde physique nous embarrasserait souvent de ses phénomènes plus qu'inexplicables. Nous les voyons, nous en éprouvons les effets, et alors il faut bien convenir qu'ils sont possibles ; il se présente bien quelquefois à notre intelligence si bornée cette pensée téméraire que le Créateur aurait dû faire autrement, ou du moins s'expliquer avec nous, mais le Créateur ne juge pas à propos de satisfaire notre curiosité.

Cependant, si *rétorquer n'est pas répondre*, selon le vieil adage de l'école, voici des réponses plus que suffisantes pour tout homme qui croit à l'Évangile.

Si Dieu opère toujours tant de miracles en faveur des chrétiens fidèles, et très-peu en faveur des incrédules, c'est que le catholicisme fournit assez de preuves de sa vérité pour convaincre ceux-ci et que les autres méritent de voir leur foi et leur piété récompensées. Les incrédules, presque toujours corrompus, ou orgueilleux *à l'égard de Dieu même*, résistent constamment à la lumière de la grâce intérieure, comme à l'évidence des preuves de fait.

Ainsi, Jésus ne voulut point montrer sa puissance à la cour d'Hérode, tandis qu'il l'avait continuellement exercée pour la guérison des malades qui s'approchaient de lui avec humilité. Dès lors, un chrétien éclairé comprend très-bien comment la volonté perverse doit être abandonnée à elle-même, et comment les bienfaits du ciel doivent être accordés de préférence à ceux qui ont *le cœur pur et l'esprit droit.* Voilà pourquoi les miracles de guérison ont encore pour objets ordinaires des femmes pleines de foi simple et d'innocence. Ces miracles sont constatés par les dépositions des médecins et des témoins les plus respectables, et quand nos adversaires se récrient sur ce que nous avons intérêt à adopter ces faits miraculeux, je ne sais pas vraiment pourquoi on ne se bornerait pas à leur riposter qu'ils les nient parce qu'ils ont encore plus d'intérêt à les nier.

Ainsi, ces miracles qui pourraient être utiles encore aux incrédules eux-mêmes ne leur servent de rien, parce qu'ils négligent d'examiner les preuves, ou parce qu'ils auraient peur d'être amenés à croire s'ils les examinaient de trop près. Parmi nous, français, on ne croit pas généralement à l'apparition de la croix miraculeuse de Migné, à des guérisons non moins miraculeuses, au miracle plus grand peut-être de la conservation du catholicisme dans notre patrie. Alors, devrions-nous être étonnés de ce que la puissance divine se manifeste plus rarement en notre faveur ? Notre incrédulité ne peut qu'arrêter les desseins de miséricorde que Dieu avait sur nous : elle doit accroître encore l'incrédulité, comme ailleurs la foi augmente la foi.

Lisons la parabole du mauvais riche. Celui-ci crie à Abraham, du fond de l'abîme : « Je vous supplie donc, « père, d'envoyer Lazare dans la maison de mon père, « où j'ai encore cinq frères, afin qu'il les avertisse de ne « pas imiter mes exemples, de peur qu'ils ne viennent « aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourments. Abraham

« lui répartit : Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les
« écoutent. — Non, dit-il, père Abraham; mais si quelqu'un des morts va les trouver, ils feront pénitence. —
« Abraham lui répondit encore : S'ils n'écoutent ni Moïse
« ni les prophètes, ils ne croiront pas non plus, quand
« même quelqu'un des morts ressusciterait pour leur
« parler. »

Cette dernière réponse du père des croyants, résume tout ce que nous venons de dire

Au reste, si les *mécréants* n'ont pas l'intelligence de ces choses, c'est encore qu'ils manquent même des premiers éléments de la science divine qui est propre aux pieux chrétiens. Essayez de faire comprendre à un paysan que, la terre étant ronde, il y a aux antipodes des hommes qui ont la plante de leurs pieds opposée à la plante des siens ! Il pensera que vous vous moquez de lui. C'est qu'il n'est pas arrivé par degrés à ce genre d'instruction qui fait admettre ce qui lui paraît absurde. Plus on devient savant dans les sciences physiques, plus on devient *crédule* par rapport aux phénomènes que le vulgaire regarde comme incroyables jusqu'à ce qu'il touche du doigt ceux qui peuvent être palpables pour lui; *Philosophi credula gens.* Il est aussi des savants qui se renferment tellement dans la sphère des connaissances auxquelles ils appliquent toute leur vie et toutes leurs facultés qu'ils ne conçoivent rien au delà : ainsi, il est des mathématiciens qui ne comprendront peut-être jamais les preuves d'évidence morale : encore moins comprendront-ils les preuves de sentiment.

On trouve encore dans les églises d'Italie, et particulièrement à Rome, des reliques dont la conservation paraîtra inconcevable, et même impossible, à ceux qui ont l'habitude de rejeter de prime abord tout ce qui sort du cercle ordinaire de leurs conceptions. C'est ainsi que les objets qui ont appartenu aux temps primitifs du christianisme exciteront plus que de l'étonnement, même chez des catholiques sincères, mais nourris de ce genre de

scepticisme étroit dont nous avons parlé plus haut. Les reliques de Notre-Seigneur et des apôtres dateront pour eux de trop loin, pour qu'elles puissent offrir de véritables caractères d'authenticité. Certes, pourquoi donc être toujours prêt à rejeter plutôt qu'à admettre, quand il y a tant de raisons qui plaident en faveur de ce dernier parti, et que de l'autre il n'y a absolument que le triste et *facile* penchant qui pousse à nier ou à douter ? Est-il donc si incroyable que les disciples du divin Maître aient eu la pensée de conserver les restes de son berceau, ou sa couronne d'épines, quand nous voyons Joseph d'Arimathie, aller demander hardiment à Pilate le corps de Jésus encore entouré de ses bourreaux ? Est-il incroyable que saint Jean l'Évangéliste, que les premiers fidèles aient voulu conserver et se transmettre des vêtements de la Mère de Dieu ? Nous demanderons encore à propos de sainte Hélène, qui découvrit les instruments de la passion, si l'illustre et pieuse impératrice a pu vouloir inventer et accréditer l'imposture d'une révélation miraculeuse, surtout en présence de témoins si nombreux, et si l'Église, infaillible dans la canonisation des Saints, a pu jamais décerner les honneurs du culte public à des imposteurs et à des visionnaires ! Lorsqu'une précieuse relique a été trouvée d'après les révélations envoyées du ciel à une âme pure, ce qui est arrivé quelquefois, et que le fait a été constaté par des pontifes témoins oculaires, et que ces pontifes eux-mêmes étaient des saints, quelle est donc l'impossibilité qui arrêtera encore un catholique ?

Les personnes qui ont fait de la religion une étude approfondie, savent que les dogmes et les faits divins de son histoire s'expliquent et se prouvent les uns par les autres. Il en est ainsi des pieuses traditions de Rome en particulier. Elles se prêtent un mutuel appui, et les monuments de tous genres qui leur sont relatifs constituent un ensemble étonnant de témoignages devant lequel l'incrédulité la plus opiniâtre est forcée de se taire. Dans l'un et

l'autre cas, les esprits superficiels doutent et rejettent, par cela même qu'ils sont superficiels et qu'ils ne considèrent qu'un fait isolé de ceux qui concourent à en établir la vérité, évidente pour les autres. Voilà pourquoi aussi l'étude de Rome chrétienne est à la fois une étude si vaste et si intéressante. J'étais incrédule comme bien d'autres, dans le sens que nous entendons; mais plus j'ai étudié Rome sur les lieux, et ensuite dans les livres, plus je suis devenu croyant, et même sans m'en apercevoir d'abord.

Je le répète, en devenant plus éclairés, les catholiques sont aussi devenus moins timides. Nous en avons eu une grande preuve à Trèves, lors de l'exposition à jamais mémorable de la robe de Jésus-Christ. Les pèlerins sont allés à Trèves par millions, et pendant que les journaux discutaient sur l'authenticité de cette insigne relique, le Tout-puissant opérait des miracles, et le Sauveur semblait dire encore, *operibus credite!* (1) Un prêtre de la Silésie, ce trop fameux Ronge qui était déjà interdit et qui est devenu ensuite apostat et chef d'une nouvelle secte, les protestants, les écrivains qui ne croient pas plus aux anciens miracles qu'aux nouveaux, se sont déchaînés contre la relique, contre le pieux et savant évêque de Trèves, contre la multitude des pèlerins. A la bonne heure! ce concert entre les ennemis déclarés du catholicisme n'étonne et n'ébranle personne. On conçoit aussi que les histrions de Stockholm et de Copenhague traduisent perfidement sur la scène les extatiques de Caldern et de Capriana et le miracle de saint Janvier. Mais du moins les catholiques savent se moquer à leur tour des insultes, comme des arguments que leur opposent des hommes toujours sans principes, souvent très-ignorants, avec une apparence de science, et plus souvent encore de mauvaise foi.

(1) Le docteur Hansen, médecin à Trèves, a publié un récit de ces miracles, accompagné de pièces justificatives. Il a pris pour épigraphe ces mots *facta loquuntur*. Ce livre a été traduit en français.

En résumé, tout ce qui concerne les traditions et les reliques en si grande vénération chez les Italiens est hors du domaine absolu de la foi; mais, si je me trompe en croyant à ces choses miraculeuses, j'aime mieux me tromper avec les Saints, avec les écrivains pieux et avec les âmes simples et pures, que d'avoir raison avec les incrédules, avec les hérétiques et avec d'insipides railleurs qui veulent se poser fièrement en hommes bien au-dessus du vulgaire. Je préfère les douces émotions de la *crédulité* au triste plaisir d'étaler cette supériorité d'esprit à laquelle le plus mince écolier, et même le plus sot paysan, montrent aujourd'hui de faciles prétentions. Lord Byron et Benjamin Constant gémissaient de n'avoir pas la foi, et ce dernier allait jusqu'à dire qu'il aurait voulu croire aux revenants. Dieu merci, sans croire aux revenants, j'ai ce que désiraient ces hommes tourmentés par le doute, et ma foi s'étend au delà des limites qui renferment en deçà tout ce qui est rigoureusement exigé des enfants de l'Église. Sur un sujet si peu compris de ceux qui n'ont pas une foi vive, je pense comme un incrédule converti encore jeune, comme le rédacteur de l'*Univers*, que j'ai déjà nommé et dont je cite de belles paroles avant de finir. « Je crois tout, « dans la religion, dit M. Veuillot. (1) Il m'est aisé de « tout croire, et ce que je m'explique, et plus encore « peut-être ce que je ne comprends pas. A l'égard des « choses surnaturelles, *j'use toujours pour accepter de « la liberté que l'Église me donne*, *jamais pour rejeter*... Qu'une bonne femme me vienne raconter un nou« veau miracle de la médaille miraculeuse, je ne ferai « nulle difficulté d'en croire sa reconnaissance et sa piété, « de même que sans aucune difficulté, sans vergogne au« cune, à n'importe quel philosophe ou quel savant, fût« il de toutes les académies du monde et de Paris, je « conseillerais de porter cette chère médaille que nous

(1) *Rome et Lorette*. Chapitre de Lorette.

« portons sans nous en cacher, et de répéter encore avec « nous, ô Marie conçue sans péché, priez pour nous qui « avons recours à vous ! » (1)

Et j'aime aussi bien mieux croire à une intervention fréquente du ciel qu'à la fatalité de nos fiers esprits du rationalisme ! La fatalité, cette puissance mystérieuse qu'ils seraient bien embarrassés de définir, leur paraît fort commode pour expliquer tout ce qu'ils ne comprennent pas. Un catholique, même le plus crédule, est beaucoup plus exigeant que ces aveugles adorateurs d'un aveugle destin. Il est aisé de tout comprendre et de tout expliquer par l'intervention du ciel ; mais qu'expliquera-t-on par les systèmes de nos prétendus philosophes ? Ils ont bien leurs superstitions, véritablement absurdes non pas même devant la science, mais seulement devant le simple bon sens. En lisant les folies qu'ils impriment chaque jour depuis quelques années, on voit évidemment que Dieu les a livrés au plus humiliant vertige en punition de leur orgueil, et M. de Cormenin a bien eu raison de dire que *ce qu'il y a de plus extravagant chez nous, ce sont les hommes sérieux.*

Je finis en posant cette question : d'où vient que les uns sont toujours portés à croire ce qui ajoute une nouvelle évidence aux preuves de notre foi, ce qui exalte le sentiment religieux, ce qui peut convertir les âmes, tandis que d'autres éprouvent une si grande répugnance à admettre tout ce qui a l'apparence d'un fait surnaturel et miraculeux ?... Ne serait-ce pas dans le fond que le catholicisme est un ami pour les premiers et un ennemi pour les seconds ? Or, on croit facilement tout ce qui est à l'avantage des personnes que l'on aime : au contraire, non-seulement on est plus difficile pour celles qu'on

(1) Il y a vingt et trente ans, aucun écrivain, même ecclésiastique, n'aurait osé mettre de pareilles convictions en évidence. Et le livre si intéressant de *Rome et Lorette* est à sa quatrième édition !

n'aime pas, mais encore on souffre de tout le bien qui se dit d'elles. — Je crois que toute la question est là. Si les adversaires du catholicisme en général, ou de la piété catholique en particulier, voulaient rentrer en eux-mêmes pour s'examiner avec calme et de bonne foi, ils reconnaîtraient bientôt que leurs doutes, leurs objections, leurs attaques froides ou passionnées, partent d'un principe caché d'antipathie, sinon de haine bien prononcée. A leur tour, nous feraient-ils le reproche de trop aimer le catholicisme et d'accepter trop aveuglément tout ce qui est à l'avantage de ses zélés serviteurs? C'est un reproche que nous serions bienheureux de mériter!...

CHAPITRE PREMIER.

GÊNES.

Un voyage en Italie ! c'est le plus beau rêve avant, la la plus belle réalité pendant, le plus beau souvenir après. Quand on a vu le Vatican, l'Église et la place de Saint-Pierre, un jour de solennité comme celui de la Fête-Dieu ; quand on a vu le cratère du Vésuve et contemplé du haut de cette montagne la ville et le golfe de Naples, il me semble qu'on peut s'écrier alors : Je n'ai plus rien à voir dans ce monde ! On pourrait même se contenter de visiter Rome et Naples, quand on ne peut disposer que de quelques mois. La plupart des voyageurs parcourent l'Italie au galop. Tenant à faire ce qu'on appelle un voyage complet, ils jettent un coup d'œil rapide sur les monuments, sur les tableaux, sur les paysages les plus remarquables ; ils ne peuvent rien étudier ; c'est à peine s'ils savent interroger sur les lieux leurs souvenirs historiques ; ensuite ils prononcent à tort et à travers sur ce qu'ils ont *examiné* en courant, tout joyeux et tout fiers de pouvoir dire : J'ai vu !

C'est que l'italie n'est pas un royaume comme un autre où l'on n'a, pour ainsi dire, qu'à visiter une capitale qui réunit tous les objets les plus curieux et les plus intéressants. Gênes, Turin, Milan, Venise, Florence, Pise, Rome, Naples, sont, ou ont été des capitales remplies de monuments très-remarquables et de chefs-d'œuvre de toutes les époques. Si vous volez d'une église à l'autre, si vous ne faites que passer dans les nombreuses et im-

menses galeries des musées, vous êtes toujours harassés de fatigue, vous êtes éblouis, vous finissez par éprouver une sorte de vertige. C'est bien pire encore, si vous n'avez pas suffisamment préparé le voyage par l'étude, et si vous n'avez pas à votre service une bonne mémoire avec de bonnes jambes.

Cependant, avant de commencer à raconter et à décrire, je dois avertir qu'on s'exposerait à de pénibles déceptions, si l'on s'imaginait que tout est merveilleux en Italie. Les personnes qui ont voyagé, savent que le premier aspect d'une ville, comme celui d'un monument, est rarement à la hauteur de sa renommée. Naples est peut-être la seule qui puisse procurer une satisfaction complète sous ce rapport. La première vue de Gênes plaît aussi beaucoup ; mais, à Rome, j'ai éprouvé, comme à Paris, que l'admiration va toujours en croissant après qu'on a oublié l'impression peu favorable du jour de l'arrivée.

Nous partîmes de Marseille dans les premiers jours du mois de mai 1844, par le paquebot napolitain *Marie-Christine*. Le matin, nous étions montés à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pour nous mettre sous la protection de Marie, *étoile de la mer*. Je n'oublierai jamais les émotions que j'éprouvai dans cette chapelle où la piété se trouve toujours si bien, sur le point de faire pour la première fois un long trajet sur mer, et un voyage que j'avais tant désiré pendant ma vie. Là, j'aimais à penser que j'allais voir une terre où Marie est aimée et vénérée avec un enthousiasme qui l'emporte encore sur celui des autres nations catholiques. Mon cœur me disait déjà tout le bonheur que j'attendais, et je remerciai Dieu de ce que je n'allais pas visiter l'Italie avec cet esprit philosophique, toujours sec et étroit, qui enlève au sentiment religieux ses plus douces et ses plus vives jouissances, qui désenchante tout dans la vie humaine, même la poésie et l'art.. Pendant qu'on chantait les litanies de la Sainte Vierge, je sentis couler sur mes joues de ces larmes qui ne peuvent

être comprises que par ceux qui en ont versé. Qu'il est à plaindre, l'homme sans foi pour qui ces émotions pieuses sont un impénétrable secret !

Nous voilà sur le paquebot. On s'impatiente pendant que les passagers arrivent lentement, et qu'on lève l'ancre, dont la chaîne mêle sont bruit strident aux cris désagréables des matelots qui semblent gémir. Nous sortîmes enfin du port vers les cinq heures du soir.

A peine fûmes-nous en mer qu'un mouvement de tangage vint donner un mal affreux à deux de nos amis. Le plus faible se laissa aller sur un rouleau de cordes, et un matelot mit aussitôt devant lui un grand baquet, d'un air qui voulait dire, donnez-vous-en tout à votre aise.—Chacun des passagers connaît un remède contre ce mal qui paraît si pénible et si douloureux : l'un conseille les bonbons de Malte, l'autre l'application du citron ou du safran sur le creux de l'estomac ; mais, ce qui est certain, c'est que la plupart sont atteints par le mal de mer après avoir employé tous les préservatifs imaginables et que le petit nombre des voyageurs qui n'en souffrent pas, se compose ordinairement de ceux qui n'ont pris aucune précaution. Heureux et très-heureux si vous échappez ! Si vous êtes pris, couchez-vous dans une cabine, ou mieux encore sur le pont, et mettez en usage toute la dose de patience que le ciel vous a départie.

Nous marchions rapidement, cotoyant les rochers arides de la Provence. Ces rochers prennent une forme sévère et pittoresque, de Marseille à Toulon ; il s'ouvrent un moment pour laisser voir la jolie petite ville de la Ciotat et ses charmants coteaux qui s'étendent à la droite ; mais ce n'est qu'au retour de l'Italie, en repassant de jour, qu'on peut distinguer Toulon, avec ses forts, sa rade et ses montagnes. C'est alors aussi qu'on voit la ville et les îles d'Hyères, dont le premier aspect est loin de répondre à l'idée avantageuse qu'on s'en était faite. Près de Cannes, lieu célèbre dans les fastes de l'histoire contemporaine,

sont les îles de Lérins, célèbres dans les annales de la religion et de la vie monastique. L'abbaye n'existe plus ; les rochers ont été dépouillés de leurs belles forêts de pins, depuis que les Espagnols ravagèrent les îles, en 1635 ; on n'y rencontrerait plus guère que quelques pâtres et quelques pêcheurs, outre la garnison et les prisonniers arabes de l'Algérie. La principale, sainte Marguerite, rappelle aussi l'histoire mystérieuse du masque de fer. L'autre porte le nom de Saint-Honorat, qui fonda le monastère de Lérins, l'an 410, et qui devint ensuite malgré lui, évêque d'Arles.

Voilà Nice, et voilà l'Italie ! L'Italie ! douce et noble terre, patrie de la religion, des arts, de tant de grands hommes et de si grands souvenirs ! Pour le chrétien, elle n'est point une terre étrangère, puisqu'il va y trouver le père de la grande famille spirituelle, à laquelle il a le bonheur d'appartenir; puisqu'il tourne si souvent ses regards vers Rome, foyer lumineux de la foi qui éclaire l'univers, et que de là sont partis les apôtres qui convertirent les peuples au culte du vrai Dieu. C'est dans l'Italie que nous allons respirer tous les plus suaves parfums de la piété, de l'art et de la poésie, avec ceux des plus belles fleurs. Là aussi le Français trouve celui de tous les peuples qui l'aime le plus, et celui qui lui a fait le moins de mal, celui qui parle le plus volontiers notre langue et qui l'écrit partout sur les murs de ses habitations. Italie, terre fortunée, salut ! (1)

De Nice à Gênes, l'aspect de la côte devient toujours plus ravissant. On distingue parfaitement les forêts d'oliviers, les villes aux blanches maisons et aux clochers élancés qui semblent sortir de la mer, de nombreux villages et des maisons de campagne sur le flanc des collines, la fameuse route de la corniche qui s'élève et qui s'abaisse en

(1) Voyez ces pensées développées par l'estimable auteur de *la Vierge et les Saints en Italie.*

serpentant ; puis, sur un second plan, des montagnes plus hautes et moins boisées, et enfin, dans le fond du tableau, les cimes des alpes couvertes d'une neige éclatante. On passe devant Monaco et Menton, principauté qui fournit assez souvent de malicieuses plaisanteries à nos petits journaux parisiens. Vient ensuite Vintimille, avec son château et ses tours. San Remo est la patrie de ce Bresca, qui jeta le cri *mouillez les cordes*, au moment le plus périlleux de l'érection de l'obélisque du Vatican ; ses descendants ont encore le privilége de fournir les palmes du dimanche des Rameaux à la basilique de Saint-Pierre. Nous saluâmes Port-Maurice, patrie du bienheureux Léonard, écrivain ascétique, dont nous vîmes plus tard le corps admirablement conservé, sous le maître-autel de Saint-Bonaventure, à Rome, près de l'arc de Titus. Oneglia, où naquit le célèbre marin André Doria, paraît de loin ne faire qu'une même ville avec Port-Maurice. Savone, ainsi que Voltri, occupe une position délicieuse sur ce beau littoral : on admire ses deux châteaux et ses nombreuses églises. C'est la patrie de Sixte IV et de son neveu Jules II. Tout près de la ville, dans une vallée, est le magnifique sanctuaire de Notre-Dame de la miséricorde, qui attire sans cesse de nombreux pèlerins. La statue miraculeuse qu'on y vénère fut couronnée solennellement des mains de Pie VII, le 10 mai 1815, au milieu d'une multitude immense qui était accourue pour voir et pour consoler l'illustre pontife, alors réfugié à Gênes. « Cette ville de Savone rappellera à jamais la mémoire de ce nouveau Régulus, qui fut enlevé « de Rome, parce qu'il préféra s'exposer à tous les martyres plutôt que de signer un traité honteux à sa patrie. »

Nous arrivâmes dans le port de Gênes à 7 heures du soir. Nous avions mis 25 heures à faire le trajet, et les bateaux à vapeur le font même en moins de temps, quand le vent est encore plus favorable. Il faut attendre, pour débarquer, que le capitaine soit allé présenter les passe-

ports des passagers au bureau de la police. En attendant, nous contemplions la belle et grande ville qui forme un long demi-cercle au fond d'un golfe charmant. Vue de la mer, elle offre un spectacle que rappelle plus tard celui de Naples; mais combien le second est encore plus beau, plus varié et plus grandiose ! Gênes perd ensuite beaucoup dans la comparaison : heureusement ce n'est pas le golfe de Naples qui se présente le premier !

Un essaim de batelets bariolés de toutes les couleurs entouraient notre navire. Il y en avait qui contenaient des musiciens mendiants, et je remarquai un beau vieillard aveugle qui chantait un cantique en l'honneur de Marie, en s'accompagnant assez bien du violon. Oh ! me voici en Italie ! m'écriai-je en entendant cette musique. Déception ! En Toscane, dans les États-Romains, à Naples, je n'ai entendu que les orgues des églises et les fanfares militaires. Pour entendre un violon, il m'aurait fallu sans doute aller au théâtre, et je vous prie de croire que je n'y ai pas mis le pied.

Enfin nous pûmes débarquer. Un batelet nous conduisit en cinq minutes au bureau de police, où un agent demanda le nom de chacun de nous, en regardant la feuille du capitaine de notre paquebot. Les préposés de la douane jetèrent un coup d'œil sur les effets que nous avions gardés pour passer environ vingt-quatre heures à Gênes. Tout cela fut bientôt fait. Pour entrer dans la ville, on passe sous un long et magnifique portique qui règnera tout autour du port, quand il sera terminé, et dont le dessus en terrasse servira de promenade. La première ligne de maisons, qui est parallèle au port et à ce portique, se compose principalement d'auberges, qui ont de quatre à cinq étages fort élevés; mais dont le rez-de-chaussée en arcades est d'une triste apparence. Nous logeâmes à l'hôtel de la Ville, autrefois le palais Grimaldi, tenu par M. Mathieu, homme doux et complaisant, dont tous les domestiques parlent notre langue aussi bien que leur lan-

gue naturelle. Là, nous commençâmes à voir le marbre prodigué partout.

Nous avions entendu sonner de nombreux carillons, et les bateliers nous avaient appris que le mois de Marie (*il mese Mariano*) se célébrait avec grande pompe dans l'église de Saint-Ambroise, qui tient à la maison professe des Jésuites. Un *cicerone* attaché à l'hôtel nous y conduisit aussitôt; car, malgré la pluie, nous voulûmes commencer par cet acte de piété, nos courses dans la vieille et illustre cité qui écrivit sur ses portes *città di Maria*. Gênes est bien en effet la ville de Marie, quoique le temps ait effacé cette inscription. Elle renferme cinquante églises ou oratoires dédiés à la Très-Sainte Vierge; les plus belles, après la splendide église de l'Annonciade, sont, Notre-Dame des Vignes, où se voit une image miraculeuse, et la *Madonna del monte*, qui est aussi en grande vénération; partout, ce sont des chapelles, des statues, des symboles qui rappellent le souvenir de l'auguste Mère de Dieu, refuge des pécheurs et consolatrice des affligés, et, jusque dans les boutiques les plus modestes, une lampe brûle constamment devant son image révérée.

La prédication était finie quand nous arrivâmes à Saint-Ambroise. On donnait la bénédiction du saint-sacrement, et tous nos efforts pour pénétrer dans l'église furent inutiles, tant la foule était compacte jusqu'à la porte! Ce contre-temps était d'autant plus fâcheux que nulle part le mois de Marie ne se célèbre avec plus de solennité que dans cette église de Gênes. Mais nous fûmes consolés et édifiés pendant que nous attendions au dehors. Nous remarquâmes avec joie (et avec regret pour notre chère France,) que tous les passants ôtaient leur chapeau et faisaient le signe de la croix devant la maison de Dieu. (1)

(1) Nous avons en France une multitude incroyable d'hommes qui entrent dans une église, pour la visiter, sans fléchir le genou et sans faire un signe de croix. Et la plupart de ceux-

La multitude infinie d'hommes et de femmes de toutes les conditions qui la remplissait sortit enfin et laissa le passage libre, après s'être écoulée trop lentement pour notre impatience. Aussitôt que nous eûmes rempli nos devoirs de religion et de reconnaissance, comme chrétiens voyageurs, nous pûmes encore, à la lueur des cierges, contempler cette magnificence prodigieuse des églises d'Italie, que nos yeux étonnés rencontraient pour la première fois. Je suis rentré dans ma patrie, preférant encore le style, la hardiesse, la pensée surtout de l'architecture de nos grandes basiliques du Nord ; mais on ne trouve qu'en Italie cette profusion d'or, de marbres, de pierres précieuses, ces chefs-d'œuvre de la statuaire, de la peinture, de tous les arts réunis, ces immenses tentures de velours et de damas dont le luxe inconnu ailleurs ajoute à tant de richesses inimaginables. J'aurai souvent l'occasion de revenir sur ce sujet.

Je me sentais aussi tout enchanté de marcher pour la première fois dans une ville d'Italie, d'entendre parler cette langue si douce et si harmonieuse que j'avais apprise encore jeune (1), de voir cette nouvelle physionomie de lieux et de personnes. Nous allions dans des rues extrêmement étroites, bordées de hautes et antiques maisons, sur un magnifique pavé que nous devions retrouver dans toutes les villes de la Péninsule, et qui relève singulièrement la beauté des monuments. Nous étions encore frappés de l'étrangeté du costume des femmes. Les dames de la classe supérieure son mises absolument comme nos

là se disent catholiques, c'est-à-dire, croyant à la présence réelle de leur Sauveur dans l'Eucharistie ! Il en est qui me diraient : je vaux pour le moins autant que beaucoup d'Italiens, sous bien des rapports. — Est-ce là la question ?

(1) Le peuples de Gênes, comme celui de bien d'autres villes et de Florence meme, ne parle pas le véritable Italien ; mais il le comprend parfaitement et il le parle au besoin tant bien que mal.

dames françaises, et l'on peut ajouter aujourd'hui, comme toutes les dames du monde civilisé qui nous suit pour les modes. Les *grisettes* aisées et les femmes du peuple vont en cheveux, mais avec un voile, le mezzaro, qui descend sur les épaules et tombe ensuite en écharpe par devant : les premières ont le voile de mousseline plus ou moins riche en broderies ; celui des autres est en indienne, à grands dessins, et de couleur éclatante. Ce costume est à la fois modeste et très-gracieux. Il fait très-bien à l'église : à l'aspect de ces longs voiles blancs, on dirait un jour de première communion, ou de confirmation.

Le lendemain, le temps était magnifique. J'allai de grand matin dire la messe à San Siro, église très-rapprochée de l'hôtel de la Ville. Le corps de saint Syr, évêque de Gênes, repose sous le maître-autel qui est un ouvrage remarquable de notre Puget. Pour donner déja une idée de la somptuosité des églises de Gênes, je dirai de celle-ci que la seconde sacristie est plus riche en marbres et en peintures que nos églises de Provence et de Languedoc.

L'église de Saint-Siro m'a paru en général plus belle et plus grande que celle de Saint-Ambroise ; mais il y a dans cette dernière des tableaux plus précieux ; tels que la Circoncision et le saint Ignace de Rubens et l'Assomption du Guide.

A deux pas de l'hôtel de la Ville est une jolie chapelle de saint Pancrace, de ce saint vénéré en tant de lieux de la Provence et des contrées circonvoisines. Nous y étions entrés la veille, attirés par les sons de l'orgue : on y célébrait une *bénédiction* solennelle, pour me servir d'un mot que nos catholiques du midi préfèrent à celui de *salut*.

Dans le trajet de Marseille à Gênes, nous nous étions plus particulièrement attachés à quatre voyageurs que nous quittâmes ensuite à Livourne, pour les retrouver encore à Rome. C'étaient deux ecclésiastiques du diocèse

de Cambrai et deux laïques aussi du nord de la France. En pays étranger, on se lie plus facilement avec des compatriotes, et l'on se souvient d'eux avec plaisir. Nous commençâmes tous ensemble à parcourir la ville, après la messe : un même guide nous conduisait.

Il y a à Gênes une rue qui peut-être n'a pas de rivale en Europe, pour la somptuosité des édifices ; c'est la rue qui d'abord s'appelle *Balbi*, puis *nuova* et *nuovissima*. On n'y voit que des palais de marbre, d'une architecture grandiose, remplis de tableaux, de statues et de divers objets d'art très-précieux. Vous reconnaissez là Gênes-la-superbe, et madame de Staël a eu raison de dire : « Les riches demeures qui peuplent ces quartiers paraissent bâties tout exprès pour un congrès de rois. » Des vestibules, dont les voûtes reposent sur des colonnes de granit ou de marbre d'un seul jet, vous conduisent à de larges escaliers : les marches, également de granit ou de marbre, sont d'une seule pièce qui a jusqu'à 15 et 16 pieds de longueur. Vous entrez dans des salons resplendissants de dorures, de glaces, de porcelaines : les tables et les consoles, déjà remarquables elles-mêmes, étalent une infinité d'objets curieux ; les tableaux des grands maîtres vous arrêtent à chaque pas. Il faudrait passer un plus long temps à Gênes pour examiner ces merveilles, et il faudrait des volumes pour les décrire ; mais vous êtes pressé et d'autres merveilles vous attendent ailleurs : vous dites en vous-même, j'aurai plus de temps à Florence et à Rome, et là encore vous serez trop souvent dans la nécessité de vous hâter.

On cite, parmi les plus dignes d'être visités, les palais *Balbi*, *Durazzo*, *Pallavicini*, *Doria*, *Brignolle*, *Serra Negro*, *Spinosa*, etc.

Le palais *Durazzo* appartient maintenant au roi, qui vient parfois y passer quelques semaines. De sa haute et vaste galerie de marbre blanc on a une vue admirable sur le port. Dans cette demeure vraiment royale, Charles-

Albert a choisi pour lui un appartement modeste, où il reçoit avec bonté ses sujets et les étrangers qui désirent lui être présentés. Il couche sur un lit dur et simple. Une religieuse française de l'hôtel-Dieu nous dit avec une expression d'enthousiasme que ce roi est un saint, qu'il jeûne plusieurs fois la semaine, qu'il répand les aumônes avec profusion, qu'il est le père de son peuple et adoré de ses sujets. Heureux prince ! Peuple digne d'envie ! aussi, Gênes se console d'avoir perdu sa gloire et sa puissance d'autrefois, en vivant sous le sceptre de ses monarques si justes, si sages et si paternels.

La plus riche galerie se trouve au palais Brignole. On y remarque Judith tranchant la tête d'Holpherne, un chef-d'œuvre de Paul Véronèse ; un Christ suant le sang, composition suave de Carlo Dolci. Ce palais appartient au comte Brignole de Salles, ambassadeur à Paris, de l'illustre et pieuse famille du saint évêque de Genève.

Le palais *Serra* se recommande aux voyageurs par un salon qu'on dit être un des plus beaux salons de l'Europe et qui est appelé le *temple du soleil.* Chose assez rare en Italie ! ce sont des artistes français qui l'ont construit et décoré : M. de Wailly en a été l'architecte ; les ornements de sculpture et de peinture sont de MM. Collet et Beauvais.

L'ancien palais des Doges, devenu celui du gouverneur et le siége d'une cour criminelle, est imposant par son architecture comme par ses souvenirs. La salle où s'assemblait autrefois le Conseil de la République est ornée tout autour de grandes colonnes de brocatelle d'Espagne. Entre ces colonnes étaient les statues des illustres Gênois, statues que les Français de 1797 brisèrent et jetèrent par les fenêtres. A leur place, on voit aujourd'hui des statues de paille, recouvertes de toile blanche, qu'on fit à la hâte pour donner un bal à Napoléon. Tout inspire ici des pensées graves et tristes sur les vicissitudes humaines. Une fresque représentant Christophe Colomb qui parle aux na-

turels de l'Amérique, me fit penser aux malheurs plus encore qu'à la gloire de ce grand homme. Gênes ne lui a pas élevé d'autre monument. (1) *Vanitas vanitatum!* Oui, tout est bien vanité des vanités sur notre pauvre planète! La plupart des grandes maisons de cette ville sont bien déchues de leur antique splendeur. Des domestiques en livrée vous attendent à l'entrée des palais pour recevoir la *bonne main*, et il en est qui n'ont pas d'autres gages : souvent leurs maîtres sont aussi fort heureux de pouvoir louer une partie de ces somptueuses demeures ou leurs délicieuses villas à des étrangers opulents. Il en est ainsi dans beaucoup d'autres cités de l'Italie. Le partage des biens entre les enfants, plus encore que les révolutions, amène la décadence des grandes fortunes; c'est un malheur pour l'art, si c'est un bonheur pour l'humanité.

Dans ce quartier, presque uniquement formé d'habitations princières, s'élève la magnifique église de l'*annunziata*, dont on construit en ce moment la façade en marbre blanc : les ouvriers étaient aussi occupés à redorer les plafonds, quand nous l'avons visitée. Le chœur et les trois nefs n'offrent que belles peintures, or, marbres rares et précieux. Nous avons remarqué à la chapelle de la Vierge les *ex-voto* usités en Italie : ce sont des cœurs d'argent composés d'une feuille très-mince; il y en a partout en nombre infini; mais, ce qui est inexplicable, on les applique quelquefois jusque sur la toile même des tableaux.

L'église métropolitaine, Saint-Laurent, est remarquable par l'appareil de sa construction en marbre blanc et noir, dont la disposition rappelle un échiquier. L'effet en est grave et solennel, quoique bizarre. M. Poujoulat dit que ces marbres furent apportés de Syrie par des croisés gênois, et qu'ils appartenaient sans doute à des monuments païens. Je ne sais sur quels auteurs il se fonde pour

(1) Il naquit au village de *Cocoleto*, où l'on a restauré sa maison, il y a quelques années.

expliquer ainsi l'origine d'un appareil de marbre blanc et noir alternant que nous retrouverons à la cathédrale de Pise et au baptistère de Florence. Le style général de Saint-Laurent est byzantino-gothique ; mais, dans les églises du moyen-âge qu'on voit en Italie, il est extrêmement rare que les temps postérieurs ne soient pas venus rompre l'unité architecturale par des chapelles, des bas-côtés, des coupoles selon le goût de la renaissance. Celle-ci présente cette confusion déplorable de styles : néanmoins on peut dire que c'est une noble et imposante basilique, riche en tableaux, en statues, en bas-reliefs. La chapelle de saint Jean-Baptiste en particulier est d'une grande magnificence. Sous l'autel, qui est très-richement décoré, sont les reliques du saint Précurseur que les Génois enlevèrent de Myra, ville maritime de l'Asie mineure, l'an 1097. Une inscription placée à gauche de la chapelle annonce qu'il est défendu aux femmes d'y entrer, sous peine d'excommunication *ipso facto*, et cela, dit-on, en haine de la mémoire de la fille d'Hérodias. Cette défense paraîtrait plus bizarre, si l'on ne considérait que partout l'entrée du sanctuaire a toujours été interdite aux personnes du sexe. On conserve dans la sacristie une coupe bien précieuse, que la France fut obligée de rendre après la seconde Restauration, c'est la coupe sacrée (*il sacro catino*), dans laquelle, selon la tradition, Notre-Seigneur aurait institué le sacrement de l'Eucharistie. Elle fut prise par les croisés au sac de Césarée.

Pour aller à Notre-Dame de Carignan, il faut passer un pont qui joint deux quartiers élevés : en avançant la tête sur le parapet, on est tout surpris de voir au-dessous une belle rue dont les maisons ont quatre ou cinq étages, tandis qu'on s'attendait à voir une rivière profondément encaissée. Cette partie de la ville est très-pittoresque. On monte sur la voûte et sur la coupole de l'église, d'où l'on jouit d'un ravissant panorama ; mais, à part le mérite de l'architecture, qui est incontestable, ce n'est plus la ri-

chesse ordinaire des autres églises. Au contraire, les nefs sont nues, et même d'une éclatante blancheur de plâtre ou de chaux. On n'a guère à admirer que le saint Sébastien du Pujet, statue qui est, comme les trois autres, trop colossale pour la position qu'elle occupe. Notre cicérone nous raconta, sur l'origine de cette église, une historiette assez plaisante dont le fait principal ne remonterait pas au delà du dernier siècle : or, Notre-Dame de Carignan fut construite au seizième par les Sauli, noble famille de laquelle sortit à cette même époque le bienheureux Alexandre Sauli, apôtre de la Corse et évêque de Pavie. Fiez-vous donc aux ciceroni !

Gênes possède trois beaux hôpitaux : l'hôpital des fous, bâti en forme de croix grecque, hors de la ville ; l'*albergo dé poveri*, magnifique établissement où sont accueillies toutes les misères ; l'hôtel-Dieu, dit *Pammatone.* Une religieuse française nous montra en détail cette dernière maison, à notre retour de l'Italie méridionale : nous tenions à voir et à vénérer le corps de sainte Catherine de Gênes, ainsi que la chambre où mourut cette admirable servante des pauvres, dont le peuple gênois célèbre la fête avec tant d'enthousiasme. Le corps qui renferma une âme si belle et si privilégiée de la grâce est encore intact, après plus de trois siècles; il est couché dans un superbe reliquaire, au dessus de l'autel de la chapelle des sœurs. L'église de l'hospice est très-belle. Le pavé des salles est de marbre blanc poli ; le péristyle et le grand escalier sont ornés des statues des principaux bienfaiteurs. Ajoutons que cet hôtel-Dieu est parfaitement desservi par les dignes filles de saint Vincent-de-Paul, dont huit sont françaises. Il y a pour les italiennes un noviciat à Turin. Tristes effets du préjugé national et de la routine! Croirait-on que les religieuses, d'abord toutes envoyées par la France, furent accueillies à leur arrivée avec beaucoup de froideur, et que les Gênois, entre autres innovations, blâmèrent les soins donnés aux hommes par des femmes? Ils

ont bien changé d'avis : nos bonnes sœurs étaient là depuis trois ans, quand nous avons visité leur maison, et en les voyant à l'œuvre on est passé d'un froid accueil à l'enthousiasme. A peu-près à la même époque, elles furent mieux reçues à Naples, où le roi et sa famille voulurent aller à leur rencontre. En 1845, elles se sont établies dans la capitale de la Toscane, et les Florentins courent encore sur leur passage pour examiner leur costume qui leur paraît si étrange et si curieux.

Les remparts et la partie supérieure de la ville, vers le nord, offrent une charmante promenade, avec les plus riants aspects et des maisons de plaisance qui s'appellent modestement villeta. Nous parcourûmes la villeta Negro et la villeta Pallavicini, délicieuses par leur position, par leurs jardins et leurs fontaines. A une extrémité de la promenade publique est l'église des capucins, la Conception : elle est simple comme toutes celles de l'ordre, mais elle contient beaucoup de précieuses reliques. Que j'aimerais de pouvoir me promener de temps en temps dans cette partie élevée de la noble cité, où pendant deux fois je n'ai rencontré que de rares promeneurs ! Hélas ! on ne fait que passer dans ces beaux lieux, et on ne les reverra peut-être plus ! Après Rome, Gênes est la ville que j'habiterais de préférence... Mais, nous sommes pour si peu de temps sur cette terre ? Je le vois bien ; il faut penser au ciel, où les églises seront bien plus belles encore, où les habitants seront plus aimables ; où le climat sera plus doux et le parfum des fleurs encore plus délicieux !

« Belle par ses palais, dit un pieux écrivain, belle par ses églises, par ses grands hommes, par ses glorieux souvenirs, Gênes est belle encore, belle surtout par le délicieux parfum de foi et de piété qu'on y respire.... Harmonies saintes de la foi ! Douces croyances de nos pères ! culte touchant de la Vierge et des Saints ! c'est vous que je cherche au sein de l'opulente cité... Oh ! qu'il est doux

pour le voyageur de France de ren ontrer ainsi sur son chemin une de ces villes où tout respire encore extérieurement cette vie chrétienne qui, dans notre patrie, s'est réfugiée tout entière loin des regards, dans l'intérieur de nos temples! » (1)

C'est en particulier ce dernier sentiment que j'ai éprouvé avec plus ou moins de vivacité dans les villes d'Italie : c'est ce qui m'inspire encore un si ardent désir de revoir cette terre tant aimée du ciel.

(1) La Vierge et les Saints en Italie, par M. de Mont-Road.

CHAPITRE SECOND.

LIVOURNE. — PISE.

On quitte Gênes avec regret; cependant, il ne faut pas oublier que le paquebot n'attend plus personne, lorsque le capitaine a fait l'appel nominal des passagers. Nous voilà donc en mer pour la seconde fois. Le voyage serait bien plus agréable encore, si ce n'était cette peur du mal de mer qui vous saisit chaque fois que vous remettez le pied sur un vaisseau; mais, de Gênes à Livourne, le temps fut si beau que, pour être atteint de ce vilain mal, il aurait fallu vraiment y mettre de la mauvaise volonté, ou avoir des estomacs capables de vomir sur un bassin de la fontaine de Nîmes. Aussi tout le monde fut-il de la plus aimable gaîté, ou dormit-il paisiblement, pendant un trajet qui se fit en 12 heures au plus.

Notre bateau traversa rapidement le golfe de la *Spezzia*, après lequel la mer se brise sur une plage unie, en arrière de laquelle s'élèvent les montagnes de Lucques. On ne retrouve plus sur ces côtes de l'Italie les rochers arides et pittoresques de la Provence, ni les riches amphithéâtres de la rivière de Gênes : le rivage n'offre le plus souvent qu'un pays plat; ce n'est qu'à d'assez longs intervalles que des collines plus ou moins éloignées viennent varier un peu la monotonie du paysage. Et puis, comme nous avons marché avec la nuit, je n'ai rien à vous raconter, si ce n'est que j'ai vu pour la première fois le phénomène de la phosphorescence des eaux, sur lequel j'en-

tendis longuement disserter des voyageurs qui aimaient beaucoup à se promener sur le pont, ainsi que moi. Je n'ai pu encore expliquer pourquoi cette nuit a été celle qui m'a montré le phosphore avec plus d'abondance, pourquoi je n'en ai pas vu davantage sur la mer de Naples, dans une saison plus chaude. On m'a dit que cette différence ne tenait pas au degré de la chaleur, mais au plus ou moins d'électricité répandue dans l'atmosphère. Cependant, en retournant à Gênes dans le mois de juillet, par une nuit obscure et orageuse, je n'ai aperçu que de rares étincelles au milieu des eaux agitées par les roues de la machine, et c'est là que les lueurs phosphoriques se montrent le plus. Ce dont je me souviens encore, c'est que des passagers se moquèrent beaucoup d'un vieux dominicain espagnol qui attribuait à certains poissons et à certains insectes cette phosphorescence de la mer : Or, j'ai lu depuis, dans une dissertation de M. Julia de Fontenelle, que c'est le sentiment de tous les savants. Mac-Calloch a fait des observations suivies dans les mers d'Écosse, pour se convaincre que la matière lumineuse est répandue par les poissons.

Le port de Livourne, comme celui de Gênes, est protégé par deux môles qui s'avancent dans la mer. Là aussi le paquebot jette l'ancre à une certaine distance du quai : et même, quand la mer est trop mauvaise, il se tient au large, ce qui rend le trajet du batelet très-désagréable pour un voyageur qui n'est pas encore accoutumé à danser sur les vagues dans une coquille de noix. Pour nous, loin d'avoir à redouter ce désagrément, nous n'eûmes qu'à glisser tout doucement entre les navires, qui étaient bien moins nombreux que ceux du port de Marseille et peut-être un peu plus que ceux du port de Gênes.

Livourne est une ville moins italienne que les autres, à cause de son commerce qui attire des étrangers de toutes les nations, une multitude de Juifs, et beaucoup de mauvais garnements qui craignent peu la police toscane.

Quand nous quittâmes la France, il n'était question que d'insurrections et de bandes de brigands en Italie. Nous n'avons rien vu de tout cela ; mais il faut à Livourne veiller avec soin sur ses effets et sur ses mouchoirs de poche : Les bateliers et les facchini doivent être redoutables pour les voyageurs, s'il n'y a pas d'exagération dans les portraits que ceux-ci en ont fait assez généralement. On a raison de dire que rien ne ressemble plus à un honnête homme qu'un coquin : notre batelier avait la meilleure face de *galantuomo* qu'il soit possible d'imaginer, et pourtant, il nous trompa et il nous vola. Comme nous voulions partir aussitôt pour Pise, il nous assura qu'il était plus économique et plus commode d'aller par eau à l'embarcadère du chemin de fer : nous consentîmes à garder son bateau qui se traînait lentement sur un canal encaissé au milieu des remparts de brique ; il nous quitta ensuite pour aller chercher nos passeports, que le capitaine du Marie-Christine avait laissés au bureau de la police. Nous eussions mieux fait de les réclamer nous-mêmes, en échange de la carte qu'on nous avait remise sur le quai : car ce retard nous fit manquer le départ du convoi et le batelier profita de notre précipitation pour nous duper, en échangeant notre or contre la monnaie du pays. Quelques mois après, le hasard nous fit rencontrer ce drôle dans la grand'rue de Livourne. Il nous reconnut ; il nous aborda avec un visage riant, et comme d'anciennes connaissances ; mais, quand nous lui parlâmes de l'argent qui nous avait manqué, il changea de ton, fit une pirouette et s'en alla tranquillement. Toutefois, si son confrère Charon devait lui faire la mine pour cela au passage du Styx, nous avons résolu, mes compagnons de voyage et moi, de lui donner de bien bon cœur ce qu'il nous a volé, souhaitant de plus qu'il n'ait pas d'autres péchés de ce genre sur la conscience, chose dont je ne répondrais pas, pour ma part.

Quoique Livourne soit un port franc, on visita nos ba-

gages sur le canal parce que nous sortions de la ville. J'avoue ici que je ne comprends pas pourquoi tant de voyageurs pestent sans cesse contre les douanes d'Italie, surtout quand ils ont appris par expérience combien celles de la Belgique et de la Suisse sont plus sévères. Les commis de l'octroi de Paris ont visité ma malle plus minutieusement que les douaniers de Toscane, de Naples et des États-Pontificaux. Ce qui est vraiment ennuyeux, c'est que la multiplicité des différents États de la Péninsule vient renouveler trop souvent l'accomplissement des mêmes formalités.

Livourne a plus d'un trait de ressemblance avec Marseille. C'est aussi une grande et belle ville, avec des rues larges et droites; mais il n'y a pas non plus de monuments ni même d'églises remarquables. La place de la cathédrale, le lazaret, le cimetière des Anglais et la statue de Ferdinand Ier, méritent à peine d'être visités par le voyageur qui se sent si près de Pise et de Florence. Cette ville, qui compte aujourd'hui environ 80,000 habitants, doit en quelque sorte son existence au grand-duc Ferdinand Ier, qu'un écrivain appelle « le Romulus pacifique de cette Rome maritime et marchande, dont la population se forma de réfugiés et de vagabonds. » Comme les voyageurs s'arrêtent deux fois à Livourne, s'ils vont à Rome ou à Naples en bateau à vapeur pour retourner par la même voie, nous les engageons à faire deux excursions intéressantes dans les environs de la cité marchande, au lieu de perdre leur temps à parcourir les rues qui se ressemblent toutes. Une première fois ils iront à Pise, dont les beaux monuments se trouvent réunis dans le même quartier. Au retour de Naples ou de Rome, ils prendront un fiacre pour aller faire un pèlerinage et une agréable promenade à la *Madonna di Montenero*.

Comme Marseille, Boulogne, Honfleur, et autres villes maritimes de la France, Livourne a sa chapelle de la Vierge chérie des matelots : cette chapelle s'élève, à une

lieue de la ville, sur une colline qui domine la plaine et la mer et qui est parsemée de charmantes villas. Son architecture et ses décorations sont dignes d'une église d'Italie. Elle est desservie par les Bénédictins, qui font bon accueil aux étrangers. Nous ne dirons rien pour le moment de son image miraculeuse attribuée à saint Luc, parce que nous devons parler dans la suite, en décrivant les églises de Rome, des autres portraits de Marie dont le saint évangéliste est cru l'auteur. A propos de ce pèlerinage, il se présente à notre esprit une de ces pensées que nous sèmerons sur la route du voyageur catholique. Qu'ils sont touchants, dirons-nous, les témoignages de reconnaissance rendus par les matelots à la Vierge toute-puissante auprès de Dieu, à celle que l'Église appelle l'étoile de la mer, dans une hymne qui est à la fois la plus suave poésie et la plus délicieuse prière ! Mais, si le marin qui s'est vu exposé à une mort imminente éprouve un besoin particulier de rendre grâces à Dieu et à sa divine Mère, pourquoi les voyageurs oublient-ils si souvent et les dangers qu'ils ont courus et ceux qu'ils auraient pu courir ? A quoi tient la vie d'un homme qu'emporte rapidement un bateau ou une diligence ? Si un accident fatal n'est pas arrivé, est-ce parce qu'il n'était pas possible ? S'il était possible, ne faut-il pas reconnaître que celui qui veille sur nous à chaque instant a voulu nous en préserver ? Sans doute il n'est pas nécessaire, et souvent il n'est pas facile d'aller rendre grâces à Dieu dans son temple ; mais, s'il suffit d'y penser en mettant pied à terre dans une cour de messagerie ou sur un quai, pourquoi n'y pense-t-on pas ? Il faut l'avouer avec douleur, la plupart des voyageurs ne pensent pas à Dieu en voyage, et plusieurs appartiennent à cette classe d'hommes, trop nombreux aujourd'hui, *qui reconnaissent Dieu en principe et qui le nient par le fait. Par le fait*, Dieu est exclu du cercle habituel de pensées et d'affections, de projets et d'affaires, de peines et de jouissances, dans lequel se meut leur vie entière. Et

ceux-là sont pires que les païens. En visitant les ruines des cirques antiques, nous saurons que les païens mêlaient le souvenir de la divinité, même aux plaisirs de leurs spectacles.

Nous profitâmes d'un troisième départ pour aller à Pise. La distance est tout au plus de quatre de nos lieues communes. Les Italiens comptent par milles ; mais, quand on dit que trois mille font une de nos lieues, cela doit s'entendre de nos lieues de poste, de quatre kilomètres. Au début de notre voyage, je consigne ici cette observation pour l'utilité particulière des habitants du midi de la France, qui pourraient être quelquefois dans le cas de renoncer à une excursion, parce que la distance leur paraîtrait trop grande s'ils calculaient d'après la longueur excessive des lieues de Provence et de Languedoc. Vingt-cinq minutes nous suffirent pour faire le trajet, sur la *strada ferrata* de nouvelle et d'excellente construction. Près de Livourne, elle traverse des prairies, des marais qui s'étendent jusqu'à la mer, et où paissent des troupeaux de bœufs. Ensuite, la campagne devient magnifique ; mais, on assure que, depuis notre passage, la terrible inondation de l'Arno, en octobre 1844, a fait beaucoup de ravages dans cette vaste plaine qui est encore toute couverte par les eaux. A droite de la route, on rencontre des fermes marquées d'un écusson que surmonte un chapeau de cardinal. Ce sont des propriétés de l'archevêché. L'archevêque-primat de Pise et l'archevêque de Florence portent au chœur les insignes du cardinalat, quoiqu'ils n'en aient pas le titre. J'ai vu ce dernier assistant à l'office, revêtu de la pourpre, et précédé à sa sortie par un valet en livrée qui portait un grand parasol vert : singulier usage emprunté sans doute à l'Orient !

C'était un dimanche. Nous arrivâmes encore assez à temps pour entendre la messe dans une petite église qui est sur la rive gauche de l'Arno, non loin de l'excellente *Pension suisse*, où nous étions logés. Je ne parle de cette

église, d'ailleurs fort simple, que pour apprendre au pieux voyageur que la grande sainte Catherine de Sienne y a reçu l'impression des stigmates de Notre-Seigneur. Nous trouverons à Rome le corps de cette vierge admirable, pauvre fille d'un teinturier, qui écrivit les choses les plus sublimes en langage magnifique, qui fut chargée des négociations les plus importantes et les plus difficiles, qui a'la trouver Grégoire XI à Avignon pour le ramener à Rome, qui présenta un jour hardiment sa tête aux Florentins furieux et ameutés contre elle, et qui enfin, après avoir beaucoup souffert sur la terre, prononçait ces belles paroles : « Dieu me donnera là-haut les roses des épines qu'il m'envoie ici-bas. » Certes, ce n'était point une tête faible que cette illustre vierge qui fut favorisée de tant d'extases et de visions célestes. Une dame, madame Valentine de Soucy, vient de consacrer à la sainte du XIVe siècle des pages délicieuses dont j'extrais les lignes suivantes, parce qu'elles s'appliquent parfaitement au livre que j'écris : « Je sais bien que si mes récits sur sainte Catherine tombent entre les mains de quelque esprit superbe, il laissera échapper un de ces sourires altiers qui menacent toute croyance et laissent l'âme pauvre et nue en face des réalités de la vie. Libre à eux ; mais je sais aussi que plus de trois cents miracles attestés par procès-verbaux, signés par des témoins et reconnus par toute une nation, méritent la confiance de ceux qui n'ont pas perdu toute jeunesse de cœur. »

Les quais de Pise font beaucoup de tort à ceux de Florence ; ils m'ont paru même plus beaux. L'Arno est large à peu-près comme la Seine, à Paris ; l'un de ses ponts est en marbre, et sur la rive droite on admire une belle façade aussi de marbre, qui porte une inscription en gros caractères, dont on ne peut expliquer le sens : *Alla giornata*, à la journée. Les autres maisons sont plus ou moins belles, toujours propres, et un superbe pavé leur donne encore plus d'apparence. Cependant, avec cet air de

grande ville, Pise a quelque chose de triste et de désert pour les voyageurs qui aiment les bruyantes cités. Ce fait n'a rien qui puisse étonner, quand on considère combien elle est déchue de sa puissance et de sa splendeur d'autrefois, du temps que ses flottes couvraient les mers et que son enceinte renfermait 150,000 habitants. Son climat, ses monuments, son université lui donnent encore quelque importance. Le grand duc y passe quelques mois de l'hiver, et cette saison, quoique elle soit souvent trop humide, y attire beaucoup de malades ; mais, hélas ! ayez soin de mettre ordre à vos affaires avant de partir, si votre médecin vous envoie dans cette ville où mourut dernièrement la princesse Marie : car le docteur, plus habile que vous ne pensez, ne veut pas se charger de l'embarras de votre enterrement.

Les quatre principaux monuments de Pise sont réunis sur une vaste place gazonnée, la plus curieuse qu'on puisse voir en ce genre. Au milieu de cette verte pelouse s'élèvent l'église primatiale, le baptistère, le campo-santo et la fameuse tour penchée. *On se croirait dans quelque quartier désert d'une grande cité de l'Orient*, dit M. Valéry. Tous ces monuments ont quelque chose d'original, de gracieux et de grandiose ; c'est tout ensemble de l'architecture byzantine, arabe, grecque, gothique, mais un tout qui plaît, qui étonne, qui laisse des impressions indéfinissables de mélancolie telles qu'on en éprouve rarement ailleurs de semblables.

LE DÔME.

C'est ainsi que les Italiens appellent une Église cathédrale, ou métropolitaine, ou même l'église principale d'une ville. Le dôme de Pise est un de ces édifices qui montrent qu'en Italie l'art est de toutes les époques : car cette magnifique métropole date du milieu du onzième siècle ; elle fut bâtie en mémoire d'une victoire remportée par les

Pisans sur les Sarrasins, en Sicile. On dit que sa coupole est la première qui ait été construite en Occident. L'architecte Buschetto, qui l'édifia, eut pour successeur Rainaldo, qui éleva la façade, si originale, si gracieuse et si imposante tout à la fois. Les sculptures de la porte principale et les trois portes de bronze sont d'un admirable travail, dont les dessins ont été fournis par Jean Bologne. Dans l'intérieur sont aussi de belles sculptures du célèbre Nicolas de Pise et de son fils Jean. Parmi les tableaux, nous citerons seulement les plus beaux d'André del Sarto, l'un des plus grands peintres italiens : une madone avec un ange, saint Jean-Baptiste, les saints François, Barthélemi et Jérôme, les belles figures de sainte Marguerite et de sainte Catherine, et notamment la célèbre sainte Agnès placée à droite contre un pilier de la grande nef. Faites-vous montrer aussi l'ange Raphaël de Salimbeni, siennois, et le saint Torpé (saint de Pise) portant la bannière de la ville, par Salvator Rosa. Les tableaux précieux sont le plus souvent couverts de rideaux : on veille si soigneusement à leur conservation, que, dans certaines églises d'Italie, il est enjoint aux prêtres et aux sacristains, sous peine d'excommunication, de tenir ces rideaux constamment fermés, hors les moments où ils doivent les montrer aux voyageurs, qu'ils accompagnent sans les perdre de vue.

208 belles colonnes supportent les arceaux qui règnent autour des nefs de cette immense basilique. Les murs sont de marbre noir et blanc ; le soffite est resplendissant d'or ; on marche sur le marbre et sur les mosaïques. M. Poujoulat, dans son livre de Toscane et Rome, raconte que l'auteur des Croisades, M. Michaud, s'écria, en contemplant cette église avec des yeux éblouis : Oh ! il faudrait l'éternité pour admirer en détails tant de belles choses !

Il faut voir aussi les tombeaux, parmi lesquels on remarque celui de la reine de Majorque, qui mourut pri-

sonnière des Pisans ; mais je recommande sur toutes choses la chapelle des trois saints A l'époque de la première croisade, les Pisans apportèrent de Nazareth les reliques des saints Gamaliel, Nicodème et Abibone, qui sont là dans un sarcophage de marbre. L'autel a été sculpté sur les dessins de Michel-Ange ; le grand *ciboire* est d'argent (1), ainsi que les chandeliers, qui sont fixés par des chaînes sur les gradins.

Galilée était de Pise. Étant un jour dans cette cathédrale, à l'âge de 20 ans, la régularité des oscillations d'une lampe lui fit imaginer tout un système pour mesurer le temps, et, dès ce moment, il abandonna la médecine qu'il étudiait, pour les mathématiques et l'astronomie. C'est aussi à la tour penchée qu'il fit des expériences pour sa nouvelle théorie sur la chute des corps graves. Celle-ci a exercé et exercera longtemps la sagacité des hommes spéciaux pour savoir si l'inclinaison, de onze pieds trois pouces, est l'effet d'un art capricieux et hardi, ou d'un affaissement du sol. L'architecte Marrona prétend que c'est l'un et l'autre, ou mieux, l'un après l'autre, c'est-à-dire que le sol s'étant affaissé pendant la construction, Guillaume d'Inspruck et Bonanno suivirent graduellement l'inclinaison qui était survenue. Elle fut bâtie en 1174. Elle ne tient pas à la métropole : ronde, isolée, divisée en huit étages qui ont en tout 190 pieds de hauteur, construite en marbre de Pise, entourée de jolies colonnes détachées, elle présente un magnique panorama quand on est arrivé au sommet par un escalier de 293 marches. Par

(1) On appelle encore en Italie de cet antique nom de *ciboire* un grand tabernacle à colonnes et à baldaquin. Dans les premiers temps de l'Église, le saint-sacrement était dans une colombe d'or ou d'argent suspendue sous un dais. J'ai vu le saint-sacrement suspendu à une grande hauteur, au fond de l'immense cathédrale d'Amiens, en Picardie : c'est peut-être un souvenir de l'usage primitif, quoique la décoration ne soit pas dans le même genre.

un temps favorable, on distinguerait d'ici, comme de la colline de Montenero, les îles de Capraïa, de la Gorgone, et même la Corse.

LE BAPTISTÈRE.

Au couchant de la grande façade du dôme, et au milieu du vert gazon de la place, s'élève le magnifique monument où l'on baptise tous les enfants de la ville et de la banlieue. Son isolement comme son usage, rappelle les baptistères de la primitive Église, avec cette différence cependant que l'on n'y baptise point par immersion. La richesse de son architecture extérieure fait que l'intérieur paraît beaucoup trop nu. Il est aussi du XIIe siècle. On remarque à l'entrée principale quatre colonnes, dont deux romaines et deux égyptiennes; aux fonts baptismaux, des fragments qui ont appartenu à d'anciens édifices des bords du Nil; à l'autel, des marbres de l'antiquité grecque, et au dessus, un ouvrage d'albâtre oriental. Mais l'objet le plus digne d'attention est la chaire de Nicolas de Pise. Elle est en marbre de Paros; chacune des neuf colonnes qui la supportent est venue d'une carrière différente et célèbre ; les cinq bas-reliefs dont elle est décorée sont les plus parfaits et les mieux conservés qu'il soit possible de voir.

L'écho du baptistère est renommé. Le custode (gardien) vous en avertira, si vous n'y pensez pas.

Nous ajouterons, au sujet de ce monument, ce que nous aurions souvent à rappeler, qu'une des richesses artistiques particulières aux églises d'Italie, c'est l'immense quantité d'objets ayant appartenu aux antiques édifices de Rome, de la Grèce, de l'Égypte et de l'Orient. Il est triste de penser que notre France, en particulier, n'a pas su profiter ainsi des croisades, ni de ses conquêtes. A la vérité, les Italiens ont été aussi moins vandales que nous dans leurs guerres civiles, et ils ont eu le bonheur de ne

pas connaître le savoir-faire des hérétiques, ni celui de nos démolisseurs de 1793. Hélas! nos pauvres archéologues suent sang et eau pour chercher maintenant les débris de notre passé. A chaque pas que je faisais en Italie, je souriais tristement en pensant aux descriptions pompeuses qu'on nous donne parfois sur un mauvais tronçon de colonne ou de statue récemment découvert dans notre sol. Que nous sommes pauvres, mon Dieu!

LE CAMPO SANTO.

On sait que bien des croisés emportaient de la terre sainte pour couvrir leurs dépouilles mortelles après leur trépas. La ville de Pise, la première de l'Europe qui ait eu un code maritime, et qui mettait en mer jusqu'à 300 navires, envoya ses galères à Jérusalem, vers le milieu du XIIIe siècle, pour les charger de terre sainte qu'elle destinait à la sépulture de ses croisés et ensuite de ses hommes illustres. On croit que cette terre fut prise au fameux champ d'Haceldama, où les chrétiens de Jérusalem et les pèlerins d'Occident étaient enterrés. Elle occupe un vaste carré long, encadré par quatre magnifiques galeries qui sont pleines de monuments funèbres, et curieuses surtout par les fresques dont ses murs sont décorés tout autour. Ces peintures sont célèbres, et précieuses pour leur antiquité : il y en a de Giotto, de Laureti, d'Orgagna; on admire particulièrement le triomphe de la mort, par ce dernier peintre qui fut aussi un grand sculpteur. Tout frappe et tout saisit en ce lieu. Lord Byron aimait à y venir rêver, avant que l'insolence des Anglais qui l'accompagnaient lui eût attiré une fâcheuse aventure avec un sous-officier de la garnison, aventure qui eut un grand retentissement et qui le força à quitter Pise. Ces insulaires sont partout les mêmes : ils ont l'air de se croire les maîtres partout, et c'est peu encore quand ils ne sont qu'impertinents; ils ne vous laisseraient pas une place

dans une voiture publique, sur un bateau à vapeur; ils dégradent les monuments pour emporter quelque fragment curieux. Par exemple, si j'étais chargé de la police à Saint-Pierre, au Vatican, il m'arriverait parfois de mettre quelque Anglais au violon. Mais laissons-les en paix, puisque la guerre avec eux est impossible. Gardons-nous bien surtout de les imiter! L'Italie est le pays dont les étrangers ont dit le plus de mal et qui a toujours fait aux étrangers le plus bienveillant accueil; ne nous rendons pas complices d'une pareille ingratitude!

Le roi de Prusse fait construire en ce moment, près de la cathédrale de Berlin, un monument qui sera une imitation du campo santo de Pise. Ce sera une copie bien insignifiante sans doute. « Celui-ci est un vaste et admirable « musée funéraire, dit M. Raoul-Rochette, où toute sorte « de monuments de l'antiquité profane, grecque, étrus-« que et romaine, urnes et sarcophages de toute forme, « de toute proportion, ont été mis à contribution par des « chrétiens de tout âge, de manière à produire, avec « l'édifice même qui le renferme, et avec le prodigieux « ensemble de peintures qui le décore, un monument « certainement unique au monde. »

Je disais en moi-même, en sortant, au moins voilà un cimetière qui n'a jamais été profané ni dépouillé, malgré toutes les révolutions survenues à Pise et en Toscane!.... Et il existe depuis six cents ans! Avouons que les Italiens et les Lazzaroni eux-mêmes ont été moins vandales que nous pendant nos guerres religieuses et politiques. Une fois pour toutes, je déclare qu'en faisant ces sortes de comparaisons, je pense beaucoup plus à l'avenir qu'au passé: chacun doit être sévère pour le mal afin qu'une horreur salutaire en empêche le retour. Si quelqu'un m'accusait ici de n'être pas un bon français, je répondrais que Tacite n'a pas été jugé mauvais citoyen pour avoir flétri avec tant d'énergie les Romains qui méritaient de l'être. — Il est vrai que je ne suis point Tacite: pour cela, j'en conviens facilement.

M. Poujoulat a très-bien décrit une petite chapelle gothique, santa Maria della Spina, qu'on voit isolée sur le quai de la rive gauche de l'Arno. C'est le plus joli bijou qu'on puisse imaginer. Elle fut appelée della Spina, parce qu'on y avait déposé une épine de la couronne de Notre-Seigneur, et les ornements de son architecture extérieure indiquent sa destination primitive par des pyramides aiguës qui s'élancent tout autour. Les voleurs de reliques ayant essayé d'enlever celle-ci, elle fut portée à la cathédrale.

Si vous avez assez de temps, allez voir encore la belle petite église de Saint-Nicolas, architecture de Nicolas de Pise. Le clocher et son escalier sont des chefs-d'œuvre de hardiesse et de légèreté.

Cosme III obtint du pape la chaire de marbre sur laquelle le pape saint Étienne I[er] fut égorgé en officiant, dans les catacombes de saint Calixte : il la fit placer dans l'église de Saint-Étienne des chevaliers. (1)

La place des chevaliers ne montre plus la fameuse tour d'Ugolin, où ce tyran fut enfermé avec ses enfants et ses trésors, mais sans vivres : cette fameuse *tour de la faim* a été immortalisée par les vers de Dante, dans son Inferno.

Pise célèbre avec une grande pompe la fête de son patron saint Ranier, le 16 juin. Tous les trois ans, il y a en ce jour-là une illumination qui passe pour être le plus magnifique de toutes celles de l'Europe. La vie de ce saint de Pise est pleine de légendes merveilleuses. Il vivait dans le XII[e] siècle. Livré d'abord à tous les plaisirs et à tous les désordres; il se convertit de bonne heure; il distribua

(1) Ce souvenir de Rome me rappelle une tradition bien intéressante pour l'église de Pise. Cette tradition, appuyée encore sur de graves témoignages, porte que saint Pierre, dans l'un des voyages qu'il fit de l'Orient en Italie, ne put débarquer à Ostie, à cause des vents contraires, et qu'il remonta à Pise, où il prêcha l'évangile avant de se diriger vers Rome.

tout son bien aux pauvres, dont il devint l'apôtre et l'ami. Memmi a peint son histoire dans le campo santo, après la peste de 1356, dont les Pisans se crurent delivrés par l'intercession de leur patron bien-aimé.

Il resterait à voir dans les environs de la ville une belle chartreuse et la villa-ducale de san Rossore, où l'on emploie une soixantaine de chameaux, ce qui donne une physionomie orientale à cette maison de plaisance, déjà fort agréable.

CHAPITRE TROISIÈME.

FLORENCE.

L'HOTE de la pension suisse nous procura un honnête voiturin pour Florence. Nous voulions d'abord prendre la diligence de Livourne : heureusement, le bureau de Pise ne pouvait pas nous assurer quatre places pour le même départ: je dis heureusement, parce que, à moins d'être seul ou pressé de voyager la nuit comme le jour, une voiture particulière est plus commode, plus économique, et va souvent plus vîte que les diligences. Notre *veturino* devait nous mener à Florence sans changer de *carrozza* (ou *legno*); mais nous avions à changer trois fois de conducteur comme de chevaux, ce qui ajoutait trois *bonnes-mains* au prix convenu. Il faut toujours ajouter quelque chose pour les facchini qui portent vos effets de la chambre à la carrozza, puis pour un officieux qui vous présente la main après avoir abaissé le marchepied. Résignez-vous d'avance a ces mille importunités pendant votre voyage en Italie : on vous demanderait presque l'étrenne pour avoir pris la peine de vous saluer ; mais c'est peut-être à tort que la plupart des voyageurs pestent contre ces *bonnes mains* continuelles : toutes ces petites étrennes réunies ne font pas à la fin une bien grande somme, et l'on est servi plus exactement et plus poliment que dans bien d'autres pays.

Partis de grand matin, nous parcourions une campagne ravissante, par une belle matinée du mois de mai, avec la pensée que nous allions voir ce jour-là une cité

bien plus curieuse encore. Que de raisons pour être en bonne disposition d'esprit! Nous causâmes quelques temps du fameux concile tenu à Pise, au commencement du xve siècle, alors que le monde chrétien était divisé par un schisme, le plus déplorable de tous les schismes, le plus grand danger que l'Église ait couru et qui devait la faire périr si elle n'avait les promesses éternelles. Que peuvent espérer ses ennemis avec toute leur puissance et avec toute leur habileté, quand ses propres enfants n'ont pu la faire périr? De ces hautes questions, nous tombâmes sur l'état actuel de l'université de Pise, si ancienne et si illustre, mais qui paraît être aujourd'hui au-dessous du niveau des autres écoles savantes de l'Europe. Nous avions fait en particulier une observation qui ne devait pas échapper à des prêtres français et que nous pourrions reproduire au sujet de la *Sapience* de Rome, c'est que les jeunes ecclésiastiques se trouvant toujours avec des étudiants séculiers prennent dans ces universités un air de dissipation et d'élégance mondaine qui ne s'accorde pas avec les exigences sévères de notre état. Mais ne pourrait-on pas reconnaître aussi que la familiarité des prêtres italiens avec les laïques a moins d'inconvénients dans un pays où presque chaque famille a un parent parmi les ecclésiastiques ou les religieux? Ceux-ci étant mêlés à la population, beaucoup plus que chez nous, n'ont-ils pas aussi l'avantage d'exercer sur elle une influence plus continue, de l'aborder plus facilement et d'en être plus favorablement accueillis? Et puis, si nous les trouvons trop familiers avec les gens du monde, ne nous trouvent-ils pas trop fiers et trop guindés? Leurs immenses chapeaux tricornes nous faisaient sourire; ils souriaient en remarquant l'exiguité comparative des nôtres. Qui prononcera entre nous? Dans les grandes et dans les petites choses, chaque nation se donne la préférence; un voyageur ne doit donc pas trop vite juger un pays étranger, mais ob-

server longtemps et sans détermination préconçue de condamner ce qui le choque d'abord.

De Pise à Florence on compte environ douze lieues que nous devions faire en moins de 7 heures (1), selon nos conventions avec le veturino. La campagne est un jardin continuel : on suit de temps en temps la rive gauche de l'Arno, laissant au nord les cimes inégales des montagnes dont la perspective plaît tant aux paysagistes ; les champs de blé et de fèves sont découpés en lignes regulières, mais moins profondes que celles de nos champs de garance, ce que nous avons remarqué aussi dans les États Romains. La vigne, plantée au pied d'un érable taillé en corbeille, entoure ses branches et passe quelquefois sur l'erable voisin, de manière à former comme une longue chaine de guirlandes. On traverse de beaux villages, où règne généralement un air d'aisance et de propreté. Sur les portes des maisons paraissent des femmes qui tressent de la paille, tout en regardant passer les voyageurs et tout comme nos femmes qui tricotent des bas. C'est avec la belle paille du pays qu'on fait les chapeaux d'Italie, qui sont si estimés. Ce qui étonne, au milieu de ces campagnes si fertiles, c'est de rencontrer beaucoup de mendiants, et d'enfants surtout, qui courent après les voitures en demandant l'aumône avec une persistance étonnante : c'est ce qu'on voit en France, dans le Bourbonnais et dans la Champagne, mais non dans les contrées plus riches que celles-là. Le bourg de Pontadera est ainsi appelé d'un pont de marbre de Carrare, construit sur la jolie riviere d'Era. La petite ville de Montopoli est bâtie sur une charmante colline, et l'on aperçoit au loin San-Miniato avec sa haute tour. La ville d'Empoli est célèbre par l'assemblee des Pisans, des Siennois et des Arétins,

(1) Je compte par lieues et je mesure par pieds, parce que la plupart des lecteurs sont peu familiarises encore avec les kilomètres et les mètres, au moins dans nos provinces méridionales.

qui aurait décidé la destruction de Florence, si Farinata, Gibelin lui-même, n'avait protesté éloquemment contre cette odieuse résolution. Avant d'arriver à Florence, on franchit les hauteurs de Gonfolina; le paysage devient sévère; la route domine l'Arno encaissé profondément entre deux montagnes qui ont fourni la *pietra forte* des palais Florentins et le pavé de la capitale. Vous découvrez à gauche les montagnes de Pistoie et de Prato; enfin, la ville et la coupole de la cathédrale, qu'on distinguerait de fort loin, si Florence n'était au fond d'un bassin.

A la première vue de Florence *la belle*, la cité des fleurs et des arts, je fus sous la pénible impression d'un désenchantement complet. La porte et le quartier par où nous entrâmes me parurent presque indignes d'une ville ordinaire. Les quais sont moins beaux que ceux de Pise; du pont de la Trinité, je voyais le Pont-Vieux chargé de misérables barraques : nous arrivâmes à l'hôtel de la Porte-Rouge par une rue étroite et obscure. Et je croyais avoir lu quelque part que les toits en terrasses étaient tellement couverts de vases de fleurs que Florence, vue des hauteurs environnantes, ressemblait à un immense parterre. Fiez-vous aux descriptions! me disais-je. A la vérité, il tombait en ce moment une pluie fine et assez froide, ce qui dut contribuer en très-grande partie au désenchantement de mon arrivée : aussi, qu'on me pardonne la comparaison, je me rappelai à l'instant mon entrée, en ce même mois de mai, dans la ville de Rouen que je visitai par un temps de pluie et de brouillard, ce qui n'est pas rare en cette vieille capitale de la Normandie.

Cependant, ma mauvaise humeur tomba bientôt devant les monuments. Pendant mon séjour, il ne me semble pas avoir vu à Florence plus de fleurs qu'à Lyon (1), par exemple; mais j'y ai vu des églises, des palais, des musées

(1) Les armoiries de Florence sont une fleur de lis, qui fut blanche d'abord et ensuite rouge.

tels qu'il faudrait toute une vie d'homme pour les visiter en détail. Il y aurait là de quoi enrichir je ne sais combien d'églises et de musées de nos pauvres villes de province ; comment pourrions-nous décrire tant de trésors inappréciables renfermés dans une seule cité?

LE DÔME, OU SAINTE MARIE DES FLEURS.

Allons d'abord à la cathédrale, où nous attendent une surprise d'admiration au dehors et une déception au dedans. Nous voilà devant le célèbre campanile, clocher incomparable, la plus belle tour qu'il y ait dans le monde entier, et dont Charles-Quint disait qu'il devrait être montré seulement aux jours de fêtes. On comprend très-bien que le peuple Florentin dise avec orgueil, *beau comme le campanile !* Représentez-vous une tour de marbre qui a 258 pieds de haut, 60 pieds de plus que les tours de Notre-Dame de Paris, d'architecture gothique, ornée de statues et de bas-reliefs, isolée, à quelques pas de la façade principale du dôme, dont les marbres de couleurs différentes forment des dessins variés, qui est percée de fenêtres à colonnes torses de marbre blanc, et qui est l'ouvrage de Giotto. Ce grand peintre s'est montré ici un grand architecte. Il y a six statues de Donatello, dont l'une est un chef-d'œuvre. On y admire les bas-reliefs de Giotto, d'Andre de Pise. de Luc de la Robbia. Nous étions en extase devant cette merveille, et nous y revenions souvent, la quittant toujours avec regret.

Le Dôme n'a point de façade. Il en est ainsi des autres églises de Florence, si riches et si belles au dedans. On réservait sans doute pour la fin une construction qui devait être tres-dispendieuse, puisqu'il fallait la mettre en harmonie avec la magnificence de l'édifice, et plus tard les fonds étaient épuises.

L'extérieur de cette immense métropole est tout en

marbres de couleurs variées, comme le campanile. C'est une véritable montagne de marbre : car la grande nef a plus de 500 pieds de long, et la coupole en a plus de 300 en hauteur. Je ne sais où M. Poujoulat a trouvé que cette coupole était plus haute que celle de saint Pierre de Rome : en cela, comme en tout le reste, l'œuvre de Brunelleschi est bien inférieure à celle de Michel-Ange, ce qui ne veut pas dire cependant qu'elle ne soit pas digne de toute notre admiration. A propos de Brunelleschi, il me vient ici la pensée de faire une remarque qui serait tout aussi bien placée ailleurs : c'est qu'en Italie on connait toujours le nom de l'architecte et la date d'un monument, tandis qu'en France nous ignorons le plus souvent les noms des architectes qui ont bâti nos plus belles basiliques. (1) Je veux aussi établir, par ce fait, comment les traditions pieuses de ce pays éminemment chrétien acquièrent un nouveau degré de vraisemblance, puisqu'il est si fidèle au culte de tous les souvenirs. Il est même peu d'ouvrages d'art sur l'origine desquels on ne puisse vous fournir des renseignements précis : vous pourrez en obtenir très-souvent jusque sur les moindres circonstances qui ont accompagné leur exécution. D'ailleurs, les Italiens ont toujours eu le soin de placer partout des inscriptions, qui portent à la connaissance, même du vulgaire, des souvenirs historiques ou artistiques, dont les hommes érudits ont la possession exclusive dans d'autres contrées de l'Europe. C'est aussi une des causes, ce me semble, qui rendent populaires, parmi eux, l'amour de l'art et le respect de l'antiquité.... Mais je ne veux pas trop prolonger cette digression, quoiqu'on en pardonne beaucoup aux voyageurs.

Pourquoi faut-il que l'intérieur du Dôme de Florence

(1) Brunelleschi a fait la coupole; mais Arnolfo di Lapo avait construit l'église. Giotto, Orgagna et d'autres architectes y ont travaillé aussi, car les travaux durèrent 160 ans.

réponde si peu à tant de magnificence prodiguée au dehors ! Trois nefs immenses, qui vont aboutir à la gigantesque coupole, sont nues, blanches, badigeonnées de gris sur les nervures et sur les archivoltes, absolument comme la presque totalité des églises de nos villages. C'est à n'en pas croire ses yeux. Il n'y a des chapelles que dans le tranceps et autour du chœur. Le beau pavé de marbre ne vous console point d'abord de la déception que vous avez éprouvée : il faut avancer jusque sous la coupole, dont on admire les peintures, vaste composition de Vasari et de Frédéric Zuccari. Telle est la hauteur de ces fresques, que les figures ont cinquante pieds, quoiqu'elles paraissent de grandeur naturelle.

Indiquons les objets les plus remarquables, sur lesquels M. Valéry vous fournira des explications détaillées, si vous les désirez. Vous trouverez à Florence son livre intitulé, *Florence*, *Pise*, *Livourne*.

Les tombeaux semblables de Brunelleschi et de Giotto. Celui de Marsile Ficin, le philosophe. Celui de Pierre Farnèse, par Orgagna.

Les grandes statues, celle surtout de saint Jacques le Majeur, qui est un ouvrage de Sansovino, le rival de Michel-Ange.

Saint Philippe et saint Jacques, par Jean dell' Opera.

Saint Marc assis, chef-d'œuvre de Nicolas d'Arrezzo, grand sculpteur du XIVe siècle.

Le buste d'un organiste célèbre, dont Laurent de Médicis a composé lui-même l'épitaphe. Il paraît que les Florentins n'encouragent plus guère ce talent : car, le jour de l'Ascension, je ne fus pas peu étonné d'entendre un organiste médiocre comme son instrument et comme les orgues des autres églises. On vante beaucoup l'orgue de la paroisse du Saint-Esprit. Nous ne l'avons pas entendu.

Le chœur est orné de bas-reliefs par Bandinelli, auteur de la belle copie du Laocoon qui se voit au palais des Médicis.

Les portes de bronze de la sacristie des chanoines, avec les bas-reliefs en terre cuite vernissée, par Luc de la Robbia. Ces portes rappellent un fait trop mémorable dont j'étais tout préoccupé en entrant dans la basilique, appelée autrefois santa Reparata. C'est là que se sauva Laurent quand Julien son frère tombait sous le fer des assassins. Les conjurés, à la tête desquels étaient les Pazzi et les Salviati, avaient choisi le moment de l'élévation de l'hostie pacifique, pour massacrer les Médicis. On a prétendu même que le cardinal officiant était dans le secret. Et pourtant ces hommes avaient la foi !... En voyageant dans l'Italie, il faut se souvenir quelquefois que la *contradiction est dans l'homme, comme la logique est en Dieu.* Plus tard, la grande sainte Madelaine de Pazzi sortait de l'une de ces illustres familles qui trempèrent dans ce complot sacrilége : elle naquit dans un palais qui subsiste encore et que nous sommes allés visiter.

Allons nous prosterner devant la châsse en bronze de saint Zanobius, évêque de Florence et né dans cette ville. Il fut l'apôtre de la Toscane et l'ami de saint Ambroise. Sous le rapport de l'art, ce tombeau est précieux par les bas-reliefs de Ghiberti, le grand artiste qui a fait les portes de bronze du baptistère. Les six anges qui décorent la partie supérieure du monument sont de la plus gracieuse simplicité. Sur une porte latérale de la métropole est une Assomption qui présente cette singularité que la sainte Vierge est au milieu d'un médaillon en forme d'amande. On l'appelle pour cela la *mandorla* (amande). De là vient peut-être aussi qu'on voit des images où la sainte Vierge est placée dans un semblable médaillon.

La méridienne du Dôme est célèbre. Lalande la regardait comme le plus grand instrument d'astronomie qu'il y eût au monde. Elle fut tracée en 1468 par le Florentin Toscanelli.

Enfin, un souvenir glorieux et vénérable de cette basilique, c'est celui du concile de 1439, auquel Eugène IV

et Jean Paléologue assistèrent, et où s'opéra, pour un moment, la réunion des Grecs avec les Latins.

Passons au baptistère, dont l'extérieur est bien moins beau que celui du baptistère de Pise, quoiqu'il soit de marbre noir et blanc ; mais les fameuses portes de Ghiberti, et celle du milieu surtout, seraient dignes, disait Michel-Ange, de fermer le paradis. La plus ancienne des trois, au midi, est d'André de Pise.

Cet édifice est isolé, en avant de la façade principale du Dôme. Les colonnes de porphyre de la porte orientale sont un don volontaire des Pisans ; mais les chaînes qu'on y voit attachées furent enlevées, pendant une guerre, à leur port qu'elles fermaient. L'intérieur du baptistère est somptueux et rempli d'objets remarquables. On s'arrête particulièrement devant les statues de sainte Madelaine et de l'Espérance, par Donatello. Le devant d'autel en argent, enrichi d'émail et de lapis-lazuli, est considéré comme l'ouvrage d'orfèvrerie le plus classique qui existe.

Le baptistère fut d'abord fondé dans le VIe siècle, par Théodelinde, reine des Lombards. Il fut la première cathédrale de Florence et dédié à saint Jean-Baptiste, qui est, avec saint Zanobi, l'un des principaux patrons de la ville.

SANTA MARIA NOVELLA.

Nous allons parcourir les principales églises, toutes fort belles à l'intérieur, et nous commençons, après la cathédrale et le baptistère, par celle que Michel-Ange appelait sa femme, la *sua sposa*. D'autres ont eu la même prédilection pour Sainte-Marie-Nouvelle. « Ce qui plaît dans cette église, dit M. Poujoulat, c'est une sorte d'élégante gravité qui vous sourit à travers les siècles : sa position au bout d'une vaste place, et dans un quartier appelé *Borgo-Allegri*, contribue aussi à lui donner un charme qui repose doucement l'esprit. » Elle est la seule qui ait une

façade, élevée dans le XVe siècle, tandis que le vaisseau est du XIIIe. On y admire des peintures de Michel-Ange et de Ghirlandaïo, le crucifix de bois de Brunelleschi, la Vierge de Cimabué qui fut portée en triomphe par le peuple depuis l'atelier jusqu'à l'église. Les tombeaux de l'église et ceux du cloître sont intéressants. Nous avons visité aussi le cloître intérieur et la belle pharmacie des Dominicains, qui desservent Sainte-Marie-Nouvelle.

Au XIIIe siècle, saint Pierre, martyr, se trouva à la tête des orthodoxes qui battirent, sur la place de cette église, les Cathares, ou Manichéens de l'Italie. On conserve dans la sacristie l'étendart qu'il portait à ce combat et on le montre au peuple le 29 avril, jour de sa fête. La place de sainte Félicité est ornée de la statue de ce Saint, dont les reliques sont à Milan, dans une église des Dominicains, auxquels il appartenait.

SAINT-LAURENT.

Cette église est une de celles que les amis de l'art visitent avec le plus d'empressement, surtout pour la fameuse sacristie dite de Michel-Ange et pour la splendide chapelle des Médicis.

La sacristie est une réunion d'admirables chefs-d'œuvres. Bâtie partie par le grand Buonarotti, qui a fait même l'autel et les candelabres, elle est ornée des plus belles statues qui soient sortis de son ciseau, si l'on excepte peut-être son Moïse de Saint-Pierre-aux-Liens, à Rome. Charles-Quint ne se lassait pas d'admirer le terrible Laurent, qui est si fièrement assis sur son tombeau. Julien de Médicis et la figure symbolique de la nuit sont aussi deux statues d'une beauté incomparable, et parmi les autres qui étonnent moins, ou qui ne sont pas toutes de Michel-Ange, mais de ses élèves, on admire encore la Vierge avec l'enfant Jésus et le saint Côme de Montorsoli.

La chapelle des Médicis, qui est comme le saint Denis

des grands-ducs de Toscane, est un grand édifice à part, sous lequel ont été pratiqués des caveaux funèbres. Elle est de forme octangulaire. On y travaille depuis environ deux cents ans, et sans doute Léopold II la verra terminer. Six grands ducs reposent là dans de superbes tombeaux. Il est impossible de décrire la magnificence de cette chapelle qui a près de 100 pieds de diamètre, qui est tout incrustée de marbres précieux, de nacre, de lapis-lazuli; l'autel sera d'un prix qui confond l'imagination, ce que nous comprendrons mieux après notre visite à la manufacture des mosaïques en pierres dures.

Ferdinand Ier eut un moment l'espérance de pouvoir placer dans cette enceinte le plus auguste de tous les tombeaux. Un prince Druse, Fereddin, avait promis de lui envoyer le tombeau de Notre-Seigneur; mais il paraît que le Saint-Sépulcre ne doit pas quitter Jérusalem.

La description de la grande église de Saint-Laurent et de ses 24 chapelles serait trop longue. Nous ne l'entreprenons pas.

L'ANNONCIADE.

L'*Annunziata* est l'église du pieux pèlerin, comme la précédente est celle des artistes. Ici est le berceau de l'ordre des Servites, ou serviteurs de Marie, dont l'image miraculeuse est en si grande vénération chez les Florentins. Et cependant aucun des livres écrits pour le voyageur ne vous parlera de ce qui intéresse le plus un chrétien dans ce vénérable sanctuaire.

Au XIIIe siècle, sept riches marchands Florentins s'étaient retirés au monte Senario, à six milles de la ville, pour vivre dans une pieuse retraite. Bientôt se joignirent à eux d'autres frères, dont le plus illustre fut saint Philippe Beniti, ou Benizi, qui refusa d'être pape après la mort de Clément IV, pour continuer en Europe le difficile et périlleux apostolat auquel il s'était voué. Alors les Ser-

vites, se voyant plus nombreux, se répandirent dans le voisinage. Ils bâtissaient à Florence un oratoire de l'Annonciade; un artiste y peignait l'Annonciation de Marie, quand, après avoir fait l'archange et ébauché la Sainte Vierge, il trouva le lendemain cette dernière figure entièment achevée. De là l'origine de la construction de la grande église : car les Florentins voulurent aussitôt élever un monument plus vaste et plus somptueux, et leur piété a dans la suite prodigué des trésors à la chapelle où l'on conserve l'image miraculeuse, qui est entourée d'*ex-voto*. Un autre pieux souvenir se rattache à cette image : c'est devant elle que l'angélique Louis de Gonzague fit vœu de virginité. J'ai oublié le nom de la rue où son portrait en bas-relief indique une maison qu'il habita pendant quatre ans. (1)

André del Sarto a peint, dans l'église, l'histoire de saint Philippe Beniti, la naissance de la Vierge et l'adoration des Mages. (2) Les grands sculpteurs Bandinelli et Jean Bologne y ont leurs tombeaux, exécutés par eux-mêmes. Sur le premier est un groupe magnifique. On voit dans le cloître la fameuse fresque d'André del Sarto, appelée la Vierge du Sac, *la Madonna del Sacco;* malheureusement elle a souffert de l'humidité.

M. Valéry plaisante fadement sur ce que l'image de la Sainte Vierge n'est pas trop miraculeuse sous le rapport de l'art. Il en est beaucoup, comme lui, qui s'imaginent toujours que Dieu, en faisant des miracles, devrait les faire tels qu'ils les concevraient eux-mêmes, et précisément Dieu se plaît le plus souvent à déconcerter les idées

(1) Sainte Jeanne de Valois fonda l'ordre des Annonciades en France, l'an 1500. C'est l'ordre des Servites pour les femmes.

(2) Dans le tableau de l'adoration des Mages, la figure tournée vers le spectateur est celle de Sansovino et l'homme qui s'appuie sur celui-ci est André del Sarto lui-même. Cette manie des peintres Italiens a conservé beaucoup de portraits fidèles des grands artistes et des hommes célèbres.

de l'homme sage selon le monde, et dans le cas présent, il a voulu peut-être convertir ou sanctifier le peintre seul. Pauvres gens, qui mesurent l'intelligence divine à l'étendue de leur esprit, et pour qui la sublime simplicité recommandée par l'Evangile est toujours un mystère ! Nous tenons peu à ce qu'on croie au miracle de cette image, qui d'ailleurs n'est pas un article de foi ; mais nous ne pouvons souffrir que des écrivains prononcent si aisément sur des choses hors de la portée d'un esprit qui se croit élevé, parce qu'il est orgueilleux.

SAINT-MARC.

Des souvenirs précieux, des noms célèbres et des monuments remarquables ; voilà ce qu'on rencontre toujours dans la plupart des églises de Florence, et dans leurs couvents. Saint-Marc se recommande surtout par quatre noms illustres à divers titres : Saint-Antonin, Savonarole, Fra Angelico Fiezole et Fra Bartholomeo semblent là encore vivants dans leurs cellules. Le premier passa du cloître sur le siége de Florence, qu'il honora de ses vertus, de son dévouement et de sa science profonde. Savonarole est assez connu. Il est toujours jugé diversement depuis plus de trois siècles, mais plus favorablement aujourd'hui. L'auteur de la récente histoire de Léon X, M. Audin, paraît avoir tracé le véritable portrait du célèbre dominicain. M. Rio, dans son livre *De la Peinture chrétienne en Italie*, le regarde comme un athlète qui a combattu généreusement au profit du spiritualisme chrétien, contre les envahissements du *paganisme* de son époque, qui fut celle de la Renaissance. Son portrait physique nous fut montré par un Dominicain sur les fresques du cloître ; il nous dit que la ressemblance en était fort exacte, ce que bien des raisons nous empêchaient de contester.

Tout le monde a entendu parler du bienheureux Fra

Angelico Fiezole, peintre et dominicain, que M. de Montalembert appelle le *prince de l'art catholique.* Il peignait à genoux la Vierge et les Saints. Aussi, en voyant le tableau de l'Annonciation de l'église Saint-Dominique, à Fiezole (1), patrie du bienheureux, Michel-Ange s'écria : « Un homme n'a pu faire ces figures-là qu'après les avoir vues dans le ciel. » Vous rencontrerez souvent dans les musées des tableaux de ce saint artiste, et le caractère vraiment religieux de ses figures vous fera reconnaître aussitôt l'auteur. Nous avons visité sa cellule : des soldats français qui y furent logés ont un peu dégradé les figures qu'il y avait peintes, mais sans le vouloir. M. de Montalembert a inséré une notice intéressante sur le bienheureux Angelico dans son livre, *du vandalisme et du catholicisme dans l'art.*

Fra Bartholomeo était déjà le premier peintre de Florence, quand Savonarole l'entraîna dans l'ordre des Dominicains.

Cet ordre, et le couvent de Saint-Marc en particulier, a produit une foule d'artistes recommandables, architectes, peintres et sculpteurs : c'est ce que vient de montrer encore en 1845 le livre du père Marchese, publié à Florence sous ce titre : *Memorie dei piu insigni pittori, scultori ed architetti Dominicani.*

Il y a dans ce couvent une belle bibliothèque, dans laquelle se trouvait Savonarole au moment où il fut arrêté, pour être ensuite brûlé au coin du palais vieux, à l'endroit qu'occupe maintenant la belle fontaine de Neptune.

Nous irons dans l'église vénérer le tombeau de saint Antonin. Son corps est sous l'autel d'une magnifique chapelle construite aux frais des Salviati, et ce sont encore des Salviati qui gardent une des trois clefs du saint tombeau.

(1) Tâchez d'aller voir cette ville, à deux lieues de Florence : sa cathédrale mérite qu'on fasse cette courte excursion.

Cette église possède en outre le tombeau de Pic de la Mirandole et celui de son ami Politien.

Il y a d'excellentes peintures dans la brillante chapelle des Serragli, et dans l'église est une admirable Transfiguration par un peintre gênois, Paggi.

On a récemment copié, pour la Madelaine de Paris, des bas-reliefs de la chaire et ceux d'une chapelle qui touche à la sacristie. Celle-ci conserve le cilice et d'autres objets qui ont appartenu à Savonarole. Les sacristains dont la complaisance est toujours fort commode, si elle n'est pas gratuite, vous montreront tout ce que vous désirerez voir : en Italie, ils ne sont pas comme ailleurs, plus fiers que les curés. Si l'observation en vaut la peine, je vous dirai qu'il n'y a pas de Suisses, ce qui prouverait sans doute que les Italiens n'ont pas besoin d'être intimidés par la vue d'une hallebarde, qui est cependant assez pacifique chez nous.

SAINTE-CROIX.

Je dirais avec d'autres que cette vaste église est le Panthéon de Florence, parce que ses plus grands hommes y ont leurs tombeaux, si ce mot de Panthéon ne m'était odieux lorsqu'il me rappelle les *grands hommes* qui remplacèrent sainte Geneviève, à Paris. Sur la droite, dans la longueur de la nef latérale, sont les tombes monumentales de Michel-Ange, de Galilée, de Dante, de Machiavel, d'Alfieri. Cette dernière est un ouvrage célèbre de Canova. Celle de Dante est vide. Il serait trop long d'énumérer les autres tombeaux et les œuvres d'art qui décorent l'église de Sainte-Croix, l'une des plus imposantes que j'aie vues. (1)

(1) Je n'ai pas vu de monument élevé à Améric Vespuce. Est-ce que sa patrie elle-même a été indignée de ce qu'il avait ravi à Christophe Colomb la gloire de donner son nom au nouveau monde ?

La chapelle des Bonaparte rappelle que cette famille, devenue si illustre, était originaire de Florence : il y avait même sous l'Empire Français un curé des environs qui était parent de Napoléon et qui refusa un évêché offert par l'empereur avec les plus vives instances.

La place de Sainte-Croix, d'où partirent des révolutions populaires, est aujourd'hui un rendez-vous pour le carnaval. C'est bien souvent la même chose.

SAINT-ESPRIT.

C'est une des plus remarquables par son architecture, de Brunelleschi. Le chœur et le maître-autel sont d'une magnificence qui éblouit, et la sacristie est une véritable église. Il y a une belle Vierge de Philippe Lippi ; un Christ mort, en bronze, de Jean Bologne ; un saint Nicolas en bois de Sansovino ; un saint Étienne, chef-d'œuvre de Passignano. L'orgue du saint-Esprit et les ornements de la chapelle du Saint-Sacrement sont aussi en grande réputation. Dans le cloître, est le tombeau du jeune Napoléon Louis Bonaparte, mort en 1831.

Les églises suivantes méritent encore d'être visitées :

Celle des Carmes possède des fresques célèbres dans l'histoire de la peinture. Les Raphaël et les Michel-Ange sont venus ici étudier avec soin cette œuvre de leurs trois prédécesseurs Masolino, Masaccio et Lippi. C'est dans cette église que repose le corps de saint André Corsini, religieux carme et plus tard évêque de Fiezole.

Saint Michel est une des plus curieuses. Ce noir monument d'architecture toscane, et d'un caractère tout-à-fait à part, fut bâti dans le XIVe siècle : ses quatre façades sont ornées de statues de marbre et de bronze. Le saint Marc de Donatello excitait l'admiration de Michel-Ange. L'autel d'Orgagna est un des plus beaux morceaux de sculpture que l'on connaisse : c'est plutôt un grand monu-

ment qu'un autel; il est couvert de bas-reliefs et de statuettes; un petit escalier conduit aux parties supérieures.

San Miniato al monte est la plus remarquable par son antiquité, par les marbres et les colonnes qui ont appartenu à des monuments païens, par ses mosaïques byzantines. C'est comme une des anciennes églises de Rome; d'autant plus qu'il y a une *confession* (caveau) où l'on déposa les ossements des Martyrs. — Tout près de là, on peut voir les fortifications de la ville, élevées par Michel-Ange, cet homme prodigieux qui fut supérieur dans tous le genres.

L'oratoire du Saint-Sépulcre, autrefois de saint Pancrace, est un chef-d'œuvre d'Alberti. Le riche et pieux Ruccellai y fit exécuter un monument qui est une imitation exacte du sépulcre de Notre-Seigneur.

L'église de la Trinité, près du pont qui porte ce même nom conserve un crucifix miraculeux.

PALAIS.

Notre vieux guide, Gaetano Carini, qui était tout fier d'avoir servi sous Napoléon, nous intéressait par son *érudition* et par ses anecdotes sur Florence. En allant au palais du grand duc, il nous raconta que le riche négociant Pitti dit un jour à son collègue Strozzi : Tu es fier de ton palais! eh bien! j'en ferai un dont la cour intérieure pourra contenir le tien. — Il commanda aussitôt au célèbre architecte Ammanati celui qui porte encore son nom, quoiqu'il soit la résidence des souverains; mais à la fin il fut ruiné.

C'est vraiment quelque chose d'imposant que cette architecture florentine. Elle est grave, sévère, et d'une extrême solidité. Les blocs énormes des remparts étrusques, tels que ceux que nous avons vus à Cortone, semblent avoir inspiré les architectes du palais de la République, des palais Pitti, Strozzi, Riccardi, et de tant d'autres,

qui, selon madame de Staël, *paraissent avoir été bâtis pour la guerre civile* Mais cette grave majesté n'exclut pas toute élégance, et les Florentins n'ont pas tout sacrifié à la sûreté, comme il est arrivé pour les châteaux gothiques.

Le palais Pitti s'élève fièrement de l'autre côté de l'Arno, sur une vaste place qui monte d'une manière très-sensible. Ce qui est déjà à remarquer, c'est qu'il communique avec le palais des Ufizi par une étroite galerie qui va de maison en maison jusqu'au delà de la rivière (1), en sorte que le grand duc peut aller visiter les galeries de Médicis, sans sortir pour ainsi dire de chez lui.

La cour, chef-d'œuvre d'Ammanati, est d'une beauté sombre et grandiose; elle est décorée, au fond, d'une grotte et d'une fontaine jaillissante qui produisent un effet très-pittoresque. Le hasard nous avait conduits là quand le roi de Bavière arriva en voiture découverte, ayant à ses côtés le grand duc qui était allé à sa rencontre. Ils descendirent au pied du grand escalier, au milieu de quelques curieux qui s'étaient approchés sans façon. Un officier avait l'air de vouloir écarter les plus empressés; mais on ne l'écoutait guère. Heureux princes, qui n'ont pas peur d'être assassinés! Le grand duc Léopold II, homme de belle-taille et de fort bonne mine, va souvent se promener seul dans la ville; il se laisse aborder partout, même par des paysans qui veulent faire un appel à sa bonté ou à sa justice. Quelques soldats montent la garde pour le décorum : ils n'ont pas l'air bien terribles; les officiers ont à peu près l'uniforme et la tournure des officiers allemands. — Le roi de Bavière a une physionomie pleine de vivacité, mais commune. Nous l'avons retrouvé à Rome, où il va souvent : tout le monde sait qu'il est grand amateur des beaux-arts et poète, et qu'il a créé à

(1) Le pont vieux est couvert de maisons.

Munich de magnifiques établissements qui illustreront sa mémoire.

Il en est du palais Pitti comme des galeries Médicis. C'est un monde de merveilles que nous ne pouvons pas énumérer, et les tableaux des grands-maîtres sont là encore plus nombreux qu'au Vatican. Le Vatican possède les tableaux incomparables de la Transfiguration, de la Communion de saint Jérôme, les loges et les chambres de Raphaël, le Jugement dernier de Michel-Ange; mais le palais Pitti a pour lui les belles Vierges de Raphaël, de Murillo, des chefs-d'œuvres des plus illustres peintres : c'est, dit-on, la mieux choisie de toutes les galeries de l'Europe.

Il faut parcourir le jardin. Votre guide ira lui-même vous chercher la permission chez un officier du palais. Le Boboli est bien loin de valoir le jardin de Versailles, ni les principales villas de Rome; mais il est grand et noble, quoiqu'un peu triste. Du haut d'une terrasse, vous découvrirez un beau panorama.

Le palais des Ufizi, ou galeries des Médicis, est un monument prodigieux. C'est un immense carré très-allongé qui s'ouvre du côté du vieux palais de la République; de superbes portiques en font le tour au rez-de-chaussée : au-dessus, les galeries contiennent une foule de merveilles en peinture, en sculpture, en bronzes, etc. C'est dans la salle appelée Tribune qu'est la Vénus antique, dite de Médicis : celle de Canova est au palais Pitti. Les autres statues les plus célèbres de ces galeries sont : le petit Apollon, le Faune, les Lutteurs, le Remouleur et la Niobé.

La réunion de deux palais, le portique d'Orgagna, la place du grand duc, avec ses admirables statues et sa fontaine, font de ce quartier un des lieux les plus remarquables qu'il y ait au monde.

Le vieux palais de la République, sur cette même place, est encore couronné de ses crénaux, ainsi qu'un autre palais qui s'élève près du pont de la Trinité : il est sur-

monté d'un hardi beffroi. Sur la façade sont les écussons de la ville, comme on voit ailleurs les écussons des nobles et des principaux fonctionnaires. Chose qui paraîtrait aujourd'hui plus que bizarre ! Le monogramme du Christ figure parmi les armoiries des anciens pouvoirs : c'est que Notre-Seigneur fut élu Gonfalonier en 1527. Vous remarquerez aussi sur les façades des anciens palais, à la hauteur de la main, de gros anneaux et des bras de fer ; on y plaçait des bannières, ou d'énormes torches de cire quand il se donnait quelque fête.

Le palais Gherardesca a le plus beau jardin de Florence et il rappelle le souvenir d'Ugolin, qui sortait de cette maison.

Le palais Borghèse, autrefois Salviati, donnait les plus beaux bals de l'Europe, pendant l'occupation française. Rien n'était, dit-on, plus splendide que sa galerie et ses 31 salons. — Les Borghèse, qui résident maintenant à Rome, sont sortis de la Toscane.

Le palais Strozzi est regardé comme le chef-d'œuvre de l'architecture florentine.

L'autre palais Strozzi, auparavant Rucellai, rappelle, avec ses jardins, les plus beaux jours de la philosophie et des lettres : c'était le rendez-vous habituel de tous les esprits supérieurs. Le jardin n'est plus lui-même ce qu'il était autrefois.

Le palais Riccardi, déjà célèbre par ses souvenirs des Médicis, de tant d'hommes illustres, de tant de savants qui l'habitèrent, est aujourd'hui le siége de l'académie de la Crusca, tribunal grammatical dont le dictionnaire fait autorité pour la langue italienne. On sait que la *langue Toscane* est la plus pure. Cependant le peuple même de la capitale parle un assez mauvais jargon. Je lis dans plusieurs auteurs que l'Italien est l'ancien latin populaire. Muratori, Boccace et Pétrarque ont été de cet avis. M. de Joux affirme, dans ses Lettres, un fait qui me paraît incroyable ; il dit que l'académie *della Crusca* a décidé qu'on ad-

mettrait dans le dictionnaire tous les mots latins, pourvu qu'ils aient la désinence italienne : du reste, il cite une longue pièce de vers latins en l'honneur de Marie, dont chaque mot est exactement italien, et que le jésuite Torrielli composa tout exprès pour montrer la parfaite similitude des deux langues.

Je ne parlerai pas plus longuement des palais de Florence. Si vous prolongiez votre séjour dans cette ville, vous trouveriez partout des descriptions très-détaillées. Je n'ajoute qu'un mot : telle est leur solidité, et telle est la dureté des matériaux, que leurs angles mêmes sont demeurés intacts ; il n'y a que leur teinte sombre qui annonce leur antiquité.

Il y a aussi à Florence des maisons qui rappellent des faits ou des personnages historiques. De ce nombre, sont les maisons des Guicciardini, de Machiavel, de Dante. Celle de Michel-Ange est peut-être la seule qui conserve des souvenirs *matériels* du grand homme : elle est habitée en outre par un de ses descendants.

MOSAÏQUES.

Nous avons visité le palais des beaux-arts ; mais on est fatigué à la fin de voir et d'admirer tant de tableaux et tant de statues. Je ne dis rien non plus du musée anatomique, où les différentes parties du corps humain sont représentées avec une si effrayante vérité, ni de la collection des plantes si bien imitées aussi avec de la cire ; je préfère dire quelques mots d'un établissement unique dans son genre, de la manufacture ducale des mosaïques en pierres dures. Ces mosaïques laissent bien loin ce que les anciens ont pu exécuter de plus parfait. Les plus belles sont au palais Pitti et aux Ufizi, et la plus renommée est la table octogone du Barroccio, dans ce dernier palais. Nous avons vu travailler à l'autel de la chapelle des Médicis et à une table ronde d'environ cinq pieds de diamètre : leur prix est en quelque sorte incalculable. Pour la table

seulement, et qui est encore bien plus simple que l'autel, le directeur de la manufacture nous dit qu'il faudra le travail de 18 ouvriers pendant dix ans!... Mais aussi, quelle perfection! comme ces fleurs imitent la nature! La peinture à l'huile ne ferait pas mieux. Avant d'avoir visité ces ateliers, je ne comprenais pas bien la composition de ces mosaïques si vantées et si coûteuses. C'est un tout autre système que celui des Anciens. Les pierres précieuses des îles, de l'Orient, de l'Égypte, et même des pierres telles que l'agate, la topaze, le lapis-lazuli, sont travaillées patiemment avec des outils et par des procédés en rapport avec leur densité. On combine savamment leurs couleurs et leurs nuances, et quand la mosaïque est achevée, vous n'apercevez nulle part la jointure de ces pierres qui sont de dimensions inégales. Ces tableaux sont éternels.

Les tableaux mosaïques qui se font à Rome ne sont pas à proportion d'un si grand prix, parce qu'ils sont composés d'émaux ou de verres fabriqués tout exprès. Les mosaïques de verres sont les moins précieuses en général; mais leur valeur dépend aussi du mérite de l'artiste. En 1844, les journaux ont parlé d'une sibylle en émaux, de grandeur médiocre, que le pape Grégoire XVI a donnée au duc d'Aumale, fils du roi des Français. Elle est estimée plus de trente mille francs.

Florence possède en ce moment deux habiles sculpteurs, Ricci et surtout Bartholini. Les amateurs vont visiter l'atelier de ce dernier. Les Français s'empressent de rendre leurs hommages au talent et au noble caractère de mademoiselle de Fauveau, qui est distinguée encore par son esprit. Bonne et simple, elle nous accueillit parfaitement et nous parlâmes beaucoup de la France. Son frère l'aide dans ses travaux : en nous montrant ses ouvrages, elle nous dit avec regret que les Français achetaient peu en Italie et qu'elle travaillait presque toujours pour des étrangers. La même observation nous a été faite à Rome, où les Anglais s'emparent de tout ce qui se vend.

A l'exception de Benvenuti, qui a peint la coupole de la chapelle des Médicis, ouvrage dont le travail n'a pas été généralement estimé, il n'y a pas à Florence de peintre remarquable. Il en est un qui a un talent prodigieux pour copier. C'est une chose inconcevable que l'Italie soit tombée dans cet état de médiocrité, ayant sous les yeux une multitude de modèles si parfaits !...

Maintenant, vous n'attendez pas que je vous parle des spectacles, ni des bals, ni de tout ce qui se rattache aux habitudes mondaines du pays. Je vais donc vous conduire dans une église.

Le mois de Marie se célébrait plus particulièrement dans l'église de Saint-Gaétan, d'une riche mais massive architecture du XVIIe siecle. Elle était pleine tous les soirs d'hommes et de femmes. Un prédicateur renommé disait d'excellentes choses ; mais son débit toujours animé et monotone me fatiguait singulièrement. En général, les orateurs sacrés se démènent beaucoup en Italie ; leurs chaires sont longues, et ils prêchent même sur de grandes estrades où ils se promènent en parlant, si ce n'est pas en criant. Il faut dire aussi qu'ils ont souvent plus d'onction que les prédicateurs français, et sous ce rapport, ils tirent un grand avantage de leur langue si souple, si douce et si caressante. Ils traitent assez ordinairement des sujets de morale, dans lesquels la passion de Jésus-Christ et la dévotion à Marie sont presque toujours entremêlés. On voit bien qu'ils parlent à des auditeurs remplis de foi. Mademoiselle de Fauveau regrettait qu'on ne prêchât à Florence que dans la langue nationale et qu'il n'y eût pas comme à Rome une église pour les Français : elle ajouta que, pour une ville continuellement peuplée d'étrangers, il serait bon qu'on établît l'usage des conférences sur le dogme, au moins dans quelques églises.

Les prêtres appartenant à des corps religieux prêchent avec l'habit de leur ordre, ce qui avait lieu aussi en France avant la révolution, et comme les prédicateurs sont ordi-

nairement des religieux, on en voit rarement en surplis. Un grand crucifix est fixé sur le bord de la chaire, et quelquefois il est disposé de manière, qu'à l'aide d'un mécanisme mobile, le prédicateur le fait passer, dans ses mouvements oratoires, tantôt à sa droite ou à sa gauche, et tantôt devant lui.

Après le sermon, on chantait les litanies de la Sainte Vierge. Je tressaillis, quand une masse d'à peu près deux mille voix répondit aux prêtres qui entonnaient : car tout le monde, en Italie, connaît les chants et les prières de l'église, et y mêle sa voix. Cependant, sous le rapport musical, les Italiens sont fort heureux que Dieu se contente des bonnes intentions Je ne parle pas des voix choisies, et souvent admirables, qui chantent des motets ou des cantiques en parties : non, je parle des masses; or, il n'y a parmi elles que des voix nasillardes et glapissantes; elles se précipitent en chantant comme s'il leur tardait d'avoir fini ; elles dénaturent le plain-chant d'une manière insupportable. Le chant sublime du *Tantum ergo* est partout rempli de si singulières variantes que j'avais peine à le reconnaître. Et puis, pourquoi l'orgue ne mêle-t-il pas ses sons puissants à ces milliers de voix ? Non-seulement il en résulterait la plus saisissante harmonie, mais encore l'instrument aux mille tuyaux entraînerait et soutiendrait tout le monde dans le mouvement et dans le ton. A Saint-Gaétan, comme en bien d'autres églises, l'organiste se contentait de remplir les intervalles des versets par des préludes ou des motifs d'une désespérante insignifiance. Vraiment, tout n'est pas à admirer en Italie ! On peut dire que ce pays ne sait pas faire usage de tous les moyens qui sont à sa disposition.

Le jour de l'Ascension, nous avions couru au Dôme, pour entendre la grand'messe. Les chanoines et les séminaristes chantèrent fort bien la *Royale ;* mais encore l'organiste n'accompagnait pas. L'archevêque assistait à l'office sur son siége, Du côté opposé cinq mitres blanches

étaient étalées sur une table : on nous dit qu'elles représentaient ses suffragants, et nous avons retrouvé cet usage ailleurs. Le chapitre offrait un coup d'œil imposant : il y avait dans ce chœur circulaire, placé sous l'immense coupole, une multitude de chanoines décorés d'un camail rouge, plus ou moins riche selon le rang de ceux qui le portaient.

Si la fête de saint Jean-Baptiste est la plus solennelle et la plus brillante, celle de l'Ascension est aussi populaire chez les Florentins. Ce jour-là, tous les habitants, riches et pauvres se portent en masse vers la magnifique promenade des *cascine* (laiteries) : ils vont dans l'après-midi se répandre sous ses frais ombrages pour prendre un repas de famille sur le gazon. C'est une des plus vastes et des plus agréables promenades qui existent au monde. Elle se prolonge sur la rive droite de l'Arno. Les brillants équipages, les cavaliers et les piétons se croisent sous ses belles allées de pins, de chênes et de peupliers. Nous la parcourûmes rapidement en fiacre, et nous nous arrêtâmes devant le palais champêtre du grand duc qui dînait avec le roi de Bavière, pendant que deux musiques militaires jouaient alternativement La musique des carabiniers est excellente; elle se fait entendre tous les soirs en avant du Palais-Vieux et de là elle va exécuter de grands morceaux d'harmonie dans la cour de sa caserne. Les amateurs ne manquent pas d'y courir.

La ville de Florence a une physionomie toute française. Vous y rencontrerez beaucoup de personnes qui parlent notre langue : les enseignes des hôtels et des grands magasins sont presque toutes en français. Du reste, depuis l'invention des bateaux à vapeur, les étrangers abondent tellement dans l'Italie, que ce pays perdra peut-être bientôt son caractère, ses mœurs, ses habitudes locales. Qui sait? Dans un certain nombre d'années, les grandes lignes des chemins de fer mettront tous les peuples à l'unisson. Tant pis alors pour le voyageur qui cherche le nouveau,

l'inattendu, les contrastes! L'homme qui vivra sur la fin du XIXe siècle pourra rester tranquillement chez lui et faire des observations au coin de son feu. Ce sera toujours plus commode et plus économique. On n'aura pas à craindre de s'exposer, pour un plaisir qui n'en serait plus un, ni au mal de mer, ni à l'explosion de la vapeur, ni au déraillement des vagons.

J'aurais encore sans aucun doute bien des choses à dire sur la capitale de la Toscane, si je n'avais à me hâter vers Lorette, pour aller de là à Rome. Cependant, je m'aperçois que j'allais omettre certains détails assez intéressants pour que je les indique au moins d'une manière sommaire. Si l'on ne peut visiter toutes les bibliothèques, il faut voir du moins *la Laurentiana*, très-riche en manuscrits. Il y en a près de 9,000. Les plus curieux sont, un Virgile, le plus ancien qui existe des œuvres de ce grand poète, les Pandectes, le Décaméron, des Tacite, un Plutarque, etc. On y voit aussi des autographes de Dante et de Pétrarque.

L'éducation est mise à la portée de tout le monde par les écoles Pies. Ces écoles sont sous la direction des religieux de l'institut fondé à Rome, dans le XVIIe siècle, par saint Joseph Calassancio, institut qui est aujourd'hui répandu dans diverses contrées de l'Europe. Elles ne se bornent pas à l'instruction primaire; mais, à Florence, les hautes études ne sont pas en général très-fortes, quoiqu'il y ait de savants professeurs, parmi lesquels on distingue le père Inghirami, l'un des premiers astronomes de notre époque.

Près du Baptistère, est l'oratoire de la célèbre confrérie de la miséricorde, dont l'existence date du XIIIe siècle. Les misères et les maladies contagieuses de ce temps-là donnèrent naissance à cette association admirable d'ecclésiastiques et de laïques de toutes les classes, qui continue toujours son œuvre de dévouement. Elle se porte encore partout où arrive un malheur; elle s'occupe de toutes les

infortunes ; elle ensevelit les morts et même ceux qu'elle a accompagnés vers l'échafaud. Le costume de ses membres ressemble à celui de nos pénitents noirs, sauf le large chapeau noir qu'ils portent hors de l'église ; ils sont très-nombreux et il y en a quarante de service chaque semaine.

En résumé, Florence est une ville aussi curieuse que belle, vue en détails. La magnificence de ses édifices est relevée encore par celle de son pavé, formé de larges dalles, de formes irrégulières, mais très-bien jointes. Sa population est aujourd'hui d'environ cent mille habitants, parmi lesquels il faut compter un grand nombre de Juifs, établis surtout depuis que Léopold leur a accordé tous les droits et priviléges des autres citoyens. La mendicité est défendue. En général le peuple y est poli, et dans les classes plus élevées, tout respire un parfum d'urbanité et d'élégance. Il y a peu d'exécutions capitales car les lois y sont douces comme les mœurs, dit M. Poujoulat, et lors de la dernière de ces exécutions, les Florentins désertèrent la ville; il n'y resta que quelques anglais.

Malheureusement, l'humidité y est trop grande en hiver ; les variations de l'atmosphère sont fréquentes et pernicieuses ; les eaux sont mauvaises : c'est, dit-on, ce qui donne aux habitants un teint livide et plombé.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ROUTE DE LORETTE PAR ASSISE.

Pendant notre séjour à Florence, nous avions fait connaissance avec M. de Courson, aujourd'hui supérieur de Saint-Sulpice, et avec deux excellents jeunes-gens qui l'accompagnaient. Ils avaient fait avec nous une partie de leurs courses dans la ville des arts, et comme ils se proposaient d'aller à Lorette, il fut décidé que nous marcherions ensemble. Ces messieurs étaient venus de Rome dans la *carrozza* d'un voiturin nommé Piétro, qui avait toute la figure de ce qu'on appelle un bon enfant et qui devait les conduire encore à Lorette, avec un quatrième voyageur français, de Bordeaux. Piétro nous proposa la voiture de son cousin Gaétan, aussi voiturin : il nous traita d'*excellences*, mode qui n'est pas encore perdue, et il nous baisa la main à diverses reprises. Comment ne pas accepter ? Il fut donc convenu que Gaétan nous mènerait à Lorette en cinq jours. Les journées de marche furent combinées de manière que nous pussions faire une plus longue halte à la Portiuncule et à Assise ; nous devions arriver le soir d'assez bonne heure pour visiter *Arezzo*, *Pérouse*, *Foligno*, *Tolentino* ; il fut convenu en outre que nous entrerions dans Lorette un peu après midi, afin d'avoir plus de temps à y passer. Toutes les conditions furent mises par écrit. Les deux cousins firent une croix sur le papier, déclarant ne savoir signer à cause qu'ils avaient appris à manier le fouet plus que la plume. Nous

leur avouâmes que nous avions besoins de voiturins, et non pas d'écrivains, et les deux carrosses partirent au point du jour!

Nous retrouvions le supérieur du séminaire et les trois autres voyageurs, quand venait une halte, ou une longue montée. M. de Courson se montrait un homme grave et fort instruit; les deux jeunes-gens était pieux, et nous étions charmés de leur gaîté comme de leur enthousiasme. (1) Nous ne désignerons le quatrième que par le nom de sa ville natale, en l'appelant le Bordelais : car, entre nous, c'était un grognon insupportable. Ce digne homme, âgé d'environ 55 ans, se plâignait depuis le matin jusqu'au soir, à tout propos et contre tout. Le mot *déception* était continuellement sur ses lèvres : il en voulait particulièrement aux Itinéraires et aux *ciceroni*, qui, disait-il, n'avaient pas cessé de le tromper; aussi, dans les villes que nous rencontrions sur notre passage, si un guide venait s'offrir pour nous montrer les curiosités, malheur à lui quand il s'adressait d'abord à notre Bordelais! un *non* énergiquement prononcé et un geste presque furieux le faisaient reculer de six pas. Pour nous, qui tenions médiocrement à être victimes de cette humeur étrange, nous acceptions l'offre du guide charmé de trouver à qui parler, ou à qui bavarder, et notre pauvre voya-

(1) Nous avons vu souvent, à Rome, deux jeunes français fort aimables qui s'embarquèrent avec nous à Civita-Vecchia et qui nous quittèrent à Genes. Ils avaient remarqué dans leur voyage, disaient-ils, que leurs jeunes compatriotes avaient bien moins de science et d'érudition que les Anglais et les Allemands du même âge. C'était sans doute beaucoup de modestie de leur part; mais il n'est que trop vrai, en général, que nos jeunes-gens ont plus d'esprit naturel que de science laborieusement acquise. Trop souvent ils ne savent que ce qu'ils ont appris dans les journaux ou dans quelques abrégés de science et d'histoire. D'ailleurs ils aiment trop le plaisir pour aimer le travail. M. de Cormenin leur a dit de cruelles vérités : il n'avait que trop raison.

geur finissait par nous suivre en maugréant. Mais aussi, pourquoi voyager quand on a un pareil caractère ? Je serais tenté de penser que les personnes qui entourent ce digne homme l'engagent souvent à parcourir la France ou l'étranger ! *dans l'intérêt de sa chère santé*. C'est même probable !

Il y a beaucoup de voyageurs qui ressemblent à celui-ci. Ils jurent sans cesse contre les auberges, contre les chevaux, contre les domestiques et généralement contre tout ce qu'ils voient en Italie ; ils répètent à satiété que tout est bien mieux dans leur pays (que personne ne les a contraints de quitter) : un Anglais s'écrie que les Italiens sont un peuple de mendiants, sans penser à la taxe des pauvres, à la misère, à la faim qui tourmentent ses malheureux compatriotes, et surtout les Irlandais ; un Parisien a toujours peur des brigands et des filous, tandis qu'il serait plus en sûreté dans les gorges des Apennins, pendant la nuit, que sur l'esplanade des Invalides, ou dans certains autres quartiers de Paris, de cette ville que gardent à toute heure cent mille hommes de troupes ou de police. J'aurais à relever bien d'autres plaintes et bien d'autres impertinences de ce genre. L'occasion s'en présentera quelquefois.

Nous traversions un pays accidenté, mais toujours admirablement cultivé jusque sur les sommets des collines. C'est toujours ainsi pendant les cinquante lieues que nous avons parcourues de Florence à Lorette, si l'on excepte les hautes cimes de l'Apennin, de Foligno à Tolentino. Nous remarquâmes au milieu des champs, près d'Arezzo, de petites croix de bois blanc que les cultivateurs y plantent, après les avoir fait bénir au jour des Rogations. J'avais observé le même usage dans les campagnes de Lyon, du côté de Saint-Genis-Laval. Touchant accord d'une même pensée pieuse chez des peuples si éloignés les uns des autres, et qui sans doute ne se sont pas entendus pour cela !

AREZZO.

Après avoir déjeûné à saint Jean, petite ville assez jolie, les voiturins pressèrent leurs chevaux. Nous traversâmes la rivière de la Chiana, qui donne son nom à une fertile vallée qu'on appelle le grenier de la Toscane; sur cette rivière est le bourg de Chiusi, l'ancienne Clusium, capitale du célèbre roi des Étrusques, Porsenna. L'étang de Chiusi n'est pas entièrement desséché; mais les travaux qu'on a exécutés ont rendu un excellent terrain à l'agriculture. Avant sept heures, nous étions près d'Arezzo, dans une magnifique allée d'érables et de peupliers. Il fallait encore gravir la côte. Les villes sont presque toutes bâties sur des éminences considérables, ce qui vient très-probablement des guerres fréquentes et terribles dont ces contrées furent autrefois le theâtre. Deux bœufs se trouvent là à point nommé pour servir de renfort. Ceux que nous avons vus en Toscane et dans les États Pontificaux sont de belle race, gris clair, plus légers à la course que les nôtres; leurs cornes décrivent un immense demi-cercle par leur direction et par leur longueur : ils portent le joug sur le cou et non pas sur la tête; ils trottent facilement et j'ai même vu dans une rue de Rome un bœuf attelé avec un cheval à une voiture qui allait fort vite. Mais, ce qui est désagréable à l'approche de ces villes italiennes, c'est que vous croyant arrivé, il faut tourner longtemps encore, et au pas, avant d'atteindre le sommet de ces rampes en zig-zag qui ne finissent plus.

Nous n'eûmes pas plus tôt choisi nos chambres dans une *locanda* très-propre, que nous montâmes à la cathédrale, belle église gothique, où l'on conserve les reliques de saint Donat, évêque de cette ville et qui souffrit le martyre, sous le règne de Julien l'apostat, avec le moine saint Hilarin, dont le corps fut depuis transféré à Ostie. Le sacristain nous montra, sur un des côtés de la nef de gau-

che, un tronçon de colonne sur lequel saint Donat eut la tête tranchée. Nous baisâmes ce monument avec respect. On célébrait le mois de Marie dans une grande et magnifique chapelle. C'était pour nous étrangers une double jouissance de nous unir avec les mêmes sentiments, et par les mêmes formules de prières, à de pieux chrétiens qui ne nous connaissaient pas, que nous ne connaissions pas davantage, et qui étaient nos frères. Là aussi, on pense avec bonheur à la patrie, aux parents et aux amis, qui probablement prient de leur côté, et à la même heure pour les absents. Qu'il est doux encore d'entendre à des centaines de lieues les mêmes litanies de la Sainte Vierge, ces invocations touchantes qui vont de la terre au ciel exprimées par les mêmes paroles : *Kyrie eleison ! Virgo clemens, Auxilium christianorum, Refugium peccatorum, ora pro nobis !* Comme on remercie Dieu d'être catholique ! d'appartenir à la grande famille de l'unité ! Oh ! qu'il convertisse nos frères séparés et nos frères égarés de tous les pays !

Pétrarque et Gui Arétin sont nés à Arezzo. La maison où le grand poète vint au monde est près du chœur de la cathédrale : sur la porte est une inscription interminable que je n'eus pas le temps de lire, pressé d'aller chercher encore la maison du célèbre Bénédictin, inventeur de la gamme. *Guido il monaco*, c'est ainsi qu'on l'appelle dans son pays, s'estimait fort heureux si l'on voulait prier pour lui après sa mort, en reconnaissance de ce qu'il avait trouvé le moyen de faire un chantre en peu de temps ; et il préféra son humble couvent d'Arezzo à toutes les pompes de Rome où Jean XIX l'avait appelé.

On conviendra que nos inventeurs contemporains sont un peu moins modestes dans leurs prétentions.

Ce qui m'a paru très-bien imaginé, c'est qu'au dessous d'une courte inscription sur le marbre blanc on a tracé une portée de quatre lignes noires avec les notes que Gui emprunta à l'hymne de saint-Jean, *ut re mi fa sol la*. Mais

cette maison où il naquit, comme celle de Pétrarque, paraît avoir été rebâtie dans le siècle dernier, autant que j'ai pu en juger dans un rapide examen.

Nous avons vu encore en passant une église bâtie sur l'emplacement et avec les débris d'un temple de Bacchus.

Il y a dans une autre église, au centre du tranceps, une toile ronde et tendue horizontalement, sur laquelle un peintre habile a produit l'effet d'une haute coupole. L'illusion est complète.

CORTONE.

A gauche de la route et au-dessus du hameau de Camuscia, où nous fîmes halte pour déjeûner, s'élève l'ancienne ville étrusque de Cortone, qui est aujourd'hui peuplée de cinq mille habitants. (1) Nous laissâmes la voiture au pied de la montagne, et nous montâmes, brûlés par un soleil dont le Bordelais ne comprenait pas au mois de mai l'excessive chaleur. Les remparts cyclopéens nous attiraient moins que les reliques de sainte Marguerite. Après avoir visité le Dôme, où l'on préparait des tentures et d'autres décorations pour une solennité locale, nous montâmes encore plus haut, à l'église des Franciscains, où repose le corps très-bien conservé de la sainte pénitente : car, Marguerite avait commencé comme Madelaine pour finir comme elle. L'église est ornée de tableaux qui représentent différents traits de sa vie. Née à Alviano, qu'elle scandalisa par les désordres de sa jeunesse, elle se convertit tout-à-coup en rencontrant le cadavre hideux de son amant, vers lequel le chien de celui-ci la conduisit en poussant des gémissements et en la tirant par sa robe. Après d'incroyables pénitences qu'elle pratiqua à Cortone,

(1) C'est la patrie de Pierre de Cortone, peintre célèbre du XVII.e siècle. Elle a une académie qui s'occupe des antiquités et particulièrement de celles du pays; voilà pourquoi on l'appelle Académie Étrusque.

où elle s'était retirée, elle entra dans le tiers-ordre de Saint-François, et jusqu'à la fin de ses jours, elle édifia tout le pays par l'humilité et la rigueur de son repentir.

De la plate-forme qui règne devant l'église, la vue s'étend sur une contrée magnifique : elle s'arrête avec un plaisir particulier sur le beau et célèbre lac de Trasimène. Annibal était placé avantageusement sur les hauteurs entre la ville et le lac. L'impétueux Flaminius se jeta sur les Carthaginois, sans calculer la différence de position des deux armées, et les Romains essuyèrent une terrible défaite. Pendant cette bataille eut lieu un tremblement de terre qui renversa des villes des contrées environnantes. tel fut l'acharnement des combattants, disent les historiens, qu'ils ne s'en aperçurent pas. Le lac, qui a près de six lieues de circonférence, s'appelle aujourd'hui lac de Pérouse; mais nous aimions à l'appeler encore de son nom classique et harmonieux, ce que comprendront aisément les personnes qui ont fait leurs études de latinité. C'est sur les lieux mêmes qu'on trouve un charme inexprimable dans ces souvenirs.

La plupart d'entre nous tenaient à voir les remparts étrusques. Un jeune garçon d'une quinzaine d'années que nous avions pris pour guide, assurait que la partie la plus considérable et la mieux conservée se voyait sur le point culminant de la montagne. Le Bordelais s'écriait : ne vous fiez pas à ces gens-là ! Pour avoir quelques sous, ils promettraient de vous montrer toutes les curiosités de la lune. Il faudra se fatiguer et suer pour arriver.... à une déception. — Pendant qu'il parlait ainsi, les plus jeunes avait déjà gravi un tiers de la hauteur ; les autres suivaient ; l'ennemi juré des *ciceroni* finit par monter lui-même. Arrivés au sommet, quel ne fut pas notre désappointement, de nous trouver en face d'une vieille forteresse du moyen-âge dont la porte était fermée.—*E chiusa!* dit piteusement le jeune Cortonais. — Drôle ! vociféra le Bordelais, tu le savais bien qu'elle était fermée ! Tu savais

bien encore qu'il n'y a pas plus de remparts étrusques sur cette montagne que dans mon œil ! Tu nous le payeras.... ou plutôt, tu ne seras pas payé, va ! — Nous descendîmes en riant comme des fous, tandis que notre compagnon de voyage répétait d'un air triomphant : je vous l'avais bien dit, messieurs ! vous êtes d'une crédulité inconcevable. — Et dans la suite, il s'écriait quelquefois sur un ton goguenard qui lui était familier : ils sont curieux vos remparts étrusques ! Allons, partons ! allons voir des murs cyclopéens ! — Quand nous nous séparâmes à Lorette, je regrettai ce digne homme : il m'amusait infiniment.

Cependant, en descendant par la rampe méridionale, pour aller à Camuscia, nous vîmes des fragments assez considérables de ces antiques remparts, composés de blocs énormes sans ciment.

Le pape actuel a fait pratiquer des fouilles dans quelques villes de ses États qui sont d'origine étrusque. Ces fouilles, qui se continuent encore, ont été assez heureuses pour que Grégoire XVI ait pu créer le musée étrusque du Vatican.

PÉROUSE.

Un incident, que je rapporte pour deux motifs, retarda notre départ de Camuscia. L'un des jeunes gens qui accompagnaient M. de Courson, était resté dans l'église de Sainte-Marguerite, pour satisfaire plus longuement sa dévotion. Il s'était converti aux pratiques du catholicisme, peu de temps après sa sortie du collége d'Henri IV, à Paris, et il était encore dans toute la ferveur de sa conversion sincère et parfaite. La vue des reliques de la sainte pénitente avait produit une grande impression sur son cœur, et il avait oublié le déjeûner : c'est ce qu'il avoua ingénûment, quand nous voulûmes le blâmer de nous avoir mis dans l'inquiétude et en retard. — On doit se sé-

parer les uns des autres le moins possible, si l'on voyage *en caravane* comme nous l'avons fait.

De Cortone à Pérouse, la route suit pendant longtemps les bords du lac, dont les eaux agitées ce jour-là murmuraient à notre droite. Une heure et demie après notre départ, nous avions atteint la limite qui sépare la Toscane des États-Pontificaux. Il y a là un poste de la douane romaine. Pendant qu'on visitait nos bagages, je me disais: me voilà à présent sous la domination temporelle de celui que j'ai reconnu toute ma vie et que je reconnaîtrai jusqu'à la fin pour mon chef spirituel! D'hypocrites gallicans ne feront pas craindre à M. de Cormenin, ni à bien d'autres, que le pape veuille devenir roi de France; je suis français autant qu'ils veulent le paraître, catholique plus qu'ils ne le sont réellement: ce lac me rappelle le lac de Tibériade, et la barque de Pierre que je ne veux pas quitter!

La visite fut assez bénigne. Nous exhibâmes aussi nos passeports, qui avaient été visés à Florence par la chancellerie romaine. Tout cela nous coûta quelques petites pièces d'argent.

Pérouse, bâtie sur une haute colline bien cultivée, est une grande et belle ville, dont l'entrée a même quelque chose de grandiose. On admire dans ses églises les peintures du maître de Raphaël, du Pérugin, ainsi appelé du nom de sa ville natale. On a comparé ce chef de l'école de l'Ombrie à l'ange de Fiezole, pour l'inspiration vraiment religieuse de la pensée; mais il y a dans celui-ci un sentiment plus profond et surtout plus vrai, comme le Pérugin l'emporte pour la science du dessin. Les peintres les moins pieux de cette école de l'Ombrie subissaient, même à leur insu, l'influence du tombeau de saint François d'Assise, et un écrivain allemand a dit de cette école qu'elle avait un charme particulier « auquel le cœur s'ouvrait tout d'abord.... Qu'à elle seule appartenait une expression de pureté sans tache, de douce mélancolie, et celle de l'enthousiasme sensible et généreux. »

La cathédrale est majestueuse. Elle est gothique, mais, toujours comme les autres, manquant d'unité d'architecture dans certaines parties ou dans le système des décorations intérieures. La place devant cette église, est ornée d'une très-belle fontaine. Nous avons pu voir l'antique porte d'Auguste, mais non le temple de Mars.

Cette ville a une université, des fabriques de velours et de soieries. Sa population est de vingt mille habitants. Elle est dans une forte position : ses fortifications et sa citadelle subsistent encore. Nous voyons dans l'histoire du moyen-âge que les papes s'y sont réfugiés bien des fois, quand ils étaient forcés de quitter Rome en insurrection.

LA PORTIONCULE ET ASSISE.

En sortant de Pérouse pour descendre la montagne, la vue plonge à l'orient sur l'immense et magnifique bassin de l'Ombrie. Je m'étais placé sur le devant de la voiture pour découvrir plus tôt et pour contempler à mon aise un fleuve dont le nom excitait mon émotion en ce moment. Enfin, j'allais voir ce fleuve que nous connaissons tous dès l'enfance, ce fleuve dont le souvenir se mêle à tant d'autres souvenirs de l'âge le plus heureux, et sur les bords duquel se sont passés des événements que nous savons mieux que ceux de notre propre histoire nationale. Le Tibre ! voilà le Tibre ! m'écriai-je avec l'enthousiasme d'un écolier. — Il coule au pied de la montagne de Pérouse, encaissé entre deux rideaux de verdure, et courant au milieu de riantes campagnes. Ses flots ne sont pas encore jaunes et troubles, comme ils le sont devenus avant d'arriver aux lieux où Clélie le traversa à la nage, sous les yeux et les traits de l'ennemi. Nous lui dîmes adieu ! et au revoir !!

Gaétan et Pietro nous menaient bon train. Dans moins de deux heures nous découvrîmes, au milieu de cette belle plaine qu'ont foulée les pieds de tant de millions de pèle-

rins, la grande basilique élevée par le célèbre Vignole, au XVIe siècle, pour renfermer la petite et modeste chapelle de Notre-Dame-des-Anges. Un couvent de Franciscains à droite, des hangars et quelques modestes habitations à gauche, voilà ce qui entoure la basilique, qui frappe encore plus les regards dans son isolement. Elle paraît neuve, parce qu'il a fallu y faire de grands travaux de restauration après le tremblement de terre de 1832. La coupole resta en quelque sorte suspendue au centre de la croix latine, pendant que ses piliers tombaient en partie, et cette circonstance a été regardée comme miraculeuse, puisque la sainte chapelle est au dessous. On travaille encore à la restauration et à l'embellissement de cette basilique, qui est à trois nefs, avec des chapelles tout autour.

Entrons dans la sainte et antique chapelle de la Portioncule ! L'âme du pieux voyageur est fortement remuée par les souvenirs qui y sont attachés pour toujours. Là, il semble que saint François et sainte Claire vont apparaître au pèlerin, que ces angéliques figures vont lui parler de la vanité des choses humaines, en lui montrant le ciel, la véritable patrie. L'an 1208, François y assistait à la messe, quand son esprit fut frappé d'une manière prodigieuse par ces paroles de l'Évangile : Ne portez ni or, ni argent, etc. Il résolut aussitôt de se vouer à la pratique d'une pauvreté absolue. Son père l'élevait pour le commerce ; ce fils lui était né pendant qu'il voyageait en France et il l'avait surnommé François, pour conserver ce souvenir, autant que par attachement à notre patrie où il avait fait un voyage heureux. Le saint jeune-homme renonça à toutes les espérances du siècle, et il commença à pratiquer sa vie si extraordinaire dans son propre pays. Ses concitoyens et ses parents même se moquèrent de lui pendant quelques années Onze ans plus tard, cinq mille frères mineurs accourus de toutes les parties du monde assistaient au second chapitre général, présidé par le célèbre cardinal Hugolin, depuis pape sous le nom de Gré-

goire IX. Ils étaient campés autour de la Portioncule, sur les rives du Chiascio, dans des cabanes faites avec des nattes de jonc et de paille, ce qui a fait appeler cette réunion le chapitre des Nattes. Cinq cents nouveaux frères vinrent s'y joindre à eux, et tous se dispersèrent ensuite, pour aller remplir le monde des fruits d'un zèle que François avait rendu encore plus ardent.

Au chapitre de l'an 1221 assistait l'un des plus grands apôtres dont l'église s'honore, saint Antoine de Padoue. Sa mission à cette époque, a-t-on dit avec raison, fut à la fois une mission religieuse et une mission sociale. Les bienfaits en furent immenses. L'Italie conserve encore une dévotion toute particulière à ce Saint. Son tombeau, à Padoue, est un des sanctuaires les plus vénérés et les plus magnifiques, et l'on y voit, dans un précieux reliquaire, la langue si bien conservée d'un apôtre dont la sainte éloquence produisait des effets merveilleux.

La Portioncule a été ainsi appelée, parce que cette petite portion de terre fut cédée à saint François par les Bénédictins qui la possédaient. C'est là que le Saint aimait surtout à se retirer et à prier. C'est là qu'il reçut tant de grâces miraculeuses (1), et que Jésus et Marie lui ont apparu. Le 2 août 1223, Notre-Seigneur lui-même accorda à son grand serviteur une indulgence plénière, pour laquelle il lui ordonna cependant d'aller trouver d'abord le pape Honorius III. Depuis lors, cette indulgence attire à la Portioncule une multitude de fidèles. Le grave Bourdaloue assure, dans son sermon pour la fête de Notre-Dame des Anges, que cette indulgence *est une des plus assurées et des plus authentiques, parce qu'elle a été accordée immédiatement par Jésus-Christ.* Aussi, le nombre des pèlerins est si grand, au 2 août, que de Spolète à Pérouse les marchands dressent partout des cabanes sur la route.

(1) Il reçut cependant l'impression des stigmates sur le mont Alverne, près de Camaldoli et de Vallombreuse, en Toscane.

Si les étrangers n'y abondent plus, les Italiens y accourent encore : leurs démonstrations de piété, leurs costumes variés et pittoresques font le plus intéressant tableau que l'on puisse voir au XIXe siècle, siècle si généralement froid, prosaïque et monotone !

Assise est à un mille de là, vers le nord, sur une colline qui domine la vaste et délicieuse plaine. Vous apercevrez de loin, à droite, le clocher de sainte Claire, et à gauche, le couvent des Cordeliers avec la triple église qui s'élève sur le tombeau de saint François. « La physionomie de la ville d'Assise est toute religieuse, dit M. Chavin, le nouvel historien du séraphique Patriarche. A « chaque pas vous trouvez un sanctuaire. C'est l'église de « Sainte-Claire ; c'est l'église dite de la Minerve, parce « qu'elle a été bâtie à la place du temple de cette déesse, « dont il reste le portique ; c'est la cathédrale de san Rufino, avec sa grande tour et son ancien portail ; c'est « l'église Neuve, sur l'emplacement de la maison de saint « François. A l'extrémité orientale, près des vieilles murailles flanquées de tours crénelées, c'est l'humble couvent des capucins. Les rues sont silencieuses et bordées « de maisons des XIVe et XVe siècle, peintes à l'extérieur. « Il y a des morceaux d'architecture d'une grande beauté ; « les madones surtout sont remarquables. C'est une prédication continuelle, un sujet d'étude très-curieux. « O vieille cité d'Assise ! très-douce, très-calme, le voyageur racontera de vous des choses glorieuses. »

Nous nous dirigeâmes d'abord vers l'église neuve. Les Franciscains nous montrèrent de touchants souvenirs de leur saint patriarche · ce qui me fit le plus d'impression, ce fut la statue représentant le jeune François enchaîné par son père dans une grotte qui tenait à la maison, et prosterné dans l'attitude d'une fervente prière

L'ordre des faits nous conduisit ensuite à Saint-Damien. Cette église, restaurée par saint François, fut assignée par lui, avec le couvent, à sainte Claire et à ses angéli-

ques compagnes, qui venaient de prendre l'habit religieux à la Portioncule. Un événement mémorable a encore illustré ce saint asile. Les pauvres filles y furent attaquées par les Sarrasins, que l'exécrable Frédéric-Barberousse avait pris pour auxiliaires, alors qu'il désolait l'Italie de ses brigandages et de ses profanations. Personne n'ignore comment sainte Claire, inspirée et soutenue par le Seigneur, mit les barbares en fuite en leur présentant le saint-sacrement. Peu d'années après la mort de la Sainte, le pape ordonna qu'un nouveau monastère fut bâti dans la ville, près de l'église de Saint-George, aujourd'hui de Sainte-Claire, pour que les religieuses fussent en plus grande sûreté. Cette église est simple comme toutes les églises de l'ordre; mais c'est là que saint François a été solennellement canonisé : c'est la que nous avons vénéré le corps de sainte Claire, placé sous le maître-autel. Les Clarisses nous montrèrent, à travers leur grille du chœur, le grand crucifix qui parla à saint François pour l'exciter à *restaurer son église.* Aujourd'hui l'ancien édifice de Saint-Damien subsiste encore, habité par les Riformati (Récolets), et il a même subi peu de changements depuis le XIII[e] siècle, ce qui le rend doublement intéressant aux yeux du voyageur chrétien. (1)

Un curé français, que l'amour de la retraite a amené encore jeune parmi les Cordeliers d'Assise, voulut bien nous servir de cicerone dans notre visite au *sagro convento.* Ici, je regrette bien que le plan de mon itinéraire m'oblige à supprimer beaucoup de détails, pour lesquels je renvoie à l'histoire de M. Chavin, publiée en 1841, avec des notes curieuses sous bien des rapports. En effet, ces trois églises bâties l'une sur l'autre sont un monument

(1) Isabelle de France, sœur de saint Louis, entra dans l'ordre de Sainte-Claire et fonda à Longchamp le premier monastère, qui devint célèbre. La promenade de Longchamp avait autrefois un but pieux, celui d'assister aux offices de la semaine sainte dans l'église des Clarisses.

recommandable à tant de titres! Grégoire IX posa la première pierre; Innocent IV le consacra et l'érigea en église papale; les deux créateurs de la peinture moderne, Cimabué et Giotto l'embellirent des œuvres de leur talent; Dante a chanté ce sanctuaire; le Tasse le visita à l'époque de ses malheurs; en dernier lieu Grégoire XVI y a prié pour le salut et pour le bonheur des peuples dont il est le père: tant de saints et d'illustres personnages y sont venus déposer leurs offrandes ou leurs hommages! — Enfin cette triple église, où reposent les reliques d'un des plus grands saints qui aient fait la gloire du Christianisme, peut être considérée comme le premier monument gothique de l'Italie. Si nos basiliques du nord l'emportent par la grandeur des proportions, celle-ci possède un avantage rare ou même unique, c'est d'avoir conservé tout ce que le moyen-âge lui avait donné: l'intérieur est entièrement couvert d'anciennes peintures, parmi lesquels il faut remarquer surtout les fresques de Giotto, pour qui la vie de saint-François était un sujet de prédilection.

Le rocher sur lequel s'élève si majestueusement le *sagro-convento* était appelé la colline d'Enfer, parce qu'on y exécutait ceux qui avaient mérité le dernier supplice. Saint François avait demandé par humilité que son corps fut enseveli en ce lieu. Les magistrats de la ville s'y opposèrent, par respect pour sa mémoire; mais le supérieur-général des Franciscains obtint qu'on respectât les dernières volontés de celui qui, jusqu'à la fin, voulut ressembler à Jésus crucifié. En bénissant la première pierre de l'église, Grégoire IX nomma cette éminence *la colline du Paradis*. Il accorda des indulgences à tous ceux qui contribueraient à la construction de l'église et du monastère. Aussitôt, les princes de la chrétienté envoyèrent leurs offrandes, et parmi les peuples, les Allemands se distinguèrent par leur générosité.

Au mois de mai 1230, l'église inférieure étant achevée, le corps du bienheureux Fondateur y fut porté, au milieu

8.

d'un concours prodigieux d'Italiens et d'étrangers. Cette translation donna lieu à l'événement le plus singulier et dont on n'a connu le mystère que six siècles plus tard. Le corps du Saint disparut. M. Chavin raconte que les habitants d'Assise ayant soupçonné des étrangers de vouloir leur enlever les précieuses reliques, se précipitèrent tout-à-coup sur le cercueil, l'enlevèrent et le cachèrent si bien qu'on n'avait jamais pu le retrouver. Ce récit ne s'accorde pas avec celui de notre cordelier français qui nous dit que la crainte des Sarrasins avait porté les religieux à cacher leur trésor, peu d'années après la translation de l'église de Saint-George à celle du Sagro-Convento. Cette dernière version me paraîtrait plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, le corps du Saint n'a été retrouvé qu'en 1818, après les fouilles pratiquées dans l'église souterraine par ordre de Pie VII. Il fallut creuser des murs et des rochers pour arriver à l'excavation où les ouvriers du XIII[e] siècle l'avaient si soigneusement enfoui et où les guerres civiles l'avaient sans doute fait oublier. Son authenticité fut facilement constatée et Pie VII la proclama par un bref solennel. (1)

La châsse est aujourd'hui dans une grande niche grillée, qui s'élève en forme de tabernacle au dessus du maître-autel de l'église inférieure. Avant de nous la montrer, un religieux alluma deux cierges, selon ce qui se pratique en Italie devant les saints tombeaux et devant les saintes images, et quand il eut tiré le rideau, nous priâmes pour nous, pour nos amis, pour les progrès de la foi et de la piété chrétiennes. Hélas ! que sommes-nous, quand nous nous comparons avec de tels héros de la perfection évangélique ? Heureux encore si nous savons frapper notre

(1) Il a paru en 1845 une nouvelle histoire de saint François. On voit par certaines inexactitudes au sujet de la découverte du tombeau que l'auteur n'a pas fait le voyage d'Assise ; mais l'ouvrage est bon et édifiant.

poitrine comme le publicain, en franchissant le seuil de ces temples où reposent les grands serviteurs de Dieu !

Cimabué commença en 1250 à orner l'église supérieure de ses fresques, dont les sujets sont empruntés aux Livres Saints. C'est lui qui a peint aussi les quatre grands Docteurs latins enseignant le peuple. Giotto, bien supérieur à son maître, représenta au dessous les scènes les plus intéressantes de la vie du fondateur des Franciscains, et dans l'église inférieure, les vertus chrétiennes et les vertus monastiques. Rien n'est gracieux comme la fresque de la voûte, où l'on voit le mariage allégorique de François avec la Pauvreté. Nicolas de Foligno, le peintre si pathétique de l'école ombrienne, a orné l'église basse des scènes de la Passion, dont les anges en pleurs ont fait l'admiration des artistes. Memmi, Cavallini et bien d'autres maîtres habiles ont enrichi l'église et le couvent de leurs œuvres remarquables : nous avons aussi admiré les stalles, les rosaces des façades et les vitraux. Une armoire sculptée de la sacristie contient des reliques précieuses et des objets qui ont appartenu à saint François, à saint Antoine de Padoue et à saint Bonaventure.

Tout dans ces lieux respire un parfum d'antiquité et de poésie chrétiennes; tout y présente une physionomie qui plaît singulièrement à l'esprit de foi, quelque chose qui repose doucement le cœur. Si l'on va de l'église au couvent, on est ravi de l'admirable perspective que présente la longue galerie gothique du midi, où, par un effet habilement calculé, la peinture prolonge la réalité sans qu'on puisse distinguer d'abord le point auquel finit l'architecture. De là encore l'œil contemple le magnifique bassin dont nous avons déjà parlé. Malheureusement nous étions forcés de nous presser dans cette visite, pour laquelle nous n'avions pas encore pris assez de temps.

Il faudrait se rappeler toute la vie de saint François, pour comprendre tout l'intérêt qui s'attache à ces saints lieux d'Assise et de la Portioncule. Cette vie ferait peut-

être sourire de pitié et d'incrédulité un de ces prétendus sages qui ont tout juste assez d'esprit pour croire ce qu'ils voient. Mais nous dirions à cet homme : il y a six cents ans que *l'imbécilité d'un visionnaire d'Assise* a fondé un ordre religieux qui dure encore, un ordre divisé en plusieurs branches illustres qui ont fait tant de bien à la société, qui ont nourri tant de pauvres et évangélisé tant de peuples, un ordre duquel sont sortis d'éminents personnages tels que Nicolas IV, Alexandre V, Sixte IV, Sixte-Quint et Clément XIV. Et vous, que pouvez-vous fonder? Montrez-nous de telles œuvres, des œuvres qui aient cette durée, cette unité, cette étendue! vous le savez, il y a longtemps que nous attendons vos preuves, et je crois qu'il nous faudra attendre encore bien longtemps!

FOLIGNO.

Enfin voici une ville dans la plaine. Ici, nous devions laisser la route de Rome (1), pour prendre celle d'Ancône et du nord-est. La diligence qui vient de Rome remonte par cette route jusqu'à Bologne; mais elle ne passe pas tous les jours et nous croyons devoir encore avertir les voyageurs qui compteraient avoir assez de temps pour visiter le sanctuaire de Lorette, en prenant cette diligence, qu'elle arrive quelquefois après que les portes sont fermées.

Foligno est une ville à la fois industrieuse et agricole. Cependant il m'a paru que le *Guide du voyageur en Italie* (2) vante un peu trop la prospérité d'une cité dont cer-

(1) Pour aller de Florence à Rome, il y a deux routes : celle de gauche, que nous avons suivie, est plus belle et plus intéressante; mais aussi, l'autre passe par Sienne et par Viterbe. En général, les voyageurs préfèrent la première.

(2) Imprimé à Milan. C'est un livre utile et généralement exact : mais c'est une sèche nomenclature comme tous les autres *Guides* de tous les pays.

tains quartiers ont un air de misère et d'abandon. La cathédrale n'a rien de bien remarquable. Quand nous y entrâmes, un prêtre était en chaire, débitant à un petit nombre d'auditeurs un sermon qu'il lisait sur un cahier. Après ce sermon, on donna la bénédiction du saint-sacrement dans la chapelle de la Sainte Vierge. En Italie, les fidèles vont peu souvent à Vêpres, que les chapitres et les collégiales chantent en été après la sieste; mais de pieux exercices, qui ont lieu après le coucher du soleil dans les églises ou dans les chapelles de confréries, sont ordinairement très-suivis, et nous avons toujours été édifiés d'y rencontrer beaucoup d'hommes priant avec ferveur.

Le corps de sainte Angèle de Foligno est exposé à la vénération publique dans une église dite du Gonfalone. Quoique peu ancienne, cette église menace ruine : on en construit une autre tout à côté, et sans doute aussi on fera pour la Sainte une châsse plus digne d'elle. Sainte Angèle, comtesse de Civitella, institua en 1397, comme sainte Elizabeth de Hongrie, une de ces branches du Tiers-ordre de Saint-François qui furent si nombreuses et si répandues. Son premier monastère a été celui de sainte Anne, à Foligno. Un grand Vicaire d'Évreux vient de faire paraître une vie de cette Sainte.

Il y a sur une grande place une église romane, sur la façade de laquelle nous avons lu une inscription extrêmement curieuse, et que j'ai recueillie avec autant d'exactitude que d'empressement. Elle est en caractères qui n'annoncent pas par eux-mêmes une haute antiquité. La voici :

DEIPARÆ VIRGINI MARIÆ
SANCTUS CHRISTOPOLYTUS
SANCTI PETRI APOSTOLI DISCIPULUS
VECTONIÆ ET FULGINII EPISCOPUS
DICAVIT ANNO DOMINI LVIII.

Cette église, du style le plus simple, n'a pu s'élever ni

subsister paisiblement dans une ville romaine, au milieu du premier siècle de l'ère chrétienne ; mais il est possible qu'elle ait été bâtie sur l'emplacement d'un lieu où se réunissaient les fidèles de cet âge primitif. Quant à ce disciple de saint Pierre, évêque de Vectonia et de Foligno, je n'en trouve rien dans le martyrologe. La géographie ancienne de d'Anville, que j'ai consultée, ne dit rien non plus sur l'existence d'une ville appelée Vectonia. Notre passage a été trop rapide pour que j'aie pu consulter dans le pays.

LES APENNINS, TOLENTINO, MACERATA ET RECANATI.

En sortant le matin de Foligno, nous commencâmes à gravir les Apennins par une belle route qui est l'ouvrage de Clément XI, comme l'annonce une de ces inscriptions qu'on a soin de mettre et de conserver partout. De fortes rampes en bois préservent les voitures d'accidents qui seraient terribles à ces grandes hauteurs. On rencontre des ruisseaux, des forêts et des villages dans des situations très-pittoresques. Le plateau de Colle-Fiorito est charmant. A une élévation d'environ 2000 pieds au dessus de la mer, on voit quelques maisons, un petit lac, des près fleuris, et les hautes cimes qui dominent tout autour. Celles-ci étaient encore couvertes de neige, et peu de jours après, à notre retour de Lorette, il y en avait encore davantage. Des poteaux plantés à de courtes distances sur le bord de la route servent à diriger les voyageurs, quand la neige y est trop accumulée. C'était dans la seconde moitié du mois de mai. et nous ne fûmes pas fâchés d'avoir apporté nos manteaux.

Nous déjeûnâmes à Lamuscia, petit bourg situé au fond d'une vallée romantique. La route devenait de plus en plus intéressante. Suivant toujours le cours du Chienti,

nous arrivâmes dans une gorge très-étroite d'où l'on voit sur une roche les ruines imposantes du château des Variani. Ces Variani, ducs de Camerino, prirent une part active dans les guerres du moyen-âge; leurs descendants habitent aujourd'hui à Ferrare. En cet endroit, un chemin qui s'ouvre dans une vallée, à gauche, conduit à la ville de Camerino. L'un de nos compagnons de voyage se souvint d'un bon vieux prêtre de la Provence qui ne cesse de parler de Camerino, où il a passé heureusement le temps de son émigration, pendant la révolution française: il cueillit une fleur au pied de la montagne pour la porter au respectable vieillard qui aura dû être enchanté de cette attention. Tel est dans l'homme le bonheur des souvenirs! Pour moi, dans cette partie des Apennins, la plus sévère que nous ayons vue, je ne pensai pas seulement aux faits de l'histoire; j'avoue que je me souvins d'un fameux et lugubre roman qui m'avait fait autrefois une impression terrible. On comprend que je veux parler des mystères du château d'Udolphe, dont les scènes les plus effrayantes se passent dans les Apennins.

Le soir, nous arrivâmes avant sept heures à Tolentino, célèbre par le traité qui fut malheureux et inutile pour l'illustre Pie VI. Aussitôt, nous courûmes à l'église de Saint-Nicolas de Tolentino, qui fut d'abord chanoine, et ensuite religieux augustin dans cette ville. Ses deux bras sont conservés dans une très-belle chapelle; une autre chapelle sombre et antique, contient son corps profondément enfoui sous le pavé et confondu avec d'autres pendant les guerres civiles. On sait qu'il est là; mais on ne peut le distinguer, ni l'exposer par conséquent à la vénération des fidèles. Un religieux augustin nous donna de très-petits pains bénits qu'on a fait toucher à la châsse des bras de saint-Nicolas.

Macerata est une ville importante, chef-lieu d'une Délégation et le siége d'une université. Nous y avons remarqué un singulier usage, qui paraît commun à toutes ces

contrées. En entrant dans la cathédrale, nous vîmes au bas d'une nef latérale une magnifique estrade ornée de velours cramoisi à franges d'or, sur laquelle était couché un joli enfant aussi magnifiquement paré. Nous le prenions pour un Enfant-Jésus de cire, et déjà nous nous demandions si cette exposition avait rapport au mois de Marie, quand, en le considérant de plus près, l'un de nous reconnut que c'était bien un véritable enfant. C'est qu'on porte à l'église les morts qui viennent de rendre le dernier soupir, à moins qu'ils ne soient trop hideusement defigurés ou qu'ils n'exhalent une odeur insupportable. Le clergé va d'abord les chercher à la maison. Après les 24 heures, les parents et les amis se rendent au service funèbre. Nous avons vu dans une autre église une jeune fille ainsi exposée. Elle était revêtue, d'après un autre usage, d'un costume de religieuse, mais plus élégant que le costume réel de l'ordre auquel il était emprunté. Peut-être aussi appartenait-elle au tiers-ordre de Saint-François, dans lequel beaucoup de femmes italiennes se font admettre de bonne heure.

Il y a, dit-on, à Macerata, une société choisie et fort aimable. La ville est bien bâtie ; ses campagnes sont les plus belles, les plus fraîches et les plus riantes qu'on puisse imaginer.

Avant d'arriver à Recanati, on aperçoit sur la droite la Mer Adriatique, que les habitants du pays appellent *il Mare Turchino*, la mer bleue, et en effet, elle apparaît comme une immense nappe d'eau d'un bleu azuré. Recanati, dont le Siége épiscopal a été réuni à celui de Lorette, est une jolie petite ville qui a un port sur la Mer Adriatique, à l'embouchure de la Potenza, située à une lieue de là. Au bas de la montagne sur laquelle est située la ville de Recanati, et sur les bords de la rivière, on voit les ruines d'un antique amphithéâtre, et bientôt enfin, on découvre la Basilique qui renferme la sainte maison, terme désiré du pèlerinage. *Ave Maria!*

O joie ineffable ! moi, aussi *pécheur d'hommes*, je pourrai donc m'appliquer ces paroles que Dante met dans la bouche du pape Célestin V (Pierre Damien de Mouron), qui se réjouit *d'avoir été dans la maison de Notre-Dame, sur le bord de la mer adriatique :*

In quel loco fui io Pier Damiano
E Pietro *pescator* fu' nella casa
Di nostra Donna in sul lito Adriano ! (1)

(1) Dante mourut 27 ans après la translation miraculeuse : il en avait 56. Saint Célestin V abdiqua la tiare peu de jours après cet événement de la translation.

CHAPITRE CINQUIÈME.

LORETTE.

Qui ad locum, ubi Maria nata est et educata fuit, venerit, non solùm mundabitur, sed erit vas in honorem meum.

Quiconque ira au lieu où Marie est née et a été élevée, non-seulement sera purifié, mais deviendra pour moi un vase d'honneur. (*Sainte Brigitte, lib.* 5. *Révélat.* 13.)

A l'approche du terme de notre pèlerinage j'étais en proie à la plus pénible des préoccupations, quand j'aurais voulu être entièrement livré aux plus douces émotions de la piété chrétienne. En effet, j'allais voir la sainte maison de Nazareth, et je doutais de la Translation miraculeuse !!! Il m'est doux aujourd'hui de penser que ce n'était pas ma faute si je n'étais pas plus croyant, ou pour mieux dire, si je n'étais pas plus instruit. La faute en est plutôt aux écrivains français, même religieux, même ecclésiastiques : c'est la remarque de M. Caillau (1), et je la trouve

(1) Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette. Paris, 1843. Ce livre, qui suppose un travail immense, indique les sources innombrables où l'auteur a puisé ses preuves. Les ouvrages écrits par des ecclésiastiques et par des séculiers, depuis six cents ans, sur le miracle de la Translation, sont cités par M. Caillau au commencement et à chaque page : en sorte qu'il pourrait fournir les moyens d'étudier la question avec tout le soin qu'elle mérite.

On trouve à Lorette un *abrégé historique de la Translation*

fort juste. Intimidés par les philosophes, par les jansénistes et par les sectes diverses qui affectent en toute occasion de tenir pour suspect ce qui vient de l'Italie, ils n'avaient pas osé parler du miracle de la Translation, de peur de se montrer trop crédules, ou même de compromettre la cause du catholicisme. De là vient que les preuves et les circonstances de ce prodige étaient généralement ignorées, et de là vient aussi qu'on n'en parlait quelquefois, par hasard, que pour le rejeter sans aucune espèce d'examen; mais les pèlerinages étant devenus plus fréquents, en devenant plus faciles, des catholiques à la fois plus instruits et moins timides se sont fait un devoir de publier leur croyance à la Translation miraculeuse, avec les témoignages de leur piété envers Marie.

(1) La Sainte Vierge habitait la maison paternelle de Nazareth; elle occupait l'appartement destiné aux femmes, selon l'usage établi parmi les Juifs, quand l'ange vint lui annoncer qu'elle serait la Mère de Dieu. C'est là qu'elle conçut le Sauveur du monde : c'est là qu'elle habita encore avec son divin Fils et son angélique époux, au retour de l'Égypte : c'est de là que Jésus sortit pour commencer à paraître sur les rives du Jourdain. Après la mort de la Sainte Vierge, sa maison devint un sanctuaire vénéré, une maison chère aux Apôtres et aux fidèles. Une bulle de Jules II porte que saint Pierre y consacra la première église et y célébra la première messe. Plus tard la sainte impératrice Hélène n'eut garde d'oublier Nazareth,

par M. Murri, qui cite encore beaucoup d'auteurs à l'appui des faits. Il sera utile de se le procurer en arrivant pour visiter la basilique, si l'on veut une description plus étendue que la mienne.

(1) Je prie mes lecteurs de se bien rappeler les réflexions de notre Introduction pour lire le présent chapitre avec plus de fruit. Du reste, chacun des faits particuliers qui entrent dans la narration du fait principal est accompagné de preuves dans l'ouvrage de M. Caillau, que nous analysons.

en élevant en Palestine les superbes monumens de sa foi et de sa piété. L'église qui renferma la demeure de Marie portait cette inscription gravée sur le marbre : *c'est ici le sanctuaire où a été jeté le premier fondement du salut des hommes*. Que de saints et illustres personnages y sont allés rendre leurs hommages au Verbe fait chair et à sa divine Mère ! Le dernier que cite l'histoire est saint Louis, roi de France, qui y fit ses dévotions le jour de l'Annonciation, en 1252. Peu d'années après, les saints lieux furent envahis et désolés par les Musulmans.

Faisons déjà remarquer ici, avec Murri, que parmi les vieilles peintures qui ornaient la sainte maison au moment où elle fut transportée de Nazareth, on voit encore sur le mur du couchant le roi saint Louis debout devant la Vierge qui tient l'enfant Jésus sur ses genoux. Il est vêtu d'un habit de couleur rouge et blanche et un manteau de pourpre couvre ses épaules ; les fers qu'il tient à la main droite semblent indiquer la captivité qui l'a retenu en Égypte ; il a le sceptre dans la main gauche. Ces peintures offrent tous les caractères de l'époque et ressemblent parfaitement à d'autres qui ornaient les saints lieux de la Palestine et de Nazareth. Les plus anciennes descriptions de la Santa Casa en ont fait mention, et les Dalmates les avaient vues à Ranniza.

Sous le Pontificat de Nicolas IV, le 10 mai 1291, la chambre de la Mère du Verbe incarné fut déposée sur les rivages de l'Adriatique, entre Tersatz et Fiume, en Dalmatie. Aujourd'hui, Tersatz est un bourg et Fiume une ville des provinces Illyriennes qui appartiennent à l'Autriche. Une distance de deux lieues à peu près sépare ces deux localités, et la sainte maison s'arrêta plus près de la première, dans un endroit qui s'appelle Ranniza. Tous les habitants accoururent au bruit du prodige. On admire, on examine le bâtiment mystérieux qui repose sur la terre nue sans aucun fondement ; on pénètre dans l'intérieur, qui est une chapelle avec son autel et la statue de la

Sainte Vierge tenant au bras son divin enfant ; mais l'étonnemment est à son comble quand le peuple voit accourir son évêque, Alexandre de Modrusia, qui était à toute extrémité et qui apparaît tout-à-coup plein de santé et de joie. La Sainte Vierge lui a apparu ; elle l'a guéri ; elle lui a ordonné d'aller annoncer que cette église est la chambre de Nazareth où le Verbe a été fait chair. Quels transports d'enthousiasme éclatent au milieu de la foule ! Il est plus facile de l'imaginer que de l'exprimer.

Nicolas Frangipane, gouverneur de la province, quitta l'armée de l'empereur Rodolphe, dès qu'il apprit la nouvelle de l'événement miraculeux. Après avoir examiné la sainte maison, il résolut d'envoyer des commissaires à Nazareth. Il choisit les hommes les plus recommandables, dont les noms ont été conservés et sont cités dans l'ouvrage de M. Caillau. Ceux-ci racontent à leur retour ce qu'ils ont vu et touché. La maison de Marie ne se trouve plus : il n'en reste que les fondements, dont les pierres sont exactement semblables à celles qui composent l'édifice transporté en Dalmatie ; les mesures de longueur et de largeur sont parfaitement conformes. Ce témoignage fut écrit, signé, confirmé par un de ces serments solennels qui étaient si sacrés pour les hommes de l'époque.

Tous les peuples du voisinage accouraient à la sainte maison, quand elle disparut tout-à-coup le 10 décembre 1294, pour passer de l'autre côté de la mer Adriatique, sur le territoire de Recanati. Cette seconde translation eut lieu sous le Pontificat de saint Célestin V, qui abdiqua bientôt la papauté pour se réfugier dans la retraite qu'il avait quittée à regret et par force. Ce jour du 10 décembre, un samedi, la sainte maison s'arrêta sur le territoire appartenant alors à Recanati, au milieu d'un bois de lauriers, d'où est venu sans doute le nom de Lorette. (1)

(1) D'autres prétendent que ce bois appartenait à une dame appelée Loretta.

Comme à la naissance du Sauveur, les bergers accoururent les premiers à la vue d'une lumière inaccoutumée : ensuite arrivèrent les habitants de Recanati, et saint Nicolas de Tolentino, qui demeurait alors dans cette ville, annonça que c'était-là la chambre de la Mère de Dieu, cette divine Mère lui étant apparue pour le lui dire. Il y a à Rome, sur la place de la colonne Trajane, une église de Notre-Dame de Lorette où l'on voit un beau tableau de Peruzzini qui représente saint Nicolas assistant à la Translation. Les fidèles venaient de toutes parts rendre leurs pieux hommages à Marie. Les historiens racontent tous les témoignages de joie, d'enthousiasme et de reconnaissance qui éclatèrent partout à cette époque ; mais des voleurs s'étant mis à dépouiller et même à tuer les pèlerins, la sainte maison quitta la forêt au bout de huit mois, pour se poser sur une colline appartenant à deux frères.(1) Ceux-ci ayant eu de violents démêlés pour la possession de la vénérable chapelle, elle disparut encore après quatre mois, et elle se fixa enfin sur la voie publique de Recanati à Ancône, à une lieue de la mer.

Pourquoi ces diverses translations, a-t-on demandé? Sans doute afin qu'elles se prouvassent encore les unes par les autres. A la place que la maison de Marie avait occupée près de Tersatz, on éleva sur le même plan, et avec toute la fidélité d'imitation possible, une petite chapelle où on lit encore aujourd'hui que la sainte demeure s'y est arrêtée de 1291 à 1294. Plusieurs papes accordèrent à Sainte-Marie de Tersatz les mêmes priviléges spirituels qui sont attribués à Notre-Dame de Lorette, afin de con-

(1) L'endroit où s'arrêta d'abord la sainte maison est à une demi-lieue à peu près de la ville, vers le nord-est, dans un quartier appelé la Baudirola : la place est marquée par un mur qui figure les dimensions avec la position. — L'emplacement de la colline des deux frères est dans l'enceinte des murs de Lorette, derrière le quartier des soldats.

soler les chrétiens de la Dalmatie. Ceux-ci venaient dans la suite en pèlerinage à Lorette, chantant un cantique dans lequel ils conjuraient la Sainte Vierge de retourner parmi eux :

> Ritorna a noi, bella Signora!
> Ritorna a noi, o Maria,
> Colla tua casa!

C'est-à-dire, reviens à nous, belle Dame! reviens à nous, ô Marie, avec ta maison! — Les auteurs cités par M. Caillau racontent les choses les plus touchantes sur les regrets et sur les démonstrations de la piété des Dalmates. Un grand nombre d'entre eux se fixèrent même pour toujours à Lorette et y établirent la confrérie du *Corpus Domini*, dite aussi *des Esclavons*, nom qu'on donnait alors à ces habitants de l'autre côté de la Mer Adriatique. Plus tard, un hospice fut fondé pour eux à Lorettte, et les souverains Pontifes voulurent que dix-huit jeunes gens de la Dalmatie fussent reçus gratuitement dans le collége qui fut établi près de cet hospice, ce qu'on observe encore de nos jours.

On a demandé encore pourquoi la maison de la Sainte Vierge a été transportée en terre chrétienne, et non pas plutôt le Saint-Sépulcre; pourquoi sur les rivages de l'Adriatique, et non pas à Rome, par exemple : on a fait bien d'autres questions de ce genre, et il suffirait de répondre à toutes, parce que Dieu l'a voulu ainsi. Nous l'avons fait observer ailleurs; avec ces éternels pourquoi, on serait tout aussi souvent embarrassé pour comprendre les œuvres de l'auteur de la nature que pour expliquer celles de l'auteur de la grâce. Toute question devient ridicule du moment que le fait existe et qu'il est solidement prouvé. Il serait possible seulement de conjecturer que les Mahométans n'auraient pas eu pour le sanctuaire de Nazareth le même respect qu'ils ont toujours conservé

pour le tombeau de Notre-Seigneur ; et en effet, la ville de Nazareth a continuellement souffert des attaques des Arabes errants ; l'église magnifique que sainte Hélène avait érigée a été ruinée à diverses reprises, et celle que les Franciscains desservent aujourd'hui n'offre plus, (1) dans son intérieur, que l'emplacement de la chambre transportée à Lorette. Quant aux autres questions, qui ne comprend d'abord que les hommes n'auraient pas imaginé tant de translations successives ? Et puis, si une imagination pieuse avait seule fait voyager dans les airs la demeure de Marie, elle aurait bien plutôt songé à la transporter à Rome, qui est le centre de la catholicité ; elle ne se serait pas arrêtée sur les rivages de l'Italie, du côté de l'Orient, et devant la fixer sur les bords de la mer, elle aurait au moins préféré Ostie ou Porto ! Mais les hommes à qui il répugne d'admettre un fait qui les gêne continuent toujours à élever de nouvelles difficultés. Le plan de mon livre ne me permet pas de donner tous les éclaircissements ni toutes les preuvent qui abondent dans celui que j'ai pris pour guide.

(1) Voir le *pèlerinage* du père de Géramb, qui a été en Palestine en 1831. Derrière l'autel de la nouvelle église sont deux chambres taillées dans le roc qui faisaient partie de la maison de saint Joseph. Il suffit de les voir, dit notre Trappiste autrefois général d'armée, pour demeurer convaincu que c'est là un ouvrage des temps antiques. A cent trente ou quarante pas de là était la boutique du saint charpentier ; on en a fait plusieurs fois une chapelle et les Franciscains y disent maintenant la messe. Nazareth ne compte que 3000 habitants, dont la grande majorité est catholique.

Un officier de la marine royale, qui a accompagné le prince de Joinville dans une rapide excursion en Palestine, me disait dernièrement qu'il était impossible d'être incrédule après avoir vu les Saints Lieux, et encore, après avoir visité Nazareth, il se rembarqua sans avoir été à Jérusalem, le prince de Joinville n'ayant pas jugé à propos de s'y montrer parce que le moment n'était pas opportun.

A l'exemple de Frangipani, le pape envoya de nombreux commissaires à Nazareth; il envoya pareillement à Tersatz : les rapports s'accordèrent parfaitement entre eux et avec les précédents. Les procès-verbaux, écrits sur parchemin, furent scellés des armes de la ville de Recanati. Ils ont été vus par les auteurs qui racontent ces événements prodigieux. Des voyageurs recommandables ont depuis comparé, à Lorette et à Nazareth, et ils ont été convaincus de la vérité du miracle. Au XVIe siècle, Clément VII envoya à Nazareth trois commissaires pour inspecter soigneusement les lieux : l'un de ceux-ci apporta deux pierres entièrement conformes à celles du sanctuaire de Lorette. Ce sont des pierres qui imitent de grosses briques, par leur forme naturelle ; elles sont entrecoupées de veines rougeâtres et brillantes, et il ne s'en trouve point de cette qualité dans toute l'Italie. Les rapports ont varié quant à certaines circonstances qui ne peuvent nuire au fait principal ; car, par exemple, ne croyons-nous pas qu'Annibal a passé le Rhône avec son armée, quoique les opinions soient divisées sur le point où s'effectua ce passage ?

Léon X avait commencé les magnifiques travaux de marbre qui entourent la sainte maison. Clément VII les continua. Il fallut abattre l'ancienne muraille qu'on avait construite tout autour du miraculeux édifice ; mais qui ne le touchait pas. L'architecte Nerucci le laissa quelques jours exposé à la vue des fidèles, qui purent se convaincre qu'il reposait sur le sol nu : la terre poudreuse du grand chemin se voyait immédiatement au dessous, et une ronce avait été prise sous la maison transportée.

En 1751, on voulut restaurer le pavé. Des prélats, des savants, des architectes s'empressèrent d'arriver pour assister aux fouilles qui se firent à cette occasion. En leur présence, on creusa jusqu'à la profondeur de huit à neuf pieds sous les murs, et l'on trouva la terre vierge. Ce fait

fut attesté et signé par les principaux personnages qui étaient présents.

Enfin, les murailles, qui n'ont que trente-sept centimètres (environ treize pouces et demi d'épaisseur), et sans fondements, ne touchent même pas au sol d'un côté où le terrain est inégal, ce qui a été constaté bien des fois; en outre, les ouvrages de marbre ne sont que pour la décoration; ils sont isolés, quoiqu'en voyant l'embrasure des portes on puisse croire ces marbres unis aux vieilles murailles. Il y a souvent en Italie des tremblements de terre, et en dernier lieu Lorette ressentit les secousses de celui de 1832, qui fit tant de mal à Foligno, à seize lieues de là tout au plus. On pourrait donc dire que le miracle est toujours subsistant.

Puisque j'écris pour les catholiques, ajoutons quelques mots qui leur suffiront. Il n'en est pas des révélations faites aux saints canonisés comme des visions que peut avoir une imagination pieuse, mais faible ou exaltée. Or, indépendamment de l'apparition de la Sainte Vierge qui annonce à l'évêque Alexandre et à saint Nicolas de Tolentino que l'édifice arrivé si inopinément est sa maison de Nazareth, sainte Brigitte et sainte Thérèse ont eu ensuite des révélations surnaturelles sur le même prodige.

La réalité de l'événement est reconnue dans toutes les bulles des Papes qui accordèrent à Lorette des priviléges spirituels (1) et temporels : ces bulles ont été données par des Pontifes tels que saint Pie V et Benoît XIV, c'est-à-dire par les plus saints et par les plus savants d'entre eux, et souvent après un nouvel examen d'un miracle que tout venait confirmer de plus en plus.

(1) Pour nous borner aux indulgences plénières que peuvent gagner les pèlerins, nous citerons celle qui a été accordée par Clément VIII à tous ceux qui viendront visiter l'auguste sanctuaire. Léon X attacha à 7 autels de la Basilique l'indulgence accordée à ceux qui visitent les 7 basiliques majeures de Rome. On trouvera facilement à Lorette le détail des autres indulgences.

La fête de la Translation, qui se célèbre dans une partie de l'Italie et dans quelques églises d'Espagne fut instituée par Clément VIII et l'illustre Erasme en composa l'office. Si elle ne s'est pas étendue à tout le monde catholique, il en est ainsi de quelques autres fêtes d'un ordre inférieur, que tous les pieux fidèles connaissent. Clément IX fit insérer la *mémoire* de la Translation au martyrologe, dans les termes suivants : « Le dixième jour de décembre.... à Lorette, dans la Marche d'Ancône, la Translation de la sainte maison de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, en laquelle le Verbe s'est fait chair. » Innocent XII en fit insérer l'histoire au bréviaire romain.

Enfin, Benoît XIV, ce pape savant et spirituel dont Voltaire lui-même sollicita la bienveillance, a pris la peine de réfuter longuement Dom Calmet et Casaubon, qui avaient attaqué le miracle de la Translation.

Je pourrais m'arrêter à ces preuves plus que suffisantes et passer à la description ; mais je ne puis m'empêcher de citer des paroles touchantes qui m'ont d'autant plus frappé que j'ai éprouvé moi-même à Lorette *l'inutilité des procès-verbaux*, et que je suis sorti *croyant* de la Santa Casa. (1) Je cite d'ailleurs volontiers quand je sens combien je suis incapable d'exprimer ou de raconter aussi bien les mêmes choses.

Après avoir parlé de saint Nicolas de Tolentino, M. Veuillot ajoute : « Les chrétiens apprécieront la valeur d'un tel témoignage; il n'en est point de valable pour quiconque voudrait le récuser. Ni le temple magnifique où les fidèles vont vénérer et toucher le miracle, ni le saint sacrifice qu'on y célèbre tant de fois tous les jours depuis tant de siècles, ni la vraie dévotion d'une multitude de saints et de grands hommes, ni le trésor de grâces et d'indulgences que le Saint Siége a, presque sans interrup-

(1) Rome et Lorette. Tome 2.

tion, profusément ouvert en ce lieu béni, ne pourront, je le sais bien, convaincre ces esprits forts ou faibles qui vivent au milieu des merveilles de la création, sans vouloir reconnaître que le Dieu Créateur de toutes choses peut faire encore des miracles que leur intelligence n'explique pas. Pour nous, catholiques, l'Église nous laisse sur ce point liberté complète; nous pourrions douter, mais il nous est doux de croire. Oui, cela non-seulement nous est doux, mais encore cela nous est aisé.... Ou la terre s'est créée elle-même et gravite par sa seule force et sa seule vertu dans l'orbe immense des espaces, ou celui qui créa la terre et qui la soutient ainsi à sa place parmi les mondes a bien pu transporter en un instant, du fond de la Judée au milieu de l'Europe, l'humble édifice où la Vierge Mère fit sa demeure, et où le nouvel Adam fut conçu dans un sein immaculé. » Sans doute, dit-on, Dieu l'a pu; mais l'a-t-il voulu? — S'il l'a pu, pourquoi ne l'aurait-il pas voulu? Autant vaudrait s'inquiéter de savoir pourquoi la sainte maison s'est arrêtée là où elle est plutôt qu'ailleurs. Il fallait bien qu'elle fût quelque part. Dieu a pu nous la donner, aucune tête intelligente n'en fera l'objet d'un doute. Il l'a voulu : des saints nous l'affirment; l'Église, sans nous en faire un article de foi, veut bien nous l'attester, et nous le croyons pleinement. Nous le croyons parce que Dieu lui-même honore sa Mère et veut, pour notre bien et pour notre salut, que nous l'honorions, parce que sa bonté nous donnant l'occasion d'un grand acte de foi et d'hommage envers Marie, nous donne en même temps le moyen d'obtenir par l'intercession de cette protectrice de tous les chrétiens, les secours dont nous avons besoin pour acquérir le ciel. Lorette est en quelque sorte une source de grâces où les âmes pieuses vont puiser abondamment la manne spirituelle que l'on peut garder, et qui ne se corrompt point dès le second jour. Nous en appelons à tous ceux qui ont fait le pèlerinage de la Santa Casa. N'ont-ils point senti au fond

de leur cœur une preuve de son authenticité contre laquelle aucun raisonnement sceptique ne prévaudra jamais ? Combien d'entre eux, arrachés au péché ou gardés de ses embûches par ce puissant souvenir, pourraient, comme autant d'aveugles, de paralytiques et de lépreux guéris, se produire en témoignages vivants du miracle auquels ils ont cru !

« Ah ! lorsqu'au bout de sa longue route, le pèlerin aperçoit enfin, non pas la maison elle-même, mais seulement le temple qui la renferme ; lorsqu'il lit au fronton cette inscription qu'y plaça, dans la sainte hardiesse de sa foi, le grande pontife Sixte-Quint : *Deiparæ Domus in quâ Verbum caro factum est* (1) ; soyez assurés qu'il n'est plus besoin d'attestations, ni de procès-verbaux, ni de raisonnements pour constater ce qui se constate en ce moment-là de soi-même au fond de l'âme. La sainte maison paraîtrait au milieu des airs, soutenue sur les ailes des Anges, qu'elle n'exciterait pas un sentiment plus profond ni plus convaincu. Qu'est-ce donc, quand purifié par la pénitence, le pieux voyageur entre enfin dans cette humble maison qui fut, sur la terre, l'asile de la Reine des cieux, et que mêlé parmi ses frères, chrétiens comme lui, venus souvent comme lui de tous les coins du monde, les yeux baignés de larmes, le cœur plein de soupirs, ayant reçu le Verbe fait chair, devenu le pain de la vie éternelle, il peut dire comme Marie : le Seigneur est avec moi, *Magnificat anima mea Dominum*..... Souvent le cœur y est changé ; la lumière s'y fait ; le repos y descend.... Vous voulez des faits, subtils raisonneurs : en voilà ! Puissiez-vous savoir un jour, bientôt, combien sont concluants et positifs ceux que nous vous donnons ici ! »

Malheureusement les subtils raisonneurs ne peuvent comprendre les arguments du jeune et pieux laïque. Évi-

(1) Maison de la Mère de Dieu dans laquelle le Verbe a été fait chair.

dence morale, preuves de sentiment, vives clartés de la foi, sont des termes pour eux inintelligibles, et pourtant c'est là ce qui nous parle le plus haut en faveur de toutes les vérités de la religion !

Nous entrâmes dans Lorette le 21 mai, à trois heures, par un temps magnifique. Pendant que la voiture roulait sur un beau pavé, nous chantions l'*Ave maris stella* avec une émotion que je ne saurais dire, les regards fixés sur le clocher et sur la coupole de la sainte basilique. Nous descendîmes à l'*hôtel-royal*, sur la rue principale, qui est habitée par des marchands d'images et de chapelets. Lorette est une jolie petite ville de 5000 âmes, bâtie et peuplée bientôt après l'arrivée de la sainte maison. Les papes y établirent un évêché et un chapitre nombreux. Ils y ont amené les eaux par un aqueduc qui a coûté des sommes immenses : une inscription monumentale rappelle qu'il est dû à Paul V, Scipion Borghèse, le même qui a fait la célèbre fontaine Pauline de Rome. La ville, a été successivement dotée d'utiles établissements, tels que l'hospice pour les pèlerins qui tombent malades pendant leur séjour, et le beau collége des Jésuites, où nous fûmes agréablement surpris de rencontrer un prêtre de notre diocèse, de saint Hippolyte-du-Fort, qui y professe la langue française. Il fut plein de bontés pour nous. Les dames françaises du Sacré-Cœur ont à Lorette un couvent et un pensionnat qu'elles ont fondés il y a quelques années.

A l'extrémité de la rue principale et de la ville, du côté de la mer, est la belle place de la Madonna, tracée par San-Gallo. Au milieu s'élève une fontaine digne d'orner cette place. A gauche, paraît le palais apostolique, commencé par Bramante sous le pontificat de Jules II. C'est la demeure du gouverneur, de l'évêque, des chanoines, le palais des papes quand ils vont à Lorette et celui des princes étrangers à qui les papes veulent faire honneur. C'est aussi un musée remarquable. On y voit des peintures des

grands maîtres ; les fameuses tapisseries dont Raphaël donna les cartons achetés ensuite par Charles Ier, roi d'Angleterre : les 380 vases dessinés par Raphaël, Jules Romain, Michel-Ange et autres artistes illustres, vases qu'un grand duc de Toscane proposa d'échanger contre autant de vases d'argent d'un poids égal.

Hâtons-nous d'entrer dans la basilique. Sur le perron se présente d'abord la statue en bronze de Sixte V, assis et donnant sa bénédiction (1); le piédestal est orné de bas-reliefs et aux quatre angles sont des statues symboliques. La façade, le clocher, la coupole, ouvrages de grands architectes, forment déjà un noble ensemble, quoiqu'ils aient exercé la critique d'artistes sévères. La coupole est surmontée d'une lanterne élégante qui s'élance vers le ciel. Le clocher, haut de 60 mètres, contient un bourdon qui pèse plus de 220 quintaux. Le frontispice est orné des armes de Grégoire XIII et d'une niche où est placée la belle statue en bronze de la Sainte Vierge, par Jérôme Lombard. Tout l'édifice a été construit dans le XVIe siècle : commencé sous Paul II, il fut achevé par le Bramante sous Jules II.

On entre par trois portes de bronze, dont les battants sont couverts de bas-reliefs représentant des scènes de l'ancien et du nouveau testament et auxquels des artistes habiles ont travaillé.

L'auguste basilique est à trois nefs, avec des chapelles qui en font le tour. Elle forme une croix latine dont la longueur est d'environ 300 pieds et la largeur de 200. La coupole est au centre des quatre branches, et sous la coupole est la sainte maison, entourée de marbres et d'ou-

(1) Des écrivains n'ont vu qu'un despote dans ce grand Pontife. Il fallait alors cette main vigoureuse pour rétablir l'ordre à Rome et dans l'état ecclésiastique. C'est lui qui vint à bout des bandes de brigands qui s'étaient perpétuées à la suite des guerres de l'Italie. Rome lui doit d'utiles institutions et une foule de monuments.

vrages précieux sous tous les rapports. Les voûtes, les murs, les chapelles, présentent partout des décorations et des œuvres d'art qu'on n'a pas le temps d'examiner. Il suffira d'indiquer tout à l'heure ce qui mérite le plus d'attention; mais, à présent, avançons d'abord sous la coupole, peinte par Roncalli dit le Pomarancio, et par ses élèves. Les piliers sont ornés de monuments funéraires et l'on y voit les armes de la maison d'Autriche, qui donna les bois de la charpente de la basilique. A droite de la Santa Casa est le siége des prêtres-gardiens, qui reçoivent les messes et les offrandes, qui ont la clef de l'armoire où est renfermée l'écuelle de la Sainte Vierge, et qui, à la demande des pèlerins, viennent déposer et bénir les chapelets et les médailles. Ils sont continuellement occupés.

Pour donner une description plus intelligible et plus satisfaisante de la sainte maison, il faut la dépeindre telle qu'elle était au moment de sa translation miraculeuse, et parler ensuite des légers changements qu'elle a subis, quand les papes ont voulu ajouter les ornements précieux dont elle est revêtue à l'extérieur.

Ici nous copions M. Caillau. « La chambre formait un carré long surmonté d'un petit clocher. Le plafond était de bois, peint en couleur d'azur et parsemé d'étoiles dorées. Les murs construits sans règle et sans niveau ne suivaient pas exactement la ligne verticale; ils étaient recouverts d'un enduit, où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez large était ouverte dans une des parties latérales, et à droite était percée une étroite fenêtre. En face, s'élevait un autel construit en grosses pierres carrées : il était dominé par une croix grecque antique. Près de l'autel, on apercevait une petite armoire fort simple, destinée à recevoir les ustensiles d'un pauvre ménage; elle renfermait quelques petits vases comme ceux dans lesquels on fait manger les petits enfants. A gauche, était une petite cheminée, et au dessus, la niche où était la statue de la Vierge

tenant au bras l'Enfant Jésus : cette statue était en bois de cèdre et noircie par le temps. Une couronne de perles était posée sur la tête de la Mère, dont le corps était revêtu d'une robe dorée et d'un manteau bleu, le tout encore du même bois de cèdre. L'enfant Jésus levait les premiers doigts de la main droite, comme pour bénir, et dans la main gauche, il tenait un globe, symbole de sa puissance sur l'univers. Au moment de son arrivée, la Vierge était en outre recouverte d'une robe de laine rouge, qui se conserve encore sans altération. »

« La sainte maison a en longueur 29 pieds 8 pouces; sa largeur est de 12 pieds 8 pouces, et sa hauteur de 13 pieds 3 pouces. »

« Les magnifiques travaux du pourtour furent commencés par Léon X et terminés par Paul III. On démonta l'ancienne poutre noircie par la fumée, ainsi que le toit et le petit clocher qui avait été élevé on ne sait à quelle époque; on abaissa le contour des murs pour établir une corniche de pierre, base d'une voûte maintenant noircie par la fumée des lampes et des flambeaux. Les démolitions furent placées sous le nouveau pavé du sanctuaire, pour être conservées. L'unique porte, du côté du nord, a été murée avec sa voussure de sapin. Aujourd'hui il y en a quatre, dont deux à chaque bout des murs latéraux : celles de la partie inférieure servent pour la circulation; la troisième à droite conduit à la cheminée, à la statue et à l'armoire; la quatrième est fermée et ne sert que pour la symétrie. Au couchant est la fenêtre par laquelle on présume que l'ange Gabriel entra. Au dessus, on voit la croix antique apportée avec la sainte chapelle. L'ancien autel est renfermé dans l'autel moderne : on peut le voir cependant; la tradition porte que saint Pierre le consacra et y célébra la première messe. Côme II, grand duc de Toscane, le fit orner d'agates, de lapis-lazuli et de jaspe de Sicile. L'armoire est renfermée dans un nouveau buffet; elle contient les deux écuelles qui ont été de nouveau

garnies d'or par Pie VII. Au fond du sanctuaire, à gauche de l'armoire, et sous la niche de la statue, est la cheminée de briques, enchâssée dans du cuivre doré. — Il y a ensuite des lampes, des ex-voto précieux sous le rapport historique, et encore bien d'autres objets remarquables. La statue est encore couverte d'or, de diamants et de perles qui jettent un vif éclat; elle a deux pieds huit pouces; on l'attribue à saint Luc. Sa robe est particulièrement remarquable par une médaille ornée de dix gros solitaires que donna le roi de Saxe, Antoine Clément, en 1828. Le magnifique solitaire qui brille au doigt de l'enfant Jésus est une restitution faite par une personne de Paris au cardinal Antonelli. L'autel a été avancé dans la chapelle; il est appuyé contre une grille ornée par les Médicis, qui sépare la chapelle du fond du sanctuaire. A l'intérieur, les murs sont découverts tels qu'ils ont toujours été. Deux petites cloches transportées avec la sainte maison se voient encore au dehors. »

Il faut examiner les ouvrages extérieurs pour se faire une idée de la beauté de ces travaux exécutés par les plus grands artistes. Parmi les statues et les bas-reliefs qui représentent des traits vie de la de la Sainte Vierge, on admire particulièrement les œuvres de Sansovino, qui, selon que nous l'avons déjà fait observer, fut le rival de Michel-Ange pour la sculpture. La porte de bronze, la plus haute vers le nord, offre une image de Notre-Seigneur qui est tout usée par les baisers des pèlerins. Une marche massive de marbre blanc qui fait le tour de la Santa Casa est pareillement usée par les genoux de ceux qui tournent autour en priant pour gagner une indulgence de sept ans et de sept quarantaines.

On remarque autour de la sainte maison les statues des sibylles mêlées à celles des prophètes. Plusieurs écrivains, M. Poujoulat entre autres, se montrent fort étonnés à la vue de ces statues, parce qu'ils les considèrent comme

des sujets profanes ; mais les Pères de l'Église ne pensaient pas ainsi. Plus capables que nous de juger cette question, puisque la plupart avaient vécu dans les temps du paganisme, ils ont pensé que les sibylles étaient inspirées de Dieu pour annoncer aux Grecs et aux Romains ce Messie que les prophètes avaient prédit aux Israélites. Ils sont tres-formels sur ce point. A la fin de son histoire critique de Lorette, M. Caillau a placé une dissertation très-intéressante, dans laquelle il cite des extraits fort curieux des auteurs païens et des Pères. En 1841, un savant Lyonnais, M. Faivre, qui a fait aussi une dissertation sur les vers sibyllins, mais beaucoup plus développée, me dit qu'il considérait ces vers comme une preuve évidente en faveur de l'antique tradition qui attendait de l'Orient un Sauveur Fils d'une Vierge. Tout le monde a lu ce que M de Maistre a écrit sur la fameuse églogue de Virgile, dans laquelle le poète célèbre l'âge fortuné, la Vierge, l'enfant prédit par la sibylle de Cumes. La sibylle Erythrée, qui était grecque, parle du jugement dernier avec toutes les circonstances qui sont indiquées dans l'Évangile. De là ce vers de la prose des morts :

Teste David cum sibyllâ,

qui a été retranché par les faiseurs de liturgie française, *supérieurs sans doute en science et en sagesse au siége éternel de Pierre.* Les écrivains profanes s'accordent sur l'existence des Sibylles, mais non pas sur leur nombre. Varron, qui a vécu quarante ans avant Jésus-Christ, en compte dix : son sentiment est suivi par saint Augustin, Lactance et beaucoup d'autres. Nous pourrons nous étendre plus longuement sur ce sujet, en retrouvant les sibylles à Rome et en visitant surtout l'église d'Ara-cœli, qui rappelle une très-curieuse tradition. (1)

(1) Voyez l'article Sainte-Marie d'Ara-cœli.

Oh ! comme on se trouve bien dans la sainte chapelle ! m'écrierai-je enfin. On n'en sortirait jamais. Penser qu'on est là ; dans cet asile sacré où résidait Marie, où elle conçut le Verbe Rédempteur du monde, où la sainte famille habita longtemps, où Jésus se prépara pendant tant d'années à sa vie publique et à la mort de la croix, soumis à sa Mère et à Joseph, *et erat subditus illis !...* Ce n'est plus une église; c'est le ciel. Je restai là anéanti, à genoux derrière un évêque espagnol, exilé de sa patrie. Cinquante ans auparavant, plus d'un pontife, plus d'un prêtre français avaient dû être là aussi pendant la proscription, gémissant, priant et espérant. On chantait les vêpres au chœur des chanoines. Pendant le magnificat en musique, l'officiant vint encenser l'autel de la chapelle sacrée. O mon Dieu; que j'étais ému ! Je me disais, en pensant à mes paroissiens : eux qui aiment tant nos cérémonies et qui trouvent nos solennités si touchantes, qu'éprouveraient-ils ici, dans ce lieu où il me semble que le plus froid ne pourrait demeurer insensible? J'aurais voulu qu'ils fussent tous avec moi dans ces heureux moments. Ces mêmes pensées revinrent le lendemain, avec toutes les mêmes émotions, quand je célébrai la messe sur l'autel de la Santa Casa, et quand j'entendis celles de mes compagnons de voyage. Oh! ces instants si délicieux et si courts, on ne les oublie jamais !...

Combien de Saints et d'illustres personnages sont venus s'agenouiller dans la sainte maison ! Si tant de pèlerins ont versé là des larmes d'attendrissement et de piété, il en est beaucoup sans doute qui y ont répandu des larmes amères, mais qui en sont sortis soulagés et plus forts contre les adversités du présent et de l'avenir. Sainte Brigitte et sa fille, sainte Catherine de Suède, saint Thomas d'Aquin, saint François de Sales, saint Charles Borromée, saint Camille de Lellis, y ont prié et renouvelé leurs engagements avec le Seigneur. Le saint évêque de Genève nous a laissé les expressions de son bonheur pendant ce

pèlerinage. Le supérieur général de Saint-Sulpice, le célèbre M. Ollier, voulut aller de Rome à Lorette, à pied, sous les rayons ardents d'un soleil de la canicule. A une liste interminable de saints et de princes, on pourrait joindre celle des hommes célèbres et des savants qui ont visité la Santa Casa. Descartes fit le vœu d'aller à Notre-Dame de Lorette, au moment où il commençait à méditer son système philosophique; Dante a chanté la demeure merveilleuse; elle a inspiré à Pétrarque une de ses plus belles hymnes (1) : le Tasse y est allé porter ses chagrins et recevoir des consolations. Enfin, pour abréger, on y a vu, en 1845, la fille de Louis XVI avec sa nièce, c'était bien la femme des douleurs visitant la demeure où la Consolatrice des affligés conçut *l'Homme des douleurs!*

La chapelle du trésor, où l'on parvient par la sacristie des chapelains et des prêtres étrangers, fut bâtie en 1602 par le pape Paul V. Sa voûte a été peinte par le Pomarancio; c'est une œuvre très-remarquable, où est représentée la vie de la sainte Vierge, entourée là encore de prophètes et de sibylles. Sur un bel autel de marbre de Vérone est un tableau du même artiste, et au devant est le magnifique candelabre de bronze offert par la confrérie des forgerons de Bologne.

Ce trésor était prodigieux avant l'invasion française de 1797. Il est encore bien étonnant par les richesses qui le composent; car si l'on a fait peu de restitutions, il a été donné beaucoup depuis. Soixante armoires d'un travail remarquable renferment une multitude d'objets précieux pour l'art et pour la matière; des vases sacrés, des diamants, des pierres précieuses, de petits tableaux, des statuettes, de petites urnes en cristal et en ambre, des cœurs d'or et d'argent, de riches étoffes, tout cela est étalé derrière les vitres; mais il n'y a plus que 41 armoires qui

(1) Eccó fra le tempeste e i fieri venti, etc.

soient à-peu-près remplies. Ce qui m'a particulièrement frappé, c'est de voir bien des dons offerts par l'impératrice Joséphine, par Joachim Murat et sa femme Caroline, par la reine d'Étrurie et le prince Eugène, quand peu d'années auparavant tout avait été enlevé par le général Bonaparte, qui, à la vérité, ne faisait en cela qu'exécuter les ordres de l'odieux et méprisable Directoire. Ce que sont les vicissitudes humaines, et surtout celles de notre temps!... Il y a aussi de riches présents du roi de Saxe, de la reine d'Espagne Marie-Christine, des princes de Sardaigne. Les rois de France avaient beaucoup donné autrefois; ils avaient fait aussi de nombreuses fondations et établi des aumôniers français pour dire des messes dans la Santa Casa. D'après une de ces fondations, l'évêque, le gouverneur, les magistrats de la ville doivent assister à un office solennel qui se célèbre pour la fête de saint Louis, et le canon doit tirer à l'élévation. Je me suis procuré à Lorette un catalogue détaillé des objets qui composent le trésor et de ceux qui le composaient autrefois : ce qu'il est déjà aujourd'hui peut donner une idée de ce qu'il était avant le traité de Tolentino.

Bien des voyageurs ne voient dans ce trésor que des *capitaux inutiles*, qu'il vaudrait mieux distribuer aux pauvres. On les leur distribuerait certainement si l'on n'avait pas d'autre moyen de les préserver de la faim : car souvent même les évêques ont fait vendre les vases sacrés pour venir au secours de leurs ouailles. Mais, dans les temps ordinaires, le pieux catholique, seul juge compétent en pareille question, ne voit dans ces riches ex-voto que l'expression des sentiments de ceux qui les ont offerts. « Ces dons émeuvent le cœur, dit encore M. Veuillot : que de secrets efforts pour le bien, que de bonnes joies, que de douleurs apaisées, que de pieux souhaits accomplis, que d'infortunes secourues ils représentent! L'âme d'un chrétien devine ces touchants mystères; elle associe ses vœux, sa reconnaissance, ses prières, à tous ces objets qui ne sont

plus qu'autant de formes visibles donnés à des sentiments nobles et doux. » D'ailleurs, pourrais-je ajouter, il est bien à présumer que les personnes qui ont déposé là ces offrandes n'ont pas oublié les pauvres de Lorette, ni ceux de leur pays. Moi, prêtre, je sais bien que les catholiques fervents sont aussi *en général* les plus charitables : je sais bien qu'en fait de bonnes œuvres ils son prêts à payer de leur bourse et de leur personne ; je sais bien que des philanthropes plus riches ne font pas la moitié de tout cela ; — Rien ne m'impatiente comme les sottes déclamations...; les déclamations hypocrites m'indignent !

Parcourons maintenant la basilique. Remarquons d'abord les tableaux des chapelles ; ils sont en mosaïque du genre moderne, et chacun d'eux est estimé intrinsèquement trente mille francs. Ces chapelles sont au nombre de 21 : il y en a douze dans les bas-côtés et neuf qui rayonnent autour du chœur et de la sainte maison.

Dans la sixième à droite est le tombeau de Cantucci, premier évêque de Lorette, dont le corps fut retrouvé intact en 1827.

La seconde chapelle du tranceps, encore à droite, est celle où les chanoines célèbrent tous les jours leurs offices. Ils sont trente, portant au chœur la soutane violette, le camail violet et rouge ; la croix pectorale comme les évêques. En outre, il y a un grand nombre de bénéficiers, décorés par Pie VII d'une médaille d'or sur l'habit de chœur et des pénitenciers pour confesser dans les langues étrangères. On comprend qu'il doit se dire bien des messes dans la basilique, si l'on ajoute encore les prêtres pèlerins. Les Carmes, et maintenant les Capucins, ont été chargés de certains soins intérieurs, comme de servir les messes, par exemple. La musique et les chants sont bien dirigés ; nous avons entendu, à l'office des chanoines, un organiste habile qui nous a fait un plaisir extrême. Un écrivain, M. de Spinola (1), trouve peu

(1) Voyage de deux artistes en Italie.

convenable la présence de soldats qui se promènent dans l'église le sabre à la main ; mais ne faut-il pas qu'on veille au bon ordre et à la garde des objets précieux, dans un sanctuaire où se rencontrent sans cesse des étrangers de tous les pays ? Toutes les personnes attachées au service de la sainte chapelle sont censées appartenir à la maison du souverain Pontife. Lorette est la propriété du saint Siége, et son église relève immédiatement du Pape, pour la juridiction.

Le troisième chapelle est appelée *Ducale*, parce qu'elle fut décorée par un duc d'Urbin. Il y a des fresques de Frédéric Zuccari.

Après cette chapelle vient la sacristie de la cure, curieuse par ses fresques et par ses armoires sculptées. Tout près, est le tombeau d'un gouverneur de Lorette, Cabannes, originaire d'Avignon. Son buste a été exécuté par Raggi.

Plus loin est le beau mausolée du cardinal Nicolas Cajétan. L'architecture est attribuée à Volterre, et les vertus en marbre sont de Jean della Porta ; le cardinal, en bronze, est de Calcagni.

La première des trois chapelles du chevet contient la plus belle mosaïque, une nativité de la Vierge copiée d'Annibal Carrache, dont l'original est en France. Les dorures et les stucs sont d'un fini parfait.

La seconde, qui fait le fond de la basilique, est la chapelle de la Marche d'Ancône, parce que cette province en a payé la décoration. Un tabernacle d'argent renferme le saint sacrement ; les douze chandeliers sont aussi de ce même métal, ainsi que le baldaquin. Le saint Philippe de Néri est copié du Guide. Deux des fresques rappellent l'ordre donné par le gouverneur de la Dalmatie, Frangipane, de bâtir une chapelle à l'endroit où la sainte Maison avait séjourné, et l'apparition à l'évêque Alexandre. Les cornes d'abondance et le grand candelabre ont été faits par Jérôme Lombard.

Vous remarquerez dans la troisième une mosaïque, co-

pièce de Fra Bartholomeo, et des peintures qui sont les chefs-d'œuvre de Ribaldi, Bolonais. A la suite, un marbre blanc placé par ordre de Jean III, roi de Pologne, rappelle sa victoire sur les turcs à Barkan : on voyait là un étendard pris sur les infidèles, avant que Bonaparte l'eût emporté.

A gauche est la salle capitulaire. Sur la porte est un buste de saint Luc en terre cuite vitrifiée, par le célèbre Luc de la Robbia, dont nous avons admiré les bas-reliefs à la cathédrale de Florence.

La troisième chapelle du tranceps est sans autel; mais elle est ornée de peintures : elle conduit à la sacristie commune et de là au trésor. Cette sacristie possède des tableaux remarquables, un original du Guide, une superbe copie de Raphaël par Sasso-Ferrato, une Vierge d'André del Sarto.

Les chapelles de la nef gauche sont encore ornées de belles mosaïques; mais il faut s'arrêter surtout aux fonts baptismaux, un des plus admirables ouvrages de bronze qu'on puisse voir. Les statues et les reliefs sont dominés par le groupe de saint Jean baptisant le Sauveur. Ce monument est l'œuvre de deux artistes recommandables, Tiburce Verzelli et Jean-Baptiste Vitali. — Ainsi, le voyageur qui n'est pas obligé de passer rapidement à Lorette, comme ceux qui s'y arrêtent quelques heures avec la diligence, peut trouver à satisfaire tout à la fois et sa piété et son goût pour les arts. Ajoutons que la situation de la ville est charmante. « Ce pèlerinage offre de beaux sites, de grands coups d'œil sur les montagnes et sur la mer; il montre un peuple intéressant. Les femmes ont beaucoup de dignité; il fait beau les voir sortir de l'église, vêtues de leurs longues robes, aux manches larges et plissées, la tête couverte du voile romain, le corsage enrubanné, les souliers presque en forme de sandales, le front doux, l'air honnête, et achevant gravement, dans la rue, de réciter leur chapelet. Les hommes, serrés dans une étroite

culotte qui s'arrête au-dessus du genou, le bas bleu ou blanc bien tiré, le soulier très-découvert orné de rubans, des rubans aussi à la jarretière et autour du chapeau, le long gilet rouge à grands dessins, la veste sur l'épaule, ont une allure leste, fière, presque martiale, un regard intelligent, un air pimpant et joyeux. (1) »

Dans la soirée, le professeur, notre compatriote, nous conduisit chez un chapelain de la Santa Casa qui a inventé et fabriqué lui-même un véritable chef-d'œuvre de génie et de patience. C'est une sphère en cuivre et en acier, où toutes les planètes avec leurs satellites décrivent tous leurs mouvements autour du soleil, par l'impulsion d'un premier moteur qui se trouve dans une tige supportant le globe solaire. Toute une grande chambre est remplie par cette machine. L'auteur, M. Bianchini, est âgé d'environ quarante ans, d'un extérieur plus que modeste et d'un facile accès. Il a travaillé bien des années pour finir cette merveille, et il y a dépensé tout son avoir. Quel dommage que ce digne homme n'ait pas pour lui les mille trompettes des journaux français !

Finissons ce chapitre, que je regrette vivement de ne pouvoir étendre davantage, en invitant les pieux chrétiens à faire un pèlerinage qui procure tant de bonheur. A ceux qui nient la Translation miraculeuse, à ceux qui en doutent, je dirai aussi, allez à Lorette; examinez de bonne foi; étudiez les preuves matérielles et les preuves historiques, vous serez au moins convaincus d'une chose, c'est que les événements de l'histoire profane sont moins solidement prouvés que la Translation, et qu'en bonne logique vous devriez croire beaucoup moins à ceux-là. Et il en est ainsi des miracles opérés dans ce saint lieu depuis près de six siècles. Ces miracles, que la protection de Marie a obtenus de son divin Fils en faveur de tant de saints, d'illustres personnages et de pauvres affligés, ont

(1) Rome et Lorette, tome 2.

eu de nombreux témoins qui les ont publiés et attestés de vive voix ou par écrit. Il a paru en 1836 un voyage en Italie, dans lequel l'auteur, qui se montre souvent plutôt railleur qu'enthousiaste, déclare avoir été lui-même témoin d'une guérison incontestablement miraculeuse. « Les « relations de ces prodiges se multiplient de jour en jour, « dit-il, et si l'on peut répandre quelques nuages sur « les événements miraculeux du moyen-âge, il n'est pas « aussi facile de traiter d'ignorance ou d'erreur le siècle « où nous vivons. Moi-même j'ai été témoin d'un pro- « dige qui arracha des larmes d'attendrissement aux nom- « breux spectateurs réunis dans l'église. » Et il raconte alors comment une femme, jeune et belle encore, mais dont la face blême et amaigrie révélait les longues souffrances, fut guérie devant lui pendant le saint sacrifice ; comment elle rejeta tout-à-coup les béquilles sur lesquelles elle s'était trainée et encore avec le secours de son mari, qui pleura de joie après avoir répandu des larmes de douleur au commencement de la messe ; comment son enfant, âgé de sept ans à peu près, sautait de bonheur et d'allégresse en voyant marcher lestement cette mère qui souffrait depuis qu'elle l'avait mis au monde, et dont le mal avait résisté à tous les remèdes et à tous les soins humains.

O glorieuse Vierge de Lorette ! m'écrierai-je avec l'auteur d'un pieux cantique, du quinzième siècle; je recours à vous, moi, malheureux pécheur... Aidez-moi de votre sainte main; recueillez-moi sous votre manteau ! Faites-moi, ô bonne dame, tant de grâce qu'au moment de ma fin je me trouve repentant, que mon âme ne tombe pas dans la damnation, mais s'envole en chantant un cantique de joie, dans la vie éternelle. C'est là ce que je vous demande, ô Vierge Marie !

Recorre a voi i' miser peccatore...
O gloriosa Vergine di Loreto !

Colla vostra santa mano datemi ajuto,
Accolgetemi sotto al vostro manto...
Famme, Madonna, di tua grazia tanto,
Ch' alla mia fine me trova pentito,
Che vada in vita eterna, in gioja, in canto!
Non casca in dannazion l'anima mia!
Così vi prego, O Vergine Maria!

CHAPITRE SIXIÈME.

DE LORETTE A ROME.

Nous nous séparâmes de nos quatre compagnons de voyage qui allaient se diriger vers le nord, tandis que nous reprenions la route de Foligno pour marcher vers Rome. C'était probablement un de ces adieux comme on en fait dans ces voyages lointains. On n'ose pas ajouter : au revoir ! — Le Bordelais ne nous dit pas s'il avait encore éprouvé des déceptions à Lorette ; mais nous le laissâmes en train de faire une querelle d'allemand à un domestique de l'hôtel. Que Dieu bénisse le pauvre homme ! qu'il lui accorde des jours sereins, une vieillesse heureuse pour lui et pour sa famille ! Ainsi soit-il.

Le second jour, nous fîmes encore halte à Foligno. Nous avions repris la voiture de Gaétan et Pietro conduisait un prêtre avec deux époux Romains qui venaient de faire le pèlerinage de Lorette. La conversation s'engageait quelquefois entre eux et nous dans les hôtels, et ils nous donnaient des renseignements utiles sur les lieux que nous avions à parcourir.

SPOLÈTE.

La route est en plaine de Foligno à Spolète ; mais à gauche s'elèvent des montagnes noires et pittoresques sur l'une desquelles est bâtie cette dernière ville. Avant d'y arriver sont les sources du Clitumne, fleuve célèbre dans l'antiquité, parce que les prairies qu'il arrose nourris-

saient les victimes choisies, et spécialement les taureaux noirs dont on offrait le sacrifice aux dieux infernaux. Spolète fut une ville belliqueuse au temps des Romains : car elle résista vaillamment à Annibal, même après la bataille du lac de Trasimène. Elle ne le fut pas moins au moyen-âge. Sur la fin du 9e siècle, ses ducs Lambert et Guy, qui prétendaient à l'empire, firent beaucoup de mal à Rome, et Lambert la pilla deux fois. Aujourd'hui, c'est une des cités les plus paisibles : ses habitants sont doux et pieux, et M. Veuillot a dit qu'elle ressemble à un vaste couvent. On voit sur les portes, des sentences pieuses, et quelquefois on lit sur les murs une affiche qui annonce la fête d'un lieu voisin, avec des indulgences pour ceux qui visiteront l'église du saint Patron en ce jour solennel.

La cathédrale, propre et jolie, étale sa curieuse façade gothique sur une belle place à laquelle on parvient en montant des rues à pente rapide. L'église de saint Ansan, martyr de Sienne, possède les reliques de saint Isaac, à qui elle était d'abord dédiée. Ce solitaire, syrien de naissance, édifia Spolète et son territoire des plus admirables vertus, dont saint Grégoire le Grand a fait l'éloge. Nous assistâmes au mois de Marie dans l'église des Jésuites, où la foule se rendait. Un père prêcha sur le péché véniel une simple et excellente instruction, on chanta les litanies de la sainte Vierge en parties, avec accompagnement d'orgue, et il y eut à la fin une très-brillante illumination.

Cette vieille capitale de l'Ombrie présente encore bien des restes d'antiquité, les ruines d'un théâtre et de quelques temples, la porte d'Annibal, et principalement un magnifique aqueduc dont les arches sont très-hardies.

Elle a souffert de plusieurs tremblements de terre, et de celui de 1767 en particulier. Sa population est d'environ sept mille âmes. A notre grand étonnement, malgré toutes ses belles apparences, ce fut la ville d'Italie où nous fûmes le plus mal logés. Nous avions été assez bien partout, même à Lamuscia, qui n'est qu'un village : les

chambres étaient propres et quelquefois élégantes ; la cuisine était, à peu de chose près, la cuisine française, sauf le fenouil qu'on servait en ragoût et au dessert ; mais dans l'auberge de Spolète, nous fûmes cruellement dérangés pendant la nuit par des insectes dont le nom seul est déjà dégoûtant, et le vin blanc renommé de cette ville ne nous parut pas une suffisante compensation.

TERNI.

En sortant de Spolète on gravit longtemps le Monte Summo, couvert de forêts et sillonné par les torrents. Après l'avoir franchi, on découvre le délicieux bassin de Terni, petite ville extrêmement jolie, qui se recommande par ses agréments naturels et par des vestiges de l'antiquité. C'est la patrie du grand historien Tacite et de l'empereur romain qui porta ce même nom. Une porte monumentale annonce que les deux Tacite sont nés dans cette ville aussi ancienne que Rome, ainsi que Florus, qui monta pour quelques mois sur le trône, après son frère utérin. On y remarque la cathédrale, les ruines d'un amphithéâtre et d'un temple du soleil. Les eaux de la Néra baignent ses murs et arrosent sa charmante vallée. Mais ce qui fait la plus grande célébrité de Terni, c'est sa cascade, la plus belle de l'Italie, et l'une des plus belles du monde. Elle est à près d'une lieue, au levant.

Si vous allez en voiturin de Lorette à Rome, pensez à la cascade dans vos conventions avec lui, pour le retard que cette excursion vous occasionnera : car c'est la direction des postes de Terni qui a le monopole du transport des voyageurs à la cascade, ce qu'on nous a expliqué par un accord de cette direction avec les propriétaires des terrains qu'il faut traverser. Les touristes amateurs y vont à pied, quand ils ne sont pas pressés par le temps, et c'est ce que ne manquent pas de faire les peintres paysagistes.

Nous partîmes rapidement sur une calèche découverte. Un vieux postillon se hissa sur le siége, outre celui qui

était sur un des chevaux : il baragouinait assez le français pour nous faire comprendre en cette langue qu'il s'imposait à nous en qualité de cicerone. — Si le grand orateur revenait au monde, il serait peut-être furieux de voir quels sont ceux qui usurpent son nom, lui qui était si vain de son éloquence ! D'autres pensent au contraire qu'il en serait extrêmement flatté, à cause de l'intention. — Le nôtre fut très-éloquent dans son intérêt. Il nous dit que les étrangers aimaient à voir la chute d'en haut et puis d'en bas, et nous suivîmes cet avis, qui était dicté par le désir d'avoir une *bonne-main* plus considérable, puisqu'il nous aurait accompagné plus longtemps. Ce n'était pas l'affaire de l'autre postillon, qui était payé d'après le tarif, et qui aurait préféré la voie la plus courte ; mais nous donnâmes gain de cause au plus vieux, selon les règles des convenances. Du moins, on ne peut pas dire que ces gens-là s'entendent toujours comme larrons en foire : aussi, il faut voir comme ils se disputent quelquefois entre eux.

L'attrait que j'ai toujours eu pour les belles et grandes scènes de la nature me rendait heureux en ce moment comme un saint du paradis, si cette comparaison n'est pas une sorte de blasphème. Quand la voiture commença à monter au pas, je me sentis impatient et je descendis pour contempler à mon aise ces hautes montagnes et ce charmant vallon de la Néra. Cependant, comme partout et toujours, la *bête*, dont parle M. Xavier de Maistre (1), sait faire penser à elle, je sentis au milieu de tous les élans de mon enthousiasme que je commençais à éprouver les élans très-prosaïques d'un véritable appétit. Alors je tirai de ma poche du pain et du chocolat ; car nous usions dans ces voyages d'une précaution que je recommande fort, même aux pieux pèlerins qui voudront bien me prendre pour guide. Notre maître d'hôtel de Naples, bon et franc savoyard, m'a appris un proverbe que j'aurais préféré en ce moment à celui de la Fontaine, *ventre affamé n'a point*

(1) Dans son spirituel *Voyage autour de ma chambre.*

d'oreilles, puisque nous approchions d'une étourdissante cascade. Avant de partir pour Pompéi, nous dit-il, souvenez-vous, Messieurs, *qu'un sac vide ne peut se tenir debout !* — Mais je m'aperçois que je perds le temps à causer de choses qui n'en valent pas la peine. Seulement, si vous allez à Naples, je vous recommande le bon M. Martin et son *Hôtel de commerce*, en vous priant de croire qu'il ne m'a pas payé pour cela ; car il ne soupçonnait pas que j'écrirais un livre où il serait question de lui. Nous le retrouverons plus tard. (1)

La voiture s'arrêta dans un village de pauvre apparence, mais placé dans une position où tout est pittoresque. Nous montâmes encore assez longtemps avant d'entendre le bruit des eaux et de voir les nuages de vapeurs qu'elles produisent en se brisant dans leur chute. Le vieux cicerone voulait nous montrer des grottes curieuses, qui ne sont pas loin du chemin ; mais le Languedoc est assez riche, sous ce rapport, et c'était la cascade seule que nous venions admirer. Après avoir traversé des vignes et des jardins que la grêle avait frappés la veille, nous arrivâmes par un étroit sentier sur le bord du canal où le Velino s'agite d'une manière effrayante pour se préparer à faire le saut. Un paysan, dit-on, donna autrefois l'idée de détourner en cet endroit une rivière qui exerçait de grands ravages en suivant son ancienne direction, au sortir de Rieti. C'est l'immortel Pie VI qui a fait executer ce grand ouvrage, l'un des plus utiles qui ont illustré son pontificat. La cascade de Terni est donc artificielle, comme celle de Tivoli, qui est due à Grégoire XVI ; mais l'art se fait beaucoup moins sentir dans la première que dans la seconde, et en outre, celle de Terni l'emporte singulièrement en beauté comme en élévation. Ce qui d'abord me désenchanta un peu, c'est que la chute du Velino n'est pas d'un seul jet perpendiculaire, comme je me l'étais figuré dans

(1) Un laïque *pieux*, de mes amis, n'a pas été aussi content de M. Martin pour le vendredi et le samedi.

cette maudite imagination qui ne joue pas à moi seul de si vilains tours. La rivière se précipite en nappe assez large, puis en colonne serrée qui doit avoir au moins deux cents pieds de hauteur, et enfin de roc en roc jusqu'au fond du vallon où elle va s'unir à la Néra.(1)Ces différentes chutes plaisent à d'autres voyageurs beaucoup plus qu'une seule. On peut les voir sous différents aspects en descendant par un sentier de la montagne, et en s'avançant avec précaution sur de petits balcons qu'on a formés avec des branches solidement attachées. Quand la curiosité est satisfaite de ces points de vue, on passe de l'autre côté de la rivière, qui disparaît un peu plus bas sous une voûte de rocher, pour contempler la cascade d'en bas et en face. Vue de ce côté surtout, elle est vraiment magnifique, elle pénètre d'admiration et presque d'effroi. Ce jour-là encore le Velino était grossi par l'orage de la veille : ses ondes se précipitaient et se brisaient avec fracas : elles s'élevaient comme un brouillard en rebondissant, et l'arc-en-ciel parfaitement formé venait parfois jeter son écharpe brillante sur ces immenses flocons d'écume. Nous n'aurions jamais quitté ce spectacle imposant.

Mais, outre qu'il faut se hâter, on est assailli par une nuée de paysans qui demandent la *bonne main*, l'un pour avoir tracé un sentier pratiqué depuis cent ans, l'autre pour avoir consolidé un des balcons, un troisième parce qu'il vous a indiqué un passage plus commode, et qui est le seul. Vous voulez aller à pied, des femmes et des enfans crient à tue-tête, *prenez mon âne;* ils vous prendraient au corps pour vous y percher dessus ! Il faut se fâcher à la fin, et alors les drôles se mettent à rire. Nous eûmes encore bien à disputer avec les postillons, quand nous fûmes de retour à Terni, après avoir

(1) On est singulièrement trompé dans ses calculs, quand on veut mesurer de l'œil la hauteur d'une cascade, ou celle d'une montagne : je n'aurais jamais cru que la chute du Velino eut 300 pieds.

traversé la Villa de la comtesse Grazziani, où je remarquai une grande et belle allée d'orangers en pleine terre. Toutes ces mille petites difficultés ennuient beaucoup les voyageurs en Italie, et les dégoûteraient même d'aller voir certaines curiosités.

NARNI — CIVITA CASTELLANA.

A deux lieux de Terni, s'élève la ville antique de Narni, sur une haute colline dont le pied est mouillé par la Néra et qui domine une vaste plaine : c'est la patrie de l'empereur Nerva. Le retard occasionné par l'excursion à la cascade ne nous permit pas de voir ici les restes du pont construit par l'empereur Auguste. Ce pont aqueduc était un des plus beaux que les Romains eussent construits (1) : il ressemblait à notre pont du Gard. Toutes ces villes conservent encore des souvenirs plus précieux pour nous, ceux de l'antiquité chrétienne. Saint Proculus, évêque de Narni, fut décapité par ordre de Totila, roi des Goths. A l'époque de l'invasion des barbares, il restait encore beaucoup de païens en Italie. Les oracles des faux dieux attribuèrent les malheurs de l'empire à l'abandon de leur culte. A l'approche de Totila, la plupart des habitants de Narni voulurent se mettre sous la protection des anciennes divinités, en rétablissant leurs autels ; mais cette apostasie eut si peu de succès que les Goths se montrèrent plus intraitables à l'égard des païens qu'envers les chrétiens.

Après Narni, la route continue à monter pendant longtemps. Nous eûmes le tonnerre et la pluie pendant que nous passions au milieu des sites les plus sévères. « De là » au Tibre, le pays n'est pas en bonne réputation de sû» reté, dit M. de Linsolas : ces bois fort épais, princi-

(1) Le pont le plus étonnant est celui que Trajan bâtit sur le Danube. Adrien le détruisit.

« palement celui que l'on nomme de Ponte-Sanguinare,
« ces fourrés si sombres et d'une physionomie si peu ras-
« surante, nous paraissent entièrement du domaine et
« du ressort du mélodrame. » Pour moi, je n'ai pas la plus petite histoire de brigands à vous raconter. Les temps sont bien changés sans doute, car je n'ai vu ni brigands armés, ni bergers poétiques, ni bateliers qui chantent des stances du Tasse, ni enfin aucune de ces belles choses que les livres placent encore en Italie. Il est vraiment dommage que je ne puisse mettre un peu de drame dans mes récits. Que voulez-vous ? Tout le monde n'est pas *heureux* en voyage comme les Jules Janin et les Alexandre Dumas, qui ont vraiment le monopole des aventures divertissantes et des événements tragiques !.... Ou plutôt, j'ai beaucoup moins d'imagination et beaucoup plus de conscience que ces princes du puff.—

Nous descendons vers le Tibre. Le pays change d'aspect. A gauche et au loin s'élève le mont Soracte, célébré par Horace : il est aussi célèbre dans l'histoire de l'Église par la retraite du Pape saint Sylvestre, de Carloman, frère de Pepin-le-bref, de saint Nonnose, dont parle saint Grégoire-le-Grand. Lors des trop fameuses guerres des investitures, l'empereur Henri V y traîna prisonnier le pape Pascal II, après les scènes qui ensanglantèrent la basilique de saint Pierre.

Quoique la campagne de Rome ne commence pas là précisément, c'est déjà ce même aspect si grandiose, si austère, si sauvage presque, ou plutôt dont il faut dire : les descriptions sont insignifiantes, allez la voir. Rien ne m'a saisi davantage. Ce sont des horizons immenses, vaporeux et lumineux tout à la fois, de larges collines à pentes douces et arrondies, un terrain excellent qui serait le plus riche du monde s'il était cultivé. Avant de parcourir ces campagnes désertes, où le silence permet de recueillir les grands souvenirs du passé, je m'étais imaginé qu'elles ressemblaient à nos landes des environs

de Nîmes, dont le terrain pierreux laisse croître à peine quelques brins d'herbe, quelques plantes de thym et de buis. Il est vrai que nous étions alors dans la plus belle saison de l'année. La plaine et les côteaux étalaient un luxe prodigieux de verdure : du blé, et des prairies, voilà ce que nous trouvions constamment sous nos pas, ce que nous découvrions devant nous à perte de vue ; et dans les parties négligées, de hautes herbes, des plantes vigoureuses qui annoncent la puissance de la végétation. Partout aussi sont des clôtures en bois, qui marquent la division des propriétés, au milieu desquelles des bœufs magnifiques et de petits chevaux paissent librement sous la garde d'un pauvre pâtre, quelquefois même d'un seul enfant. Mais point d'arbres, excepté autour d'une ville ou d'un village, et plus on approche de Rome, plus il est rare d'en rencontrer ; ils diminuent insensiblement comme les habitations : c'est enfin la solitude complète. C'est, dit Châteaubriand, l'Arabie déserte autour de Rome. (1)

Nous suivons la voie Flaminienne, qui allait de Rome à Rimini. Maintenant, de l'Ombrie nous passons à la Sabine, dont les montagnes célèbres s'étendent à notre gauche. Quels changements les siècles ont-ils opérés, grand Dieu ! Voici Otricolli, l'ancienne Ocriculum : elle est à quatorze lieues de la ville qui fut la capitale du monde, et l'histoire rapporte que l'empereur Constan in arrivé là se crut déjà dans Rome. Toute la route était bordée d'édifices superbes et nombreux. C'était déjà comme un des immenses faubourgs qui peuvent seuls expliquer le chiffre prodigieux auquel certains auteurs ont porté la population romaine.

Entre Otricolli et le village de Borghetto, on passe le Tibre sur un beau pont de pierre. Il est appelé Ponte Fe-

(1) Ce que l'illustre écrivain a écrit sur Rome et sur Naples est très-incomplet. Il m'a paru même quelquefois un peu exagéré ; mais ses quelques pages sont admirables, et en particulier, sa fameuse lettre à M. de Fontanes.

lice, parce qu'il fut bâti par Sixte-Quint, Félix Peretti. Le fleuve était devenu jaune, *flavis undis*, depuis que nous l'avions vu pour la première fois en sortant de Pérouse.

Nous arrivâmes tard à Civitá-Castellana. Cette ville serait l'ancienne Véïes, selon la chronique de Léon d'Ostie, qui raconte que l'empereur Henri IV s'y arrêta, fuyant devant le redoutable Robert Guiscard, libérateur de Grégoire VII, *subiit Castellanum oppidum*, *dictum antiquitùs Veios*. Elle est bâtie sur un rocher entouré d'un affreux précipice, au fond duquel coule la Triglia qu'on traverse sur un pont d'une hardiesse effrayante. Elle était autrefois très-forte autant par sa position que par son château qui est encore debout. Je n'ai pas vu de ville qui ait comme celle-là un aspect antique, sombre, original. Nous y trouvâmes un artiste allemand qui en prenait le dessin et à qui nous donnâmes une place dans notre voiture : il nous dit que les paysagistes venaient souvent dessiner des vues de Civitá.

Véïes fit souvent trembler Rome et lutta contre elle pendant trois cents ans. Elle fut prise enfin par Camille, l'an de Rome 357.

Tout près de là sont les ruines à peine reconnaissables de la capitale des Falisques, si célèbre par la trahison de son maître d'école. Après tant de siècles d'intervalle, le souvenir de Camille vient se joindre en ces lieux au souvenir d'un autre vainqueur, notre contemporain. Non loin de Civitá-Castellana, le général français Macdonald battit trente mille Napolitains, n'ayant avec lui que trois mille soldats aguerris.

BACCANO.

Nous avions été étonnés de trouver à Civitá une auberge qui se distinguait non-seulement par une grande propreté, mais encore par un certain luxe. Après avoir bien dormi, je me réveillai avec cette pensée dont je ne pourrais rendre toute l'impression : aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, je serai

dans Rome !... Tous les souvenirs de mon enfance, de mes classes, de mes lectures se réveillèrent avec moi: mes goûts d'architecture et d'archéologie avaient pris une nouvelle ardeur ; mais je dois ajouter que le bonheur du catholique dominait en moi toutes les autres sensations, et Notre-Dame de Lorette m'avait encore mieux préparé.

Nepi, que nous traversâmes, est une petite ville à l'air assez misérable, qui a un bel aqueduc et un reste de mur antique ; mais je n'ai vu là ni ailleurs de ces figures souffrantes et livides dont les voyageurs font un si lugubre tableau. J'y ai remarqué au contraire, comme partout, des visages riants, à l'air vif et narquois. Sont-ils différents en d'autres saisons ? Je n'en sais rien : car je ne les ai pas vus dans celle des fièvres.

Un peu avant le bourg de Monterosi. la route joint celle qui vient de Florence par Sienne. Baccano est un relai de la poste, qui se compose d'une auberge et d'une écurie séparées par le grand chemin. Nous y déjeûnâmes. Comme j'avais lu qu'on découvre la coupole de saint Pierre en arrivant au sommet des monticules de Baccano, j'allais marcher en avant, poussé par une impatience qu'il est facile de concevoir ; mais une forte ondée me contraignit d'attendre le départ de la voiture. J'aurais vivement pressé Gaétan, qui était à table, si je ne m'étais rappelé que le déjeûner et le souper sont pour les voiturins les plus douces *impressions de voyage.* Voyageurs trop souvent égoïstes, laissez à ces malheureux le plaisir de goûter tranquillement ces impressions ! Ils ont bien assez d'ennuis!

Nous partîmes au grand trot, et l'imagination allait encore plus vite. Un quart d'heure après, nos regards avides cherchaient et découvraient enfin la coupole qui couronne le plus beau, le plus auguste de tous les monuments de l'univers. Dire quel effet produit cette vue dans l'âme tout entière, c'est chose impossible même à ceux qui savent le mieux décrire ce qu'il ont éprouvé. Chacun de nous s'écria : la voilà ! la voilà ! — A cette exclamation

succéda un silence aussi général, mais un de ces silences qui disent tant de choses ! Puis, cédant à mon habitude de traduire mes sentiments par un chant qui se présente d'abord à ma mémoire, j'entonnai avec enthousiasme cette strophe de l'hymne *Aureâ luce* (1), simple et sublime tout à la fois comme les autres hymnes du Vespéral Romain :

O felix Roma ! quæ tantorum principum
Es purpurata pretioso sanguine,
Non laude tuâ, sed istorum meritis,
Excellis omnem mundi pulchritudinem.

La fameuse coupole, par son élévation, par ses proportions colossales, est nécessairement le premier objet qui frappe les regards : je l'ai vue en mer, en allant de Civitá-Vecchia à Naples ; en descendant la côte de Baccano, nous l'aperçûmes à un peu moins de quatre lieues. Cependant elle apparaît bien moins gigantesque que l'imagination ne l'avait faite. En général, on ne réfléchit pas assez que les lois de la perspective, comme la justesse des proportions, empêchent qu'un monument trois ou quatre fois plus haut qu'un autre ne paraisse avoir en effet cette différence de hauteur. Du reste, en voyant saint Pierre, comme en y entrant, ce ne sont pas ces calculs de mensuration qui doivent occuper l'esprit ; ce n'est pas même l'art qui doit absorber dans une admiration muette : le chrétien, ou seulement l'homme instruit, voit dans l'illustre basilique et dans Rome ce qui parle surtout à la mémoire, à l'intelligence et au sentiment. Pour moi, je remercie la divine Providence qui m'a conduit à Rome avec des dispositions toutes catholiques, à un âge où l'on est moins occupé de Tarquin et de César, de Virgile et de Cicéron, où l'on sait mieux voir l'ensemble des faits historiques, où la foi elle-même saisit avec plus de clarté, et sous un aspect plus étendu, les leçons que fournissent

(1) Celle de la fête de saint Pierre.

tant et de si prodigieux événements accomplis dans l'enceinte de cette ville.

La vue de Rome remue plus profondément les âmes livrées à des pensées sérieuses et tristes. Rome devrait être le rendez-vous de tous les malheureux, de tous ceux qui ont connu par expérience le néant de la gloire et des grandeurs, des innocents qui ont souffert quelque persécution et certain martyre. On comprend très-bien, par exemple, qu'elle ait été si souvent l'asile de monarques déchus. — Je pensai à ce que M. de la Gournerie a dit du Tasse, qui entra une fois dans Rome en revenant comme nous de Lorette et d'Assise : « de Lorette, Torquato se dirigea « vers Assise, où il voulait prier sur le tombeau de saint « François ; puis, il continua son pèlerinage, et le 4 no- « vembre, il put voir, des hauteurs de Baccano, se dé- « rouler devant lui toute la campagne romaine. Jamais « Rome n'avait produit sur lui une aussi puissante im- « pression qu'elle le fit dans ce jour, où, dédaigné, mal- « heureux, ramené à la religion par les souffrances, il « venait demander à cette ville des miséricordes, secours « et pitié. Le Tasse était profondément ému : il aurait « voulu baiser et arroser de ses larmes chaque parcelle « de cette terre consacrée par le sang des martyrs. — « C'est une grâce de Dieu, écrivait-il, que j'aie pu accom- « plir mon désir de revoir cette ville sainte ! (1) » Nous retrouverons le chantre sublime de la Jérusalem délivrée au monastère et dans l'église de saint Onuphre, et là encore, il nous rappellera de mélancoliques souvenirs.

Il tarde sans doute au lecteur d'arriver avec nous à la Ville ; mais tant de pensées diverses viennent vous assaillir sur cette route ! Ici, vous rencontrez un pâtre qui vous

(1) Rome chrétienne, tome 2. — Aujourd'hui, des écrivains tels que Jules Janin, Alexandre Dumas, Eugène Sue, sont gorgés d'or et comblés d'honneurs ! *O tempora ! O mores !* — Le monde sera toujours injuste de toute manière.

fait sourire en songeant au Tityre de votre jeune âge ; là, un Mélibée, nonchalamment assis, fume sa pipe sans penser à rien : ces champs de blé et ces prairies qui s'étendent au loin ont été foulés par les pieds des Romains tout-puissants et ensuite par des armées innombrables venues de toutes les parties du monde ; cette voie Flaminienne a conduit les Goths, les Huns, les Vandales, les Lombards, les Allemands du Connétable de Bourbon qui surpassèrent les Barbares par leurs atrocités, les Français de l'Empire qui sont venus les derniers comme les Gaulois de Brennus étaient accourus les premiers. Nous pensons aussi qu'il est arrivé par là tant de pieux pèlerins, tant de saints personnages, tant d'hommes illustres ! qui pourrait les nommer tous ? Les premiers apôtres passèrent sur cette route. Selon quelques auteurs, saint Pierre entra par la porte Flaminienne en venant de la Toscane, et plus tard, nous savons que cette voie amena le plus grand des apôtres modernes, saint François Xavier. Oh ! quels peuples et quels hommes nous ont précédés ! Quelle confusion de langages, de pensées et de sentiments ! Il n'y a que Rome au monde qui puisse présenter de tels souvenirs ! Rappelez-vous encore combien Dieu y a opéré de merveilles par ses saints et vous appliquerez à Rome ce que M. de Chateaubriand dit de Jérusalem et de la Palestine, *c'est une terre travaillée par les miracles.* Il suffirait de réunir ces miracles constatés par les procès-verbaux de canonisation de tant de saints qui ont vécu en ce lieu ; le total serait prodigieux ! Et la vue de Rome ne présente-t-elle pas un miracle continuel ? Qu'est-ce que la conservation du Saint Siége dans cette cité depuis tant de siècles malgré les attaques du dehors et les scandales du dedans à certaines époques ?

Avançons ! (1) Les coupoles s'élèvent à gauche de la

(1) Le tombeau qu'on montre à droite sur la route est faussement appelé le tombeau de Néron. — Voyez Sainte-Marie-du-Peuple.

grande coupole ; les pointes des obélisques commencent à se montrer ; le sommet du Janicule est couronné par les pins gigantesques de la villa Pamphili qui a remplacé les jardins de l'empereur Galba. Voici encore le Tibre ! Voilà le fameux pont Milvius ! On voudrait s'arrêter pour contempler ce lieu si célèbre dans les fastes de l'histoire du Christianisme. Ici triompha Constantin et la croix avec lui. C'est ici que cette croix lui apparut après midi, un peu au-dessous du soleil, et qu'il commanda aussitôt de faire ce *Labarum* dont nos bannières ont conservé la forme : c'est ici qu'il ordonna à ses soldats de graver le monograme du Christ sur leurs boucliers. On voit encore, par ses médailles, qu'il portait lui-même ce signe sur son casque. L'impur et féroce Maxence, ce tyran qui cherchait des présages dans les entrailles des femmes enceintes, et jusque dans celles des petits enfants qu'elles portaient, après les avoir éventrées quelquefois lui-même de sa main, méprisait l'ennemi qui arrivait avec des forces bien inférieures, et il s'amusait aux jeux du cirque pendant que ses troupes passaient le Tibre pour se ranger en bataille. Il avait 170 mille hommes à opposer aux 40 mille soldats de son compétiteur à l'empire : ses gardes prétoriennes, complices de ses excès, combattirent avec un incroyable acharnement ; la bataille fut sanglante ; mais la victoire du premier empereur chrétien fut complète. Maxence, qui était accouru enfin, s'enfuit lâchement quand il vit plier ses troupes, et, en voulant repasser un pont de bateaux qu'il avait fait jeter à côté du pont Milvius et qui se rompit tout-à-coup, il tomba dans le fleuve et il y périt, la tête enfoncée dans la vase. Quel lieu et quel souvenir déjà pour le voyageur chrétien ! Les historiens de l'antique Rome ont regardé la bataille de Pharsale comme la plus mémorable et la plus décisive de toutes les batailles. Celle du pont Milvius devait avoir de bien plus grands résultats ; elle devait exercer une bien plus vaste et plus durable influence sur les destinées du monde !

Il me semble qu'aucune ne peut être comparée à celle-là.

Ce pont, appelé maintenant Ponte-Molle, est décoré de quatre statues, dont la plus belle est celle de saint Jean Népomucène, par Cornachini. Il est à remarquer que plusieurs ponts de l'Allemagne et de l'Italie sont ornés de la statue de ce saint, en souvenir de ce qu'il fut précipité du pont de Prague dans la Moldau. — Remarquons encore ici la tour que Bélisaire fit construire pour défense contre les Goths : elle a été métamorphosée en arc triomphal depuis environ trente ans. Nous laissons à droite et à gauche des monuments auxquels nous pourrons revenir. Entrons dans Rome. La porte du Peuple, bâtie sur les dessins de Michel-Ange, est embellie des statues de saint Pierre et de saint Paul : vous pouvez, avant d'entrer, jeter à gauche un coup d'œil sur la fameuse villa Borghèse, et ensuite vous descendez un moment sur la magnifique place du Peuple, pendant que la douane visite vos effets et qu'un officier de police vous remet une carte en échange de votre passeport. De là, notre voiturin nous conduisit vers le centre de la cité, à l'hôtel d'un français, M. Sauve, sur la place de la Minerve. Dieu soit loué !

Le Romain que Pietro avait amené de Lorette, dans une voiture qui marchait avec la nôtre, nous avait dit en souriant que les étrangers se mettaient à courir vers la basilique Vaticane, dès qu'ils avaient pris leur logement dans un hôtel. Ce fut bien aussi notre première pensée. Pourquoi retarder un bonheur qu'on a désiré et envié toute sa vie ? Nous courûmes donc à travers les rues, à cinq heures du soir, sans avoir même trop pensé à notre toilette. Le cœur me battait en arrivant sur le pont Saint-Ange, et en suivant la longue rue du Bourg-neuf qui mène droit à la basilique ; je sentais déjà ce qu'exprime si bien l'auteur de Corinne, que « la première vue de Saint-Pierre est un événement. » Qu'aurait-elle donc éprouvé encore, madame de Staël, si elle avait eu le bonheur d'être catholique ? Moi, outre la plus grande merveille de l'art,

j'allais voir le tombeau du chef des Apôtres, l'église et la demeure de son successeur, le point central de la monarchie universelle des intelligences! Il y a de quoi suffoquer d'émotion dans un tel lieu. Oh! je me rappellerai toujours les impressions de ce moment, où, après avoir soulevé le rideau de la porte et plongé mes regards au fond de l'immense basilique, je m'acheminai vers la *confession* de saint Pierre, que plus de cent lampes entourent toujours d'une brillante illumination. Là, je me précipitai à genoux, la tête appuyée sur le marbre de la balustrade; je pleurai, je priai, j'invoquai, longtemps anéanti dans un mélange inexprimable de sensations diverses, que dominait cependant un de ces sentiments de bonheur comme on n'en éprouve pas souvent dans la vie. — Ensuite, à la vue de tant de grandeur et de magnificence, je me dis à moi-même: c'est donc ainsi que Dieu a voulu honorer le pauvre pêcheur de la Galilée, qui ne possédait au monde que ses filets! Quel prince né sur les marches d'un trône aura-t-il jamais un semblable tombeau? — Et si jamais les hommes voulaient élever un monument plus magnifique, qui leur donnerait les Michel-Ange, les Raphaël, et tous les génies prodigieux qui ont travaillé dans ce temple?...

Pendant que je me livrais à ces pieuses émotions, à ces élans d'enthousiasme, l'office commença à la chapelle du chœur. Rien n'est saisissant comme d'entendre chanter avec accompagnement d'orgue, à une certaine distance de cette chapelle: on dirait une musique céleste. Lorsqu'il y a peu de monde dans la basilique, pendant la grand'messe ou les vêpres du chapitre, allez vous placer devant la confession, pensez au divin Fondateur de l'Église, à saint Pierre, à son successeur qui vit et règne tout près de là, aux combats et aux triomphes d'une religion *qui perd quelquefois des soldats* et *jamais des batailles*, selon un mot tout récent de M. l'abbé Dupanloup; pensez encore à votre patrie, à vos parents et à vos amis; jetez quelquefois un regard sur les pieux fidè-

les qui baisent le pied de la statue du premier vicaire de Jésus-Christ, sur les autres pèlerins qui prient devant son tombeau et qui arrivent tous de contrées différentes : alors vous sentirez tout le bonheur qu'il y a de se trouver à Rome ; alors vous comprendrez pourquoi on quitte Rome avec tant de peine, pourquoi l'on voudrait y revenir, pourquoi bien des voyageurs y sont retournés pour n'en sortir jamais plus.

On a remarqué que l'air, dans saint Pierre, a quelque chose d'embaumé. Il y règne toujours la même température, ce qui tient sans doute à l'épaisseur de ses murs autant qu'à son étendue immense. Mais nous y reviendrons, et plus d'une fois : car l'admiration va toujours croissant à chaque visite. La description viendra en son lieu.

CHAPITRE SEPTIÈME.

VUE GÉNÉRALE DE ROME ET DE SA CAMPAGNE.

Avant de parcourir les différents quartiers de la ville pour visiter ses monuments les uns après les autres, il est absolument nécessaire de consacrer quelques chapitres à des notions générales qui éclaireront notre marche. Cependant nous devons aussi nous borner à ce que ces chapitres préliminaires offrent de plus utile, parce que des réflexions trop longues ne conviendraient peut-être pas dans un livre qui est avant tout un itinéraire. D'ailleurs, telle réflexion trouvera mieux sa place, quand tel lieu en particulier l'inspirera comme de lui-même. Par là aussi nos descriptions successives de tant de monuments auront quelque chose de moins sec et de moins monotone : car, pour le lecteur surtout, rien n'est plus près d'être ennuyeux qu'une longue suite de descriptions. Heureusement, nous pouvons ajouter encore qu'il n'en est pas de Rome comme de tant d'autres cités : si beaucoup de ses monuments ont entre eux des traits généraux de ressemblance, les souvenirs qu'ils rappellent et les objets qui y sont contenus se ressemblent assez peu, et ils sont assez intéressants, pour que la curiosité du lecteur lui-même ne soit pas sitôt épuisée. Enfin, si nous employons souvent les mêmes épithètes pour exprimer notre admiration toujours croissante, le voyageur qui revient de Rome nous défendra auprès de ceux qui ne l'ont pas vue, en avouant que Rome présente à chaque pas des choses vraiment *su-*

perbes, somptueuses, splendides, magnifiques, prodigieuses. Seulement, pour ne pas imiter Victor Hugo, nous n'entasserons pas à la fois toutes ces épithètes les unes sur les autres, avec d'autres que le vocabulaire pourrait encore nous fournir.

Un conseil utile que j'aurais à donner à l'étranger qui arrive, ce serait, après avoir étudié le plan de Rome, de monter d'abord sur la tour du Capitole avec un guide qui lui montrerait en peu de temps la position de chacune des collines, les édifices principaux et les lieux les plus remarquables des environs. Il saurait aussitôt se conduire lui-même, muni de son plan et de son itinéraire descriptif. Rome se présente encore d'une manière admirable sur trois autres points, de la Coupole de Saint-Pierre qui est à l'extrémité nord-ouest, du mont Pincius, au nord-est, et de saint Pierre-*in-Montorio*, au couchant.

Les quartiers les plus habités ne sont plus sur les sept collines : la population s'est portée principalement vers le nord et le couchant, toujours sur la rive gauche du Tibre. Ce fleuve arrive par le nord-est, coule un moment à l'ouest, puis tourne au midi et sort en se dirigeant au sud-ouest, après avoir partagé la ville en deux parties très-inégales, dont la plus petite s'étend sur la rive droite. Les sept fameuses collines ont conservé leurs noms antiques de monts Palatin, Aventin, Capitolin, Quirinal, Cœlius, Viminal et Esquilin. Le roi Ancus Martius y avait ajouté le Janicule, qui s'élève sur la rive droite du Tibre, et il l'avait entouré de murailles, reconstruites bien des siècles après par le pape Urbain VIII. Dans la suite, l'empereur Aurélien étendit l'enceinte, en y comprenant la vaste étendue du champ de Mars, avec les monts Pincius et Testaceus. Cette enceinte fut ensuite réédifiée par l'empereur Honorius et plus tard par Bélisaire, qui en restreignirent l'étendue. Enfin, le Vatican ne fut entouré de remparts que par le pape saint Léon IV. Le mont Marius

n'a jamais été compris dans l'enceinte : il n'y a maintenant que quelques chapelles et une villa.

Les premières murailles, tracées par la charrue de Romulus, n'entouraient que le seul mont Palatin, qui n'est plus qu'un amas de ruines. L'enceinte actuelle est à peu près celle d'Honorius, avec le Vatican de plus; elle a environ vingt-deux mille mètres de circonférence, c'est-à-dire cinq lieues et demie; mais cette immense étendue contient des vignes et des jardins qui se prolongent surtout au midi et au sud-est. L'ancienne Rome avait en outre des faubourgs considérables sur les voies Appienne, Ostienne, Flaminienne et Tiburtine, et nous avons vu que Constantin se crut déjà arrivé dans la Capitale de l'empire quand il arriva à Ocriculum. C'est ce qui peut nous expliquer le chiffre prodigieux auquel on a porté la population de cette ville sous les empereurs, à partir même du règne d'Auguste. Il est des auteurs qui n'ont pas voulu admettre plus de cinq cent mille habitants. On pourrait peut-être soutenir que l'enceinte proprement dite n'en compta jamais un plus grand nombre; car, si Vopiscus, par exemple, donne une circonférence de cinquante milles à l'enceinte d'Aurélien, d'autres assurent que cette enceinte ne fut guère plus etendue que celle d'aujourd'hui, et l'emplacement connu des anciennes portes semble former une preuve convaincante en faveur de cette dernière opinion. Or, cet espace comprenait le champ de Mars, une multitude d'édifices publics, temples, palais, cirques, places publiques, théâtres, thermes, naumachies; le palais des Césars occupait tout le mont Palatin, et celui de Néron s'étendit encore sur les monts Esquilin et Cœlius; après avoir incendié la ville, Néron fit agrandir les places et les entoura de portiques. Remarquons ici que ce tyran défendit alors d'élever les maisons à plus de soixante pieds de hauteur, et que Trajan renouvela depuis cette défense. (1)

(1) Le pied romain avait presque un pouce de moins que notre pied, tiers du mètre.

Ensuite, si les esclaves étaient logés à l'étroit, en revanche l'habitation du maître était entourée de portiques, de salles, d'oratoires, et elle avait des offices pour les hôtes comme pour les clients; des jardins spacieux y étaient souvent attachés, et ceux de Lucullus et de Salluste furent d'une étendue immense.

La question est donc assez obscure, pour ce qui regarde l'intérieur de la ville. quant à l'immensité des faubourgs, elle est incontestable. Indépendamment des témoignages certains de l'histoire, on a celui des ruines qu'on découvre partout entre les remparts du midi et Albano. Peut-être même a-t-on compris, pour la population, les villes voisines qui tenaient à Rome par les faubourgs, et Ostie a compté jusqu'à quatre-vingt dix mille âmes : on va voir que cette explication est assez raisonnable.

J'ai eu recours à l'histoire pour éclaircir cette question intéressante, sur laquelle je suis étonné de n'avoir rien trouvé dans le vieil itinéraire de Vasi, ni dans celui de Nibby. Voici ce que j'y ai trouvé, en outre de quelques-uns des détails qui précèdent. Le dénombrement ordonné par Rufus, le premier Dictateur, l'an de Rome 255, porte 157,000 hommes en âge de porter les armes. L'an 277, Rome compte en tout 440,000 âmes. Le dénombrement de l'an 473 offre 278,222 hommes en âge de combattre, ce qui suppose déjà une population égale à celle de nos plus grandes cités modernes. En 683, on compte 450,000 citoyens libres et payant l'impôt. A l'avénement d'Auguste, Rome possède quatre millions et 63,000 habitants, tout compris. Enfin, et c'est ici que l'étonnement est à son comble, Tacite nous apprend qu'au lustre (1) célébré

(1) Le lustre, expiation ou lustration de Rome avait lieu tous les cinq ans. On réglait alors l'impôt par tête; les citoyens se rendaient en armes au champ de Mars, chacun dans sa classe, et dans sa centurie. La cérémonie religieuse s'appelait Suovetaurilia, parce qu'on immolait un pourceau, une brebis et un bœuf.

du temps de Claude Ier, et l'an de Jésus-Christ 47, selon Tillemont, Rome compta six millions neuf cent quarante quatre mille personnes. Il semble donc bien qu'on doit comprendre les villes voisines, unies, ou à peu près, avec la Capitale par le prolongement des faubourgs. Je ne puis expliquer autrement un fait aussi prodigieux rapporté par un grave historien.

La ville était autrefois divisée en 15 quartiers, *regiones*. Elle en a maintenant 14, *Rioni*, qui ne répondent en rien aux anciens. Les plus beaux et les plus peuplés s'étendent sur le vaste emplacement de l'antique champ de Mars. Après le Palatin, les moins habités sont les monts Aventin et Cœlius : les rues qui vont des monts Aventin et Capitolin aux bords du Tibre présenteraient assez le triste aspect de quelques-unes de nos vieilles petites villes, si Rome ne se révélait partout par les antiques débris de sa grandeur et par ses églises. On retrouve ce même aspect dans quelques autres quartiers, notamment dans celui des Transtévérins. Les superbes quartiers du cours et de la place d'Espagne rappelleraient au contraire nos grandes villes de l'Europe. Les voyageurs qui veulent voir partout des rues larges et droites, bordées de maisons régulièrement belles, haussent les épaules de pitié en parcourant celles de la capitale du monde chrétien. Il serait cependant facile de comprendre que Rome moderne ne pouvait aligner ses rues sans détruire par centaines les monuments précieux pour l'antiquaire, pour l'artiste, pour celui qui tient au culte des souvenirs. Certes, je ne pense pas avec l'auteur de *Notre-Dame de Paris* que rien n'est stupide et ennuyeusement monotone, comme les rues tirées au cordeau et les maisons uniformes ; mais je répete, après bien d'autres, que Rome ne serait plus Rome, si elle perdait cette physionomie particulière qui lui a eté faite par les siècles et les événements ; sous ce point de vue, je serais tenté en quelque sorte de trouver trop de magnificence moderne dans les rues du Corso et des Condotti,

au point où elles se coupent à angles droits, et je serais presque fâché d'y rencontrer tant d'équipages, de fiacres et de magasins à la mode, quoique tout cela soit encore bien au dessous du luxe et du mouvement que j'ai vus à Paris. Du reste, les termes de comparaison que certains voyageurs établissent entre Rome moderne et les grandes et belles villes de l'Europe sont ce qui préoccupe le moins un homme instruit qui va visiter la Ville Éternelle.

Pour le moment, je ne parlerai des innombrables églises que pour prévenir l'étonnement du voyageur qui s'attend à leur trouver une sombre majesté digne de l'antique cité des souverains Pontifes : elles sont au contraire, en général, plutôt jolies et gracieuses, parce qu'elles ont été pour la plupart bâties, reconstruites en partie, ou réparées depuis l'époque de la Renaissance. La différence des climats fait d'ailleurs que les temples païens eux-mêmes paraîtraient d'origine moins ancienne que les églises de Rouen et de Lyon, s'ils étaient mieux conservés.

Rome est aussi la ville des palais. Si la plupart sont plutôt ce que nous appellerions des hôtels, il faut convenir aussi qu'il en est un grand nombre qui seraient dignes d'être habités par les rois et qu'il est en Europe bien des résidences souveraines qui ne sauraient leur être comparées. Ils ont été élevés par les plus grands architectes, par les San-Gallo, les Vignole, les Bernin · les Michel-Ange et les Raphaël en ont fourni aussi quelquefois les dessins et ils les ont embellis de leurs chefs-d'œuvre ; les galeries et les salles ont été peintes à la fresque par les plus habiles maîtres. Ceux que les amateurs vont visiter de préférence, et auxquels ont pourrait du reste se borner, sont les palais Borghèse, Pamphili-Doria, Farnèse, Corsini, Barberini, de la Farnésine, Torlonia, et je ne compte pas les palais pontificaux, ni ceux du gouvernement. Il y a aussi dans l'enceinte même de la ville plusieurs villas magnifiques : il en est deux en dehors des murs, les villas Pamphili-Doria et Borghèse, qui peuvent

rivaliser avec les jardins et le parc de Versailles. La villa Albani, près de la porte Salara, est aussi bien remarquable : c'est une de celles dont les richesses artistiques sont vraiment étonnantes, quand on pense qu'elles appartiennent à de simples particuliers.

Ce qui fait encore de Rome une ville unique dans le monde, ce sont ses fontaines. Nulle part on ne pourrait rencontrer cette quantité prodigieuse, cette abondance, cette magnificence de fontaines publiques et particulières. Il en est qui sont de splendides monuments, avec façades, portiques, statues et colonnes; des torrents d'eau limpide s'échappent des fontaines Pauline, de Trevi et Felice : telle cour d'un palais ou même d'une maison bourgeoise est ornée de bassins et de jets-d'eau qui feraient honneur à une place d'une autre grande ville. L'antique cité devait être plus riche encore en fontaines : il est facile de le croire en voyant les ruines d'aqueducs qui couvrent partout le sol dans la campagne et près des remparts. Cependant, les papes ont fait aussi des travaux considérables pour amener les eaux de bien loin : on le voit par la fontaine Pauline, dont Paul V répara les conduits et à laquelle il ajouta les eaux de Bracciano qui viennent de dix lieues.

Puisque je dois parler des églises, il est assez inutile que je fasse ici mention des couvents, qui y sont presque tous attachés. On sait qu'ils sont très-nombreux, et comme à l'exception des chartreux les religieux des différents ordres peuvent sortir en ville, vous en rencontrez partout avec leurs costumes variés et curieux qui contribuent à donner à Rome cet aspect tout particulier qui convient au centre d'une religion dans laquelle l'esprit d'association monastique ne s'éteindra jamais.

Les hôpitaux sont aussi très-nombreux. (1) Un de nos philanthropes à la mode s'écrierait : à la bonne heure ! les

(1) Panvini, écrivain du XVIe siècle, comptait, de son temps, à Rome, mille églises, couvents ou hôpitaux.

hôpitaux valent mieux que les couvents. — La philanthropie, qui n'est pas autre chose que la fausse monnaie de la charité, comme l'a si bien dit M. de Chateaubriand, laisse souvent échapper de ces mots qu'elle prend pour de graves sentences et qui ne sont que des niaiseries : car les couvents en général sont aussi des hôpitaux. En effet, ils sont habités par des hommes qui distribuent des secours, du pain, des médicaments, à leur porte ou à domicile : il en est même, comme ceux des Crucifères de Saint-Camille, qui n'ont pas d'autre but dans leur institution ; et combien n'en est-il pas encore qui sont un asile ouvert à différentes misères ! Pendant le choléra, ce furent principalement les Capucins qui se distinguèrent par leur charité, et cette charité intrépide avait bien plus de mérite à Rome, puisque le choléra y était regardé comme un fléau très-contagieux. Il faut rendre encore justice aux Jésuites, aux Franciscains, aux Pères de la miséricorde, aux Chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran, aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu et à ceux des écoles chrétiennes. Tous rivalisèrent de zèle et de courage, et le peuple en conserve un souvenir de reconnaissance et d'affection.

Parmi ces nombreux hôpitaux généraux ou particuliers (1), on distingue ceux du Saint-Esprit et de Sainte-Marie de la consolation, qu'une même administration dirige. Le premier est un établissement immense, dans lequel on regrette seulement de ne pas rencontrer nos filles de Saint-Vincent-de-Paul. On pourrait le dire même des hôpitaux qui sont desservis par des religieuses : car si la charité catholique sait être partout ardente et généreuse, ce n'est pas une question d'amour-propre national de soutenir que la femme française a quelque chose de plus délicat et de plus ingénieux dans l'exercice de cette grande vertu.

Il y a encore à Rome beaucoup de *conservatoires*,

(1) Bien des hôpitaux particuliers furent fondés pour les nations étrangères, et par des étrangers.

c'est-à-dire, des maisons d'asile pour les personnes de tout sexe et de tout âge; par exemple, pour les jeunes filles pauvres qui perdent leurs parents, pour les petits orphelins, les veuves sans ressources, les vieillards infirmes, etc. Rome devait être la ville de la charité : elle l'est en effet, et nous le prouverons surtout en parlant de l'hospice Saint-Michel. (1) Écoutons le père de Géramb, qui s'est fixé à Rome depuis sept ans : on sait qu'il parle toujours avec sa franchise d'ancien militaire. « Il n'est pas « de ville au monde, où, relativement à sa population, « il se fasse autant de bonnes œuvres.... Pour moi, que « les voyages ont mis à même de comparer, je déclare « n'avoir rien vu de pareil, et ce caractère, quand il se- « rait seul, suffirait pour assurer à Rome les noms glo- « rieux de Ville sainte, de capitale du christianisme. Et « tout ce bien se fait sans ostentation, comme une chose « toute naturelle. » Des écrivains ouvertement ou secrètement hostiles au catholicisme ne parlent que des vertus, de la grandeur et de la puissance de l'ancienne Rome, ajoutant toujours quelque parole de mépris à l'égard de ses *enfants dégénérés*. Il existe même sur ce point un certain nombre de phrases stéréotypées à l'usage des déclamateurs qui visent à l'effet. Eh bien! qu'ils le sachent, nous préférons mille fois la Rome actuelle. Son peuple ne bâtit plus des thermes, ni des amphithéâtres; il ne célèbre plus les Lupercales, ni les Bacchanales (2), ni les mystè-

(1) Un prélat romain, Mgr. Morichini vient de publier un ouvrage intitulé : Essai historique et statistique sur les Institutions de Bienfaisance publique et d'instruction primaire à Rome. — Il a été traduit en français par M. Édouard Bazelaire.

(2) Sous la République même, tels étaient les excès commis pendant les fêtes de Bacchus, qu'ils devenaient un grand danger pour Rome; les assassinats étaient si communs que le sénat et les consuls ne savaient comment y remédier. Quant aux abominations de l'impudicité, je n'oserais traduire en français ce qu'en dit Tite-Live, livre 39. Ce fut bien pire encore sous les empereurs.

res de Flore ; il ne s'entr'égorge pas pour le plaisir de ceux qui encouragent le meurtre ; il n'achète pas des esclaves pour les jeter aux poissons de ses viviers ; il ne se débarrasse pas de ses pauvres et de ses infirmes en les attachant sur de vieux navires qui doivent couler bas à quelque distance du port. Non, il ne fait plus rien de tout cela : il pratique la vertu de charité inconnue à ses ancêtres du paganisme, et il laisse les autres peuples tranquilles, au lieu d'en faire les victimes de son ambition et de les atteler insolemment à un char de triomphe. Voyez ces ruines éparses partout au sein de Rome chrétienne ! Elles parlent encore des cruautés et des débauches horribles des tyrans et du peuple ; aucune ne parle de leur bienfaisance : il n'y a pas de vestiges d'hôpitaux.

Les ennemis de Rome se ravisent, et ils s'écrient que cette multitude d'établissements charitables favorise la paresse et la mendicité, tandis que l'industrie pourrait introduire l'aisance dans toutes les classes. — Vraiment, on ne sait jamais comment contenter ces gens-là ! Et les plus difficiles sont précisément les protestants anglais, avec leur taxe des pauvres, dont un tiers passe dans la poche des administrateurs, si nombreux et si biens payés ! Sans doute nous préférons une vie active au *far-niente* de la mendicité ; mais est-ce donc qu'il n'y a pas d'indigents dans les capitales si industrieuses de Londres et de Paris?

Sur les places s'élèvent d'antiques colonnes romaines ou des obélisques égyptiens : les tours byzantines montrent leurs vieilles masses carrées à côté des coupoles modernes; une maison noire et pauvre se cache au-dessous d'un somptueux palais. Un attelage de bœufs aux cornes immenses passe dans la rue avec le brillant équipage d'un lion Parisien ; le char de forme antique croise le carosse du cardinal qui a mis des pompons rouges sur la tête de ses chevaux ; un jeune homme en paletot et en pantalon à sous-pieds demande son chemin à un paysan qui a conservé ses culottes courtes et son chapeau en pain de sucre ;

le suisse costumé comme les soldats du moyen-âge se promène avec un dragon dont l'uniforme est absolument le même que celui de nos dragons français. Tout se confond à Rome, et c'est aussi la ville des contrastes. Un jour de fête à saint Pierre, il faut se placer sur les trottoirs du pont saint Ange : on verra défiler devant soi tous les temps, tous les peuples, tous les costumes, et l'on entendra parler toutes les langues. C'est le spectacle le plus curieux qu'il y ait dans aucun lieu de l'univers.

Le Tibre roule ses flots toujours jaunâtres entre les vieilles maisons qui le tiennent encaissé. Ce fleuve s'appelait Albula, avant que Tiburtinus, ou Tibérinus, roi d'Albe, lui eût donné son nom, plus de deux cents ans avant la fondation de Rome. Il y a deux ports, celui de Ripetta, où abordent les quelques bâteaux de l'Ombrie et de la Sabine, et celui de Ripa-grande, au sud-ouest de la ville, pour les petits navires qui viennent de la mer : trois légers bâteaux à vapeur remorquent aujourd'hui les barques d'Ostie. Les ponts ne sont pas assez nombreux : Les voici par ordre, en descendant le fleuve.

Le pont Molle, anciennement Milvius, ou plutôt Emilius, parce qu'Emilius Scaurus le fit construire. Il a été refait par le pape Nicolas V.

Le pont saint Ange. (Elius). L'empereur Elien Adrien l'avait fait bâtir vis-à-vis de son mausolée, qui est devenu le château saint Ange.

Le pont Sixte, du nom de Sixte IV. Antonin le pieux l'avait fait construire pour passer au Janicule, et on l'appelait Janiculensis.

Ponts des Quatre-têtes et de saint Barthélemi, qui joignent la petite île Tibérine aux deux bords opposés. Le premier était appelé Fabricius, et son nom moderne lui vient des têtes de Janus Quadrifront, dont une se voit encore vis-à-vis de l'église de saint Jean Colabite. L'autre portait le nom de Cestius, consul qui le fit bâtir.

Le pont Rompu était le pont Palatin, le premier qu'on

eut construit en pierre. Il en reste une partie considérable : les Papes paraissent s'être lassés de le voir toujours emporter par les inondations.

Il sera question ailleurs des fameux ponts Sublicius et Triomphal, dont on distingue à peine les vestiges.

Les remparts présentent l'aspect de ceux du moyen-âge dans presque toutes leurs parties. Narsès, Bélisaire, des Papes ont successivement rétabli ce que les barbares avaient renversé, et le plus souvent avec les mêmes matériaux, ou avec les débris des édifices les plus rapprochés. Il reste à peine des vestiges de construction aurélienne.

Les portes ont presque toutes une apparence monumentale : plusieurs sont flanquées de grosses tours gothiques; mais celle qu'on appelle Majeure est un arc triomphal ajouté par Titus au grand aqueduc de Claude pour le décorer. Elles rappellent toutes quelque événement remarquable, comme nous l'expliquerons dans la suite. J'ai été quelquefois embarrassé en lisant l'histoire de Rome chrétienne, à cause des noms différents qui furent donnés à une même porte, et pour que d'autres ne se trouvent pas dans cet embarras, je vais donner ici tous ces noms à la suite de celui que chacune d'elles porte maintenant.

Au nord. Porte du Peuple. Flaminienne, qui était plus haut, vers le mont Pincius.

2° Pinciana, aujourd'hui fermée.

3° Salara. A cause du sel que les Sabins venaient chercher à Rome. Quirinale, Agonale, Colline, Scelerata.

Au levant. 4° Pie; de Pie IV qui la fit restaurer et orner. Nomentana, Viminale, de Saint-Agnès.

5° Saint Laurent. Elle conduit à la basilique de ce nom. Esquiline, Taurine, *Inter aggeres*.

6° Majeure. Parce qu'elle est la plus grandiose, ou parce qu'elle conduit à sainte Marie-Majeure. La porte Prénestine, à gauche, et la porte Labicane, à droite, ont été murées.

7° Saint Jean. Près de saint Jean-de-Latran. Les portes Asinaria et Latine, à droite, ont été aussi murées.

Au midi. 8° Saint Sébastien; elle conduit à la basilique de ce nom. Autrefois Capène, et plus près de l'intérieur.

9° Saint Paul. Elle conduit à la basilique. Anciennement d'Ostie. La porte Carmentale, du nom de Carmenta, mère d'Évandre, n'existe plus; les remparts ayant été bien reculés. Elle était près du théâtre de Marcellus.

Au couchant. 10° Portèse, qui conduit à Porto, à l'embouchure du Tibre. Portuensis.

11° Saint Pancrace; conduit à l'église de ce nom. Janiculensis, Aurelia.

12° Cavallegieri. Chevau-légers. Autrefois in Posterula.

13° Fabrique; fermée.

14° Angélique.

15° Château; fermée.

16° Pertusa; fermée.

Les cinq dernières appartiennent à la cité Léonine ou quartier du Vatican.

Les portes Saint-Esprit et Septimienne sont maintenant dans l'intérieur de la ville sur la rive droite du Tibre.

Plusieurs furent murées pour diminuer l'embarras de la défense. D'autres l'ont été ensuite comme inutiles, et aussi pour ne pas multiplier les corps-de-gardes qui subsistent toujours à chaque entrée de la ville.

Il importe encore de faire connaître les célèbres voies romaines, dont on voit les vieux pavés en certains endroits que nous désignerons ensuite. Elles partaient toutes de la colonne dorée, Milliarium Aureum, qui était élevée sur le Forum romain.

La voie Appienne, qui conduisait à Naples et de là à Brindes, en sortant par la porte Capène. Pie VI la rétablit jusqu'à Terracine, pour traverser encore les marais Pontins.

La voie Flaminienne, qui allait à Rimini. De Rimini, la voie Æmilia se prolongeait jusqu'à la Gaule Cisalpine.

La voie Aurélia, sortant par la porte du même nom, passait à Centum-Cellæ (Civitá-Vecchia), suivait les bords

de la mer en Étrurie, en Ligurie, et arrivait dans notre Gaule méridionale. — Il n'y a aujourd'hui que le tronçon de route qui va de la porte Cavallegieri à Civitá-Vecchia.

La voie Claudia (1) se séparait de la Flaminienne à peu de distance de Rome : elle traversait le centre de l'Étrurie et allait joindre la voie Aurélienne au-dessous de Porto-Venere, à Luna, ville maritime qui n'existe plus. C'est celle de Florence à Rome par Sienne.

D'autres voies moins importantes conduisaient dans les environs de la capitale, chez les Sabins et dans une partie du Latium. Telles sont les voies Tiburtine, Nomentane, Prenestine, Labicane; mais elles étaient toutes pavées de larges dalles basaltiques, munies de trottoirs et d'une largeur de douze pieds : c'est ce que nous avons vu dans la partie si bien conservée de la voie Appienne qui traverse la ville de Pompéi.

Nous ferons une mention plus particulière des fameuses voies Sacrée, Triomphale, Lata, Nova, qui étaient dans l'intérieur de la cité.

Il nous reste à parler de la campagne de Rome, dont nous avons donné un trop rapide aperçu en sortant des Apennins. Nous avons déjà fait observer qu'elle ne ressemble à aucune autre. Du haut de la coupole de saint Pierre, cette vaste étendue de prairies et de champs de blé nous apparut, au printemps et au commencement de l'été, comme une mer dont le vent soulève les vagues. A l'est seulement s'élevent les montagnes de la Sabine : plus loin, vers le nord, est le Mont Soracte, aujourd'hui Mont Saint-Oreste, et plus loin encore sont les Appennins; à quelques lieues des remparts de l'est et du midi sont les villes de Tivoli, de Frascati et d'Albano, qui se distinguent très-bien sur le versant des montagnes; à l'ouest, la

(1) Je vois ce nom dans la géographie ancienne de d'Anville, tome 1; mais Vasi et Nibby l'appellent voie Cassienne, de Cassius.

Méditerranée confond dans le lointain ses flots azurés avec le ciel de l'Italie. Des églises et des chapelles, des tombeaux et des temples antiques, des ruines d'aqueducs, voilà tout ce que l'œil rencontre entre les limites de cette immense étendue de plaines et de monticules, dont quelques-uns n'ont pas la hauteur d'un obélique. Çà et là apparaissent quelques rares bouquets d'arbres. Grégoire XIII et Sixte-Quint déboisèrent la campagne, le premier, pour étendre la production du blé (1), le second, pour venir à bout d'exterminer les brigands qui infestaient les environs, depuis les guerres civiles. C'est un tableau qu'on ne se lasserait pas de contempler, surtout quand l'imagination vient à ressusciter les peuples et les armées qui ont fait tant de bruit dans cette silencieuse solitude. Tout le monde s'accorde à penser comme Châteaubriand, que le spectacle *éblouissant* de Naples et de ses environs n'a pas le *grandiose* de la campagne romaine; mais certains détails de sa description, d'ailleurs si admirable, me paraissent empreints de quelque exagération poetique.

Pourquoi ne pas essayer de repeupler cet immense désert, dans nos temps pacifiques et civilisés? C'est la question que j'ai faite moi-même après tous les étrangers qui sont arrivés à Rome. Il m'a été répondu que l'*aria cattiva* (le mauvais air) s'y opposait; que le gouvernement ne pouvait disposer des vastes propriétés qui appartiennent à de riches particuliers (2), à l'église de saint Pierre, aux

(1) Alors les terres de Rome et des provinces exportèrent du grain à l'étranger pour 2,700,000 fr., somme énorme en ce temps-là.

(2) Des hommes graves, qui ne pensent pas qu'on puisse expliquer par le seul mot de despotisme ce qu'il y a de défectueux dans la situation matérielle du peuple romain, trouvent cette explication dans l'absence de la moyenne et petite propriété. Il faudrait donc dépouiller les grands propriétaires : l'Angleterre se garde bien de recourir à un pareil expédient pour amé-

hospices ; qu'une population transplantée des diverses contrées de l'Europe, étrangère par ses mœurs et son langage comme par son origine, se trouverait pendant longtemps exposée à la jalousie et même à l'inimitié des vieilles populations circonvoisines. — A ces raisons, que chacun est libre de juger, je vais ajouter celles que j'ai cherchées dans les livres. Je citerai, par exemple, l'ancien collaborateur de M de Lamennais, M. Gerbet, retiré depuis quelques années à Rome, ce centre du catholicisme auquel il s'est toujours montré si fidèle.

« Quelques voyageurs, qui font une apparition de trois « mois dans un hôtel de Rome, (il aurait pu dire de huit « jours,) tranchent toutes les questions sur le mode de « culture avec une assurance au moins étonnante. Ils « pourraient recevoir une leçon de l'écrivain de ce siècle, « qui, comme économiste et comme administrateur, a fait « l'étude la plus approfondie de la campagne romaine. — « Au premier aspect, dit M. de Tournon, préfet du Tibre « pendant l'occupation française, une si mince part faite « à la culture semble justifier les reproches de paresse « adressés aux Romains ; mais lorsqu'aux premières pluies « d'octobre, on voit ces immenses champs revêtus de ver« dure offrir à d'innombrables troupeaux une herbe épais« se, croissant à travers les chaumes arides, l'automne et « l'hiver enfin se parer de toute la fraîcheur du printemps, « on comprend comment les Romains se contentent d'un « mode d'exploitation si séduisant. Quel peuple, recevant « de la nature le bienfait de productions spontanées si « abondantes, ne serait pas enclin à en jouir sans deman« der à une culture plus pénible des dons plus riches peut-

liorer le sort des classes inférieures, quoiqu'elle soit comme on dit la terre classique de la liberté et le berceau des idées constitutionnelles.

Nous devons faire remarquer ici que les impôts sont également répartis entre toutes les classes sans exception.

» être, mais plus *incertains ?* — Et par le fait, l'admi-
» ministration impériale ne songea pas même à un pre-
» mier projet de changement. »

M. Gerbet a oublié de dire ce qu'ignorent la plupart de ceux qui accusent le gouvernement pontifical de l'insalubrité de l'air autour de la capitale, c'est que les anciens Romains le firent en plus grande partie et le rendirent irrémédiable (1), en détruisant toutes les villes du Latium. Pline le naturaliste parle de cinquante villages et de trente-trois villes qui avaient disparu avant l'empire. Oui, ce sont ces grands destructeurs qui ont fait les marais Pontins. Tous les efforts tentés depuis Sixte IV jusqu'à Pie VI ont été insuffisants. « Cependant, continue notre écri-
« vain, l'administration papale n'a pas cessé de vouloir
« introduire l'agriculture, augmenter la population, et
« travailler à l'assainissement, trois choses qui sont étroi-
« tement liées entre elles. Sous le règne de Pie VII, des
« règlements dont M. de Tournon admira la sagesse, ont
« été adoptés pour favoriser ce triple progrès. Léon XII,
« ce grand pape qui a vécu trop peu de temps, a fixé les
« bases d'une vaste opération. Il s'agissait de transporter
« dans cette campagne cent mille colons, divisés en cent
« bourgs : le gouvernement obligeait les propriétaires à
« livrer les fermes par baux emphytéotiques, en même
« temps qu'il leur garantissait leurs revenus. Cette mesure
« rencontra une opposition qui s'appuya sur celle d'une
« diplomatie jalouse, parce qu'il s'agissait d'appeler cent
« mille étrangers, pour ne pas dépeupler une autre par-
« tie de l'État. » Les choses en sont encore là. Au reste, qu'on ne s'imagine pas que le gouvernement pontifical soit absolu. Il s'en faut bien. On nous a dit à Rome que Pie VII voulait creuser et canaliser le Tibre pour que de plus gros navires pussent remonter d'Ostie, mais que la majorité

(1) Ils négligèrent aussi la culture des terres, au temps de leur plus grande puissance.

des cardinaux s'y était fortement opposée, ne voulant pas, disait-elle, que la capitale du monde chrétien devînt une cité marchande ni une cité industrielle.

Ces *on dit* ne sont pas à la vérité toujours dignes de foi; mais, en général, les papes ont souvent contre eux cette opposition des cardinaux et des prélats, celle des intérêts préexistants, celle des préjugés et de la routine, et de là vient que les libéraux mêmes murmurent en maintes occasions contre la faiblesse de ce *gouvernement de vieillards*.

Les journaux ont annoncé, au commencement de 1845. qu'une compagnie s'est formée pour planter la campagne de mûriers et d'oliviers, et que les princes Borghèse, Odescalchi, Corsini, Doria, etc. sont à la tête de l'entreprise. Je ne suis pas compétent pour discuter sur ce sujet. Je dirai seulement que tous les genres de plantations et de cultures ne conviendraient pas à la campagne romaine; car, si la terre est excellente, sa surface est brûlée par le soleil en été, et il y a des étés qui se passent sans une goutte de pluie, tellement qu'on plante la vigne quelquefois jusqu'à cinq pieds de profondeur.

Quant à l'industrie et au commerce, c'est quelque chose de trop restreint pour que j'en parle, même en passant. S'il ne se fait pas à Rome des fortunes rapides et brillantes, il n'y arrive pas non plus de ces catastrophes qui bouleversent bien des existences, et tout le monde y vit heureux, même les mendiants, qui n'ont pas l'air souffrant et misérable comme ceux des autres villes de l'Europe. Aux yeux de beaucoup d'hommes sages, le sort d'un pays agricole est préférable à celui d'un pays industriel. (1)

Citons encore ici l'auteur de l'Esquisse de Rome chrétienne. « Il ne faut pas, dit-il. raisonner de Rome comme » d'une autre ville : ses convenances sont d'un ordre tout-

(1) Pour toutes ces questions, on pourrait consulter l'excellent ouvrage de M. Fulchiron, député du Rhône : *Voyage dans l'Italie méridionale.*

« à-fait à part. La ville théologique a besoin, comme un mo-
« nastère, d'avoir autour d'elle un enclos paisible : la ville
« hospitalière, qui tient à offrir à toutes les grandes infor-
« tunes, à celles du cœur comme à celles du trône, une
« retraite pleine de majesté et de tendresse, la ville des
« ruines, qui n'a pas seulement des musées, mais qui
« elle-même est un musée gigantesque, serait très-mal
« à l'aise, très-sottement assise dans l'atmosphère enfu-
« mée de Birmingham et de Manchester, » J'attendais qu'il ajoutât : la ville des artistes doit laisser en paix ses monuments des siècles passés : les ruines vont mieux au milieu d'un champ solitaire qu'au milieu d'usines et de guinguettes : eh ! que deviendrait aussi l'intérêt historique, si les environs de la ville des Césars et des Papes ressemblaient à ceux de Paris ? En se promenant dans cette campagne, on est bien aise de recueillir ses souvenirs dans le silence : l'un pense à Virgile et à Cicéron, l'autre pense aux apôtres et aux martyrs ; tous aiment à contempler tranquillement cette terre où tant de générations se sont succédé, où se sont passés tant d'événements mémorables, où l'on croit entendre encore les pas des légions romaines, des hordes du nord, des chevaliers allemands et français. *Conticuere omnes....!*

Enfin, Rome monumentale est une ville qui raconte l'histoire du monde. Le quartier des juifs, les temples païens et les églises, voilà les trois principaux chapitres de ce grand livre où l'homme instruit peut lire le résumé de ce qu'il a appris de plus intéressant pendant sa vie. Il suffit d'indiquer ce grave sujet de méditation.

Maintenant, elle n'élève plus des édifices superbes et gigantesques. Qu'en ferait-elle ? Elle se contente de réparer magnifiquement une basilique que le souvenir de saint Paul ne peut permettre de délaisser. Les quelques offrandes que les fidèles envoient encore des différentes parties du monde sont employées à la construction d'églises spirituelles, à la propagation de la foi ; les missionnaires vont

porter sur une contrée ce qu'une autre contrée a donné à Rome : en sorte que la capitale du monde chrétien est bien réellement le cœur et le centre de la vie des intelligences. Un vieux mais jovial *custode* du Quirinal nous dit, en montrant je ne me rappelle plus quoi d'inachevé, ce n'est plus le temps où l'Espagne envoyait ici des galions chargés d'or ! — L'Espagne était bienheureuse de pouvoir les envoyer : à présent elle aurait grand besoin d'en recevoir ! — Cependant il faut que Rome fasse encore de grandes dépenses pour conserver ce qu'elle a, et pour continuer les fouilles. Qui sait combien d'autres trésors artistiques demeurent enfouis sous terre ? Quelles richesses immenses renferment l'ancien sol et les catacombes ? Ces mines ne seront pas de longtemps épuisées. A cet égard, l'archéologue, l'artiste et le chrétien doivent regretter que l'état des finances pontificales ne permette pas de creuser plus vite sur plusieurs points. Partout le sol s'est exhaussé : en certains endroits il est de plus de dix-huit pieds au-dessus de l'ancien niveau, comme on peut le voir à la base des monuments du Forum autour desquels il a été pratiqué des fouilles assez récentes.

CHAPITRE HUITIÈME.

LES CATACOMBES.

Nous allons explorer Rome souterraine à grands pas, pour nous en former une idée générale, avant de passer à la description des monuments chrétiens qui ne sont venus qu'après et qui y puisèrent leurs plus véritables richesses. Les catacombes ont existé avant les églises ; les églises se sont enrichies des saintes dépouilles des catacombes : il est juste que celles-ci aient la priorité.

Rome chrétienne a enfin repris le rang qui lui appartenait : c'est d'elle maintenant que les archéologues, les artistes et les voyageurs religieux s'occupent de préférence. On en peut juger par le nombre des ouvrages qui se publient depuis quelques années : de plus importants encore se préparent, à l'aide des matériaux qu'on avaient laissés enfouis dans les bibliothèques de l'Italie, et c'est ce qui a lieu spécialement pour les Catacombes, dont bien des personnes instruites n'ont qu'une connaissance générale et confuse. On ignorait jusqu'aux noms des savants antiquaires qui avaient consigné dans d'énormes volumes le résultat de leurs pénibles explorations et de leurs infatigables travaux ; c'est à peine si nous avions entendu parler de ce français, M d'Agincourt, qui fit le voyage de Rome avec l'intention d'y passer quelques mois, et qui y demeura 50 années du dernier siècle, uniquement occupé à préparer son *histoire des arts par les monuments*, publiée après sa mort. Tous ces auteurs sont cités par M. Raoul-

Rochette, dans son *Tableau des Catacombes*, ouvrage destiné à ceux qui ne peuvent faire de ce sujet une étude approfondie. M. Gerbet, qui est venu peu de temps après, a consacré plusieurs longs chapitres de son *Esquisse* à la description des célèbres cimetières : il donne moins d'étendue à la partie technique que l'illustre académicien, qui en a fait un livre spécial, mais il offre plus d'intérêt au pieux pèlerin. Il serait superflu d'indiquer au lecteur d'autres sources de ce genre : contentons-nous de signaler l'apparition du grand ouvrage du père Marchi, savant Jésuite qui étudie les Catacombes avec une sainte passion et qui dirige les fouilles pratiquées dans celles de Sainte-Agnès hors des murs. La plupart des voyageurs s'adressent à lui. Il les accompagne volontiers dans la visite de ces souterrains immenses qui semblent être de son domaine. Lors de notre arrivée à Rome, sa complaisance avait failli lui être fatale, et il était encore convalescent, par suite d'une pleurésie qu'il avait attrapée en descendant aux Catacombes un jour d'excessive chaleur. Nous en fûmes très-affligés pour lui et pour nous.

On a longuement écrit et discuté sur l'origine des Catacombes. Il est même des auteurs protestants qui ont voulu soutenir qu'elles avaient été creusées autant pour la sépulture des païens que pour celle des chrétiens, et cela, pour en venir à prouver que les ossements des martyrs pouvaient être confondus avec des restes impurs. Ce que c'est pourtant que la haine du catholicisme! Elle pousse un homme instruit à se montrer absurde devant ceux qui sont plus instruits encore, pour le plaisir de tromper ceux qui le sont beaucoup moins! Il n'a pas été difficile de les réfuter : on n'avait qu'à leur répondre, *veni et vide*, venez et voyez. Nos lecteurs le verront clairement dans quelques pages, sans se donner la peine, ou le plaisir d'aller à Rome. Et tel était du reste le soin scrupuleux que les premiers chrétiens apportaient à ne point confondre leurs morts avec ceux des infidèles que saint Cyprien fit un

crime à Martial, évêque espagnol, d'avoir enterré ses enfants avec des cadavres profanes. Aujourd'hui, même en France, où les cimetières sont tombés dans le domaine civil, l'église observe à cet égard les anciens usages et les anciens canons, autant que la chose lui est possible. Lorsqu'elle est obligée de recevoir des hérétiques dans l'enceinte funèbre, elle maintient au moins une séparation dans une partie qui n'a pas été bénite.

Les Catacombes avaient été creusées insensiblement, avant et après l'arrivée des premiers apôtres du christianisme, pour en extraire la pouzzolane, cette terre réfractaire qui entrait dans la composition du ciment romain, et qui tire son nom de la ville de Pouzzoles, où elle est d'une qualité supérieure. Ce qui prouverait que ces galeries avaient été entreprises avant l'établissement du Christianisme, c'est que Cicéron et Vitruve ont parlé des carrières de sable, *Arenariæ,* qui étaient situées hors de la porte Esquiline. Quant aux galeries, aux salles et aux oratoires taillés dans le tuf, il est certain que ce sont des ouvrages entrepris et exécutés par les seuls chrétiens : à tant de preuves évidentes rapportées par les savants archéologues qui ont écrit sur les Catacombes, le père Marchi est venu ajouter encore celles des observations géologiques. Bien des personnes qui n'ont point étudié cette matière si intéressante s'étonnent que les chrétiens aient pu creuser ces immenses galeries pendant les persécutions. Nous leur répondrons que, parmi les fidèles, il y en avait d'assez riches pour avoir la liberté d'entreprendre ces grands travaux et de les conduire ostensiblement, comme s'ils n'avaient point d'autre but que de vendre sur les lieux ou d'expédier au loin la pouzzolane ; que Rome a eu des empereurs, tels qu'Alexandre Sévère, qui n'inquiétèrent pas les disciples du Christ; que les chretiens ont continué à creuser, même après Constantin, par la crainte d'un retour de puissance païenne, et par celle qu'inspirèrent ensuite les barbares. Du reste, ils étaient quelque-

fois trahis et surpris pendant qu'ils se livraient aux exercices de leur culte; mais ils pouvaient continuer de se rassembler dans ces labyrinthes inextricables que leurs ouvriers connaissaient si bien, en prenant seulement la précaution de changer l'entrée.

Donnons maintenant quelques détails sur ces églises souterraines, dans lesquelles le chantre *des Martyrs* nous a introduits de bonne heure en esprit, notamment dans ce beau livre de son poème où Eudore reconnaît parmi les fidèles assemblés la femme et la fille de Dioclétien. Déjà, au quatrième siècle, le poète Prudence avait célébré les Catacombes. Elles reviennent souvent à la mémoire du chrétien instruit, lorsque, en assistant à la messe, les prières lui rappellent qu'à la naissance du christianisme l'auguste sacrifice se célébrait sur les reliques des Martyrs. Ainsi, sur tous les points du globe, la liturgie et la *pierre sacrée* ont répandu et conservé la mémoire des églises souterraines de Rome : partout aussi, en voyant un autel, les catholiques ont sous les yeux un souvenir de la ville de saint Pierre; il y a ainsi un rapprochement visible entre l'autel catholique et le centre de la catholicité ! rapport admirable auquel il me semble qu'on ne donne pas assez d'attention.

Quand on n'a pas vu les Catacombes, on ne se représente pas aisément cet immense réseau de galeries qui se croisent en tous sens et qui se prolongent à l'infini sous la ville et hors des murs. Les galeries sont généralement très-étroites, parce qu'on creusait toujours sans étançonner les voûtes formées par la terre seule. Elles s'élargissent lorsqu'elles arrivent aux parties taillées dans le tuf. C'est là qu'on rencontre les chambres, les chapelles, qui sont de formes très-variées. Dans ces chapelles, on a trouvé des baptistères, des chaires pontificales, des tombeaux plus grands et plus remarquables qui servaient d'autels, des peintures , généralement d'une exécution imparfaite, qui représentaient le Sauveur, les Apôtres, des

traits des deux Testaments et des sujets symboliques. La plupart de ces ornements ont été transportés dans les églises et dans les musées. Beaucoup de peintures ont souffert de l'humidité ; mais il en est dont les explorateurs intelligents ont eu le soin de prendre des dessins qui sont reproduits dans les ouvrages qui traitent des Catacombes ou des antiquités chrétiennes. Le grand ouvrage du père Marchi contient le plan, des cartes et une foule de dessins particuliers de la ville souterraine. Ce travail, que l'on pourrait bien appeler un *travail de Romain*, fera apprécier d'un seul coup d'œil toute l'étendue de ceux que les fidèles exécutèrent, à la lueur des lampes, pendant les siècles de persécution.

Les corps des Martyrs étaient placés sur deux lignes parallèles, à droite et à gauche de ces corridors étroits. Nous avons vu avec une grande émotion ces tombeaux de pierre et de marbre, formant de trois à cinq rangs superposés lorsque la galerie pratiquée dans la pouzzolane a seulement huit ou neuf pieds de hauteur, et douze rangs au plus dans celles qui furent taillées dans le tuf. On dirait les rayons d'une bibliothèque. La couleur sombre de ce sable, qui devient d'un gris cendré quand il a séché au soleil, ajoute à l'aspect sévère et religieux de ces souterrains, et les éboulements fréquents dont on rencontre les traces presque à chaque pas inspirent encore un sentiment de secrète terreur.

Tous les monuments de l'histoire attestent l'extrême sollicitude des premiers chrétiens à l'égard des restes de ceux qui avaient répandu leur sang pour la cause de la religion. Le pape saint Clément, du premier siècle, divisa Rome en sept quartiers, à chacun desquels il attacha un notaire chargé de recueillir tous les renseignements les plus exacts, pour rédiger les actes des martyrs. Plus tard, saint Fabien chargea en outre sept sous-diacres de veiller sur ces notaires. A l'exemple de Madelaine et de Salomé, les dames romaines s'empressaient de rendre aux confes-

seurs de la foi tous les devoirs d'une piété active et courageuse. Nous lisons souvent les noms de ces femmes dans la vie des Saints. On élevait des autels, et même des oratoires sur les tombeaux, quand les circonstances le permettaient; mais, pendant les persécutions les plus furieuses, on se hâtait de renfermer les morts dans une tombe commune, sans avoir le temps de graver sur les pierres, ni les noms propres, ni les symboles usités. Outre les inscriptions, les éponges, les linges sanglants et les instruments de supplice qui constatent le titre de martyr, le signe le plus ordinaire est fourni par ces petits vases contenant du sang qui sont placés à un coin de la pierre sépulcrale. Nous avons vu beaucoup de ces trous vides aujourd'hui, et quant à ces petits vases, on nous en a montré de formes diverses dans le musée du Vatican. La plupart sont de verre, plusieurs de terre cuite, quelques-uns de plomb et d'autre métal. Quelquefois le mot *sanguis*, (ou les premières lettres de ce mot,) est ajouté aux emblèmes si communs, qui sont, le monogramme du Christ, une petite lance, des tenailles, des chaudières, des palmes, un poisson symbole du baptême, un oiseau en cage qui figure le martyr en prison. Des écrivains protestants ou peu instruit ont pretendu que les vases trouvés dans les trous (*loculi*) de la pierre tombale pouvaient avoir servi à contenir des parfums. Mais, outre qu'on y trouve réellement du sang et que les preuves de cet usage surabondent, il est à remarquer que les païens mettaient les vases de parfums dans le tombeau et non pas au dehors : à quoi auraient pu être bons des vases de parfums ainsi placés ?

Ce que nous disions des inhumations précipitées explique pourquoi toutes les reliques ne peuvent porter des noms propres. Dans ce cas, on donne aux saints corps des noms qui aient une signification dans les langues anciennes et qui soient applicables à tous les martyrs, comme Clément, Félix, Théophile; mais alors même l'authenticité des reliques n'en demeure pas moins incontestable,

puisqu'elles sont accompagnées des signes dont il vient d'être question. Si les esprits forts qui se moquent de leur multiplicité assistaient à leur extraction, ce qui pourrait leur arriver dans les Catacombes, ils rougiraient de s'être rendus coupables d'une légèreté qui accuse l'ignorance des choses. Les tombes communes elles-mêmes sont entourées de marques certaines. Ces marques ont toujours fourni une règle sure, et qui s'est retrouvée partout, quand on a transporté dans les églises quelque corps isolé, *proprio nomine* ou nom, ou une collection d'ossements vénérés. A certaitaines époques, ces translations ont eu lieu en masse. Boniface IV ayant consacré le Panthéon à tous les martyrs, y fit porter trente-deux charriots de reliques extraites de diverses catacombes. (1) Pascal I[er] donna à la seule église de Sainte-Praxède deux mille trois cents corps saints. Et ces faits sont bien croyables pour les personnes qui, en voyant les Catacombes ou les cryptes des églises, reconnaissent à tant de marques visibles que les vieux manuscrits des actes sont des preuves surabondantes et presques superflues. Sur un des piliers de Sainte-Praxède est incrustée une ancienne pierre qui désigne en particulier les Saints dont les noms avaient été trouvés, et puis, d'une manière générale, ceux dont les tombeaux avaient offert seulement la fiole du sang et d'autres signes du martyre. On rencontre des inscriptions semblables dans beaucoup d'églises de Rome, où se sont opérées des translations solennelles dont la date est indiquée avec précision. Les catacombes sont si vastes et si nombreuses qu'on ne les a pas encore explorées toutes. Ce qui fait encore que la Capitale du monde chrétien possède tant de précieuses reliques, c'est que les Grecs et les Orientaux en ont ap-

(1) Le savant Baronius cite les actes relatifs à cette translation, qu'il a lus. Notre plan ne nous permet pas de transcrire les anciens témoignages des différents auteurs au sujet de ces translations et des reliques elles-mêmes.

porté beaucoup lorsqu'ils fuyaient devant les Sarrasins ou devant les Iconoclastes : ainsi, dans nos visites aux églises, nous trouverons des reliques de Saints qui moururent et furent inhumés si loin de Rome, comme saint André, apôtre, saint Jean Chrysostôme, etc. Souvent aussi les papes reçurent ces présents des empereurs de Constantinople, des évêques et des abbés de l'Orient, et d'autres grands personnages. Encore même aujourd'hui il se fait un perpétuel échange de ces trésors précieux pour la foi entre les diverses parties du monde catholique et sa capitale. Monseignenr Sibour, évêque de Digne, me disait dernierement que le prélat gardien des reliques, Monsignor Castellani, lui en avait demandé des deux saints Patrons de sa cathédrale, apôtres de la Provence. Trois siècles de persécutions, diverses persécutions suscitées depuis sur toute la surface du globe, jusqu'au Japon, les dons multipliés des princes, des missionnaires, des peuples, ont fait de Rome le plus vaste et le plus vénérable de tous les cimetières. « Tous les martyrs couronnés dans le ciel sont « reunis en âme devant Jésus-Christ : il semble que le « chef divin des Martyrs a voulu que leurs corps fussent « réunis en attendant auprès de son vicaire sur la terre. « Que sont donc en comparaison les caveaux de Saint-« Denis, de Westminster et de l'Escurial (1) ? » Et remarquez encore que tout l'Univers catholique, et même schismatique, honore la mémoire et célèbre les fêtes des Saints dont les restes sont confiés à la garde du successeur de saint Pierre ! Rome est bien la ville sainte, le centre de la sainte Église, la ville royale par excellence ! Comment un chrétien n'aurait-il pas le désir de la visiter au moins une fois en sa vie ! Pour moi, je le déclare dans toute la sincérité de mon âme, les magnificences monumentales et artistiques de la basilique et du palais du Vatican sont loin d'avoir fait sur moi une impression aussi vive, aussi dura-

(1) M. Gerbet.

ble que la vue des catacombes et des saints tombeaux ! — Et un autre intérêt bien touchant s'attache encore aux catacombes. C'est là que les chrétiens se réunirent fréquemment pour les repas fraternels si connus sous le nom d'Agapes. De nombreuses peintures qui s'y rapportent, des fragments de verre et d'autres objets qui y avaient servi, ont laissé, dit M. Raoul-Rochette, des preuves évidentes de la célébration de ces Agapes primitives.

Mais ce ne sont pas seulement les martyrs qui, à Rome, s'offrent à notre vénération et à nos souvenirs de l'histoire sacrée. A chaque pas nous rencontrons le corps d'un grand docteur, d'une vierge illustre, d'un fondateur d'ordre religieux, d'un bienfaiteur de l'humanité, d'un pénitent célèbre. Là aussi sont les modèles pour tous les états, pour tous les rangs et pour tous les âges ; on n'y a pas besoin de livre pour s'inspirer de la vie des saints ; il suffit de parcourir les rues, d'entrer dans une église, dans un couvent, ou dans un hôpital. Chaque jour on trouvera là une page à méditer. Oh ! que les protestants ont peu connu les effets salutaires du culte des saints et de leurs tombeaux, quand ils l'ont proscrit ! Et que leurs déclamations calomnieuses sont propres à inspirer une pitié profonde ! J'entendis un jour à saint Pierre un étranger qui parlait avec feu de ce que les hérétiques avaient perdu et avaient fait perdre sous le rapport de l'art. Hélas ! l'art est encore ici peu de chose en comparaison de tant d'avantages spirituels !

Les effets moraux que produit le culte des saints ne peuvent être compris que de ceux à qui la pratique du catholicisme communique d'ineffables clartés. Et quel est même le catholique indifférent ou coupable qui n'a pas éprouvé un trouble de conscience en entendant prêcher le panégyrique d'un saint, ou en assistant à la fête de son saint Patron ? — A tout ceci on objectera peut-être que tous les habitants de Rome devraient être des saints. Il y en a réel-

lement beaucoup et beaucoup dont les vertus sont plus connues de Dieu que des hommes : s'il y en a d'autres qui ne le sont pas, c'est qu'à Rome, comme dans toutes les villes du monde, il se trouve un grand nombre d'individus qui abusent des dons les plus magnifiques de la bonté céleste ; et qui peut savoir s'ils ne seraient pas pires encore à Constantiple ou à Berlin ?

Dans l'impossibilité de nous étendre convenablement sur l'histoire et sur la description des catacombes, continuons d'en extraire les traits principaux, réservant quelques détails pour celles que nous devons visiter en particulier.

Il y a toujours eu des surveillants chargés par les souverains Pontifes de garder les saints cimetières. Ces fonctionnaires eurent à remplir leurs devoirs en sens inverse, après les invasions des barbares; c'est-à-dire qu'ils eurent à veiller sur l'ordre à conserver pour l'extraction des corps saints, et non plus pour leur inhumation. (1) Nous avons déjà nommé l'aimable et saint prélat, évêque de Porphyre *in partibus*, qui exerce aujourd'hui la haute surveillance sur les reliques et qui porte le titre de Monsignor Sacrista. Il occupe au palais Quirinal un appartement destiné à cette charge ; nous avons eu l'honneur d'être reçus chez lui plusieurs fois, et nous avons vu dans sa chapelle la tête de l'illustre diacre et martyr saint Laurent, dont nous parlerons encore. Quant aux employés des catacombes, ce sont des hommes éprouvés et recommandables. « Les ouvriers mêmes, dit M. Gerbet, ne sont pas des ouvriers ordinaires, mais choisis et formant une compagnie soumise à des règlements spéciaux : par une singularité, ou un à-propos qui a été déjà remarqué, les gages de ces fossoyeurs des vieilles sépultures sont pris sur le produit des dispenses de mariage, qui présagent de

(1) Même après les persécutions, on continua de porter encore des morts dans les catacombes, mais en petit nombre.

nouveaux baptêmes. » Ils ont besoin de bien connaître la manière dont on procède à la visite des tombeaux. Ces tombeaux innombrables présentent la décomposition du corps humain dans toutes ses phases : il est des corps qui ont été pétrifiés (1) ; d'autres ne laissent voir que des ossements plus ou moins conservés ; plusieurs sont devenus une fine poussière qui dessine seulement une forme humaine et qui disparaît aussitôt si l'ouvrier présente sa tête sans retenir son haleine. Il fut aussi des temps où des ouvriers cupides et moins surveillés brisèrent les tombes pour chercher des objets précieux. Ceux-là ont fait successivement plus de mal que les Lombards n'en purent faire à la fois quand ils campèrent sous les murs de Rome. Et ces barbares nous rappellent une objection élevée contre l'authenticité de la plupart des reliques : car on a dit que les invasions et les dévastations fréquemment subies par la ville éternelle auraient dû amener la perte de tous les objets vénérés par les chrétiens. Nous répondrons, l'histoire à la main, que les fidèles connaissaient seuls la plus grande partie des catacombes, que les reliques ont toujours été conservées avec un soin extrême, enlevées et cachées à la moindre apparence d'un danger. Ensuite, les barbares épargnèrent ce qu'il y avait de plus sacré dans les églises. Alaric fit restituer par ses soldats les vases qu'ils avaient pris à une basilique : Genséric même, le roi des Vandales, accorda au Pape le salut de la population et des trois principales églises, et il ordonna à ses hordes sauvages de respecter les choses saintes en pillant tout le reste ; pendant et après le siége des Goths, les offices ne furent pas interrompus dans les églises. On sait fort bien que l'or et l'argent prodigués par Constantin aux grandes basiliques disparurent dans ces temps malheureux ; car les anciens auteurs avaient même décrit les portes, les colonnes, les

(1) J'ai vu chez Monsignor Sacrista le squelette entier de sainte Justine, martyre de Nicomédie, qui est ainsi dans un état de complète pétrification.

bas-reliefs précieux pour la matière qui furent enlevés surtout par les Sarrasins. M. Raoul-Rochette donne comme une chose certaine qu'on continua a creuser en avant dans les catacombes jusqu'au VIII[e] siècle, par *précaution* et par *réminiscence.*

Les Lombards d'Astolphe et les Lansquenets luthériens sont ceux qui ont commis le plus d'excès de tous les genres ; mais les Romains savaient par avance ce dont étaient capables de pareils ennemis, qui avaient tout ravagé sur leur passage, et à cette époque, les labyrinthes souterrains offraient d'impénétrables asiles connus seulement des employés. Il en serait ainsi maintenant ; car les Romains eux-mêmes ne connaissent pas mieux les détours infinis des catacombes que les étrangers qui y font une courte visite.

Il ne se faisait plus guère que des inhumations partielles dans ces vénérables cimetières, quand la paix fut donnée à l'Église ; mais les chrétiens continuèrent à y descendre pour s'édifier, pour invoquer les saints martyrs en présence de leurs restes précieux. Saint Jérôme raconte (1) qu'il aimait, dans sa jeunesse, à y faire de fréquentes visites. Il vint un temps ensuite où les fidèles s'y cachèrent encore, pendant les invasions des barbares. Plus tard, après les nombreuses translations ordonnées par les papes, la facilité de vénérer les saintes reliques dans les églises, les guerres civiles et les troubles permanents de l'Italie les firent presque oublier. Cependant, Pierre Mallius, auteur du XII[e] siècle, fait mention de dix-neuf cimetières souterrains dont il a laissé le catalogue. Cet oubli continua pendant la résidence des papes à Avignon et longtemps après. quoiqu'on trouve dans certaines catacombes des noms propres et des dates tracés par des visiteurs à différentes époques du moyen-âge

Sixte-Quint porta enfin son attention sur la ville souter-

(1) In Ezechiel. Chap. XL.

raine, tout en s'occupant des grands monuments extérieurs : alors Panvini fit le relevé des catacombes, dont il porta le nombre à trente-neuf, ayant des noms distincts, et des artistes en dessinèrent les anciennes peintures. Mais, c'est Bosio, dit M. Gerbet, qui, sur la fin du XVIe siècle, ouvrit dans les catacombes une vaste carrière à la science archéologique que tant d'autres ont cultivée après lui. Depuis, on a continué les fouilles et on a extrait une infinité de reliques et de monuments précieux : les églises sont pleines de corps saints, et le musée du Vatican contient une multitude d'inscriptions, d'instruments et d'emblêmes. Pendant mon séjour à Rome, Grégoire XVI a établi un règlement fort sage, d'après lequel, en donnant un corps saint nouvellement découvert à une église étrangère, il sera défendu de donner en même temps la pierre sépulcrale. Ces pierres, qui portent au moins le nom du saint, seront conservées et réunies dans une galerie d'inscriptions sacrées. Les catacombes qu'on explore avec le plus d'activité, depuis quelque temps, sont celles de sainte Agnès, hors des murs, sur la voie Nomentane, et celles de sainte Priscille, à quelques pas de la porte Salara. Ces dernières sont célèbres par leurs grandes chapelles, creusées dans le tuf, et ce qui a augmenté leur célébrité, depuis le commencement de ce siècle, c'est la découverte du tombeau de l'illustre sainte Philomène, que Léon XII proclama la *grande sainte*. Son corps fut découvert le 25 mai 1802. La pierre sépulcrale offrait plusieurs signes symboliques : une ancre indiquait le supplice des martyrs qui furent jetés à la mer avec une ancre attachée au cou ; la flèche rappelait le martyre de saint Sébastien ; la palme et le lis sont des emblèmes que tout le monde comprend : il y avait aussi un fouet, qui annoncerait le tourment de la flagellation infligé à la sainte. L'inscription était brève, *Filumena, pax tecum.* — Et c'est ainsi que l'on trouve généralement le nom propre suivi de, *in pace*, ou *in p...*
Lorsqu'on arriva à la découverte des restes de la sainte

martyre et de la fiole de sang qui était à côté, il se fit un prodige, qui a été suivi de tant d'autres prodiges dont les nombreux témoins vivent encore : les parcelles de sang desséché apparurent étincelantes comme les pierres les plus précieuses, de diverses couleurs, en présence des ouvriers et des hommes instruits qui étaient accourus à la première nouvelle de la découverte d'un tombeau remarquable. Un saint prêtre du royaume de Naples obtint les reliques de la sainte, qui sont aujourd'hui dans l'église d'un village appelé depuis sainte Philomène, à un mille de Mugnano. Bien des chrétiens qui vont à Naples font ce pieux pèlerinage. Un voiturin les y conduit en quatre heures par une route qui passe à la gauche de Caserte. Il y a dans ce village un prêtre à qui la sainte a apparu ; mais son humilité ne souffre pas qu'on l'interroge à ce sujet.

O quel spectacle touchant que celui des catacombes ! écrions-nous maintenant : quelle éloquence dans ce silence d'innombrables tombeaux de martyrs ! Quel exemple que celui des fidèles qui bravaient tous les périls pour aller célébrer longuement les saints mystères dans ces grottes funèbres ! Souvent ils y furent surpris et massacrés, comme au jour où le pape sainte Étienne fut tué sur sa chaire pontificale, au cimetière de saint Calixte, que nous visiterons. Une fois, l'empereur Numérien apprit que des chrétiens de tout âge et de tout sexe étaient rassemblés dans les catacombes de saint Chrysante et de sainte Daria, sur la voie Salara ; il ordonna aussitôt qu'on en bouchât les entrées, et cette multitude y mourut de faim. Mais ces cimetières ne parlent pas seulement aux indifférents et aux tièdes : ils encouragent les bons par l'espérance de la vie future, dont les images sont là partout reproduites, et ils reprochent aux matérialistes tout ce qu'il y a d'abject et de désespérant dans leurs doctrines. On a eu raison d'opposer le tableau des rues souterraines de Rome à celles de Pompei : cette comparaison fait voir d'une manière admirable la différence qui existe entre la mort, selon les idées

du paganisme, et la mort d'après celles de la religion chrétienne. « Dans les catacombes, la pensée de la mort n'est qu'accessoire, et la pensée qui domine est celle de l'immortalité. » Malheureusement, on ne peut les visiter avec la facilité, encore moins avec le calme et le silence convenables : on y descend le plus souvent en troupe ; on est obligé de suivre le guide qui se hâte trop pour laisser le temps de considérer et de méditer ; on est tout occupé des précautions qu'il faut prendre, quand on se rappelle l'aventure tragique du peintre français Robert, dont notre abbé Dellile a fait le sujet d'un des plus beaux épisodes de son poème de l'imagination.

Enfin, l'histoire et la description de ces premiers cimetières, de ces premières églises, servent merveilleusement à confondre tous les contempteurs de notre foi. Ils se moquent du culte des saints, du respect pour les reliques, dont la quantité leur paraît fabuleuse ; les hérétiques proscrivent la vénération des images comme une idolâtrie nouvelle dans le sein du christianisme, qui, selon eux, était resté pur de toute souillure pendant les cinq ou six premiers siècles. Pour les réfuter, dit l'illustre membre de l'Institut que nous avons cité plusieurs fois, il suffirait de les inviter à aller voir les catacombes. Et par le fait, bien des protestants en sont sortis catholiques. Quels arguments pouvaient-ils essayer en présence des tombeaux et des images peintes ou sculptées que les siècles *purs* ont vénérés ? Ils reconnaissent aussitôt qu'ils avaient été trompés par leurs écrivains et par leurs ministres. En 1843, Monseigneur l'évêque de Digne visitait les catacombes de sainte Agnès, conduit par le père Marchi, et avec des étrangers de distinction qui lui avaient demandé la permission de l'accompagner : il voulut terminer cette visite par une prière à haute voix que ces lieux lui inspirèrent, et tous les assistants tombèrent à genoux. Après la prière, deux jeunes anglais lui dirent à voix basse : Monseigneur, nous sortons d'ici tout convertis au catholicisme; mais

des parents et des considérations très-graves nous obligeront peut-être à renfermer quelque temps dans nos cœurs le secret que nous vous confions : daignez prier pour nous; il nous faudra quelque courage ! — Et ils lui déclarèrent leurs noms.

Je dois aussi ajouter une réflexion, quoiqu'elle puisse se présenter d'elle-même à l'esprit de nos lecteurs. Ceux qui tournent en dérision le culte des saints et des reliques devraient se souvenir des promenades sentimentales au tombeau de J.-J. Rousseau, de la canne de Voltaire qui a été vendue à mille voltairiens différents, du chapeau de Bonaparte pour lequel tel enthousiaste aurait donné une somme énorme. Une dent de Nelson s'est vendue 20 mille francs, il y a peu d'années. Les riches anglais, qui se moquent de notre empressement à chercher des reliques, n'achètent-ils pas bien cher la corde qui a servi à pendre un criminel célèbre? Je connais un fait tout récent qui paraîtrait incroyable, si tant de témoins n'étaient là pour l'attester, et si l'on ne connaissait d'ailleurs toutes les adulations exagérées qui sont prodiguées, de nos jours, aux célébrités littéraires et artistiques. Le fameux pianiste Listz ayant donné plusieurs concerts à Lyon, en 1844, les hommes et les femmes se livrèrent à de telles extravagances pour lui témoigner leur admiration qu'il s'en moquait lui-même. Et voici le trait le plus saillant de ce fol enthousiasme. Des dames se jetèrent sur l'assiette dans laquelle Listz avait mangé des cerises, pour s'emparer des noyaux, qu'elles firent monter sur leurs bagues ou sur leurs bracelets !...

Parmi tous ces enthousiastes il en est sans doute qui souriraient de pitié si nous leur montrions quelque relique d'un martyr !

« Saluons (1) d'un dernier regard ces *confessions* de

(1) Quoique mon plan ne me permette pas trop les longues citations, je n'ai pu résister au désir de transcrire ici ces belles pages de M. Raoul Rochette.

martyrs... et à un si grand intervalle de ces jours d'épreuves et de souffrances, tâchons d'apprécier par la pensée combien de ce rapprochement même entre les mystères de la religion et ceux de la tombe il devait résulter d'impressions touchantes et terribles, capables de porter au plus haut degré l'exaltation des premiers chrétiens. Ces sacrifices incessamment offerts sur des tombeaux : ces habitudes de prière et de contemplation, contractées dans des lieux peuplés de cadavres ; cette vie mystérieuse consumée dans les entrailles de la terre, au sein de ténèbres dont l'horreur n'était adoucie que par la clarté rare et douteuse des lampes sépulcrales, devaient produire à la longue, sur des imaginations enthousiastes, ce mépris de la mort, cette soif du martyre, qui forment le trait caractéristique de l'histoire du christianisme primitif, et que notre siècle ne pourrait comprendre, si, dans l'incrédulité qui le possède, il n'avait la rage du suicide qui le poursuit, cette triste et fatale erreur de notre âge, qui nous force de croire aux sublimes dévouements d'un autre siècle. Lorsque, plus tard, revenant vers les temps où la liberté fut rendue à l'Église et la sécurité à ses membres, on recherche l'usage auquel purent être appropriés ces cimetières, consacrés sous de pareils auspices et remplis de pareils souvenirs, on n'est pas étonné de voir les prêtres et les évêques, les papes et les fidèles pénétrés d'admiration et de reconnaissance pour ces héros de la foi, orner, avec toutes les ressources d'une société déchue (1), les sépultures des martyrs, et y célébrer encore les fêtes de leur anniversaire, en présence de leurs reliques, suppléant par la foi à l'imperfection de leurs images, et se couvrant de leurs exemples contre les vices de la barbarie. Dans des temps plus modernes, lorsque le refroidissement gagnait déjà les cœurs, et que la croyance semblait elle-même commencer à s'affaiblir, on cesse

(1) Il entend ici sous le rapport de l'art.

également d'être surpris que l'Église ait repris de nouveau la route des catacombes, comme pour remonter à sa source, et que le zèle religieux, rouvrant et fouillant de toutes parts ces antiques sépultures, ait cherché à en extraire une foule de reliques sacrées, afin d'essayer de ranimer, avec ces dépouilles de la tombe, l'enthousiasme des premiers âges, et de réchauffer la foi du christianisme avec les traditions et les monuments de son berceau, *quandò Domini nostri adhùc calebat cruor et fervebat recens in credentibus fides.* (1).

(1) Alors que le sang de Notre-Seigneur était encore chaud et que la foi nouvelle des croyants était dans toute sa ferveur. *S. Jérôme, Epist.* 8 *ad Demetr.*

CHAPITRE NEUVIÈME.

DES ÉGLISES.

Des catacombes, qui furent les églises primitives, il est naturel que nous passions aux églises bâties après le triomphe de la religion des chrétiens ; d'autant plus que beaucoup de ces églises furent élevées à l'entrée des cimetières si chers aux fidèles, à cause des saints corps et des souvenirs qu'ils y avaient laissés. Encore même aujourd'hui, ces lieux sacrés sont étroitement unis par le nom, par les dispositions du plan, par la conformité des monuments particuliers qui les décorent. C'est ainsi que l'entrée des catacombes de Saint-Sébastien est dans la Basilique dédiée à cet illustre confesseur de la foi. Telles sont encore celles de Saint-Pancrace et de Saint-Laurent. Il y a aussi, dans l'enceinte de la ville, des églises qui ont des cryptes communiquant à diverses galeries souterraines : l'escalier est entouré d'une balustrade de fer ou de marbre qui en signale l'entrée au visiteur étranger.

Cette identité du plan entre les catacombes et les anciennes basiliques est un puissant intérêt de plus que présentent les églises de Rome. Sur ce point, nous ne croyons pas pouvoir faire mieux que de citer M. Raoul-Rochette textuellement.

« A Sainte-Praxède, à Saint-Martin-du-Mont, et dans quelques autres anciennes basiliques, on voit pareillement, au dessous du niveau de l'église actuelle, une chapelle souterraine, avec le tombeau d'un martyr, correspondant

directement à la place où s'élève l'autel principal ; et là où il n'existe pas de chapelles souterraines, il a été pratiqué sous l'autel un enfoncement, en guise de sépulcre, pour y renfermer un corps saint, comme cela se voit à Sainte-Cécile *in Transtevere*. Insensiblement, cet autel, qui rappelait par sa forme et par sa place les premiers triomphes du christianisme, devint, à ce titre, un objet principal de décoration dans les temples chrétiens. On l'entoura de colonnes, on le couvrit d'une coupole, on y prodigua les matières les plus précieuses.... Tel est encore l'autel de l'antique église des saints Nérée et Achillée près des thermes de Caracalla. La forme sous laquelle se produit ce monument est celle d'un autel carré, dressé entre quatre colonnes de porphyre, qui soutiennent une espèce de dais ou de coupole : sous cet autel est une grille qui laisse apercevoir la *confession*, ou chapelle souterraine, c'est-à-dire le caveau où repose, dans un sarcophage, le corps du martyr, dont la grille permet la vue et défend seulement l'accès. Tout, dans l'ensemble aussi bien que dans les détails de ce petit monument, empreint du caractère du premier âge de l'Église, rappelle des formes et des traditions antiques. La grille était placée en avant des anciens tombeaux. Les colonnes, avec le fronton qu'elles supportent, ne rappellent pas moins la disposition des *édicules,* ou petits monuments funéraires des anciens, témoin celui qui se voit encore près de Sainte-Agnès-hors-des-murs.... La coupole, nommée successivement ciborium, tabernacle, baldaquin, se rapporte par sa forme à celle de la voûte arquée, qui termine, au dessus des tombeaux des martyrs, la plupart des oratoires des Catacombes. Enfin l'autel est évidemment le sarcophage antique, jusque là, qu'aux deux angles de la frise qui couronne celui de Saint-Laurent-hors-des-murs, sont sculptées deux têtes, ou *masques*, comme on en voit à la plupart des beaux sarcophages de l'antiquité. »

Il est des églises qui furent bâties même avant Constan-

tin, dans les intervalles de paix et de liberté que certains empereurs laissèrent au christianisme. Optat de Milet en compte 40 élevées avant l'avénement de Dioclétien. Sainte-Marie *in Transtevere* fut érigée en 222 par le pape saint Calixte, sous le règne d'Alexandre Sévère, et c'est la première qui fut dédiée à la sainte Vierge; mais cette église, comme tant d'autres, a été rebâtie dans la suite, et a perdu son caractère primitif d'architecture. Celle de Sainte-Agnès *extrà-muros* est peut-être la seule qui soit demeurée telle que Constantin l'avait faite, et c'est la plus curieuse de toutes sous ce rapport.

La multiplicité des reliques et des lieux consacrés par le souvenir d'un martyr, ou d'un saint illustre, amena la construction d'une multitude d'églises, aussitôt que la religion fut proclamée la religion du souverain temporel. Ces causes, et les convenances particulières de la capitale du catholicisme, nous expliquent le nombre étonnant d'édifices religieux que cette ville renferme. Aussi, il est peu d'églises dans Rome qui ne méritent d'être visitées, quand même elles n'offriraient aucun intérêt à l'artiste, ni à cette classe si nombreuse de voyageurs qui cherchent avant tout la magnificence et la grandeur des proportions. A la vérité, la plupart auraient été dans l'impossibilité de connaître les églises peu apparentes qui intéressent l'antiquaire ou le chrétien; j'ai été heureux moi-même de rencontrer des français qui habitent Rome depuis longtemps et qui ont bien voulu me servir de *ciceroni :* autrement il aurait fallu porter avec soi toute une bibliothèque, et c'est bien parce que j'ai trouvé les *itinéraires* plus qu'insuffisants que j'ai entrepris de composer celui-ci.

En partant des basiliques constantiniennes, pour arriver jusqu'aux dernières églises bâties par de pieux personnages, ou par des confréries, on peut suivre à la fois l'histoire de la religion et l'histoire de l'art. M. Gerbet fait aussi remarquer que ces églises sont l'histoire des conciles qui ont successivement condamné dans leur enceinte

les différentes hérésies. Des monastères qui y étaient annexés, sont partis les Apôtres et les missionnaires par qui le monde a été converti. Enfin, elles font de la ville de Rome comme une autre Jérusalem, où l'on peut suivre les traces du divin Sauveur, car, à sainte Marie Majeure est la crèche de sa Nativité; à Saint-Jean-de-Latran, la table sur laquelle il institua le sacrement de l'Eucharistie; à la Scala santa, les degrés du prétoire, qu'il monta; à sainte Praxède, la colonne où il fut attaché; à Sainte-Croix-en-Jérusalem, le bois auguste de son sacrifice, l'éponge, le clou; à Saint-Pierre-du-Vatican, la lance qui lui perça le côté; à Sainte-Marie in Campo-Santo, la terre du Calvaire que sainte Hélène y fit transporter. Certes, aucune ville du monde ne peut présenter cette histoire monumentale du christianisme, cette vie des Saints écrite avec des pierres, ces tables qui contiennent les dogmes avec les lois. Oh! Rome doit inspirer des réflexions sérieuses à qui sait réfléchir sérieusement! Je ne conçois pas qu'un homme grave et de bonne foi puisse en sortir incrédule; mais ce que je conçois encore moins, c'est qu'on n'en sorte pas catholique lorsqu'on veut être chrétien.

Il y a sept basiliques d'origine constantinienne : Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent, Sainte-Croix-en-Jerusalem, sainte-Agnès, et celle des Saints Marcellin et Pierre dont il ne reste que des vestiges. Il en est d'autres, Saint-Sébastien, par exemple, dont la fondation est pareillement attribuée à Constantin, mais sur des preuves qui ne forment pas une entiere certitude.

Les sept basiliques à la visite desquelles est attachée une indulgence plénière, quand on fait cette visite le même jour, ou en commençant aux premières vêpres de la veille, sont les cinq premieres que nous venons de nommer, avec Sainte-Marie-Majeure et Saint-Sébastien hors des murs. *Altaria sunt montes Ecclesiæ*, dit un ancien auteur; il y a sept basiliques, sept autels, fonde-

ments de la nouvelle cité, qui répondent aux sept collines. — On doit avouer au moins que ce rapprochement est ingénieux.

Les quatres grandes basiliques, dont la porte sainte s'ouvre tous les 25 ans pour le jubilé, sont : Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul et Sainte-Marie-Majeure. Le pape seul a le droit d'y officier au maître-autel, et un cardinal ne peut l'y remplacer que par délégation écrite. Pour voir le souverain Pontife entouré de toutes les pompes romaines, il faut se trouver à la basilique Vaticane aux fêtes de Pâques, le jeudi de la fête-Dieu et le jour de saint Pierre ; à saint Jean-de-Latran, le jour de l'Ascension et le Dimanche dans l'octave de la fête-Dieu ; à saint Paul hors des murs, le 30 juin, le lendemain de la solennité du prince des Apôtres ; à sainte Marie-Majeure, pour les fêtes de l'Assomption et de Noël.

Ces basiliques, avec celle de Saint-Laurent-hors-des-murs, ont formé les cinq églises patriarcales sous lesquelles furent divisées les titres cardinalices. L'ordre de ces titres a été trouvé au Vatican par l'illustre Baronius, dans un manuscrit du XIe siècle. (1) Il me paraît inutile de transcrire ici cette liste, à laquelle des changements ont été apportés depuis, d'autant plus que nous indiquerons en leur lieu les églises les plus célèbres qui ont un cardinal pour titulaire. Qu'il suffise de remarquer, pour le moment, que les cardinaux évêques ont toujours été suffragants de l'Église *mère et maîtresse*, c'est-à-dire, de Saint-Jean-de-Latran. Ces évêques, appelés aussi suburbicaires, collatéraux, hebdomadiers, assistants, y célébraient le service divin à la place du pape, chacun leur semaine, et encore aujourd'hui, le souverain Pontife y envoie l'un d'entre eux pour le représenter dans certaines fonctions. Ces évêques sont titulaires d'Ostie, de Porto,

(1) Saint Évariste, sixième pape, avait déjà divisé entre les prêtres les titres ou églises de Rome. Voir les *Origines de l'Église romaine*, par Dom Guéranger.

de Sylva-Candida ou sainte Rufine ; d'Albano, de Sabine, de Frascati, et de Palestrine. L'évêché de sainte Rufine, a été postérieurement réuni à celui de Porto.

Après les six cardinaux évêques viennent les 50 cardinaux de l'ordre des prêtres et les 14 de celui des diacres, ce qui fait un total de 70.

Les églises de Rome étaient autrefois divisées en églises presbytérales et en diaconies. Les curés étaient appelés prêtres-cardinaux. Ces curés étaient au nombre de trente, sous le pontificat de Symmaque, vers la fin du cinquième siècle. Aujourd'hui il y a 82 paroisses, ce qui fait que plusieurs d'entre elles comptent à peine mille paroissiens. Les curés ne sont guère que des administrateurs, des surveillants de leurs quartiers respectifs, ayant une grande autorité et disposant même en certains cas de la force publique. Ce sont en général des religieux qui exercent les fonctions du saint ministère et il est aussi des supérieurs qui sont curés des églises paroissiales attachées à leurs couvents. J'ai vu tous les curés marchant ensemble à la procession de la fête-Dieu ; il y en avait plus d'un tiers en costume religieux de différents ordres.

Les diaconies étaient des hôpitaux ou des dispensaires gouvernés par un diacre et toujours annexés à une église. Il y avait sept diacres regionnaires (de quartier), dont le chef était un archidiacre. Les plus anciennes diaconies sont : Sainte-Marie *in Cosmedin*, Sainte-Marie *in Dominica*, Saints Côme et Damien, Saint-Pierre *in Montorio*, Sainte-Marie *in Aquiro*, Sainte-Agathe *in Suburra* et Saint-Adrien.

On sait que ces titres forment à présent une hiérarchie honorifique. Un cardinal-prêtre est quelquefois un archevêque, et un cardinal diacre peut-être seulement tonsuré.

Le missel romain désigne aux jours de carême des stations à diverses églises. Ces églises sont celles où l'on va aux jours indiqués pour s'unir aux prières publiques et pour gagner des indulgences. Voici ce que je trouve à ce

sujet dans le manuel de la chapelle Sixtine publié en 1842 par M. Héry, aumônier de l'ambassade française : « l'origine de cette dévotion remonte aux premiers siècles de l'Église. Saint Jérôme, dans une de ses épîtres, et Tertullien dans son traité : *De fugâ in persecutione*, reportent son établissement sous les papes saint Victor et saint Zéphirin (198-202.) Il est de notoriété qu'elle se pratiqua publiquement à la paix *Constantinienne*. Enfin, saint Grégoire-le-Grand régla les jours de cette dévotion, leur nombre, et les sanctuaires où elle devait avoir lieu. Les homélies du même saint Grégoire et de saint Léon nous font connaître l'ordre observé alors dans cette cérémonie. Le peuple se réunissait dans une église peu éloignée de l'église stationnaire. Le pape et le clergé s'y rendaient également : puis la procession partait de là pour l'endroit désigné. Quand on y était arrivé, les femmes se rangeaient du côté du nord et les hommes du côté du midi. Le pape prononçait une homélie; puis il célébrait les saints mystères, pendant lesquels les fidèles étaient admis à la communion. Aujourd'hui, le souverain Pontife ne se rend plus à la station. L'église où cette solennité se tient est richement ornée; tous les reliquaires sont découverts et les offices sont chantés en musique. » (1)

Léon XII avait voulu rétablir l'usage des fonctions papales dans les diverses eglises : il paraît que le temps lui a manqué. Ces stations ne pouvant se faire pendant que les souverains pontifes résidaient à Avignon, l'usage des chapelles papales tenues dans l'intérieur du palais fut introduit et conservé dans la suite. Sixte V voulut revenir à l'ancienne liturgie des stations aux diverses églises de Rome, mais son exemple ne fut pas suivi par ses successeurs. Nous ne comprenons pas que les Romains mettent des obstacles au rétablissement d'un usage si respectable sous tant de rapports.

(1) Voir aussi Dom Guéranger pour les stations et pour la messe papale.

Les prières des 40 heures se font sucessivement dans les diverses églises, jour et nuit, et toute l'année : de sorte qu'à Rome le saint-sacrement est toujours exposé. Ces prières sont très-fréquentées; on y met une certaine pompe, particulièrement dans celles des églises qui sont le plus à la mode.

On ne s'accorde pas sur le nombre des églises de la ville sainte. Les différences dans cette supputation viennent de ce que les uns font entrer en compte les grandes chapelles séparées, comme les chapelles Sixtine et Pauline, tandis que d'autres n'y comprennent pas même des oratoires tels que celui des Garavites, qui est plus grand que certaines églises paroissiales des villes de la France. La table de l'itinéraire de Vasi distingue par leurs noms plus de trois-cents basiliques, églises ou oratoires. En outre, il y a les églises doubles, supérieure et souterraine, les chapelles des palais, celles des Catacombes. Le dicton populaire n'est donc pas une exagération, quand il affirme qu'il y a dans Rome autant d'églises qu'il y a de jours dans l'année.

Ce nombre prodigieux d'églises explique en partie le nombre si considérable d'ecclésiastiques que les étrangers s'exagèrent encore. Ils s'étonnent de voir tant de prêtres à Rome : autant vaudrait s'étonner de voir les villes de Metz et de Perpignan encombrées de soldats. Cela me rappelle la singulière exclamation d'un bon monsieur de ma connaissance à qui un officier de marine parlait de Constantinople : — Vous avez été à Constantinople, monsieur ! Certes, vous devez y avoir vu beaucoup de Turcs ! — Et encore, notez bien qu'on prend souvent les chantres, les sacristains, les employés des chancelleries pour des prêtres, et que la moitié des prêtres ou des religieux qu'on rencontre dans les rues sont étrangers à la ville.

On s'étonne aussi quelquefois de la solitude, comme de l'air dissipé qui règnent dans beaucoup d'églises. Sur le premier point, il est facile d'expliquer pourquoi leur

multitude et celle des messes qu'on y célèbre ne permettent pas d'y rencontrer toujours une foule pressée. Un ecclésiastique de Paris m'exprimait un jour son étonnement d'avoir vu si peu de monde à Saint-Jean-de-Latran. Or, cette basilique est à l'extrémité d'un désert, et je me rappelle n'avoir vu qu'un petit groupe de femmes à Notre-Dame de Paris, un dimanche, au centre de cette capitale qui n'a pas cent églises pour un million d'habitants. Quant au reproche de dissipation, outre ce que nous avons dit du caractère des Italiens, nous répétons encore qu'il ne faut pas juger les Romains d'après ce qui se passe dans les grandes basiliques, où les étrangers sont ordinairement plus nombreux. S'ils veulent s'édifier, ceux-ci ne doivent pas choisir les églises ni les moments où les curieux abondent ; mais nous leur indiquerons, par exemple, l'Église de Jésus (1), l'oratoire des Garavites, la Trinité-du-mont, Saint-André-della-Valle, où prêche souvent le célèbre père Ventura, Théatin. Tout est réuni dans ces églises, la piété et la décence, les prédications touchantes et instructives, le luxe des illuminations, la beauté du chant et des voix,

Considérons maintenant les églises de Rome sous le rapport de l'art. Il en est beaucoup qui rappellent le style des basiliques primitives : le roman et le byzantin apparaissent çà et là, mêlés à différents ordres d'architecture; mais le génie de la renaissance, que tant d'écrivains modernes appellent un génie fatal, règne en souverain dans la plupart des édifices religieux. C'est lui qui a bâti les églises nouvelles, reconstruit ou restauré les anciennes, et plus ou moins altéré le caractère des plus vénérables monuments. Il y a bien sans doute quelques églises à arcades ogivales : on y rencontre bien quelquefois les signes caractéristiques de ce style qui a produit tant de merveilles

(1) On a calculé que dans cette église il y avait chaque année cent trente mille communions. Et quelqu'un m'avait assuré que les Romains communiaient peu souvent ! —

parmi nous; mais, ce qu'on ne voit pas, ce sont les églises gothiques à proportions gigantesques que nous admirons en France, en Belgique et en Angleterre. Il me semble que ce fait devrait décider la question si longtemps débattue de l'origine de l'architecture gothique. Parmi les archéologues, les uns pensent qu'elle nous vient de l'orient, et les autres placent son berceau dans le nord-ouest de l'Europe. Après avoir étudié cette question, après de fréquents entretiens avec des hommes compétents, notamment avec M. du Sommerard, le célèbre créateur du *musée moyen-âge* de Paris, je m'étais rangé du côté de ceux qui ont adopté la seconde de ces deux opinions. Je suis plus convaincu encore depuis que j'ai vu ces églises de Rome et des villes d'Italie, qui, par leur position, auraient dû, plus que celles du nord, emprunter à l'orient le style gothique, comme elles lui empruntèrent le style byzantin. Il ne s'agit pas ici de retrécir la question à la forme d'une arcade ou d'un chapiteau : non, il s'agit avant tout du dessin général, de la distribution intérieure, de l'idée symbolique qui se manifeste partout, jusque dans les moindres détails, et ensuite, de la grandeur et de la hardiesse des proportions dans les voûtes, dans les façades, dans les flèches qui s'élancent vers le ciel avec leurs pointes aiguës. La question ainsi posée, on voit tout de suite l'immense différence qui existe entre les églises les plus gothiques de l'Italie méridionale et nos églises du nord.

J'ai entendu de jeunes enthousiastes exprimer le regret que la basilique de saint Pierre ne fut pas gothique. Un homme grave me dit aussi qu'il donnerait toutes les églises de Rome pour la seule cathédrale de Paris, ou pour celle de Chartres. Sans examiner ce qu'il peut y avoir d'erroné ou d'exagéré dans ces assertions, il me semble d'abord qu'elles sont trop vagues et qu'on ne doit pas trancher ainsi d'un seul mot une question si complexe. Non-seulement il faut peser les différences de temps et de

lieux, en considérant les différences de styles, mais, pour ce qui concerne Rome en particulier, on doit faire attention à celle qui règne entre ses antiques basiliques et ses basiliques les plus modernes. Celui qui s'enthousiasme pour l'antiquité avant tout ne pourrait-il pas s'écrier à son tour : et moi, je donnerais toutes les églises de la France et de la Belgique pour la seule église de sainte Agnès hors des murs ? Certes, le chrétien fidèle au culte des souvenirs, comme à celui des lieux sanctifiés par les assemblées des saints et par les reliques des martyrs les plus illustres, pourrait se joindre à l'antiquaire pour placer au premier rang cette même église de sainte Agnès, puis celles de saint Laurent *extrà muros*, de saint Pancrace, de saint Clément, des saint Nérée et Achillée. Là, on retrouve la forme des basiliques primitives, *les confessions*, les catacombes, tout ce qu'il y a de plus saisissant et de plus vénérable. Ces monuments sont loin de ressembler à saint Pierre, ou à la splendide église du Jésus. Plût à Dieu même que les Romains n'eussent jamais fait perdre ce caractère primitif aux vénérables sanctuaires qu'ils ont voulu restaurer ou agrandir ! La piété et l'art ont de graves reproches à leur adresser sur ce point. Mais, ne soyons pas trop sévères : nous n'en avons pas le droit, nous qui, depuis l'époque dite *de la renaissance*, avons mutilé, détruit, ou défiguré tant de magnifiques églises, et qui, il n'y a pas si longtemps, donnions encore au mot de gothique la signification de tout ce qu'il y a de mauvais goût et de barbare.

Je viens de dire qu'en fait de style architectural, il faut avoir égard aux différences des temps et des lieux. Les principes de l'art ne sont pas tellement absolus qu'on puisse compter pour rien les convenances locales. Non ; on ne doit pas être exclusif. Pour ce qui regarde la basilique Vaticane, l'admirable coupole élevée sur le tombeau du prince des apôtres est d'abord une belle et sublime pensée, et ensuite, son exécution laisse bien au-dessous

d'elle tout ce qu'il y a de plus hardi en fait d'œuvres gigantesques. D'ailleurs, chaque peuple exprime à sa manière, par les arts, le génie et le caractère qui lui sont propres. Les grandes églises du nord convenaient à la pensée profonde, recueillie et mélancolique de ses habitants; l'imagination brillante et gracieuse des Italiens devait leur faire adopter un style moins sévère, comme aussi la parfaite régularité des monuments antiques au milieu desquels ils étaient nés les retenait dans les limites d'un genre beaucoups moins capricieux. J'ajoute une observation importante, observation que je suis étonné de ne pas avoir rencontrée dans les nombreux ouvrages écrits sur les édifices religieux de la ville sainte, c'est que Rome ne pouvait préférer le gothique pur, sans se condamner à laisser inutiles des milliers de colonnes précieuses pour la forme et pour la matière que l'antiquité lui avait léguées. Après les souvenirs chrétiens et les précieuses reliques, et avec les innombrables chefs-d'œuvre de l'art moderne, ce qui distingue les églises de Rome, c'est la richesse inouïe des matérieux empruntés le plus souvent aux monuments célèbres du paganisme, circonstance qui leur donne un double prix. Nous savons combien l'église paroissiale d'Ainay, à Lyon, est fière de montrer ses colonnes de granit tirées d'un temple antique qu'elle a remplacé. A Rome, il y a une quantité prodigieuses d'églises dont les colonnes de marbre rare, d'albâtre, de granit, de porphyre, proviennent des temples de ses divinités d'autrefois, de ceux de l'Égypte et de l'Orient. Une visite détaillée pourra seule nous donner une idée de la magnificence qui y règne, de l'intérêt qu'elles ont pour l'antiquaire, de l'émotion même qu'on doit éprouver à la vue de ces somptueux débris qui attestent le triomphe de la croix sur le culte des faux dieux. J'ajoute aussi, sans trop m'écarter de la question, qu'en voyant encore dans les palais et dans les musées tout ce qui reste de l'ancienne Rome, après tant d'invasions des barbares, après tant de siècles et de révolutions, on

se demande avec stupéfaction quelle était donc la puissance et quel était le luxe de cette capitale de l'univers. Une des ruines qui m'ont le plus frappé, ce sont les thermes de Caracalla. Or, cet immense édifice était tout orné de colonnes, de statues, des marbres les plus précieux, et les masses colossales de briques qui restent là debout ou couchées ne sont plus qu'un cadavre entièrement dépouillé. On a eu raison de dire qu'il est fort heureux que la poudre ne fut pas encore inventée au temps des barbares ; il faudrait ajouter, ni pendant les guerres civiles du moyen-âge, lorsque des hommes tels que Brancaleone démolissaient les monuments pour empêcher leurs adversaires de s'y retrancher et de s'y défendre.

Nous avons dit que la plupart des églises ont été reconstruites ou restaurées depuis l'époque de la renaissance, ce qui leur a fait perdre en gravité religieuse, lorsqu'elles gagnaient en éblouissante splendeur. Les partisans austères de l'art chrétien ont quelque chose de plus à déplorer, c'est l'envahissement du génie profane dans le système général de l'ornementation. Les statues en particulier font à peine pardonner l'admirable talent de ceux qui les ont sculptées. Elles sont trop belles, si je puis m'exprimer ainsi : il y a trop de nu, trop de grâce mondaine, et même trop d'afféterie ; en sorte qu'elles seraient mieux à leur place partout ailleurs que dans une église. Ces défauts viennent de l'enthousiasme qui s'empara de la société romaine pour les arts et pour la littérature des anciens, sous le pontificat de Jules II et sous celui de Léon X ; enthousiasme si extravagant, que les prédicateurs mêmes ne parlaient en chaire que de la Grèce et de Rome payenne, établissant de continuels parallèles entre les héros de l'antiquité profane et les héros du christianisme, ne parlant que de Décius ou d'Iphigénie pour louer un saint ou une sainte qui s'était dévouée à la mort par amour pour Jésus-Christ. Le génie chrétien, qui s'était élevé si haut dans les monuments du moyen-âge, s'arrêta et descendit tout-à-coup,

le culte de la beauté antique fut substitué à celui de la beauté morale, on oublia la sublimité de la pensée pour la perfection de la forme. Pourquoi faut-il que les artistes n'aient pas su trouver un sage milieu entre ces grâces affectées et la simplicité trop raide des figures gothiques ? Il semble que l'art est mieux compris de nos jours; mais hélas ! où sont les grands génies pour exécuter ? Où sont les protecteurs riches et généreux pour encourager ?

Un goût sévère condamnerait sans doute encore l'abus qu'on fait dans les églises du luxe de décors et de luminaire, et cette manie inconcevable de cacher les marbres les plus somptueux sous de riches tentures. Des hommes graves ont pensé que les usages italiens tendaient à altérer la noble simplicité des cérémonies catholiques et que toutes ces décorations donnaient aux églises l'aspect de théâtres. (1) Il y a peut-être encore quelque exagération dans ces censures. Laissons aux autres peuples ce qui leur plaît, et si notre goût est plus épuré, souvenons-nous que les Italiens n'en conviendraient pas, puisqu'ils nous trouvent au contraire trop froids et trop mesquins.

Il est encore un fait que beaucoup d'amateurs du *simple* et du *sévère* ne connaissent peut-être pas. C'est que le genre des églises italiennes se rapproche plus que tout autre de celui des églises bâties aussitôt après le triomphe du christianisme. Celles-ci étaient riches, brillantes, couvertes partout d'ornements somptueux et variés. Qu'on lise la plus ancienne description de basilique qui existe, celle de la basilique de Tyr, bâtie en 315 par Paulin évêque de cette ville ; c'est Eusèbe de Césarée qui a donné cette description dans son histoire ecclésiastique, livre X, chapitre IV : on sera alors convaincu que plusieurs des églises de Rome ressemblent encore beaucoup à ces vénérables monuments élevés par les confesseurs de la foi, et cette conviction affaiblira peut-être la préférence exclusive qu'on accordait aux églises gothiques. Saint Paulin

(1) M. de la Gournerie.

de Nole a laissé aussi, dans sa trente-deuxième épître, *ad Severum*, une intéressante description de la basilique construite par lui-même et dédiée à saint Félix. Bien des écrivains parlent aujourd'hui d'architecture religieuse sans avoir étudié suffisamment cette matière.

Enfin, les plafonds, les voûtes surbaissées, les pleins dans les murs, prêtent à la grande peinture, à la profusion et à la richesse des décorations. C'est pour cela que le style ogival convient peu à l'Italie, et par contre, le genre italien ne convient pas à la France, où l'on a trop peu de ressources pour se procurer les marbres précieux, les riches plafonds dorés et les grandes fresques. Quand la nouvelle basilique de saint Paul sera terminée, ce sera celle de toutes les basiliques du monde qui présentera au premier coup d'œil la plus éblouissante splendeur; mais que serait un édifice semblable sans la richesse des matériaux?

Voilà, ce nous semble, le véritable état de la question et nous avons envisagé cette même question sous ses faces diverses. Après cela, qu'on préfère les grandes basiliques du nord de la France, de la Belgique, de l'Angleterre pour la hardiesse et le grandiose des proportions, pour l'originalité du style, pour la majesté de l'ensemble et pour la variété des détails, et surtout pour la grandeur de la pensée qui les a conçues, à la bonne heure! Non-seulement j'y consens, mais encore, sous ces rapports, je les préfère aussi à toutes les églises de Rome construites depuis la renaissance, celle de saint Pierre exceptée.

Un mot sur la musique religieuse. Nous avons dit ailleurs que les Italiens en général font entendre dans les églises des voix aigres et nasillardes; mais, à part le chant des masses, on distingue beaucoup de voix magnifiques, particulièrement dans les basses-tailles, qui exécutent des motets fort bien accompagnés par les organistes. Les chantres pontificaux sont d'excellents musiciens, qui attaquent la note hardiment et toujours juste, sans le secours

d'aucun instrument et sans baisser d'un *comma* pendant un morceau de longue haleine. Ils ne chantent jamais qu'en parties, selon le genre grave, et d'une harmonie compliquée, qui est une imitation des chœurs de Palestrina et d'Allegri. Dans la semaine sainte, en particulier, les nombreux morceaux d'harmonie qu'ils exécutent sont d'une beauté admirable ; on sait d'avance que tel offertoire est de Palestrina, tel psaume d'Allegri, tel graduel de Simonelli, et quelquefois aussi on chante la musique de Raini, maître de chapelle actuel et compositeur distingué. Cependant, comme la plupart des étrangers sont peu initiés aux mystères profonds de la science du contre-point, incapables en particulier d'apprécier tout le mérite et toutes les difficultés du genre *fugato*, ils trouvent bientôt fatigant et monotone le chant de la chapelle Sixtine : ils préfèrent le chœur de la basilique, ceux des églises de Jésus, de saint André-della-Valle, de la Trinité-du-mont, et d'autres où le chant est accompagné de l'orgue et varié par des *solo* délicieux. Sans donner la préférence à ceux-ci (Dieu me garde d'un pareil blasphème !), j'éprouvais aussi un peu de fatigue en entendant les chantres pontificaux, qui chantent des heures entières, seuls (1), et toujours en grands chœurs : j'aurais voulu que l'orgue, ou un *solo*, ou un chœur à l'unisson, fut venu de temps en temps apporter un peu de repos et de variété, et bien d'autres amateurs de musique sacrée pensaient ou *sentaient* comme moi.

(1) Il est intéressant de rapporter ici que dans la primitive église, les chantres seuls chantaient les offices, pendant que le peuple écoutait avec recueillement. Les deux illustres prêtres d'Antioche, Diodore et Flavien, qui résistèrent courageusement à leur évêque arien Léonce, instruisirent les fidèles à psalmodier, et c'est à eux que l'on doit en premier lieu l'usage du chant alternatif. L'église de Milan commença à l'introduire à cette même époque, et dans les mêmes circonstances amenées par l'arianisme.

Quant aux orgues, nous aurions à répéter ce que nous avons dit à propos de celles de Florence. Il y en a une multitude prodigieuse à Rome ; mais ces instruments, l'orgue même du célèbre facteur Mosco, au chœur des chanoines de saint Pierre, sont loin de valoir les nôtres pour la puissance des sons, pour l'étendue et la variété des jeux. M. Didron, notre savant archéologue, mais peut-être trop exclusif quelquefois en faveur de tout ce qui tient aux arts du moyen-âge, n'est pas grand partisan des progrès de la facture française et les grandes orgues nouvelles lui paraissent des *machines beuglantes*. Il ne conseillerait pas aux Romains d'adopter les inventions de nos Daublaine-Callinet et de nos Cavalier. Mais je crois que M. Didron sera seul de son avis, tout comme M. Berlioz lorsqu'il voudrait proscrire les jeux de *mutation*, qu'il appelle *affreux*.

On publie depuis quelques années à Rome, une excellente revue qui traite de la musique religieuse, du plain-chant, de l'orgue. Une saine critique y est jointe à beaucoup de science. (1)

Tout autre instrument que l'orgue est proscrit dans les églises de la capitale du monde chrétien. On n'y souffre pas même l'étourdissant ophicléide. A propos de cet instrument employé dans les églises, je me rappelle souvent celui de saint Polycarpe, à Lyon, qui s'amuse à jouer des variations, tout seul, pendant le chant des psaumes. C'est le nec plus ultrà du ridicule. Je recommande ce virtuose à M. Danjou et à M. Fétis.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'à Rome, comme dans la plupart des églises d'Italie, les chantres sont placés à la tribune de l'orgue. Il est rare, par conséquent, que cet instrument soit au-dessus de la porte principale, surtout dans les vastes basiliques. Je voudrais bien qu'il en

Un ouvrage à consulter sur la musique religieuse à Rome, c'est celui du savant évêque Anglais Mgr. Wiseman : ***la semaine sainte à Rome.***

fût ainsi en France, dans les églises qui ne peuvent avoir deux orgues, afin que le chant fut mieux accompagné. A Gênes, nous avons vu des orgues d'accompagnement au milieu du chœur, mais derrière l'autel, qui est *à la romaine.*

Terminons ce chapitre en parlant du culte d'enthousiasme que les fidèles Romains ont voué à la Mère de Dieu. Plus que Gênes encore, la cité sainte peut se dire la città di Maria. Il y a dans ses murs au moins soixante et dix églises dédiées à la très-Sainte Vierge, sous diverses dénominations. Partout aussi ce sont des oratoires, des niches, des monuments qui offrent l'image de la bonne Mère; son nom est dans toutes les bouches, et, pour ainsi dire, à chaque instant. Enfin, on ne pourrait imaginer, sans en avoir été témoin, combien sont touchantes et multipliées les démonstrations d'amour auxquelles se livrent habituellement les hommes comme les femmes, à l'égard de Celle qui protége particulièrement ses dévots serviteurs. On sait quels transports de joie firent éclater les habitants d'Éphèse, lorsqu'un concile convoqué en 431 dans leur ville fidèle vengea la gloire de Marie contre les blasphèmes de Nestorius; le zèle des Romains rappelle celui des Éphésiens, et leur indignation ne serait pas moindre, s'il paraissait dans leurs murs un impie qui osât attaquer ouvertement les hautes prérogatives ou le culte de la Mère de Dieu. En cela encore, Rome est bien digne d'être la capitale du monde catholique! C'est aussi une raison de plus à l'appui de celles qui nous font croire qu'elle le sera toujours!...

CHAPITRE DIXIÈME.

PHYSIONOMIE MORALE DE ROME.

Les longues réflexions, dans les ouvrages descriptifs, ne sont pas du goût de tout le monde, et cependant, avant de nous mettre à visiter les édifices et les curiosités de Rome, il faut bien que nous fassions un peu connaissance avec ses habitants. Des explications préliminaires nous permettront de tout étudier à la fois, les monuments et les hommes ; nous parlerons parfois de ceux-ci à propos de ceux-là, pour ne pas trop allonger le présent chapitre et pour introduire dans les autres un peu de variété ; et puis, nos réflexions sont aussi des descriptions. Quant à celles que nous aurions à faire sur le gouvernement temporel et sur la situation politique des états pontificaux, elles trouveront ailleurs leur place.

Du reste, nous n'oserions pas présenter ici nos propres observations sur l'esprit, les mœurs et les usages du peuple romain, si, aux lumières puisées dans de graves auteurs contemporains, nous n'avions ajouté encore celles que nous ont fournies sur les lieux mêmes, des Romains et des Français dignes de foi, qui ont été pour nous d'une politesse et d'une complaisance parfaites.

Nous commençons par le récit d'un fait qui prouvera que le pouvoir temporel des papes est chéri du peuple de Rome, s'il ne l'est pas autant de certaines provinces du Nord. En 1831, la capitale était en proie à une vive anxiété, et de sourds murmures d'insurrection avaient disposé les esprits à accueillir les nouvelles les plus alar-

mantes. Un jour, le pape quitta tout-à-coup le Quirinal pour aller au Vatican, dans la saison où il habite le premier de ces deux palais. Aussitôt les habitants des monts Quirinal et Pincius sortent en foule de leurs maisons; les hommes partent en colonne serrée, entraînent ceux des rues qui se rencontrent sur leur passage, et traversent le pont Saint-Ange au nombre d'environ dix mille. Ceux de la longue rue du Bourg-neuf, qui conduit à Saint-Pierre et au palais, s'imaginent que l'on en veut au souverain Pontife; déjà ils se préparaient à lancer de leurs fenêtres les meubles et les ustensiles sur ces masses compactes, et les prétendus insurgés commençaient à s'expliquer, quand tous virent apparaître la voiture papale à l'autre extrémité de la rue. Grégoire XVI revenait, après avoir passé une heure au Vatican. Il fut très-étonné de trouver là une si grande multitude et il commanda aux cochers d'arrêter. Au même instant, l'un des plus hardis du groupe le plus rapproché sauta à la portière et demanda à Sa Sainteté si elle était en péril. — Le pape surpris, mais calme, répondit qu'il ne comprenait rien à cette question ni à ce rassemblement tumultueux. — Notre saint Père n'est donc pas en fuite! Exclama la foule. — Non sans doute, mes enfants, non! et... — Il fut interrompu par l'impétueux et dévoué Romain qui ouvrit la portière et embrassa étroitement son souverain au milieu des applaudissements de la multitude. Les gardes s'étaient approchés d'un air fort mécontent; mais Grégoire, qui allait de surprise en surprise, finit par rire de cette familiarité; il remercia son bon peuple, l'invita à se retirer paisiblement et marcha longtemps au milieu d'une double haie qui ne cessait de crier : Vive le saint Père!

Ce peuple a un tact merveilleux pour distinguer dans le pape le chef spirituel du souverain temporel. Toujours prosterné devant le premier, il ne se fait pas faute de critiquer le second quand il en a envie; mais, le plus souvent, c'est contre les cardinaux ministres ou contre le gouver-

neur qu'il s'exprime tout haut. Toutefois, cela n'arrive guère que pour des choses peu importantes : car la machine gouvernementale roule toujours dans la même ornière, sans bruit et sans secousses, et c'est ici que l'on pourrait s'écrier : heureux le peuple dont l'histoire est insignifiante à lire ! Au-dessus du peuple romain s'agitent les intrigues diplomatiques, et loin de lui les nations tourmentées par le despotisme qui vient d'en haut ou d'en bas : pour lui, il s'occupe de ses plaisirs et de ses fêtes religieuses, d'art ou de petit commerce, de travail ou de *far-niente*. Je l'avoue, si tant de liens ne m'attachaient à la France, je voudrais demeurer à Rome et y mourir. (1) Là du moins, je n'entendais point de querelles religieuses ni politiques; on ne parlait ni de suicides, ni de banqueroutes, ni d'élections; la population ne se partage point en parti vainqueur et en parti vaincu, avec les conséquences de la victoire et de la défaite, ce qui arrive chez nous depuis cinquante ans ; les visages ne sont pas tristes; soucieux, méfiants comme les nôtres. Oh ! si je retourne à Rome, ne me demandez pas, comme Mélibée, ce qui m'en a inspiré le désir.

Et quæ tanta fuit Romam tibi causa videndi ?

Les hommes en général sont relativement plus beaux que les femmes et ils rappellent mieux les portraits de leurs ancêtres, comme aussi les femmes des classes inférieures ont conservé plus que les dames l'ancien type romain. J'ai vu des religieux et des militaires qui avaient des figures superbes : leurs traits nobles et caractérisés ont toujours dû inspirer les peintres qui avaient sous les yeux de tels modèles. Parmi les paysans, il en est de haute

(1) Je crois bien cependant que je préférerais toujours le caractère français, quoiqu'il ne soit plus aussi *franc*, et peut-être que je regretterais encore bien vivement mes compatriotes.

taille, faits et musclés comme des hercules, à l'œil noir et fier, qui marchent gravement, la veste sur l'épaule, en culottes courtes et le bas bien tiré. Nous avons déjà fait observer ailleurs que les messieurs et les dames sont costumés partout en Italie selon les modes françaises. Les jeunes élégants de la classe populaire se distinguent à Rome par le pantalon presque collant, la veste très-courte, le chapeau blanc orné de fleurs : c'est ainsi que vous les verrez le dimanche, promenant en fiacre dans les rues des jeunes filles fort proprettes, contentes et rieuses comme des enfants. Les femmes sont coiffées de leurs cheveux, retenus par un grand peigne et traversés horizontalement par d'immenses aiguilles d'argent que j'aurais prises de loin pour un couteau et une fourchette ; en entrant dans l'église, elles tirent de leur poche une pointe de mousseline pour se couvrir la tête. Les grisettes élégantes attachent à leurs cheveux des fleurs et un voile léger qui tombe gracieusement par derrière : leurs corsets et leurs tabliers sont tout enrubannés et de couleurs tranchantes. Les paysannes des environs s'affublent d'un carré blanc et épais qui ressemblent parfaitement à une serviette pliée et posée sur le crâne pour porter un fardeau ; mais les étrangers sont particulièrement frappés par la vue des Albanaises dont le costume est si pittoresque et si curieux. A voir tout ce monde qui s'agite, avec le geste vif comme le regard, on ne croirait pas que les Romains soient indolents ; ils le sont beaucoup, et l'on s'en aperçoit trop bien lorsqu'on a à leur demander quelque service : par exemple, quand j'étais entre les mains de mon barbier de la place de la Minerve, j'avais besoin, pour m'exciter à la patience, de me rappeler que j'étais dans la ville des martyrs. Il en est ainsi des ouvriers et des domestiques. Cette indolence donne un certain air d'ennui et de tiédeur à ceux qui sont employés au service des autels : car, j'ai vu des religieux s'appuyer contre les murs et s'asseoir sur leurs talons en servant la messe. Les Frères des écoles

chrétiennes sont français pour la plupart, et le directeur, qui est aussi français, ne s'accommode pas du tout de la lenteur de ses confrères italiens : un jour, notre ambassadeur lui disait qu'il reconnaissait facilement les premiers à leur activité en toutes choses, et qu'il distinguait même les enfants qui étaient dirigés par nos compatriotes de ceux qui l'étaient par des Frères du pays.

On ne saurait croire quelle est la hardiesse et quelle est l'espèce de familiarité du populaire à l'égard des grands. Si Pasquin et Marforio (1) ne s'entretiennent plus des puissants de la ville, leur malice spirituelle continue de s'exprimer par la bouche de *statues animées*. C'est surtout l'avarice que le peuple romain flagelle d'une manière impitoyable. Il va bien plus loin quelquefois. Il n'y a pas longtemps, un homme très-riche et d'une grande famille fallit être jeté au Tibre après sa mort, et déjà la foule s'emparait de son cadavre, quand la force armée vint la dissiper; tandis que l'Europe a retenti des honneurs spontanés qui furent rendus à la dépouille mortelle de la jeune et sainte princesse Borghèse, que tous les jeunes-gens se disputaient l'honneur de porter. (2) Les deux sœurs de cette femme admirable, Lady Acton et la comtesse de Lutzow, épouse de l'ambassadeur d'Autriche, sont encore à la tête de toutes les bonnes œuvres. Dignes filles du pair catholique, lord Schrewsbury, qui fait en Angleterre un si noble usage de son immense fortune ! Il est aussi d'autres noms honorables que le peuple bénit ; tels que ceux du prince de Canino, neveu de Napoléon, des princes Doria et Odescalchi. Quant au prince de la finance, Torlonia, qui est dans la journée banquier à son magnifique hôtel de la place de Venise, et le soir, grand seigneur à son palais du Bourg-neuf, il donne souvent

(1) Cherchez l'article Pasquin, page 643.

(2) Le prince Borghèse a épousé en secondes nôces une française, mademoiselle d'Estissac de la Rochefoucault.

des fêtes aux Romains et aux étrangers de distinction. Il réunit principalement en hiver cette société d'élite, à laquelle il prodigue les concerts et les rafraîchissements, dont les frais lui sont bien un peu remboursés par l'escompte qu'il prend sur les lettres de crédit. Un autre amusement de ces réunions consiste à représenter quelquefois des tableaux des grands maîtres par les personnes même de la société, qui, après avoir choisi un sujet, prennent les costumes et les poses que ce sujet demande. Puis, ce sont des conversations sur l'art et sur la littérature. On parle peu de politique, ce qui n'empêche pas les intrigues diplomatiques (ni celles d'un autre genre) d'aller bon train parmi les personnages élevés qui sont réunis à Rome, surtout en hiver.

Beaucoup de nobles, de ceux même qui portent un nom illustre, sont tombés dans une situation de fortune qui ne leur permet pas de jouer un grand rôle dans le monde. C'est à peine s'ils peuvent conserver leurs antiques et vastes palais, dont ils n'occupent qu'une partie. Les efforts qu'ils font en certaines occasions pour se donner un air d'opulence ne servent peut-être qu'à mieux découvrir leur misère, et ils achèvent de se ruiner, par exemple, pour faire de splendides funérailles à un membre de leur famille qui laisse peu de chose en mourant. A Rome, comme en bien d'autres pays, il y a décadence des grandes fortunes. Ce ne sont plus les temps fastueux des Farnèse, des Colonne, des Orsini; ce n'est plus le temps de ce banquier Chigi, qui, aux nôces d'une de ses filles, rappela les prodigalités d'Héliogabale en faisant servir à table des plats de langues de perroquets et jeter au Tibre toute la vaisselle d'argent après le repas. Maintenant la loi et les mœurs s'opposent à ce qu'un père laisse à son fils aîné la totalité de ses biens, et un système encore assez large de substitutions n'empêchera pas les fortunes opulentes de disparaître insensiblement. Il est

aussi de ces grands seigneurs qui se sont appauvris en continuant d'étaler le même faste, lorsque leurs propriétés perdaient toujours par l'incurie ou par l'infidélité d'intendants sur lesquels ils ne veillaient jamais. Les princes de l'Église paraissent encore entourés d'une certaine magnificence aux solennités religieuses; mais ceux qui ne doivent leur élévation qu'à leur seul mérite, et c'est le très-grand nombre, n'ont que ce qui est strictement nécessaire à leur éminente dignité . ainsi, ces grands et superbes laquais que vous voyez derrière leurs voitures dorées ne sont le plus souvent que des serviteurs d'emprunt, loués seulement pour les occasions solennelles. Les cardinaux qu'on prend dans les couvents de la ville continuent d'y résider ; nous avons trouvé le cardinal Micara dans sa cellule des Capucins. Un cardinal, à Rome, est d'un accès beaucoup plus facile que certains curés, à Paris, et les domestiques d'une éminence sont toujours aussi complaisants, quoiqu'ils ne demandent plus la *bonne-main* après la visite. Nous avons eu l'honneur de voir chez lui l'illustre cardinal Mezzofante : il est logé et meublé comme un mince bourgeois de nos villes de province ; mais aussi, c'est lui seul qu'on va voir et admirer dans sa maison.

Le hasard m'a fait rencontrer, il y a quelque temps, une suite d'articles sur Rome publiés par un M. Eugène Pelletan, dans le journal la *Démocratie pacifique.* Il n'y est question que de crânes de malfaiteurs exposés sur les portes de la ville, de ruines, de misère et de démoralisation. L'auteur passe en revue une foule de choses dont les voyageurs n'ont pas soupçonné l'existence, et il ne dit pas un mot des institutions admirables qui se rencontrent pour ainsi dire à chaque coin de rue : c'est qu'il veut prouver, à l'aide des plus impudents mensonges et des plus singulières exagérations, que le catholicisme s'occupant trop des intérêts spirituels, et le protestantisme n'inspirant que l'amour des intérêts matériels, il y a lieu à fonder un nouveau christianisme : *e sempre bene !....*

Heureusement, les voyages sont devenus si faciles qu'il ne sera bientôt plus possible de se moquer ainsi du public, et voici les faits que tout voyageur de bonne foi reconnaîtra dans la capitale du monde chrétien.

Depuis bien des siècles, le peuple romain a toujours aimé et respecté son gouvernement, et c'est précisément dans le siècle actuel qu'il en a donné de grandes preuves. Les troubles ont toujours été excités du dehors, par des nations chez qui les révolutions naissent de leur constitution même, de l'exaltation et de l'inconstance des principes qui s'y introduisent : jamais le pape n'aurait besoin de soldats, autrement que pour protéger les citoyens les uns envers les autres, s'il n'avait pas à craindre la propagande organisée hors des murs.

Personne à Rome ne meurt de faim, ni de misère. Le suicide y est inconnu. Le mont de piété est une vérité et non pas comme ailleurs une trop amère dérision. Le nombre des mendiants, que plus d'un écrivain exagère encore, accuse plutôt leur paresse et l'excessive charité des autres qu'une véritable indigence : si le gouvernement pontifical ne fait pas exécuter les mesures prises contre la mendicité par plusieurs papes, c'est qu'il lui répugne toujours d'employer les moyens de rigueur; c'est que la pratique des œuvres de bienfaisance ne pèse pas aux classes aisées et qu'il y a chez elles beaucoup moins de *cet égoïsme qui est importuné par la vue des pauvres.*

Il n'y a pas à Rome une guerre sourde ou déclarée entre les riches et les pauvres, entre les ouvriers et les maîtres, entre les diverses classes de citoyens. Cette guerre éclatera ailleurs tôt ou tard, terrible précisément pour ceux qui l'auront préparée par une longue opposition aux vrais principes du Christianisme. Le contre-coup pourra se faire sentir ailleurs; mais il faudrait bien du temps pour qu'il fût senti à Rome.

Les journaux donnent quelquefois le relevé officiel des crimes et des délits qui ont été jugés pendant l'année à

Paris et à Londres. Ce nombre croît de jour en jour, principalement dans cette dernière capitale. Durant les quarante années qui viennent de s'écouler, avant 1845, les crimes en Angleterre se sont élevés de cinq mille à trente-et-un mille, augmentation qui dépasse quatre fois celle de la population. On compte à Londres dix prisons qui ressemblent à de gros villages, et des milliers de condamnés sont en outre déportés aux colonies. Il y a plus de quatre-vingt mille individus qui se lèvent tous les matins sans savoir comment ils pourront soutenir leur misérable existence : le nombre des filles publiques y est incalculable, et, enfin, quoique celui des enfants illégitimes soit à Paris des deux cinquièmes, tous les écrivains s'accordent à dire que Londres est la ville du monde la plus corrompue, comme sa populace est la plus immonde et la plus misérable de toutes (1)

Nous l'avouons, il n'y a pas à Rome, dans les dernières classes, toute la probité qu'on voudrait rencontrer au centre du catholicisme : on dirait même que les petits vols sont pour elles une sorte d'amusement ; si vous surprenez la main d'un filou dans votre poche, il s'en va en riant et les gens du peuple rient aussi autour de vous, bien loin de songer à l'arrêter. Il paraît que ces petits voleurs ne sont pas du reste bien exercés ; car j'en ai pris deux en flagrant délit, au moment où ils tiraient le mouchoir de mes compagnons de voyage et le mien. En est-il beaucoup d'autres qui s'attaquent à des objets plus considérables ? Ce que je puis dire, c'est que je n'ai pas entendu parler de vols importants pendant mon séjour, encore moins de ces coups de poignards dont l'imagination

(1) Il en est qui prétendent que Berlin est encore plus corrompu que Londres ; mais je cite Londres de préférence, parce que j'ai été plus particulièrement indigné dans mon voyage de la manière dont plusieurs Anglais ont parlé des Romains.

A Rome, il n'y a pas de filles publiques, ou du moins reconnues pour telles, car la police les arrêterait.

des romanciers se montre si prodigue. Et certes, si quelque chose peut, sous ce rapport, donner une idée avantageuse du peuple romain, c'est que les tentatives criminelles auraient bien plus de chances de succès et d'impunité dans leur capitale que dans aucune autre. La ville est mal ou pas du tout éclairée ; il y a beaucoup de quartiers déserts, ou remplis de monuments et de ruines qui offriraient un asile commode aux malfaiteurs ; la police est presque nulle, et pour une population qui s'élève en ce moment au dessus de 170,000 âmes, il n'y a que quelques compagnies de soldats soumises à un service actif. Il est positif qu'on ne trouverait pas à Rome de ces bandes de voleurs organisées, de ces repris de justice, de ces recéleurs qui infestent tant de grandes cités en Europe. On n'a jamais vu dans les fêtes ni aux feux d'artifice que des filous aient jeté dans la foule compacte une épouvante calculée pour faciliter le vol, au risque de faire périr des centaines de victimes par cette tactique infernale. Ensuite, les coupables qui sont condamnés par les tribunaux ont toujours quelque ami, qui, par des personnages influents, arrive aux pieds du pape et obtient une commutation de peine, quelquefois même la grâce pleine et entière. Au lieu de faire de hideuses peintures des exécutions capitales qui ont lieu à Rome, certains marchands-épiciers de littérature à la mode seraient un peu plus véridiques s'ils se plaignaient de ce que ces exécutions sont peut-être trop rares. Il y a quelques années, un assassin aurait été gracié, si le gouverneur de Rome n'avait offert sa démission, en protestant qu'il ne répondait plus de l'ordre dans le cas où le coupable échapperait au dernier supplice. C'est que le pape est le seul souverain au monde à qui ses sujets donnent le nom de père, et un père est toujours porté à pécher par excès d'indulgence et de bonté !

Il faut reconnaître aussi que l'absence de certains vices rend les attentats moins communs. On ne rencontre ja-

mais à Rome un homme pris de vin ; ses habitants n'ont pas l'habitude du jeu ; leurs amusements favoris sont en quelque sorte des jeux d'enfants ; le ballon, les feux d'artifice, les promenades en fiacre font le bonheur des gens du peuple dans la soirée du dimanche. Une passion terrible, celle de parvenir à une grande fortune en peu de temps, est ignorée de toutes les classes ; la littérature et les théâtres les excitent à la gaîté, et non pas à cette fièvre délirante qui dévore ailleurs des hommes dégagés de tout frein religieux. Chez nous, on ne sait plus qu'imaginer pour prévenir un emploi coupable de l'arsenic, et pendant qu'une commission délibère à ce sujet, les empoisonnements s'accroissent d'une manière effrayante. Certes, que deviendraient tant de grandes villes de l'Europe, si la police et la force armée y étaient sur le même pied que dans la capitale des États pontificaux ?

C'est particulièrement au sujet de la religion que j'ai reconnu la légèreté des jugements portés par les voyageurs qui passent à Rome quelques semaines. Ils arrivent avec ces jugements prononcés d'avance ou puisés dans les livres que dicte la haine du catholicisme. Ne voyant le peuple romain qu'à saint Pierre, un jour de solennité, alors que les Romains forment précisément une imperceptible minorité de l'assistance, ils se comportent avec peu de décence pendant l'office divin, ils font eux-mêmes du scandale, et ensuite, ils vont partout répétant que la capitale du monde chrétien les a scandalisés. (1) Quelle bonne foi !

Rien n'est impatientant comme ces critiques perpétuelles, comme ces sentences sans appel hardiment lancées par des personnes qui montrent une ignorance profonde du catholicisme, pour peu que la conversation se prolonge. C'est à la table d'hôte le plus souvent que l'on entend des choses curieuses. On vous dira, par exemple, que la religion

(1) Nous avons indiqué dans le chapitre *des églises* quelles sont celles où l'on est plus sûr de trouver les Romains et de bien juger leurs sentiments religieux.

des Italiens est une habitude, et non pas une conviction, et cette assertion sera gravement exprimée par un homme qui n'a pas l'air de se douter qu'il vous fait sourire de pitié, tellement il est loin de se douter qu'il vous a débité un non-sens ! En effet, est-ce que l'habitude exclut la conviction ? Elle la suppose plus forte, au contraire. D'ailleurs, et voici ce que bien des hommes ignorent, la foi n'est pas une conviction qui vienne du raisonnement, ni de l'étude, ni du plus ou moins d'intelligence naturelle : non ; selon la doctrine orthodoxe, la foi est un don de Dieu, une vertu qui se conserve comme les autres par la fidélité à suivre la lumière divine, et qui se fortifie par la pratique, c'est-à-dire, par l'*habitude* d'en produire des actes. Quand M. Hurter a fait son abjuration à Rome, en 1844, il n'a cessé de répéter aux personnes qui le félicitaient, *la grâce fait tout*, et c'est ce que ne comprennent pas ceux qui expriment un vif regret de n'avoir pas la foi, qu'ils ont perdue par leur faute, ou qu'ils ne cherchent pas là où elle se trouve.

Sans doute les hérétiques et les incrédules qui se convertissent ont ordinairement le mérite d'avoir fait des sacrifices de position, d'amour-propre, de quelque mauvaise passion peut-être : mais est-ce à dire que l'enfant prodigue vaille mieux aux yeux du bon Père que le fils dont la fidélité ne se démentit jamais ? La religion des Belges, des Français, des Irlandais surtout, peut être plus méritoire parce qu'elle est éprouvée, parce qu'elle est épurée encore par la souffrance. A la bonne heure ! Ceux qui sont toujours en face de l'ennemi sont plus vigilants : ceux qui résistent à toutes les attaques et qui triomphent de tous les dangers ont plus de droits à l'admiration des hommes, comme aux récompenses de Dieu. Aussi, les apôtres et les martyrs occupent-ils le premier rang dans le catalogue des saints et dans l'ordre des solennités chrétiennes ! Heureux donc, sous ce rapport, les catholiques Français, quoique leur situation soit bien moins

difficile que celle de leurs frères de l'Irlande et de la Pologne ! Ils doivent se rappeler le mot qu'on attribue à Pie VII, *il n'y a pas de Purgatoire pour les Français, mais le paradis ou l'enfer.* Ce mot ferait entendre que les Italiens auront un long séjour à faire dans le purgatoire; mais les catholiques des autres contrées de l'Europe devraient bien avoir peur de l'enfer, quand ils persévèrent dans une incrédulité pratique depuis les premières années qui ont suivi leur première communion, et certes, si la religion des Italiens est une habitude, je préfère encore celle-là.

On leur fait encore un reproche, le plus grave qui puisse être adressé aux peuples comme aux individus, mais que tous méritent pareillement, si nous exceptons les saints qui ont toujours été des saints; c'est celui d'être inconséquents dans leur conduite. Voyez ! disent les pharisiens qui distinguent si bien une paille dans l'œil de leur frère; voyez comme ils joignent ensemble la dévotion et l'amour du plaisir ! Considérez ce mélange habituel du sacré et du profane, cette amalgame de choses si disparates, ces folies de carnaval et ces spectacles entremêlés de pèlerinages et de processions ! Est-ce ainsi que les Romains en particulier devraient comprendre le christianisme ?

Voilà ce que répètent avec plus ou moins de *vertueuse indignation* les étrangers de tous les pays.

Puisque j'écris pour mes compatriotes, voici, ce me semble, la réponse que les Romains pourraient faire aux catholiques Français, qui se montrent si scandalisés de tant d'inconséquences. — Frères, nous avouons que vous devenez toujours meilleurs, depuis que vos malheurs et la malice de vos ennemis vous purifient et vous éprouvent toujours davantage. Cependant, avouez à votre tour que vous n'êtes pas encore devenus des chrétiens de la primitive Église ! n'est-il pas vrai que vous avez aussi vos spectacles, vos bals et vos jours de folie peu évangélique ? On ne dit pas des choses fort édifiantes de vos drames, de

votre carnaval, de vos lectures de prédilection. Il est beaucoup de vos dames qui vont faire leurs pâques après avoir passé les nuits au bal avec des toilettes point trop canoniques; les feuilletons immondes et impies que lisent même vos femmes chrétiennes nous inspireraient un invincible dégoût et une profonde horreur; vos villageois célèbrent leurs fêtes à l'église le matin, et le soir, à la danse ou à la taverne; vos corps de métiers font dire le matin une messe en l'honneur de leur saint Patron, à midi ils l'honorent par un excellent repas de viandes lors même que sa fête arrive un vendredi, et ils passent le reste de la journée à l'honorer par des excès d'ivrognerie qui sont inconnus parmi nous. Nos théâtres sont fermés pendant l'avent et le carême; notre carnaval ne dure jamais que quinze jours, et si vous pouvez venir à Rome à cette époque, vous demeurerez convaincus qu'il ne vous convient pas trop de condamner nos divertissements et nos mascarades. Frères! Frères! Nous ne vous dirons pas, regardez la poutre qui est dans votre œil; mais nous citerons, pour notre défense, ces seuls mots de l'Évangile que nous devrions tous avoir soin de ne pas oublier : Que celui qui est sans péché jette la première pierre!

Et puis, il y a encore une autre corruption que celle des mœurs; c'est ce profond et immense scepticisme de notre société, lequel produit cet égoïsme qui est le dernier degré de la corruption humaine. Il y a parmi nous des hommes, plus nombreux qu'on ne pense, qui n'ont de foi, d'amour, de dévouement que pour ce qui rapporte un bénéfice pécuniaire. Ces hommes-là, a dit un écrivain, observateur judicieux, ne voient dans la guerre que des fournitures à faire, dans la peste que des successions à recueillir, et dans la famine que du blé à vendre. On n'a jamais rien vu d'aussi vil. — On connaît le portrait que M. de Cormenin a fait tout récemment de la corruption de nos classes *élevées et éclairées*. ce portrait n'est que trop ressemblant.

Tristes effets de la calomnie ! J'étais arrivé moi-même à Rome avec des préventions, qui venaient de ce que j'avais entendu répéter que la foi n'avait rien à gagner dans un voyage au centre du catholicisme ; mais j'ai bien reconnu la vérité de ce que l'on a dit d'autre part, que ceux qui prétendent avoir perdu la foi à Rome ne l'y avaient pas apportée. Rien n'est plus certain. Le chrétien de bonne foi, qui juge par lui-même et qui compare, qui prolonge assez son séjour pour ne pas observer au hasard ni en courant ce qui demande une longue étude, reviendra satisfait et édifié. Et je ne parle pas encore de l'effet que produisent sur une âme disposée aux émotions pieuses les cérémonies touchantes, la vue des saints tombeaux, la visite des catacombes : je comprends mieux aujourd'hui ce qu'éprouva M. Hurter en présence des reliques de saint Augustin ; mais, j'ai été aussi heureux de rencontrer dans le peuple, dans les religieux, dans le clergé, des vertus et de beaux exemples qui ne craignent pas un sérieux examen. Qu'il n'y ait pas des ombres à ce tableau si édifiant, c'est chose impossible. Une grande ville peut-elle offrir le spectacle d'une perfection absolue et universelle ? En général, l'ordre et la piété règnent dans les cloîtres, le clergé des paroisses est régulier et instruit ; les cardinaux peuvent défier la malignité par leur conduite, et ce bon témoignage leur a été rendu devant moi par un écrivain Français, d'une humeur toujours caustique (1), qui habite Rome depuis quel-

(1) M. Rubichon, avec qui j'ai plusieurs fois causé de Rome et de ses institutions religieuses et politiques. — Au reste les cardinaux ne peuvent sortir qu'avec leur costume de ville et dans leur voiture si facile à distinguer. Le dernier cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, avait une affaire à traiter dans une maison peu éloignée de l'hôtel qu'il habitait pendant son séjour à Rome : il demanda au Pape la permission d'y aller à pied : le Pape lui répondit par un refus formel. — Il est de toute fausseté que leurs éminences aillent au théâtre. Seul le gouverneur de Rome y va quelquefois, comme gouverneur ;

ques années. Il y a de véritables saints parmi les moines. Une science moins variée peut-être, mais généralement plus profonde que la nôtre, se rencontre chez les prélats, aux Dominicains, au Collége Romain, dans les divers établissements de la Propagande et des séminaires. S'ils n'ont pas autant de ce que nous appelons esprit, de cet esprit qui pétille dans nos petits journaux et dans nos feuilletons, la plupart se vouent à un travail pénible et approfondi sur certaines branches des connaissances humaines, et, sans avoir la prétention de tout savoir, ils l'emportent sur nous par une érudition véritable. Les sciences de l'antiquité, de l'art, de la philosophie, leur sont familières, et l'on ne voit pas qu'au sortir du collége ils aient bientôt oublié les auteurs grecs et latins. Il y a au Collége Romain de savants astronomes, et parmi ceux qui n'appartenaient pas à cet établissement, on comptait Mgr. Cappaccini, qui vient de mourir, comme l'un des plus profonds qu'il y eût dans les académies de l'Europe. S'il y a à Rome beaucoup d'ecclésiastiques ignorants, il faut se souvenir qu'on y ordonne beaucoup de prêtres seulement destinés à exercer les fonctions de chantres, de sacristains et de chapelains particuliers; qu'il y en a toujours un grand nombre qui sont étrangers à la ville et errant dans les rues comme tous les curieux; que tous ceux enfin qui portent un habit ecclésiastique ne sont pas pour cela dans les ordres. Le gouverneur de Rome lui-même n'est pas dans les ordres, quoiqu'il porte le titre de prélat.

Citons ici le témoignage d'un auteur qui n'est pas suspect de partialité pour le clergé catholique, celui du poète marseillais, M. Méry. « Je ne crois pas, dit-il dans les « *Scènes de la vie italienne*, qu'en aucune autre ville « (que celle de Rome) on puisse rencontrer un plus grand « nombre de savants qui soient instruits, chose rare! Les

mais l'opéra de Rome est ce qu'il y a de plus innocent en fait de spectacles. Et nous faisons remarquer un peu plus bas que ce prélat n'est pas dans les ordres.

« jeunes gens de la bourgeoisie éclairée et de la noblesse,
« sont voués à l'étude avec une ardeur qui fait bien augu-
« rer de l'avenir ; le clergé renferme dans son sein des
« hommes d'un mérite éminent et doués de ces qualités
« brillantes qu'on est étonné de trouver dans une sacris-
« tie. » — Il y a souvent plus de véritable instruction dans les sacristies que dans vos assemblées de beaux parleurs. — « J'ai retrouvé au Vatican la science, l'esprit,
« l'atticisme, les belles et antiques manières, la noble in-
« timité du siècle d'Auguste, et par-dessus tout, cette
« tolérance de la vieille Rome qui associait à ses dieux et
« à son culte tous les dieux et tous les cultes étrangers.
« Si le fanatisme religieux existe encore dans la politique
« papale, on peut dire qu'il est éteint dans les hommes
« et dans les mœurs » — L'auteur finit ici par une contradiction et par un peu de galimatias, ce qui arrive souvent aux écrivains *ejusdem farinæ ;* mais il faut lui pardonner en faveur de ses aveux favorables. Bien loin qu'il y ait du fanatisme dans la politique du Pape, chez qui existe la *tolérance de la vieille Rome*, j'ai vu souvent à Rome des Français qui s'indignaient de ce que les Anglais (protestants) y prenaient un ton de maîtres dans toutes les occasions et voulaient toujours dominer sur les autres étrangers.

La visite des établissements publics nous montrera encore quelles sont les ressources nombreuses que Rome présente à ses habitants et aux étrangers pour tous les genres d'instruction.

Nous avons dit que l'indolence naturelle aux Italiens leur donnait un air de négligence et de distraction dans l'exercice des fonctions les plus saintes. Les Français en sont particulièrement choqués. Ceux-ci ne se flattent pas trop sans doute quand ils s'attribuent une dignité de maintien, une grâce et une aisance de manières qui les distinguent entre tous les peuples de la terre : leurs pré-

tentions à cet égard doivent paraître bien fondées. (1) Donc, si les prêtres et les fidèles de Rome montrent moins que nous de recueillement à l'autel, à une procession, à une cérémonie religieuse quelconque, c'est qu'ils portent moins haut que nous le sentiment de certaines convenances, ou qu'ils n'ont pas le don naturel de lui donner la même expression de dignité. Dans leur simplicité sans gêne, ils s'occupent moins de la forme que du fond. Et puis, ils sont familiers avec Dieu comme avec tout ce qui est grand. Un homme du peuple aborde un cardinal ou un prince de l'Église avec plus de sans-façon qu'un Français n'aborde un sous-préfet ou un curé. Il en ainsi dans les autres villes de l'Italie. En dernier lieu, lorslorsque l'auguste fille de Louis XVI et la sœur du duc de Bordeaux marchaient à pied dans les rues de Lorette, où elles étaient allées faire un pieux pèlerinage, les marchandes de chapelets couraient à leur rencontre et les tiraient par le bras pour les faire entrer dans leurs boutiques. Il ne faut donc pas nous étonner que les Romains soient moins saisis et intimidés en présence d'une majesté invisible. S'ils semblent prendre à la lettre ces paroles de notre aimable Sauveur, *jàm non dicam vos servos*, *vos autem dixi amicos*, je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis; s'ils sont familiers avec Dieu comme nos sacristains ; s'ils sont moins fortement émus que nous à la vue des saints tombeaux, comme à celle des merveilles de l'art, c'est qu'ils sont accoutumés de bonne heure, et par

(1) Le sans-gène des Romains n'aurait pas autant choqué les Français, il y a trente ou quarante ans. Nous devenons toujours plus froids et compassés. Dans leur jeunesse, les riches et les nobles de la ville que j'habite passaient les soirées d'été assis par terre sur la promenade publique, chantant la romance en plein air, entourés d'une foule nombreuse qui s'arrêtait. Aujourd'hui on s'y promène gravement, causant à voix basse, saluant avec une politesse froide les parents et les amis. Bientôt même on ne se promènera plus et chacun restera chez soi.

une habitude de chaque instant, à tout ce qui excite chez d'autres de profonds sentiments et des témoignages extérieurs de respect et d'admiration.

Ce que nous disons de la familiarité des Italiens envers les grands nous rappelle une pensée que le père Lacordaire a développée à Notre-Dame de Paris, dans ses conférences de l'année 1844. Il fait remarquer que Genève et l'Angleterre sont les pays de la morgue, que le sentiment de l'humilité catholique s'y est perdu, et qu'en France, les domestiques ne sont plus traités comme des enfants de la maison, depuis qu'elle est moins catholique. — Je ne fais que citer l'illustre orateur, en qui tout le monde reconnaît encore un observateur profond.

Un Lyonnais m'a dit qu'il préférait les cérémonies de son église métropolitaine à celles de Saint-Pierre. Comme j'ai assisté à la messe pontificale de Lyon, je puis comparer, et j'avoue que les cérémonies s'y font avec beaucoup plus de précision et d'ensemble ; mais cette différence s'explique : les officiants qui entourent le primat des Gaules sont de jeunes ecclésiastiques qu'on exerce à l'avance comme des conscrits, qui se meuvent à un signe du maître des cérémonies, et c'est même un grave défaut que l'étude de la *théorie* se laisse trop apercevoir dans leurs mouvements, tandis que la multitude des prélats et des dignitaires qui accompagne le souverain Pontife se compose en très-grande partie de vieillards, parmi lesquels on remarque encore des étrangers européens et orientaux.

Il est d'autres accusations banales auxquelles nous répondrons peut-être en visitant Rome en détail ; mais on peut répondre à toutes par un fait qui doit suffire à démontrer la fausseté des calomnies et la perfidie des exagérations. Ce fait, qui se renouvelle sans cesse, est un bien puissant argument en faveur du centre du catholicisme. Tous les ans il s'opère à Rome des conversions éclatantes Pour ne citer que celles qui ont eu lieu pendant mon séjour, et dont le bruit a retenti au loin,

M. Hurter, président du consistoire de Schaffouse, M. Snell, consul général de la Suisse, M. OEchembach, le premier peintre paysagiste de l'Allemagne, l'opulent Sir Scott Murray, membre du Parlement britannique, y ont fait en 1844 leur abjuration solennelle. M. Conely, ex-ministre protestant des États-Unis, y est venu embrasser l'état ecclésiastique, tandis que sa jeune femme entrait au couvent de la Trinité-du-Mont. Certainement il n'en serait pas ainsi, si Rome ressemblait au portrait qu'en font ceux qui l'attaquent ouvertement, ou qui ont au cœur cette haine dissimulée que Feller appelait une *apostasie secrète !* M. de Joux, cet autre président de consistoire que nous avons cité ailleurs, déclare dans ses *Lettres sur l'Italie* qu'il était allé à Rome, avant sa conversion, pour étudier de près le clergé, les cérémonies et les mœurs ! Est-il donc nécessaire de multiplier les témoignages de ce genre ? Quelle est la prévention qui pourrait être dissipée, si ceux-là ne suffisaient pas ?

Hélas ! Rien ne peut désarmer la haine souvent dissimulée des ennemis de l'Église ! Aujourd'hui elle a changé de tactique ; elle n'attaque pas ouvertement ses dogmes ; mais, en paraissant même les respecter beaucoup, elle attaque les personnes et les institutions qui appartiennent à la religion catholique. Et bien des catholiques se laissent prendre à une tactique si habile. Ils ne réfléchissentpas que si un prêtre peut se tromper et mal faire, tous les prêtres à la fois, avec le pape et les évêques, ne peuvent tomber dans l'erreur et dans le mal. Si tous se laissaient guider par un esprit de parti, par l'envie de dominer, par les passions et les intérêts que les ennemis de notre religion comprennent sous le mot si habilement inventé de jésuitisme, il s'ensuivrait que les promesses de Jésus-Christ seraient vaines. Le divin fondateur aurait abandonné son église et les portes de l'enfer auraient prévalu contre elle ; car qu'est-ce que l'Église sans le corps des pasteurs ? Or, que penser d'un catholique qui ne tient pas pour suspect

un livre, un journal, où l'on donne toujours tort à la *faction cléricale*, au *parti prêtre*, *aux ultramontains*? Ces différentes manières de distinguer les prêtres et les hommes vraiment religieux ne devraient-elles pas déjà suffire pour reconnaître les intentions de ceux qui les emploient ? S'il y a beaucoup de mauvais catholiques, il y en a beaucoup d'aveugles et qui encore se croient très-clairvoyants. J'ai eu souvent occasion, à Rome et dans l'Italie, de faire une observation curieuse. Des compatriotes et des étrangers nous adressaient souvent des compliments sur la régularité, sur l'instruction et le zèle actif du clergé français, ajoutant aussi que la piété était bien mieux entendue parmi nos fidèles : ces comparaisons perpétuelles entre la religion de la France et celle de l'Italie amenaient pour nous des éloges souvent fastidieux. Or, le monde entier sait comment sont traités en France les prêtres et les fidèles les plus *réguliers*, les plus *instruits* et les plus *actifs!* En vérité, une seule raison me permettrait de croire que nous valons mieux que les ecclésiastiques Italiens, c'est que nous sommes moins heureux que ceux-ci, humainement parlant ; mais ce fait peut prouver aussi que les autres peuples sont plus indulgents ou plus justes envers les ministres de leur religion, et c'est à cette dernière explication que je m'arrête.

Un malheur pour la vertu dans ce monde, mais qui sera pour elle la source d'une plus grande félicité dans l'autre, c'est que ses actes les plus héroïques ne font pas, ordinairement, autant de bruit que le moindre scandale. C'est aussi un inconvénient pour la Religion. A Rome, l'étranger remarque beaucoup d'ecclésiastiques et de religieux qui paraissent oisifs, et plusieurs le sont en effet, parce que la multitude des basiliques dignes d'être conservées en exige un trop grand nombre ; mais *des taches qui se montrent au dehors ne cachent pas la beauté intérieure de la Mère de toutes les Églises à l'œil qui veut la découvrir.* Les religieux oisifs, ou étrangers eux-mêmes

à la ville, sont plus en évidence que ceux dont les divers travaux, les austérités et les vertus modestes laissent ignorer l'existence aux voyageurs occupés à parcourir les rues et les monuments. Il en sera toujours et partout ainsi. Pour voir les savants, et les hommes laborieux, il faut aller les chercher dans leur retraite; les saints sont inconnus au monde par cela même qu'ils ne sont pas du monde, et remarquez bien que si les étrangers qui ont fait un long séjour à Rome en parlent avec plus de vénération que tant d'autres qui y passent en courant, ce qui est un fait incontestable, cette différence vient de ce que les premiers ont pénétré beaucoup plus avant dans ses secrets. Pour les bonnes œuvres, par exemple, la plupart des voyageurs ignorent qu'il y a, même chez les séculiers, un nombre infini de personnes dont le dévouement admirable ne sonne pas la trompette dans un journal, qui ne cherchent pas à se divertir à un bal par souscription pour soulager les infortunes, qui soignent les malades de leurs propres mains, et qui font cela tout simplement comme une chose où l'on trouve plus de bonheur que de mérite. Rome est le centre du catholicisme : je ne suis donc pas étonné d'y découvrir les bonnes œuvres dont j'ai déjà parlé et dont je dois parler encore, et nous verrons que les institutions les plus sublimes de la société chrétienne ont puisé leur premier principe dans son sein. Il en est ainsi des autres vertus. Les saints ont des statues sur les places publiques de Rome, comme nos vrais ou prétendus grands hommes en ont sur les nôtres; mais dans ses couvents, dans ses palais, dans ses humbles demeures, il y a des saints vivants tels que notre religion peut seule les produire et les produira toujours. « Nous avons bien en-« tendu parler des héros et des sages de l'antiquité, dit « M. Lacordaire (1); nous voyons autour de nous des

(1) Conférences de 1844 à 1845.

« gens de bien ; mais les saints, où découvrons-nous rien « qui leur ressemble ?... Depuis trois siècles que le protes- « tantisme s'efforce de détruire la véritable église et d'en « usurper le véritable caractère, il a compté parmi les « siens d'honnêtes gens et même des gens pieux; mais il « n'a pas encore osé écrire ses légendes de saints. Pour le « rationalisme, il ne faut pas en parler : il se contente « d'avoir des gens d'esprit et n'aspire pas à ce qu'on dise « jamais, par exemple, saint Helvétius et saint Diderot. »

Puisque il vient d'être question des statues érigées aux saints, en dehors des églises de Rome, il faut que je termine ce long chapitre en rappelant un mot extrêmement curieux d'un auteur qui a fait beaucoup de bruit et dont on ne parle plus guère. Vous souvient-il des Ermites de M. de Jouy, qui est maintenant un des doyens de l'académie Française ? L'ermite en province, arrivé à Montpellier, disait en parlant de saint Roch, né dans cette ville, *il a été un philanthrope, ce qui vaut mieux qu'un saint*. Cette ineffable bêtise s'est logée dans ma mémoire, il y a plus de vingt ans, et toutes celles de ce genre que je rencontre aujourd'hui chez ceux de nos écrivains les plus spirituels qui n'aiment pas les saints me font aussi rire tout seul aux éclats. Vraiment, qui s'en douterait ? Il y a au monde certaines gens à qui l'on pourrait demander si Philippe de Néri et son digne émule Vincent de Paul ont été des héros de la charité, *parce* qu'ils étaient des saints, ou *quoiqu'ils* fussent des saints : vous trouverez je ne sais combien de niaiseries semblables dans le récit que M. Victor Hugo a bien voulu nous faire de ses pérégrinations *sur les bords du Rhin*. — Oh ! comme les savants orthodoxes ou jansénistes du siècle de Louis XIV se moqueraient de nos savants contemporains qui se mêlent de parler religion ! Ceux-là parlaient du moins de ce qu'ils connaissaient ! Mais, les Victor Hugo, les Michelet, les Sue !... Allons donc ! *Risum teneatis, amici ?*

Ils ne seraient que divertissants s'ils ne s'adressaient pas à des lecteurs comme eux peu versés dans les matières religieuses ; ajoutons, et s'ils ne tendaient pas à corrompre les mœurs, ce qu'ont toujours fait les philosophes anti-chrétiens.

CHAPITRE ONZIÈME.

PREMIÈRE JOURNÉE. — LE COLISÉE. — ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT. — BASILIQUE DE SAINT-JEAN-DE-LATRAN. (1) COLONNE TRAJANE.

AMMONIUS, le philosophe d'Alexandrie qui accompagna à Rome le grand saint Athanase, ne voulut y voir que les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Nous ne l'imiterons pas sans doute; mais nous nous attacherons principalement à tout ce qui peut nous rappeler les saints Apôtres : car c'est par eux d'abord que l'ancienne capitale du monde païen est devenue un but de pèlerinage pour les disciples de Jésus-Christ. Aussi, après avoir prié devant leurs tombeaux, nous suivrons leur marche dans la ville où ils établirent le Christianisme au prix de leur sang. Toutefois, nous commencerons par un acte de foi au catholicisme et d'adhésion à son unité, en allant à Saint-Jean-de-Latran, qui est aussi, et en premier lieu, l'église du Sauveur; et là encore, nous aurons à vénérer deux précieuses reliques des glorieux apôtres, leurs têtes, qu'on a si bien placées dans une basilique qui est *la tête de toutes les églises ; Ecclesiarum caput.*

En nous dirigeant chaque jour vers le lieu principal de notre station, il est bien entendu que nous examinerons

(1) Le titre du chapitre indiquera les principaux monuments qui se rencontreront sur notre passage en allant au lieu de pieuse station et celui-ci sera distingué par des lettres majuscules.

les divers édifices qui se rencontreront sur notre route, pour ne pas revenir ensuite sur nos pas.

LE COLISÉE.

Hier, en courant nous prosterner devant la Confession de Saint-Pierre, nous avons jeté un coup d'œil rapide sur le monument le plus gigantesque de Rome moderne, aujourd'hui nous allons visiter le plus colossal de tous les édifices de la ville antique.

L'amphithéâtre de Flavien Vespasien, autrement dit le Colisée, est le plus grand des quatre amphithéâtres qui ont survécu aux révolutions de tous genres, avec leurs masses plus ou moins dégradées. Après, vient celui de Vérone, pour les proportions; puis, celui d'Arles, et celui de Nîmes, qui est le mieux conservé. Les autres n'offrent que des ruines; seulement, le petit amphithéâtre de Pompéi existe encore dans sa partie inférieure, et son arène bien déblayée aujourd'hui est entourée de quelques rangs de gradins qui ont été restaurés.

Le Colisée présente du côté du nord-est l'aspect étonnant de toute son élévation encore intacte. Elle se compose de trois rangs d'arcades, et le quatrième étage, beaucoup plus haut que les autres, est formé par des pilastres encadrant un mur percé de fenêtres intermédiaires. Chacun des trois premiers rangs avait 80 arcades; il n'en reste que deux rangs sur plusieurs points de la circonférence, et la destruction s'est opérée principalement sur les galeries intérieures qui ont entraîné les gradins dans leur chute. Les barbares n'ont pas seuls travaillé à cette destruction : des seigneurs du moyen-âge s'y enfermèrent et s'y défendirent comme dans une forteresse; ceux d'un temps plus rapproché de nous y ont puisé des matériaux pour bâtir leurs palais, tels que les Barberini et les Farnèse, d'où est venu le mot si connu, que les Barberini

ont fait plus de mal que les barbares. Les palais de *Venise* et de la Chancellerie, la façade et la coupole de Saint-Augustin, le port de Ripetta ont été pareillement construits aux dépens du Colisée. Pour le sauver d'une ruine totale, Clément X imagina de le mettre sous la protection de la religion, qui pouvait d'ailleurs revendiquer ce monument comme sien, à cause des Martyrs dont le sang y avait coulé. Il éleva quatorze oratoires autour de l'arène, pour qu'on y fît les pieux exercices du chemin de la croix, et une chapelle de Notre-Dame-de-la-Pitié, dans une galerie vers le nord-est. Une croix de bois est plantée au milieu ; l'effet de ce monument si simple mais si auguste, au centre de l'amphithéâtre où tant de héros de la foi moururent pour Jésus crucifié, produisait toujours sur moi une nouvelle et plus vive impression. — De nos jours, les papes ont encore travaillé à la conservation du Colisée. Pie VII et Léon XII ont élevé les deux immenses contreforts qui soutiennent les masses extérieures, dont les nombreuses lézardes annonçaient la chute imminente. En 1811 et 1812, les Français avaient enlevé les décombres qui étaient amoncelés dans l'arène et au pied de l'édifice. Ainsi appuyé et entretenu, il pourra subsister encore pendant bien longtemps.

Ce qui dut beaucoup contribuer aussi à sa destruction, c'est que les Goths enlevèrent les crampons de bronze qui liaient les pierres : de là viennent ces trous que vous remarquez partout au dehors, et vous pouvez encore juger par là quelle solidité les Romains avaient donnée à leur ouvrage.

Le Colisée est ainsi appelé d'une statue colossale de Néron que l'empereur Adrien fit transporter devant l'entrée. Cette statue de bronze avait été exécutée par le célèbre sculpteur Xénodore et le tyran se l'était érigée à lui-même dans le vestibule de sa maison dorée, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'église de Sainte-Françoise Ce-

pendant Nibby assure que Béda, écrivain du VIIIe siècle, est le premier qui ait donné à l'amphithéâtre ce nom de *Colossée*, à cause de sa grandeur. Il fut bâti au milieu de l'ancienne Rome, à la place de l'étang des jardins de Néron. Il a 1641 pieds de circonférence et 157 de hauteur. (1) La longueur de l'arène est de 285, sur 182 de largeur et 748 de tour. On dit qu'il contenait 87,000 spectateurs assis sur les trois *précinctions* de gradins et 24,000 debout sur les galeries qui régnaient autour de l'édifice dans sa partie supérieure (2). Les grands personnages, les prêtres et les vestales étaient placés sur le Podium, plate-forme du mur d'enceinte de l'arène; quels spectacles pour de jeunes vierges!

Douze mille Juifs, prisonniers de Vespasien, furent employés par cet empereur à la construction de son amphithéâtre : leurs ancêtres avaient été contraints de travailler aux monuments de l'Égypte ! Titus acheva l'œuvre de son père. Il en célébra la dédicace par des jeux qui durent cent jours . cinq mille bêtes féroces et trois mille gladiateurs périrent dans ces horribles fêtes d'un peuple qu'on a tant vanté.

« Un jour, dit M. de la Gournerie, un chrétien venu de l'Orient voulut assister aux combats des gladiateurs. Il prend place sur les degrés; les victimes s'avancent au bruit des acclamations de la foule; mais à peine la lutte a-t-elle commencé que le chrétien se lève : loin d'ici ces sacrifices impies! s'écrie-t-il, loin d'ici ces superstitions idolâtres! — Et s'élançant dans l'arène, il interpelle de

(1) Les auteurs que nous suivons pour les mesures comptent par pieds romains. Or, le pied romain a presque un pouce de moins que le nôtre. La palme, autre mesure romaine, équivaut à neuf pouces et cinq lignes de notre ancien pied. Depuis 1820, le gouvernement pontifical a adopté le mètre français, qui est appelé *Canna architettonica*.

(2) Il faut monter à cette partie supérieure pour bien juger l'ensemble des immenses proportions du Colisée.

toute l'énergie de son âme les combattants et les spectateurs. Le peuple étonné hésite, puis il reprend ses instincts féroces, il se précipite sur le saint, qui périt sous ses coups. »

C'était le premier janvier 404. Les édits des empereurs, depuis Constantin, n'avaient pu entièrement abolir ces jeux barbares. A la suite de ce meurtre de saint Télémaque, ou Almaque, dont on célèbre la fête le 1er janvier, l'empereur Honorius prit des mesures si sévères que les combats de gladiateurs furent définitivement proscrits. Ainsi, le sang d'un martyr est le dernier qui ait rougi cette arène si impure et si sainte tout à la fois.

Ici, nous n'avons pas besoin de recourir aux sublimes fictions du chantre d'Eudore et de Cymodocée. Au milieu de tant de martyrs, nous voyons paraître l'admirable disciple de saint Jean l'Évangéliste, Ignace, évêque d'Antioche, qui s'estime si heureux de mourir pour Jésus-Christ, qui supplie les fidèles de ne point chercher à le sauver, qui excite les bêtes pour ne pas échapper à l'horrible supplice. C'est là, au milieu de l'amphithéâtre, qu'il faudrait lire sa lettre, *unique dans son genre*, dit un écrivain, cette lettre qu'il adressa de Smyrne aux chrétiens de Rome, pour qu'elle le précédât, pour que les fidèles ne s'employassent pas à obtenir sa grâce de Trajan. Le grand et généreux Pontife vit réaliser le plus ardent de tous ses vœux, et son sang aurait suffi pour sanctifier l'arène, quand même tant d'autres saints n'y auraient pas été immolés. Avec quel respect n'avons-nous pas baisé le pied de la croix qui s'élève au milieu de cette terre sacrée ! Le catalogue de ces glorieux confesseurs de la foi est placé à l'entrée de la chapelle de Notre-Dame, qui est confiée aux Franciscains Tous les vendredis de l'année, un de ces religieux vient faire les stations, avec des pénitents de la confrérie du Gonfalon, etablie par saint Bonaventure, et il prêche ensuite, debout sur les marches d'un oratoire. Celui que j'ai entendu avait la parole et la

figure d'un saint. Eh ! qui ne serait pas touché d'entendre prêcher en ce lieu sur la passion du Sauveur, ou sur le dévouement des martyrs ? Nous aimions à y retourner, et ce n'était pas seulement pour jouir de l'effet du clair de lune sur ces ruines gigantesques que nous restions là quelquefois jusqu'à la nuit.

Dans le moyen-âge, le Colisée servit de citadelle aux Frangipani, ainsi nommés parce qu'un de leurs ancêtres avait distribué d'abondantes aumônes pendant une disette. Ils en furent chassés par les Annibaldi, et ils se retirèrent dans le royaume de Naples. Ces familles sont éteintes. D'autres occupèrent aussi des monuments antiques, où elles se fortifièrent pendant les guerres civiles. Les Cajetani étaient établis au tombeau de Cœcilia Metella. Les Colonne, toujours rivaux des Orsini, tenaient le Mausolée d'Auguste et les rochers de Palestrine. Les Conti, comtes de Segni, avaient plusieurs maisons fortifiées ; il en reste une tour qui porte leur nom. Les Savelli, fixés d'abord sur le mont Aventin, s'emparèrent du théâtre de Marcellus.

Toutes ces grandes maisons ont fourni des papes à l'Église ; mais il est aussi beaucoup de papes à qui elles firent des guerres fréquentes et acharnées. Aujourd'hui, il reste des Colonna et des Orsini, toujours grands seigneurs, mais seigneurs pacifiques ; un prince Orsini est en ce moment sénateur de Rome. C'est peut-être le souvenir de ces luttes terribles qui a fait que les papes, parvenus à la toute-puissance, n'ont plus voulu confier aucun emploi important aux membres laïques d'une grande maison ; car la dignité de Sénateur n'est guère qu'une dignité honorifique. (1)

(1) Il est mort tout récemment au Pont-Saint-Esprit le dernier rejeton d'une famille de Savelli, établie depuis des siècles dans le Comtat-Venaissin. C'était, dit-on, une branche de cette maison qui donna à l'Église les papes Hono-

En arrivant de l'arc de Titus au Colisée, et à gauche de l'arc de Constantin, on rencontre une fontaine ruinée qui était plus particulièrement destinée aux *Ludoniens* de l'amphithéâtre : ils y allaient boire, se rafraîchir et se laver. Elle était appelée *Meta sudans*, parcequ'elle était faite en forme de borne : Domitien l'avait revêtue de beaux marbres. Sénèque avait sa maison sur cette place.

ÉGLISE DE SAINT-CLÉMENT.

Prenant la longue rue qui conduit à Saint-Jean-de-Latran, nous entrerons dans une église qui conserve les restes précieux du martyr saint Ignace. Le pèlerin qui sort du Colisée est heureux de trouver si près de là les reliques de la plus illustre victime qui succomba dans l'arène ; il aime encore à penser que les églises et les hôpitaux de ce quartier s'élèvent auprès des ruines d'un monument destiné à des jeux féroces, jeux que les prêtres, les vestales et les philosophes du paganisme autorisaient de leur présence, et que le christianisme a proscrits

En avançant, nous trouvons à gauche une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Lorette et un hospice de convalescence qui fut fondé par le père Ange, de l'ordre des Carmes. Il est inutile de s'y arrêter. D'ailleurs, il faut voir avant midi les églises qui ne sont pas comptées au nombre des basiliques : ces dernières seules sont toujours ouvertes; les églises paroissiales s'ouvrent de nouveau vers les cinq heures du soir, et toutes les autres sont fermées à midi pour toute la journée.

rius III et Honorius IV. Le département de Vaucluse possède encore bien des familles dont les noms annoncent une origine italienne. Ce fait nous est expliqué par le séjour des papes à Avignon.

Il y a une branche des Colonna à Naples. Il ne reste de ceux de Rome qu'un ecclésiastique et la femme du prince Torlonia.

L'église de Saint-Clément, où repose le pape martyr de ce nom, avec saint Ignace et saint Cyrille, apôtre des Slaves, a été bâtie sur l'emplacement de la maison du disciple et troisième successeur de saint Pierre, qui y reçut et y logea saint Barnabé. Elle est une des plus anciennes, et l'une des plus curieuses pour l'archéologue, quoiqu'on y ait fait certains embellissements dans le goût moderne. On y reconnaît l'atrium des catéchumènes, le chœur des chantres entouré d'une balustrade de marbre; les ambons, pour la lecture de l'épître et de l'évangile, sont des chaires de marbre d'un travail remarquable; sous l'autel, au milieu du sanctuaire, est la confession avec les ossements des martyrs, et au dessus, s'élève le baldaquin ou *ciborium;* dans le fond de l'abside, sont deux rangs de siéges de marbre grec pour les prêtres, et au milieu de ces siéges, on voit la chaire épiscopale qui a dû servir au pape saint Zozime, l'an 417, lorsqu'il tint un concile dans cette église pour juger Cœlestius, disciple de Pélage. Il est peut-être utile de faire observer ici que le siége d'un évêque au fond d'une basilique dominait toute l'assemblée; car le maître autel n'était dans le principe qu'une table de marbre et les colonnes du baldaquin ne gênaient pas trop la vue. Nous retrouverons les mêmes dispositions dans quelques autres églises qui rappellent encore les temps primitifs. Ici, nous remarquerons encore la mosaïque de la voûte, qui est du XIIIe siècle; le tombeau du cardinal Rovarella, ouvrage du XVe siècle et d'une très-belle exécution; les fresques du grand peintre Masaccio, qui a représenté dans la première chapelle à gauche le martyre de sainte Catherine et le crucifiement du Sauveur.

Le pape saint Clément avait été exile et martyrisé dans la Chersonèse, au-delà du Pont-Euxin. Saint Cyrille, qui combattit Photius à Constantinople, sous le nom de Constantin le philosophe, et qui devint ensuite l'apôtre des Slaves, prit à Cherson les reliques du saint Pontife et les porta à Rome. Pendant un de ses voyages, il mourut dans la capitale du monde chrétien et son corps fut placé à

côté de celui de saint Clement qu'il avait apporté de l'Asie. Cet honneur lui était bien dû. Les Russes catholiques doivent bien prier pour leur patrie, devant ce tombeau d'un de leurs apôtres, qui inventa l'alphabet Slavon et qui apprit à leurs pères les éléments de la religion chrétienne. Prions là aussi pour les malheureux Polonais ! Prions même pour ce tyran du XIXe siècle qui, joignant l'hypocrisie à la cruauté, force les catholiques de ses états à embrasser le schisme, *pour les délivrer*, dit-il, *du joug tyrannique de Rome!....* Quand il visita le Colisée, en 1845, on aurait dû le conduire de ce lieu arrosé du sang des martyrs jusqu'au tombeau de l'apôtre des Slaves. Il aurait sans doute compris !

De l'autre côté de la rue est l'église des Quatre Couronnés, c'est-à-dire, de quatre frères qui furent mis à mort le même jour sous la persécution de Dioclétien. Ils avaient été ensevelis dans les catacombes de la voie Labicane : on les transporta ensuite dans cette église, dont saint Grégoire-le Grand a parlé. On célèbre leur fête le 8 novembre.

Nous reviendrons sur le mont Cœlius, vers d'autres monuments qui sont sur la droite de la rue qui nous conduit à Saint-Jean.

PLACE, PALAIS ET BASILIQUE DE SAINT-JEAN.

A l'entrée de la place du Latran, vous rencontrez deux hôpitaux qui appartiennent à la basilique. La procession du dimanche de la fête-Dieu, à laquelle assiste le souverain Pontife avec le sacré collége, passe dans cette longue et belle salle que vous voyez à droite, au rez-de-chaussée; les malades sont dans leurs lits, qui sont ornés de draperies et de fleurs pour cette circonstance : ils sont heureux ce jour là ! Au nord du palais est la belle villa Justiniani, appartenant aujourd'hui à la veuve du prince Wolkonski.

Au fond de la place, qui est très-vaste, s'élèvent le pa-

lais et la basilique, édifices majestueux, mais dont l'apparence toute moderne contraste singulièrement avec l'antiquité de leur première origine. Les regards se portent d'abord sur l'obélisque, le plus haut de tous les obélisques connus, mais malheureusement cassé en trois pièces par les Goths. Il est de granit rouge et chargé d'hiéroglyphes ; sa hauteur est d'environ cent pieds, sans la base et le piédestal. Constantin le fit venir d'Égypte sur un vaisseau de trois cents rameurs ; mais son fils Constance acheva l'entreprise et en décora le grand cirque. Les Goths l'ayant abattu, il resta couché sous un amas de ruines, jusqu'à ce que Sixte V le fit déterrer et transporter sur la place de Saint-Jean, ce qui fut exécuté par le chevalier Fontana, l'an 1583. (1)

LE PALAIS.

On l'a dit avec raison, ce Plautius Lateranus qui fut égorgé dans la prison obscure des esclaves, pour avoir trempé dans le complot de Pison contre Néron, ne se doutait pas certainement de la célébrité qui serait attachée à son nom dans la suite des siècles. Il pouvait encore moins soupçonner d'où lui viendrait cette célébrité, et les quelques mots de Tacite à son sujet ne la lui auraient pas donnée sans doute.

Son palais fut réuni au domaine impérial, et Constantin le possédait quand il eut la pensée d'élever tout auprès

(1) Les obélisques sont de trois époques, des Pharaons, des Ptolémées et des Romains. Ceux de Latran, de la place du Peuple et de Monte-Citorio sont certainement de la première époque, à en juger par le dessin, par le sujet des inscriptions et par les noms qu'on y lit. Champollion et Rosellini de Pise l'ont prouvé. Ainsi, ces trois obélisques sont de l'antiquité la plus reculée. Un religieux barnabite, savant orientaliste, vient de faire paraître un ouvrage sur les obélisques de Rome.

une somptueuse basilique : il le donna au pape saint Sylvestre quand la basilique fut achevée, et ce palais fut depuis lors la résidence habituelle des souverains pontifes jusqu'au XIVe siècle. Il fut consumé par un incendie du temps de Clément V, qui s'était établi à Avignon. Grégoire XI ayant reporté le Saint-Siége à Rome, se fixa au Vatican. Cependant Sixte-Quint jugea plus tard que les papes devaient avoir une habitation près d'une église qui était la métropole de Rome et de l'univers. Il fit donc construire le palais actuel sur le plan que lui présenta le célèbre Fontana; mais sa situation à l'extrémité de la ville et d'un quartier aujourd'hui désert le rendit inutile. Innocent XII en avait fait un conservatoire de filles employées à des ouvrages de laine : Pie VI les transféra à l'hospice Saint-Michel. Grégoire XVI a commencé à y établir un musée ; car on ne sait plus où placer les objets d'art et d'antiquité que les fouilles ou les dons particuliers amènent sans cesse, quoique le pape ait récemment ordonné de laisser en leur place toutes les choses curieuses qu'on découvrira désormais, lorsqu'elles pourront y être laissées sans péril. Ce savant pontife, si actif encore pour son âge, déploie beaucoup de zèle pour orner et pour enrichir ce musée du Latran. Les amateurs ne manquent pas d'y aller admirer les frises historiques que l'illustre Torwaldsen a sculptées avec tant de perfection.

C'est quelque chose de bien imposant que cette réunion de monuments augustes et célèbres au milieu du silence solennel de ce quartier de la ville sainte. Cependant, l'antiquaire chrétien regrette vivement ceux qu'ils ont remplacés. Que ne donnerait-il pas pour voir reparaître tout-à-coup cette ancienne demeure de tant de Pontifes illustres, cette grande salle où se sont tenus tant de conciles, cet amas de bâtiments irréguliers qui rappelleraient tant de souvenirs et de pieux usages ? De tout cela, il ne reste plus rien que quelques vestiges à la basilique et au saint Escalier, et les livres dans lesquels M. Gerbet a puisé

des détails intéressants, qu'on peut lire dans le premier volume de son Esquisse de Rome chrétienne. Vous trouverez dans ce livre que l'ancien palais, ou patriarcat, était moins régulier, mais plus vaste qu'il ne l'est aujourd'hui. Vers l'occident, du côté de l'obélisque, était le plus ancien portique, sous lequel on distribuait chaque jour des aumônes à plus de cent pauvres. Sur la droite, était la basilique du pape Zacharie, où les souverains Pontifes célébraient la scène le jeudi-saint avec les cardinaux. Une chapelle, dont on attribue la construction à saint Grégoire, conduisait à une autre chapelle appelée *Sancta Sanctorum*, qui fait partie maintenant de l'édifice du saint Escalier. On y conserve encore le portrait du Christ représenté à l'âge de 33 ans, et cette image est vénérée depuis un temps immémorial. Au milieu de cette masse de bâtiments était la grande salle appelée Cour du Concile Là étaient les trois portes de marbre qu'on a transportées à la Scala Santa : selon la tradition, elles auraient été enlevées du palais de Pilate à Jérusalem, comme l'escalier même.

La basilique, dans laquelle se sont réunis cinq conciles généraux, fut autrefois plus riche encore qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il n'est donc pas surprenant que ses ornements d'or et d'argent aient tenté plusieurs fois la cupidité des barbares. Outre les vases sacrés, qui étaient d'un grand prix, il y avait quantité d'autels, de colonnes, et de portes revêtus de lames d'argent ou de bronze doré. La description donnée par la Chronique Pontificale, *Liber Pontificalis, in Sylvestrum*, description que j'ai trouvée dans les œuvres de Dom Guéranger, entre dans de longs détails sur ces richesses qui étaient vraiment prodigieuses, car on y voit que Constantin revêtit l'abside d'or pur et qu'il en garnit la partie supérieure d'argent battu. Aussi fut-elle appelée dans le principe *basilica aurea*, basilique d'or; mais c'était comme un nom populaire : car elle fut d'abord dédiée au Sauveur, d'où vient que les antiphonai-

res romains désignent la fête de la dédicace des églises sous le titre primitif de celle de Latran, qui est la *mère et la tête* de toutes les autres. Au VIIe siècle, elle fut en outre dédiée à saint Jean-Baptiste et à saint Jean l'Évangéliste, *de manière que Jésus fut placé entre son précurseur et son disciple bien-aimé.* Sa prééminence lui vint de ce qu'elle fut le plus beau monument élevé au vrai Dieu lors du triomphe du christianisme, et de ce que le pape saint Sylvestre en fit sa cathédrale, près de laquelle il résida. Le respect de ces souvenirs lui a toujours conservé le premier rang, même après que les souverains pontifes eurent fixé leur demeure auprès de saint Pierre. Vous remarquerez, par exemple, que le chapitre de Saint-Jean occupe la place d'honneur à la procession générale de la fête-Dieu. Chaque nouveau pape va en prendre possession au commencement de son règne ; il est accompagné d'un cortége magnifique, longuement décrit dans *le voyage* du père de Géramb à Rome, et à son passage devant le Capitole, il reçoit les hommages du sénateur, qui lui jure obéissance et fidélité au nom de la ville.

Le catholicisme tend toujours à conserver les images de sa perpétuité et le culte des souvenirs. Ainsi, l'on doit rendre hommage à la sagesse éclairée des archevêques d'Avignon, qui ont voulu conserver à Notre-Dame-des-Doms son titre et sa destination d'église métropolitaine, bien qu'elle soit isolée sur un rocher et d'un accès difficile pendant les mauvais temps.

Pour nous arrêter au moins à un fait qui rappelle plus vivement les anciennes splendeurs d'une basilique et d'un palais qui sont aujourd'hui si peu animés, excepté le dimanche dans l'octave de la fête-Dieu et le jour de l'Ascension, reportons nous au temps des croisades. C'est de là que partirent le plus souvent ces pressantes invitations qui remuaient l'Europe entière et qui précipitaient tant de princes et de peuples sur les rivages de l'Orient. Sous Innocent III, toute la chrétienté se trouva repré-

sentée dans la noble basilique. Il y avait dans l'assemblée les patriarches de Constantinople et de Jérusalem; ceux d'Antioche et d'Alexandrie étaient là par leurs délégués; 71 métropolitains, 412 evêques et les envoyés des absents, 800 abbés et prieurs, les ambassadeurs des rois chrétiens, se rangèrent autour du pape dans l'abside et dans les nefs croisées. Parmi les objets de l'ancienne basilique qui ont survécu à sa ruine, on remarque, dans le cloître, la chaire de marbre d'Innocent III. La mosaïque du Sauveur, au dessus du chœur de l'église, l'antique crucifix de bois qui est sur l'autel du portique semi-circulaire édifié par saint-Léon, les statues de saint Pierre et de saint Paul qui sont aux côtés de cet autel, ont assisté à ce nombreux et vénérable concile.

L'édifice octangulaire que vous voyez à droite est le beau baptistère de Constantin; mais il a été restauré dans la même forme par plusieurs papes et l'on y a fait encore de nouvelles restaurations en 1825. Sous une coupole soutenue par deux rangs de colonnes superposés est l'urne antique de basalte qui sert de fonts baptismaux. Entre ces colonnes de porphyre et de marbre blanc, on admire huit tableaux d'André Sacchi; les fresques des murs ont été peintes par de grands maîtres. Dans la chapelle à droite, la statue en bronze de saint Jean-Baptiste est une bonne copie de celle de Donatello, ce même statuaire dont nous avons vu les chefs-d'œuvres à Florence : celle de saint Jean l'Évangéliste, de l'autre côté, a été modelée par Jean della Porta. Je ne parle pas des autres colonnes de porphyre et d'albâtre oriental qui décorent ce magnifique baptistère, dans lequel on administre le baptême aux adultes, le samedi-saint.

LA BASILIQUE MODERNE. (1)

Depuis Urbain V jusqu'à Clément XII, plusieurs papes

(1) On a publié divers ouvrages importants sur les principa-

ont concouru à la réédification de cette basilique, dont l'aspect extérieur rappelle celui de Sainte-Marie-Majeure. Elle a aussi deux façades. Entrons par la principale, qui est tournée du côté de la basilique de Sainte-Croix et qui contient le balcon d'où le pape donne sa bénédiction solennelle ; il vaut mieux entrer dans une église par la porte de la grande nef, surtout quand cette église est belle et vaste comme Saint-Jean-de-Latran.

Un large perron conduit au majestueux portique construit par Borromini, cet architecte qui se tua d'un coup d'épée, ne pouvant supporter que les papes et le public lui préférassent Bernini son rival, ou plutôt son maître. Onze statues colossales, placées sur la balustrade de l'entablement, terminent cette grande façade, d'ordre composite. Quatre colonnes de granit portent l'arc du balcon papal ; vingt-quatre pilastres de marbre décorent le portique inférieur, au fond duquel est la statue de Constantin, découverte dans ses thermes et convenablement placée à l'entrée de la basilique, qui fut appelée aussi Constantinienne. On remarque une autre statue sous le portique de la façade latérale : c'est celle de notre Henri IV, bienfaiteur particulier de Saint-Jean-de-Latran, dont les rois de France furent chanoines titulaires. La grande porte de bronze a été enlevée de l'église Saint-Adrien, au Forum.

Nous nous arrêtâmes devant l'inscription, *Ecclesia urbis et orbis mater et caput*, mère et maîtresse de toutes les eglises de la ville et de l'univers. Nous contemplions avec une sorte d'extase ce centre unique de la religion

les basiliques de Rome. Citons, parmi ces derniers, ceux de M. l'abbé Pascal et de M. Théodore de Bussière. Nous suivons, pour decrire les statues, les œuvres d'art, les colonnes, etc. les itinaires de Vasi et de Nibby. Les anciennes éditions de Vasi sont plus complètes, mais moins exactes aujourd'hui que celles de Nibby, corrigées encore en 1842. Il faut consulter ces deux auteurs si l'on veut s'arrêter à toutes les ruines antiques.

une et universelle, de la société la plus nombreuse qui a été et qui sera toujours unie dans le même symbole. Il y a plus de quinze cents ans que la basilique *existe*. Depuis sa fondation, que d'églises ont été bâties, considérant celle-ci comme leur mère! Il s'en construit encore partout, jusque dans l'Océanie, et ces églises de toutes les contrées, de tous les styles, simples ou magnifiques, reconnaissent leur métropole dans la métropole de la ville éternelle. Et celles des hérétiques et des schismatiques sont des filles perdues, dispersées, isolées, qui n'ont point de mère, et qui chercheraient en vain un point de réunion. Oh! le voyageur même qui n'est pas catholique doit faire de graves réflexions en arrivant ici! S'il n'est point trop dominé par la haine, ni seulement par les préjugés, il se sentira profondément ébranlé dans sa croyance, en supposant toutefois qu'il en ait véritablement une.

En pénétrant dans la basilique, on est frappé de sa majesté et de sa magnificence. Elle est à cinq nefs; avec des chapelles tout autour, un large tranceps qui forme la croix latine, et une allée qui tourne derrière l'abside. Le plafond, merveilleusement doré et sculpté, est le plus somptueux qu'on puisse voir. En face et à l'extrémité de la grande nef, l'œil rencontre aussitôt l'autel papal, surmonté d'un grand baldaquin gothique, qui forme un immense tabernacle où sont, parmi d'autres reliques insignes, les têtes de saint Pierre et de saint Paul. Avançons! Au-devant du maître autel est le tombeau de bronze de Martin V. L'arc qui sépare le chœur de la nef, et qu'on appelle dans toutes les églises l'arc triomphal, est ici remarquable par les deux superbes colonnes de granit rouge qui le supportent; elles sont hautes de 31 pieds, et d'une seule pièce. Le maître-autel renferme un autel de bois sur lequel saint Pierre a offert le saint sacrifice; on peut le voir en partie; il est revêtu d'un authentique, doublement précieux, car il est de la main de saint Sylvestre. Les marches sont du côté de l'abside, comme dans les autres

grandes basiliques, en sorte que l'officiant a la face tournée vers le peuple. Le tabernacle dont nous venons de parler tout à l'heure s'élève très-haut sur quatre colonnes de granit : il est de marbre de Paros, de forme gothique, à quatre faces pyramidales et ornées de fleurons. La tête de saint Pancrace y est conservée avec celles des saints apôtres. Les bustes d'argent qui renferment celles-ci ont été donnés par Urbain V ; sur la poitrine de chacun des deux est une fleur de lis en diamants, présent du roi de France Charles V ; ces reliquaires coutèrent 30 mille florins d'or.

Je ne puis exprimer les émotions que j'ai éprouvées devant cet autel, principalement le dimanche de la Fête-Dieu, au retour de la procession, quand les cardinaux l'entouraient, au milieu des flots de lumière et d'encens et de l'harmonie des chants accompagnés de l'orgue. Pieux souvenirs de Rome ! Je vous porte dans mon cœur, et vous ne vous effacerez jamais ! Que d'autres répètent que la foi s'affaiblit en ces lieux, puisque j'ai tant éprouvé le contraire ! Et que m'importe ce que la plupart des étrangers disent des Romains, si je cherche avant tout à voir Rome, à visiter ses autels, ses reliques et ses saints tombeaux ; si j'y rencontre partout des monuments qui parlent fortement à mon esprit et à mon cœur, si je dois sortir de ses murs encore plus croyant et avec un désir plus vivement senti d'être fidèle à la grâce divine ! oui, qu'importent de vains arguments ? Vous pourriez le demander à d'autres qui sont repartis meilleurs que moi et qui étaient pires à leur arrivée.

Retournons maintenant vers l'entrée, pour faire le tour des chapelles. Je ne décrirai pas minutieusement tous les objets d'art ou d'antiquité, toutes les colonnes précieuses, les peintures des voûtes, dont j'ai tâché de donner une idée générale dans le chapitre des *églises ;* le voyageur verra tout cela, dont le détail fatiguerait inutilement le lecteur ; mais je m'arrêterai plus longuement devant les

chapelles qui sont hors de ligne par une plus étonnante magnificence. Ici précisément, la première de la nef latérale à gauche est une des plus somptueuses de Rome ; c'est la chapelle Corsini. Elle fut construite par Clément XII en l'honneur de saint André Corsini, un saint de sa famille, dont nous avons vénéré les reliques dans l'église des Carmes, à Florence. Alexandre Galilei en fut l'architecte. Elle est d'ordre corinthien, et ornée des marbres les plus rares et les plus précieux. Sur l'autel, entre deux superbes colonnes de vert antique et dans un cadre de bronze doré, est le tableau du saint en mosaïque, copié de celui du Guide qui est au palais Barberini. Les statues de l'innocence et de la pénitence ornent le fronton du rétable. Plus haut, un bas-relief représente saint André défendant les Florentins à la bataille d'Anghieri. Du côté de l'évangile est le tombeau de Clément XII, dont le corps est dans l'urne antique de porphyre qui se voyait auparavant au Panthéon et où l'on croit que les cendres d'Agrippa furent contenues. (1) La statue de bronze du Pontife est au milieu de deux autres qui sont des figures symboliques. Vis-à-vis est le tombeau d'un cardinal Corsini, oncle de Clément XII ; il est aussi décoré de belles statues. On admire encore dans la chapelle les quatre statues des vertus cardinales et des bas-reliefs, ouvrages d'artistes habiles : la coupole est dorée ; le pavé se compose de marbres choisis ; la grille est d'un travail remarquable et la sacristie particulière est très-riche en ornements. Les Corsini ont leur sépulture dans le souterrain.

Le Christ de marbre de la troisième chapelle est d'Etienne Maderno.

Au fond du tranceps, à gauche, brille de tout son

(1) Rome a conservé une quantité étonnante de ces grandes urnes antiques, dont je ne puis mieux dépeindre la forme qu'en les comparant à une baignoire qui serait aussi large et aussi haute aux pieds qu'à la tête. Il y en a d'une matière précieuse et d'une prodigieuse dimension.

éclat la superbe chapelle du saint Sacrement, un de ces monuments d'un prix inestimable qu'on ne rencontre guère qu'à Rome. Ces quatre grandes colonnes de bronze doré, d'ordre composite et cannelées, qui supportent un entablement et un fronton de la même matière, ont une origine sur laquelle les savants n'ont pas fini encore de disputer. Selon les uns, ce sont les colonnes qu'Auguste fit couler après la victoire d'Actium avec le bronze des proues des vaisseaux égyptiens, pour les placer dans le temple de Jupiter Capitolin : d'autres ont pensé qu'elles furent apportées du temple de Jérusalem par Titus, et cette dernière opinion paraîtrait moins probable. Le tabernacle est composé de pierres précieuses qui simulent un édifice taillé en bossages ; il est accompagné de deux anges de bronze doré. Le beau tableau de l'Ascension est du chevalier d'Arpin, enterré derrière le chœur avec un autre peintre célèbre, André Sacchi. Les belles peintures abondent ici comme les belles statues. Il y a huit anges de marbre blanc, et quatre personnages de l'ancien testament, Élie, Moïse, Aaron et Melchisédech, par des artistes distingués. En se plaçant à un angle de cette chapelle, on jouit du coup d'œil imposant et magnifique que présentent les divers monuments, la décoration et le soffite de la nef transversale.

La chapelle du chœur du chapitre est remarquable par le tombeau de Philippe Colonna et de sa femme. Ce tombeau est tout entier de *pierre de touche*, marbre d'un noir poli qui ressemble à du jais ; les blocs de ce tombeau sont les plus gros qui soient connus. On distingue parmi les stalles celle qui est censée appartenir aux rois de France comme chanoines de Latran. La sacristie du chapitre est une belle chapelle ornée de peintures ; de là on passe au cloître, qui a été préservé de l'incendie du XIV siècle.

Les chanoines réguliers de saint Augustin desservaient anciennement la basilique. Après divers changements, Sixte V finit par les établir irrévocablement à l'église de

Sainte-Marie-de-la-Paix, où ils conservèrent le titre honoraire de chanoine de Latran. Leur ancien cloître ressemble beaucoup à celui de Saint-Paul-hors-des-murs ; sa forme (et quelquefois le style) me rappela encore celui de saint Trophime d'Arles. Les doubles arcs sont portés sur des colonnettes rondes, octogones, torses, incrustées de mosaïques ; l'entablement est pareillement couvert de ces mosaïques, dont certaines parties sont dorées. Rien n'est joli comme ces colonnettes et ces incrustations. On parle aujourd'hui à Paris de revenir à ce genre d'ornementation par l'émail imitant des mosaïques très-variées, et les nouveaux procédés peuvent conduire cette fabrication des émaux à une grande perfection dont les effets seraient vraiment merveilleux. En lisant les cahiers publiés par le comité des monuments historiques, je vois qu'on serait dans l'intention d'appliquer ce système au dôme des Invalides : au lieu de le redorer, ce qui nécessite une énorme dépense qui revient trop souvent, on le couvrirait de faïence dont les pièces seraient parfaitement rapportées, de manière qu'on en composerait de grands dessins et qu'elles simuleraient les marbres, l'agate, le lapis, les brèches et les matières les plus précieuses des églises de Rome et de l'Italie. Nos églises sont si pauvres ! Par ce moyen elles le paraîtraient beaucoup moins.

Les galeries du cloître contiennent beaucoup d'objets curieux, parmi lesquels est la chaire d'Innocent III, dont nous avons fait mention. D'autres antiquités amènent ici une observation importante. On vous montrera une colonne de marbre qui se fendit au moment où le Sauveur expira ; deux autres colonnes de la maison de Pilate auxquelles on suspendait des bannières pour annoncer une sentence de mort ; la partie supérieure du puits de Jacob, près duquel Notre-Seigneur parla à la Samaritaine ; la mesure de la taille de Jésus-Christ représentée par deux pierres larges et minces, dont l'une repose sur le pavé tandis que l'autre est portée horizontalement au-dessus, à une

hauteur de 5 pieds 8 pouces. Ces objets avaient été placés d'abord dans la basilique, seulement comme objets curieux, mais des chrétiens trop simples s'étant mis à les révérer comme des monuments sacrés, les papes les firent transporter dans le cloître. Benoît XIV, selon ce que nous dit un sacristain, fit également disparaître de l'église de Saint-Jean-de-Latran toutes les reliques dont on n'avait pu sauver les titres authentiques lors de l'incendie. Il s'ensuit donc que nous devons croire à l'authenticité des saints monuments que l'illustre pontife, d'un esprit si ferme et si éclairé, a laissés exposés à la vénération des fidèles. Certes, ils se trompent bien, ceux qui s'imaginent que les Papes et les évêques admettent légèrement, ou par complaisance, l'authenticité des reliques et des choses saintes. bien des personnes pieuses conservent de ces objets réputés sacrés, sans avoir pu obtenir une signature favorable des supérieurs ecclésiastiques, à qui le concile de Trente, après tant d'autres conciles, recommande à cet égard la plus grande réserve et même la plus prudente sévérité.

Le portique qui tourne autour de l'abside date du cinquième siècle. Construit d'abord par saint Léon le grand, il a subi divers changements qui lui ont enlevé son premier caractère. C'est à l'entrée, du côte de l'évangile, qu'on trouve un des monuments les plus sacrés de l'antiquité chrétienne, la table sur laquelle notre divin Sauveur institua le sacrement de l'Eucharistie. Elle est placée debout, pliée en deux parts égales, et placée derrière un grand vitrage. Des lampes d'argent brûlent sans cesse devant cette inestimable relique. C'est donc là, s'écrie le pieux pèlerin, que Jésus donna un si mystérieux témoignage de son amour à ceux qu'*il aima jusqu'à la fin !* C'est donc là que commença ce sacrement si peu compris *des cœurs étroits et des entrailles resserrées*, selon les expressions de Bossuet ! Et depuis ce premier sacrifice, des millons de sacrifices ont été offerts au vrai Dieu dans

toutes les parties du monde, comme le Sauveur l'avait prédit, et quand le dernier autel catholique tombera, l'univers tombera avec lui : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem seculi.*

Remarquons maintenant au fond du chœur une grande mosaïque, sur laquelle nous pourrons étudier le symbolisme primitif des images chrétiennes. Elle a été retouchée au XIIIe siècle, par ordre de Nicolas IV; mais on a laissé intacte la figure du Christ, qui date de la première construction de la basilique. Dans cette vaste composition, la ville sainte, ou peut-être l'Église chrétienne, repose sous la croix diamantée, c'est-à-dire, glorieuse; un ange en garde la porte; une palme et un phénix entourent la croix, comme la victoire et la résurrection. La colombe (du Saint-Esprit) verse d'en haut des eaux qui forment une fontaine au pied de la croix; de là elles se répandent pour figurer les quatre fleuves du Paradis terrestre, et des brebis avec des cerfs viennent s'y désaltérer.

La chapelle qui est près de l'orgue a été peinte par Nicolas de Pezaro. Les colonnes qui supportent la tribune de l'orgue, placé au fond du bras droit de la croix latine, sont les plus belles qui existent en jaune antique, marbre déjà si precieux et si rare ; elles ont, d'un seul jet, 48 palmes, ou 37 de nos pieds.

Descendant enfin dans la nef latérale, après la porte qui ouvre dans le palais, nous voyons la belle chapelle Massimi, bâtie par le grand architecte Jacques della Porta. Parmi les tombeaux de la nef, on remarque particulièrement celui d'Urbain VIII, au-dessus duquel est une fresque de Giotto. Plus bas, contre un pilier, est le célèbre portrait de Boniface VIII, par le même peintre : il était autrefois dans le palais.

Avant de sortir de la basilique, rappelons que le cardinal vicaire y fait les ordinations et que le Pape y assiste encore à la grand'messe, avec le Sacré Collége, le jour de la fête de Saint-Jean-Baptiste.

LE SAINT ESCALIER.

Ici, je crois devoir rappeler ce que j'ai si souvent fait observer relativement à cette timidité, à cette véritable faiblesse d'esprit, à ce respect humain qui empêchent certains voyageurs, même catholiques, de se montrer convaincus en présence des plus insignes reliques. Il en est qui n'osent pas monter à genoux le saint escalier, parce qu'ils doutent, disent-ils ! Mais pourquoi donc être si difficile à l'égard de ces pieux monuments, quand on l'est si peu pour des monuments profanes ? On admet sans hésiter que certaines colonnes viennent d'une ville de l'Asie ou de la Grèce, que les lions de telle fontaine ont été transportés de l'Égypte par tel empereur, et l'on ne veut pas croire que l'impératrice sainte Hélène ait enlevé l'escalier du prétoire de Pilate pour en enrichir la capitale du monde chrétien ! Est-ce la piété, ou la puissance, qui lui manquait ? Et lorsque son fils faisait venir à grands frais l'obélisque qui orne maintenant la place de Latran, quelle est l'obstacle qui l'aurait empêchée d'emporter des marches de marbre d'une contrée où elle laissait tant de monuments élevés par sa pieuse munificence ? Vraiment, cette manie d'incrédulité est inconcevable ; et de plus, elle est indigne, quand on songe à tous les caractères d'authenticité dont tant de saints et illustres pontifes ont revêtu le saint escalier.

Quant à ceux qui, quoique croyants, n'osent pas monter à genoux le saint escalier, je leur rappellerai que César triomphant monta ainsi les degrés du temple de Jupiter Capitolin. Faut-il donc demander aux païens des leçons de piété et d'humilité envers le vrai Dieu ? Hélas ! oui, trop souvent !...

Le *Saint-des-saints*, chapelle dont nous avons déjà dit un mot, le *Triclinium*, ou Cénacle de saint Léon III, avait échappé à l'incendie du vieux palais, ainsi

que la Scala Santa. Sixte-Quint ordonna à Dominique Fontana de construire devant ces édifices réunis un magnifique portique au milieu duquel les marches du prétoire de Pilate furent placées, avec quatre autres escaliers destinés au commun usage, ou plutôt à la décoration du monument. Le divin Sauveur ayant plusieurs fois touché ces degrés de ses pieds adorables, on conçoit la vénération des fidèles qui les montent à genoux. Tant de pèlerins y ont accompli cet acte de dévotion, auquel sont attachées des indulgences, que Clément XII se vit obligé de faire recouvrir l'escalier de planches de noyer, pour qu'il ne fut pas détruit à force d'être usé : ces planches, fixées seulement au-dessus n'empêchent pas de voir le marbre qui est blanc, et d'une qualité qui ne se trouve, dit-on, que dans l'Asie : du reste, cette dernière preuve, si elle était même irréfragable, m'importerait fort peu, ou du moins, elle ne me serait pas nécessaire après les autres.

Après avoir monté, on se trouve en face du Saint-des-saints : on ne peut y entrer sans une permission difficile à obtenir ; mais on voit assez bien l'intérieur en approchant de la grille. Au fond est l'image du Sauveur, haute de cinq pieds. Elle a toujours été en grande vénération à Rome. Une ancienne tradition porte qu'elle a été commencée par saint Luc et achevée par les anges. Je puis assurer un fait qui m'est personnel et que la vérité seule m'engage à raconter : la première fois que je montai le saint escalier, je n'avais pas encore entendu parler de ce tableau, ni de la tradition qui le concerne et cependant il me fit une vive impression dont je ne me rendais pas compte. L'un de mes compagnons de voyage m'assura qu'il en avait été aussi profondément touché.

Saint Léon III mit sous l'autel, dans une châsse de cyprès trois cassettes pleines de reliques, avec cette inscription *Sancta Sanctorum*. Il y a été ajouté d'autres reliques précieuses. Tout, dans cet endroit, dit Vasi, respire la vénération et le respect.

M. Gerbet a longuement parlé du Triclinium de saint Léon, qui est à gauche de ce sanctuaire. Les annales du VIIIe siècle font mention de celui du pape Zacharie, au même palais de Latran. Ce pontife y avait fait tracer une carte géographique du monde connu, afin que les vicaires de Jésus-Christ eussent, même pendant leurs repas, la pensée du vaste domaine qui était confié à leur sollicitude. Celui de Léon III surpassa les autres en grandeur et en magnificence ; il n'en reste que la tribune, ce rond-point que les anciens appelaient aussi tribune, ou abside, dans les églises, et que nous appelons le chœur, dans le langage ordinaire. On trouve là une grande et curieuse peinture en mosaïque. Saint Léon la fit exécuter après le couronnement de Charlemagne comme empereur d'occident, cérémonie qui eut lieu à Saint-Pierre le 13 décembre 800 ; il y voulut perpétuer le souvenir de la fondation du saint empire romain, des bienfaits de Charlemagne, et de l'union de la société spirituelle avec la société temporelle. Clément XII eut la malheureuse idée de démolir le Triclinium pour agrandir la place de la basilique, et c'est Benoît XIV qui a rétabli la précieuse mosaïque dans une nouvelle construction. Ce monument vient d'être encore restauré tout récemment, sous la direction de l'architecte Valadier et de Camuccini, le premier des peintres italiens de notre temps, qui vient de mourir, en 1844.

En janvier 1842, le baron de Bussière dit en passant devant la Scala santa avec M. Alphonse Ratisbonne : Salut, saint Escalier ! Voici un homme avec moi qui un jour vous montera à genoux. — Le jeune israélite se prit à rire aux éclats. — Peu de jour après, il remplissait cet acte de piété, en fondant en larmes de bonheur et de reconnaissance.

COLONNE TRAJANE.

Pourquoi finir ce chapitre par la description de cette colonne, qui est si loin de la basilique de saint-Jean-de-Latran ? C'est moins parce qu'on passe presque toujours devant elle en revenant des environs du Colisée au centre de la ville, que parce qu'elle a avec la basilique *Constantinienne* un rapport qui mérite d'être signalé. Si j'avais eu à Rome un *itinéraire* tel que je le conçois aujourd'hui, j'aurais connu le fait, et, voyageur chrétien, j'aurais vu le forum de Trajan avec bien plus d'intérêt.

Ce forum était le plus magnifique, dès la première moitié du second siècle de l'ère chrétienne. Ammien Marcellin raconte que l'empereur Constantin en fut tout émerveillé en arrivant à Rome, et qu'il s'écria dans son enthousiasme : Vraiment, la renommée n'a pas exagéré cette fois ! Elle est plutôt restée au-dessous de la réalité. — C'était en effet une réunion de monuments somptueux, sur une place qui avait deux mille pieds romains de longueur et 650 de largeur ; car la célèbre colonne était au milieu, et le forum s'étendait jusqu'à la place des saints Apôtres. L'espace qu'on voit aujourd'hui entouré d'une balustrade de fer a été déblayé en 1812. L'architecte Apollodore de Damas avait construit les portiques, renfermant au milieu un temple dans lequel était la bibliothèque Ulpie, une basilique pour rendre la justice, quatre arcs de triomphe placés aux angles, d'innombrables statues de bronze doré, parmi lesquelles on remarquait la statue équestre de Trajan. Maintenant la colonne est à l'extrémité septentrionale de la place ; mais comme elle repose sur l'ancien sol qu'il a fallu creuser, elle ne produit pas tout son effet, et l'on ne voit pas son magnifique piédestal quand on arrive des rues du nord ou du couchant. Non loin de la colonne, apparaissent de nombreux fragments de grosses colonnes de granit, qui ont appartenu à

la basilique, dont l'entrée était au sud, au centre de sa longueur. On a retrouvé aussi des restes du pavé, des marches, de la bibliothèque, qui était à côté de la colonne, et du temple dédié à Trajan vers l'extrémité de la partie septentrionale.

« Napoléon ayant ordonné des fouilles sur ce Forum, dit un archéologue distingué (1), les travaux mirent à découvert la place et de magnifiques restes de la célèbre basilique Ulpienne, qui passait pour la plus vaste et la plus belle de l'antiquité. Elle appartient à cette glorieuse époque qui réalisa, pour ainsi dire, l'alliance de l'art grec et de l'art romain. Pausanias parle de la charpente, qui était de bois de cèdre revêtu de bronze et des ornements de son toit couvert en même métal. Ces détails de l'historien Grec, joints à ce qui nous est parvenu de ce monument, nous mettent à même d'apprécier la grande célebrité qu'il avait acquise. »

On sait que les basiliques servaient à rendre la justice. La forme de ces palais, qui étaient aussi des Bourses pour les négociants, parut aux chretiens très-convenable pour l'exercice de leur culte : ils n'ont fait qu'ajouter successivement des dépendances nécessaires, comme les baptistères, les chapelles ; mais ce sont les tranceps, qui, en formant la croix, ont surtout imprimé à nos basiliques un caractère particulier qui convient aux églises.

La colonne Trajane, la plus belle qui ait jamais existé, dit-on, est encore plus haute que les monuments qui l'entourent, quoique le sol se soit exhaussé autour d'elle. Sa hauteur totale est de 132 pieds, en y comprenant la statue qui en a onze : c'est un pied et demi de plus que la colonne Antonine. Le grand piédestal en a 14, le socle de la colonne 2, le fût avec la base et le chapiteau 91, le piédestal et la base de la statue 14, la statue 11. Le diamètre inférieur du fût est de 11 pieds 2 pouces et le dia-

(1) M. l'abbé Bourrassé.

mètre supérieur de 10 pieds. Elle est de marbre blanc, en 34 gros quartiers ; un escalier intérieur, taillé dans le bloc même, conduit au balcon du chapiteau, d'où l'on a une belle vue de Rome et des montagnes environnantes. Ce qui lui donne encore plus de prix, et ce qui la rend surtout curieuse, ce sont les bas-reliefs qui montent en spirale, séparés par un cordon, et qui retracent les deux expéditions de l'empereur contre les Daces. Ces innombrables figures, hautes de deux pieds, fournissent des modèles pour tout ce qui a rapport à la guerre chez les anciens, costumes, armes, machines, enseignes, chevaux et éléphants. C'est une sorte de musée. Et le travail est de la plus belle époque de l'art. La statue de Trajan, tenant en main un globe qui renfermait ses cendres, fut renversée par les barbares. Sixte V l'a remplacée par celle de saint Pierre, aussi de bronze doré.

Notre colonne de la place Vendôme est une imitation exacte de celle de Trajan.

Voici maintenant les raisons du haut intérêt qui s'attache, pour le voyageur chrétien, à ce Forum, et en particulier aux ruines de la basilique. « C'est de là, dit M. Gerbet, que s'est fait entendre une des proclamations les plus solennelles dont l'histoire ait conservé le texte, celle qui annonça officiellement les funérailles du monde païen, et le couronnement chrétien du monde nouveau. » Elle est consignée dans les actes de saint Sylvestre, et nous en donnons la conclusion. Après sa victoire sur Maxence, Constantin convoqua une assemblée du peuple Romain dans cette basilique ; il le harangua du haut de l'abside et il termina ainsi : « Quant à nous, qu'il soit connu de tous que nous avons déjà abjuré cette erreur (de l'idolâtrie), moyennant le secours du Christ, notre Dieu. Du reste, pour ne pas vous retenir par un trop long discours, nous allons déclarer brièvement ce que nous croyons devoir ordonner. Nous voulons que les églises soient ouvertes aux chrétiens, de telle sorte que les Pontifes de la loi chré-

tienne jouissent des priviléges qui ont été conférés aux prêtres des temples. Et pour faire connaître à tout l'univers Romain que nous baissons la tête devant le vrai Dieu, devant le Christ, nous avons entrepris de bâtir en son honneur une église dans l'enceinte de notre palais. Il sera prouvé ainsi au monde entier qu'aucun vestige de doute de notre erreur passée ne reste au fond de notre cœur. »

La plupart des sénateurs gardèrent un morne silence. Le christianisme a toujours rencontré plus d'opposition chez les superbes et les heureux du siècle. Des païens répandus dans la basilique frémissaient aussi de rage ; mais l'immense majorité, qui était chrétienne, soutenait le prince de ses regards approbateurs. Quand il eut fini de parler, les soldats agitèrent leurs boucliers ornés du monogramme du Christ, et le peuple, qui remplissait la basilique, le forum et les rues adjacentes, leur répondit par des acclamations prolongées. Bientôt, à ces acclamations se joignirent des cris menaçants. Le peuple avait horriblement souffert, non pas seulement des persécutions contre le christianisme, mais encore de toutes les cruautés exercées par les complices du tyran vaincu. Il se mit donc à proférer des menaces de mort contre le sénat et contre les prêtres des faux dieux. Constantin était bien aise qu'une démonstration formidable eut lieu contre les hommes puissants qui représentaient encore le paganisme ; mais il voulait qu'elle servit seulement à les intimider. Il reprit donc la parole, et ce fut pour dire avec un calme imposant qu'il fallait plutôt désirer que les païens se convertissent, qu'il ne retirerait pas même ses bonnes grâces à ceux qui s'y refuseraient, mais qu'il regarderait sans doute comme ses meilleurs amis ceux qui suivraient son exemple.

Les païens se mirent alors à applaudir, comme les chrétiens. L'assemblée se sépara en louant la sagesse de l'empereur, qui se rendit à son palais de Latran pour s'occuper avec le Pape de la fondation de la basilique chré-

tienne. Une multitude immense accompagna son cortége, faisant retentir les airs des cris mille fois répétés de son enthousiasme, en suivant le chemin que nous venons de parcourir ; les échos du colisée et ceux des temples païens durent frémir de terreur ; la nuit suivante, toute la ville fut illuminée; *elle eut une couronne de cierges et de lampes*, disent les anciens récits.

Quelles scènes ! Quelle journée mémorable ! A quels transports de joie durent se livrer alors les fidèles chrétiens et leurs pasteurs, après trois cents ans de persécutions ! — Comprend-on maintenant l'intérêt qui s'attache à ce forum, et le rapport qu'il a avec la basilique de Latran ? Combien de voyageurs se sont arrêtés en ce lieu, sans penser au plus glorieux de tous les événements de l'histoire du christianisme (1) !

Au nord de la colonne s'élèvent deux jolies églises, dédiées à la Vierge sans tâche, qui triompha aussi des idoles. L'une, sous le titre du saint nom de Marie, fut bâtie en 1683 par Innocent XI, en actions de grâces de ce que Vienne avait été délivrée des attaques des Turcs. (2) L'autre, appelée Notre-Dame-de-Lorette, fut construite avec un hôpital, en 1507, par la confrérie des boulangers. Il y a dans celle-ci un beau tableau du Pérugin et une célèbre statue de sainte Suzanne, par le Flamand. Cette église octogone, avec sa double coupole, est l'ouvrage d'Antoine San-Gallo.

(1) Pour les souvenirs de l'histoire profane, on dit encore que la place Trajane est le lieu où les Sabines se jetèrent entre leurs compatriotes et les Romains qui se battaient avec fureur.

(2) Il y a à Rome plusieurs églises dont le nom ou l'origine atteste le zèle des souverains Pontifes en faveur des États de la chrétienté menacés par les Turcs.

CHAPITRE DOUZIÈME.

DEUXIÈME JOURNÉE. — BASILIQUE DE SAINTE-CROIX-EN-JÉRUSALEM. — PORTE MAJEURE et LES MONUMENTS DES ENVIRONS. — SAINT-LAURENT-HORS-DES-MURS. — SAINTE-MARIE-MAJEURE.

La principale de nos stations sera aujourd'hui l'insigne basilique de Sainte-Marie-Majeure. Nous devons encore suspendre notre marche *historique*, pour aller rendre nos hommages à la Reine de tous les saints dans le plus auguste des sanctuaires qui lui ont été consacrés. Le père de Géramb a commencé toutes ses visites dans Rome par celle-ci, et M. Veuillot déclare que Sainte-Marie-Majeure était son église de prédilection.

Mais le plan que nous avons adopté nous reporte ce second jour dans les environs de Saint-Jean-de-Latran.

La porte de ce nom, qui est au midi de la basilique, a remplacé l'ancienne porte Asinaria, ainsi appelée de la voie construite par la famille des Asinius et maintenant fermée. Elle était plus à droite, comme on peut le voir en sortant. C'est par la porte Asinaria que Totila entra avec ses Goths, profitant de la trahison des soldats Isauriens.

La route qui part de la porte Saint-Jean conduit à Frascati, à Albano et à Naples. Elle traverse à deux milles de Rome l'ancienne voie Latine, sur laquelle on trouve tant d'antiquités, dont plusieurs sont assez bien conservées. Le temple de la Fortune Mulièbre, érigé à la mé-

moire de la mère de Coriolan sur les lieux où elle arrêta son fils (1), était près de la maison rurale d'une ferme qu'on appelle de Roma-Vecchia. Ce temple fut restauré par Faustine, femme de Marc-Aurèle. D'autres savants avaient pensé que ce temple pouvait bien être celui du Dieu Ridicule, bâti en dérision d'Annibal qui fut contraint de lever le siége, après avoir attaqué Rome de ce côté. Si l'on ne s'en rapporte pas à Nibby qui soutient hardiment la première de ces deux opinions, il est toujours permis de croire que les deux monuments étaient près l'un de l'autre, dans un lieu qui rappelle des événements intéressants de l'histoire romaine.

En rentrant pour aller à la basilique de Sainte-Croix, on suit les vieux remparts de la ville, construits dans le ve siècle. Dans la nuit du 7 au 8 juin 1413, le roi de Naples Ladislas entra par une brèche pratiquée dans ces murs, et il fit éprouver à Rome toutes les horreurs renouvelées des Vandales. Là, apparaissent aussi les aqueducs de Néron. Si le quartier du dehors s'appelle la vieille Rome, à cause de ses ruines et de ses souvenirs, celui de l'intérieur est encore bien solitaire; la prairie qui sépare les deux basiliques, placées en face l'une de l'autre, est bordée au nord par des jardins et des vergers; ce lieu a inspiré à M. Gerbet des réflexions touchantes et ingénieuses.

Sainte-Croix est une des églises qui sont incontestablement d'origine Constantinienne. Elle fut construite quand l'impératrice mère retourna de son pèlerinage aux saints lieux. Elle occupe, avec son couvent, l'emplacement de l'ancienne basilique Sessorienne et des somptueux jardins

(1) Le Sénat ayant proposé une récompense à Véturie, à Volumnie et aux dames qui les accompagnaient, celles-ci la refusèrent; il fut décrété alors qu'on élèverait ce temple à la Fortune *féminine*, pour perpétuer le souvenir du service important qu'elles avaient rendu au peuple romain.

Variani, qui furent souillés par les débauches d'Héliogabale, et habités par son successeur Alexandre-Sévère. Saint Sylvestre en fit la consécration ; mais après bien des changements elle a un aspect tout moderne qui n'est certainement pas en harmonie avec ses souvenirs, ni avec les lieux. Elle n'est pas non plus bien remarquable à l'intérieur ; mais le pèlerin doit descendre à la chapelle souterraine de Sainte-Hélène, qu'on peut toujours voir à travers la grille ; car, pour y entrer, comme pour voir les insignes reliques de la passion, il faut être en compagnie d'un évêque, ou d'un grand personnage qui a obtenu la permission du pape. Ces reliques sont, le plus grand morceau connu de la vraie croix, la fameuse inscription de Pilate (1), l'éponge imbibée du sang du Rédempteur, un des clous qui percèrent ses mains et ses pieds. Le morceau de la croix est long d'environ un mètre ; l'inscription est en lettres rouges, et dans les trois langues hébraïque, grecque et latine ; le bois est usé à l'une des extrémités, de manière qu'on distingue à peine les deux dernières lettres.

A propos de ces précieux objets que Sainte-Hélène apporta dans une basilique qui a pris à cause de cela le nom de Sainte-Croix-en-Jérusalem, il sera peut-être utile de donner les détails suivants. On sait qu'après la mort du condamné, il était d'usage d'enfouir sur le lieu même la croix et tout ce qui avait servi à son supplice. Après avoir découvert les instruments de celui du Sauveur, la sainte princesse laissa à Jérusalem une grande partie de la croix. Celle-ci fut enlevée et puis rendue par les Perses. Plus tard,

(1) C'est bien à tort qu'un journal religieux assurait, il y a peu de temps, que ce titre est à Notre-Dame de Paris. — *L'auxiliaire Catholique*, recueil publié par nos Bénédictins de Solesme contient, dans son numéro de juillet 1845, un savant résumé des travaux des érudits sur les légendes hébraïque, grecque et latine du titre de la croix.

la crainte des Arabes fit qu'on la partagea en plusieurs gros fragments qui furent donnés à diverses églises. Un roi de la Géorgie, David, possédait un fragment considérable, que sa veuve, retirée ensuite à Jérusalem, donna à Anseau, chanoine de Paris et grand chantre du Saint-Sépulcre, en 1109. Notre-Dame de Paris le possède encore et on l'y expose tous les ans à la vénération des fidèles, pendant la semaine sainte.

La croix était formée de bois différents; la pièce principale était d'un bois blanc qui se rapproche du sapin. On ne doit pas être étonné que tant d'églises et de personnes possèdent des parcelles de la vraie croix; ces parcelles sont infiniment petites; l'arbre, la traverse, les coins, formaient une masse considérable, et en prenant seulement un pied de ce bois pour le diviser comme on l'a fait, il résulterait de cette division je ne sais combien de milliers de parcelles.

Quant aux saints clous, celui de la basilique de Sainte-Croix est tronqué. On ne sait pas si Notre-Seigneur fut attaché par trois ou par quatre. Cependant la seconde opinion devrait prévaloir, s'il est vrai, comme je l'ai vu dans plusieurs auteurs, que le peintre Cimabué est le premier qui ait imaginé de réunir les pieds de Jésus par un seul clou. Tous les anciens crucifix byzantins représentent le Sauveur attaché par quatre clous et les pieds écartés. Celui de Notre-Dame de Paris fut donné d'abord à Charlemagne par le patriarche de Jérusalem; d'Aix-la-Chapelle, il passa à Saint-Denis, qui le reçut de Charles-le-chauve, et en ces derniers temps il fut donné à la Métropole de Paris. Un morceau de bois attaché à ce clou se rapporta parfaitement, pour la qualité, au morceau de la vraie croix que possédait la Sainte-Chapelle. La cathédrale de Trèves en a un troisième, dont la pointe fut donnée à la cathédrale de Tours : un écrivain disait il y a peu de temps que Sainte Hélène était née à Trèves, et cependant

les anciens auteurs ne s'accordent pas sur le lieu de sa naissance. Milan, Cologne, Naples, Venise, Carpentras, se flattent de posséder un quatrième clou; il est plus probable que ce sont des clous dans lesquels on a enchassé des parcelles des véritables : on voit, en examinant celui de Rome, que des parcelles ont été en effet détachées et qu'il est limé en plusieurs endroits; il en est qui ont pensé que ce pouvaient être d'autres clous de la croix, différents de ceux qui percèrent les pieds et les mains de Jésus-Christ.

Comme on voit à Rome et ailleurs diverses épines de la couronne, nous ferons observer que les épines avaient été entremêlées à un bandeau d'une espèce de jonc, lequel est maintenant tout ce qui reste de cette relique à la métropole de Paris. Saint Louis distribua les épines que sainte Hélène avait laissées. Celles-ci proviennent d'un arbrisseau qui abonde aux environs de Jérusalem et que les botanistes appellent *Nerprum catharticum*. (1)

Diverses églises ont possédé les linges que les saintes femmes enlevèrent du Saint-Sépulcre. Turin a le morceau le plus considérable du suaire; celui que Besançon avait fut brûlé en 1793.

En 1560, Pie IV confia la basilique de Sainte-Hélène aux religieux de Cîteaux, dans le couvent desquels on trouva des restes d'un ancien temple qu'on avait cru un temple de Vénus et de Cupidon, à cause qu'on y avait trouvé leurs statues. On rencontre partout à Rome ces contrastes des monuments de la piété chrétienne avec ceux de l'antiquité plus que profane.

La bénédiction de la rose d'or, qui date du onzième siècle, était faite à Sainte-Croix par le souverain pontife, qui s'y rendait avec les cardinaux, vêtus de rose. C'était un emblême de paix et d'amitié que le pape envoyait surtout aux rois et aux empereurs. La cérémonie de cette

(1) Voyez l'itinéraire de Paris à Jérusalem, de Châteaubriand.

bénédiction avait lieu le quatrième dimanche de Carême.

Le maître-autel est orné de quatre belles colonnes qui portent le baldaquin. Sous la table est une urne antique de basalte qui renferme les corps de saint Césarée et de saint Anastase, martyrs. Anastase, persan, souffrit d'horribles supplices après que Chosroès eut enlevé de Jérusalem le morceau de la vraie croix; il fut vivement frappé des regrets que les chrétiens manifestèrent à cette perte, il voulut étudier leur religion et il se convertit. On garde aux eaux Salviennes, dans l'église des saints Vincent et Anastase, une image de sa tête qui était autrefois en grande vénération.

Contre la basilique, en dehors et en dedans des murs actuels de la ville, était l'*Amphitheatrum Castrense*, destiné aux jeux militaires. Les soldats s'y exerçaient aussi aux combats contre les bêtes féroces, dont le *Vivarium*, lieu qui les enfermait, se trouvait hors de la Porte Majeure. Tout près, hors des murs, était le cirque d'Héliogabale ou d'Aurélien. L'obélisque de ce cirque, qu'on a découvert dans le XVIIe siècle, a été érigé par Pie VII sur le mont Pincio.

PORTE MAJEURE.

On passe sous les arcades de l'aqueduc de Néron, qui prenait les eaux de celui de Claude pour les conduire au Palatin, et l'on arrive a la Porte Majeure. Nous avons abordé ici le mont Esquilin, la plus grande des anciennes collines. Cette région, comme celle du midi que nous allons quitter, présente une infinité de monuments et de débris antiques : la solitude qui y règne serait affreusement triste, si l'imagination ne la repeuplait en face de tant de débris, si elle n'offrait tant de sujets d'étude et de réflexions intéressantes : le plus grand inconvénient pour des étrangers, c'est que les monuments de l'antiquité sont trop souvent au milieu des vignes et des jardins en-

tourés de hautes murailles, et il arrive même qu'on ne trouve pas toujours les *custodi*, gardiens ou concierges. Si l'on n'a pas un bon guide, on cherche l'entrée et quelquefois un silence profond répond seul au bruit de la sonnette. Du reste, il y a des ruines que l'on peut bien se passer de voir.

La Porte Majeure fut d'abord un grand arc élevé par Titus pour donner un aspect plus grandiose à l'aqueduc de Claude, à l'endroit où il traversait la voie Labicane, qui se réunissait là aussi avec la voie Prénestine. Pendant les guerres civiles du XIIIe siècle, les deux portes de ces routes furent fermées, et le grand arc de l'aqueduc les remplaça, parce qu'il était plus solide pour résister à une attaque. Il est composé de blocs énormes sans ciment. En dehors de la porte, on voit divers canaux qui se croisent, ceux des eaux *Julia*, *Tepula*, *Murcia* et des deux branches de l'Anio ; celui de Sixte V amène les eaux du village de la Colonna à la belle fontaine de Termini. Une partie des remparts a été construite par Bélisaire; elle est de briques entremêlées de grosses pierres et même de pièces de marbre, mais sans art et sans goût. A cette époque les empereurs s'occupaient peu d'embellir une capitale qu'ils n'habitaient plus.

La voie Labicane suit la direction de l'ancienne, qui conduisait à Labicum, dans le Latium, et qui va aujourd'hui à Colonna. Après une demi-heure de marche, on voit l'ancien aqueduc d'Alexandre-Sévère, utilisé par Sixte V, et un quart-d'heure au-delà sont les ruines vénérables de la basilique dédiée aux saints Marcellin et Pierre; c'était l'une des sept basiliques primitives érigées par Constantin, et sa sainte mère y fut déposée après sa mort : Elle a été détruite plusieurs fois par les barbares et ses débris sont connus aujourd'hui sous le nom de Tour Pignattara. Pour conserver le souvenir de ce saint lieu, Urbain VIII y fit construire une chapelle qu'il confia aux chanoines de Latran

Les reliques de sainte Hélène ont été transférées dans l'église de l'Ara cœli. La belle urne de porphyre qui les contenait se voit au musée du Vatican.

A une lieue de la porte Saint-Pancrace, sur la voie Aurélienne, il existait une forêt que les anciens appelaient la forêt noire, et à laquelle l'épithète de Blanche fut substituée par les chrétiens, parce que beaucoup de martyrs y furent égorgés. En 304, Marcellin prêtre et Pierre exorciste de l'église romaine y furent conduits secrètement par les bourreaux, le juge ayant voulu que leur supplice fut ignoré et qu'on ne put ainsi enlever leurs corps. Les deux saints préparèrent eux-mêmes leur sépulture, en présence des assassins qui leur coupèrent la tête. L'un de ceux-ci apprit ensuite au pape Damase encore adolescent ce qui s'était passé en ce lieu; mais Lucile, dame chrétienne, l'apprit plus tôt par révélation, et elle fit enlever les saints corps pour les enterrer dans le cimetière de saint Tiburce. Celui-ci, autre que le beau-frère de sainte Cécile ainsi nommé, avait été décapité et enseveli en cet endroit de la voie Labicane, et dans la suite, ses reliques furent données à la cathédrale de Soissons. Celles de Saint-Marcellin et de Saint-Pierre furent accordées au célèbre Eginhart, favori de Charlemagne, qui les plaça dans son monastère de Sélingestadt, dont il fut le fondateur et le premier abbé. Ces martyrs sont nommés dans le canon de la messe.

Nous sommes ici sur les catacombes, où l'on descend de l'intérieur de la chapelle. D'immenses ramifications vont traverser les voies Tiburtine, Nomentane, pour aboutir, sur la voie Salara, à celle de Sainte-Priscille dont les galeries hautes et larges sont comme des rues auxquelles viennent se joindre les ruelles de tout le quartier.

De ce côté aussi etaient l'*Ustrinum*, où l'on brûlait les cadavres des païens, et les fosses communes, *Puticolæ*, où l'on jetait pêle-mêle ceux des pauvres et des esclaves,

En retournant vers la Porte Majeure, on rejoint sur la

droite la voie Prénestine, ou Gabine, qui allait à Gabies et à Préneste. Celle-là commençait près de l'arc de Gallien, où était la porte Esquiline. A trois milles de Rome, on trouve les ruines de la villa des Gordiens, ruines de salles, de réservoirs d'eau et d'un temple érigé à la Fortune.

Quand on est rentré dans l'enceinte de la ville, une vigne à droite offre les beaux restes d'un grand édifice qui a été longtemps appelé Temple de Minerve *Medica*, mais que les savants regardent aujourd'hui comme une magnifique salle, ayant appartenu à des jardins du IIIᵉ siècle. Elle est encore curieuse à visiter, quoique la voûte se soit écroulée en 1828. Entre les dix fenêtres qui l'éclairaient, étaient neuf niches pour des statues ; dans les décombres, on a trouvé celles d'Esculape, de Pomone, d'Adonis, de Vénus et autres qui sont au musée du Vatican.

Nous ne visiterons pas deux chambres sépulcrales qui subsistent entre ce monument et la Porte Majeure. Les *Columbaria* sont assez communs dans les environs de Rome ; nous pourrons en voir ailleurs. Mais nous devons expliquer que ces chambres sont appelées des *Colombiers* à cause de leur forme ; des niches sont pratiquées tout autour pour recevoir les cendres des morts dans des urnes, ou des cercueils renfermant les cadavres. Il y en avait qui étaient bâtis par spéculation, pour ceux qui voulaient acheter les places. On a trouvé des niches qui contenaient plusieurs urnes très-rapprochées. Un de ces colombaires a été récemment découvert dans la villa Pamphili-Doria.

Laissant sur la gauche la villa Altiéri et autres, nous allons droit à l'église de Sainte-Bibiane, bâtie sur la demeure de la Sainte, en 363, par une romaine appelée Olympine. Urbain VIII l'a restaurée, et c'est Bernini qui éleva la façade. Des dix fresques qui représentent l'histoire de la Sainte, celles de droite sont de Ciampelli et celles de gauche ont été peintes par Pierre de Cortone. On admire

sur le maître-autel la statue de sainte Bibiane, par Bernini, une des meilleures de ce grand artiste, et l'un des plus gracieux ouvrages de sculpture qui puissent plaire aux partisans d'un style *pas trop chrétien.*

Nous voyons sous cet autel une urne antique d'albâtre oriental, qui a dix-sept pieds de circonférence : elle renferme les reliques de sainte Bibiane, de sa mère Daphrose et de sa sœur Demetria, qui souffrirent sous Julien-l'Apostat. Le père, Flavien, avait été d'abord maltraité et exilé à Aquapendente, où il mourut. Le corps de Bibiane fut exposé aux chiens, sur le Forum de Taurus, aujourd'hui place du Monte-Citorio ; mais un prêtre appelé Jean l'enleva pendant la nuit et l'ensevelit dans un souterrain qui tenait à la maison de Flavien, avec ceux de la mère et de la sœur. Ici est l'ouverture des catacombes de saint Anastase, pape, qui y fut enterré au commencement du ve siècle. On y transporta plus de cinq mille martyrs.

A côté de la porte de l'église est une colonne de marbre rouge à laquelle la sainte fut attachée et battue avec des fouets armés de plombs jusqu'à ce qu'elle rendit le dernier soupir.

Près des trophées dits de Marius, trophées qui de cette fontaine ont été portés sur la balustrade du Capitole, nous trouvons l'ancienne église de Saint-Eusèbe. C'était un titre cardinalice dès le temps de saint Grégoire-le-Grand. Elle fut érigée sur la maison du saint, où l'empereur Constance le fit mourir de faim, pour le punir de son zèle contre la secte d'Arius. C'était autrefois une station du carême. La voûte a été peinte par Mengs. Elle a été donnée aux Jésuites par Léon XII, avec la maison qui y est jointe.

Prenons le chemin à droite qui conduit à la porte saint Laurent, pour aller à la basilique de ce nom, éloignée d'un quart de lieue à peu près. C'est ici l'ancienne voie Tiburtine, et l'on passe encore à la gauche de la basilique en allant à Tivoli. La porte, nommée autrefois Tiburtine,

est une de celles qui furent construites l'an 402 par l'empereur Honorius.

BASILIQUE DE SAINT-LAURENT.

Il est peu de martyrs aussi célèbres dans l'Église que saint Laurent. Les Pères ont glorifié sa mémoire et son panégyrique a été écrit par plusieurs des plus illustres, qui étaient presque ses contemporains. A Rome seulement, il y a huit églises élevées en son honneur. Sa fête est de celles qui ont vigile et octave

Le pape sainte Sixte II avait été condamné au dernier supplice pendant la persécution de Valérien : son diacre Laurent, qui désirait partager une mort si glorieuse, vit bientôt exaucer le vœu qu'il avait manifesté à cette occasion. Il fut brûlé sur un gril ardent, au milieu d'une prison qui s'élevait sur le Mont-Viminal et qui a été remplacée par l'église que nous visiterons demain. Lorsqu'on a ouvert son tombeau des catacombes pour placer ses restes dans la basilique, on a trouvé des cendres et des os brûlés ; mais la tête avait été préservée, parce que les bourreaux avaient voulu prolonger la durée des tourments. Nous avons vu cette tête au palais Quirinal, et nous en parlerons encore : il semble qu'on y retrouve l'expression de la souffrance et de la résignation. On sait même que l'illustre martyr se moqua du préfet pendant son supplice, et comment son admirable constance convertit des sénateurs, qui le portèrent eux-mêmes au cimetière de sainte Cyriaque, le 10 août 258.

La cause de la fureur particulière du préfet de Rome contre Laurent donne lieu à une observation intéressante pour l'archéologie sacrée. Ce magistrát avait demandé que le diacre lui livrât les trésors et les vases de l'Église, et celui-ci lui présenta les pauvres que l'Église nourrissait, plutôt pour lui donner une grave leçon que pour le mystifier d'une manière peu charitable. A ce sujet, nous fe-

rons remarquer ce qu'assurent plusieurs auteurs, tels qu'Eusèbe, Optat et Tertullien, que la piété des premiers fidèles se montrait particulièrement généreuse à l'égard des vases de l'autel et qu'il y en avait beaucoup en or, en argent, et ornés de pierres précieuses. Si l'on employait des calices plus que simples, tels qu'on en voit au musée du Vatican, c'était bien probablement quand on n'en avait pas d'autres, ou quand on craignait d'être surpris pendant la célébration du saint sacrifice. Ajoutons, ce qui est encore plus important, que ce fait réduit à néant les déclamations de ceux qui exhortent l'Église à revenir à la simplicité primitive de son culte. M. de Lamartine, qui est assurément un grand poète, mais peut-être pas autre chose, invitait les prêtres à n'employer que le calice d'étain des premiers temps : les prêtres pourraient assez souvent l'inviter, lui ainsi que bien d'autres, à ne parler que de ce qu'il connaît en fait de question religieuse. (1)

Sainte Cyriaque, dame romaine, avait creusé une crypte dans un champ qu'elle avait acheté de Varanus, et après y avoir porté les martyrs, elle y avait été ensevelie à son tour, quand les sénateurs convertis vinrent y déposer les restes précieux de saint Laurent. Constantin y fit élever ensuite une basilique qui a été l'une des cinq patriarcales et l'une des sept principales de la ville sainte. Au premier aspect, elle a un air de nudité et d'abandon qu'explique sa position dans une région solitaire ; mais cela tient aussi à ce que l'on a vu en dedans des murs tant d'églises splendidement décorées : bientôt même ce caractère d'antiquité et de simplicité la fait paraître plus vénérable encore aux yeux de l'archéologue chrétien, qui serait tenté de la préférer aux plus magnifiques basiliques de l'art moderne.

Elle est précédée d'un portique très-simple dans sa forme, mais soutenu par six colonnes antiques et orné

(1) Voir sur ce sujet les *Institutions liturgiques* de Dom Guéranger, tom. I, page 46.

de vieilles fresques qui représentent différents traits de la mort du saint titulaire. Il y a aussi une fresque qui consacre le souvenir d'une cérémonie solennelle accomplie en ce saint lieu. Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, y fut couronné empereur de Constantinople par le pape Honorius III. Nous remarquerons ici, comme en parlant de l'église de Saint-Pancrace, que cette cérémonie du couronnement se faisait dans la basilique de Saint-Pierre pour les empereurs d'occident, et pour eux seuls.

En entrant dans l'intérieur, qui est à trois nefs divisées par des colonnes de granit oriental, on remarque près de la porte un antique sarcophage sur lequel est sculpté un bas-relief représentant des épousailles païennes. C'est un des nombreux exemples de l'usage qui a fait servir à des sépultures chrétiennes les monuments de l'antiquité profane. (1) Il sert de tombeau au cardinal Fieschi, neveu d'Alexandre IV. Deux ambons en marbre décorent la nef du milieu. Le pavé du chœur est élevé et formé de pierres dures à dessins; dans le fond est un ancien siége pontifical dont le marbre est incrusté de mosaïques; aux deux côtés sont douze colonnes antiques cannelées, d'ordre corinthien, qui reposent sur l'ancien sol, mis à découvert depuis peu de temps. L'entablement est composé de pièces diverses, mais orné de belles sculptures. Douze autres colonnes plus petites s'élèvent au-dessus : celles du fond sont de porphyre.

Sous le maître-autel, que surmonte un baldaquin de marbre, est le vénérable monument de la confession. Ce qui ajoute au religieux intérêt qu'il inspire, c'est que les reliques de saint Étienne ont été transférées auprès de celles de saint Laurent; ainsi le premier des martyrs et des diacres est venu de Jérusalem s'unir à l'un des plus grands martyrs et au plus illustre diacre de Rome! Quels

(1) M. Raoul-Rochette en a fait la remarque après Dom Mabillon et autres savants.

noms réunis dans cette basilique ! Jérusalem et Rome ! Saint Étienne et saint Laurent !

Comme plusieurs églises demandèrent et se disputèrent à l'envi quelque relique de saint Étienne, dans le cinquième siècle, il ne reste ici que la majeure partie de ses ossements. Voyez du reste Godescard, à la fête de la translation, 3 août. Pour ceux de saint Laurent, le pape Adrien en donna quelques-uns à Charlemagne, qui en fit présent à la cathédrale de Strasbourg, à laquelle on ajouta, à cette occasion, une chapelle qui devint le titre du premier curé archiprêtre et grand pénitencier du diocèse.

Descendons à gauche dans la chapelle souterraine, si riche en indulgences. A droite et à gauche de l'escalier sont les admirables figures de Michel-Ange, qui en a varié l'expression selon qu'elles sont plus ou moins près de passer du purgatoire au paradis. Il a véritablement animé ces marbres qu'on ne se lasserait pas de contempler. L'entrée des catacombes est dans cette chapelle. M. Gerbet raconte qu'en parcourant les étroits corridors de sainte Cyriaque, il y a peu de temps, il a rencontré un certain nombre de tombeaux intacts et pleins, auquels on va mettre la main avec les précautions ordinaires, mais qu'il n'a vu ni peintures, ni chapelles, ni rien de ce qui attache un grand intérêt de plus aux catacombes. Il ajoute une réflexion très-juste. « Lorsqu'aucune pensée particulière d'art, de science ou d'histoire ne vient vous y donner des distractions ; lorsque ces lieux dépourvus d'accessoires et de variété se montrent à vous dans leur majesté nue et muette, qui est la majesté propre de la mort, la solitude, la nuit, le silence vous semblent plus profonds : vous comprenez mieux le caractère de cette ville souterraine. »

La célèbre statue de saint Hippolyte qu'on voit aujourd'hui à la bibliothèque du Vatican, vis-à-vis celle d'Aristide de Smyrne, fut trouvée au cimetière de sainte Cyriaque, dans le XVIe siècle. Ce martyr, à l'égard duquel

Godescard est si peu exact, est l'évêque de Porto qui fut attaché à des chevaux sauvages, par une cruelle imitation de la mort du fils de Thésée. Le poète Prudentius a composé une élégie sur ce supplice d'Hippolyte et il décrit les catacombes de saint Laurent où son corps fut transporté. Baronius, dans ses notes sur le martyrologe romain, reconnaît que le cimetière décrit par le poète est bien réellement celui-ci. Quand on éleva un oratoire sur sa tombe, on y plaça sa statue assise dans une chaire, sur laquelle on grava en lettres grecques le fameux cycle pascal composé par le saint. Ce cycle commençait à la première année du règne d'Alexandre Sévère et il marquait la fête de Pâques pour cent douze ans. On a retrouvé dans ces derniers temps des écrits et des actes de saint Hippolyte. Les savantes dissertations imprimées en 1795 par la Propagande ont dû rectifier les erreurs commises à son sujet.

Puisque je viens de citer M. Gerbet à propos du cimetière de sainte Cyriaque, j'exprimerai mon étonnement de ce qu'il n'a pas dit un seul mot d'une précieuse découverte que l'on y a faite si peu de temps avant la publication de son intéressant ouvrage. Cette découverte, déjà précieuse au point de vue religieux, l'a été aussi pour l'archéologie sacrée. *Les Annales de philosophie chrétienne* ont inséré dans le numéro du mois de décembre 1841 une lettre du savant père Secchi écrite à ce sujet, lettre qui a fourni à M. Raoul-Rochette l'occasion de rectifier spontanément une erreur que contenait son *tableau des catacombes*, relativement aux fioles de sang. Notre académicien avait d'abord considéré ces vases, placés à l'angle d'un tombeau, comme pouvant être des vases de parfums. Cependant, il fait observer au savant Jésuite que, même avant sa lettre, il s'était déjà corrigé lui-même dans l'édition de son *tableau* qu'il donna en 1837. Quant à la découverte en question, c'est celle du corps de saint Sabinien, martyr, qui eut lieu le 21 avril 1840.

« Les catacombes de saint Laurent, dit le père Secchi (1), « s'enfoncent à trois étages de profondeur, avec trois « corridors, et il se trouve en chacun d'eux un double « rang de cellules ; mais jamais on n'a pu mesurer leur « étendue, parce qu'en certains endroits elles s'écroulent « facilement, et nos ouvriers, qui, pour en extraire les « corps des martyrs, y pénètrent par les anciennes ouver- « tures appelées puits, profitent aussi de ces éboulements. « C'est dans une de ces cavités que gisait le corps de notre « martyr, qui, comme s'il eût souhaité venir affermir « dans la foi nos jeunes Romains, se montra le pre- « mier dans la nouvelle excavation pratiquée dans les ca- « tacombes. Il fut retiré de la tombe avec les deux fioles « de son sang. Ses dépouilles mortelles offraient encore « l'empreinte d'une beauté capable d'exciter l'admiration. « L'expertise, qui était si praticable avec cette quantité « d'ossements, fut faite par le savant professeur Andrea « Belli ; il en résulta avec une complète évidence, que « lorsque ce jeune homme subit le martyre il avait alors « 18 ans, ou ne pouvait dépasser sa 19e année... Son nom « était écrit sur la pierre. Des pointes de fer étaient en- « core fichées dans les os. »

Un cimetière du genre moderne a été tout nouvellement construit dans un vaste champ, à droite de la basilique, mais il reste inachevé, parce qu'il faudrait des sommes immenses pour continuer surtout le portique qui devait

(1) Je voudrais pouvoir citer cette lettre tout entière, ou plutôt cette longue et savante dissertation. Voyez les cahiers de novembre et de décembre 1841, des Annales de M. Bonnetty; ils sont accompagnés de planches. Le père Secchi est de ceux qui pensent que le saint Hippolyte traîné par les chevaux est l'évêque de Porto, docteur, maître d'Origène, et non pas le prêtre romain de ce nom qui tomba un instant dans l'hérésie de Novatien. Un autre saint Hippolyte soldat fut aussi enterré dans les catacombes de sainte Cyriaque.

régner tout autour. Il se compose de quatre parties distinctes. La première est destinée aux sépultures ordinaires. La seconde se compose de caveaux rangés symétriquement, et dont l'ouverture n'est distinguée que par une dalle qui s'élève un peu au-dessus du pavé ; celle-là forme deux grandes divisions, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes : les dalles sont marquées d'un V ou d'un M, initiales des mots *Vir* et *Mulier*. La troisième partie est formée des monuments disposés sur trois côtés du cimetière ; il y en a déjà un certain nombre, ornés de figures et d'épitaphes. Les portiques qui devaient s'élever au-dessus, pour les tombes plus somptueuses, ont été seulement commencés aux deux extrémités. Le trésor pontifical ne suffit plus à des dépenses de ce genre, et les riches particuliers, outre qu'ils s'occupent d'autres bonnes œuvres, ont leurs sépultures dans les églises ou dans les couvents.

A quelques pas de la basilique, nous rencontrâmes un convoi funèbre singulièrement organisé. Une voiture conduisait au trot quelques religieux : à une distance considérable, venaient quelques enfants de chœur qui couraient, et ensuite, à un autre grand intervalle, quatre pénitents qui portaient une bière sur leurs épaules, aussi en courant ; personne ne suivait cet étrange convoi. C'était indécent et triste. Voilà le laisser-aller qu'on remarque en général chez les Italiens, et qui choque singulièrement les Français, doués d'un sentiment si profond des convenances.

La basilique de saint Laurent est desservie par des chanoines réguliers de saint Sauveur, qui ont leur habitation à côté, où ils ne laissent qu'un père et un sacristain dès que la saison des fièvres arrive. Nous fûmes surpris d'y rencontrer un sacristain, qui, en nous montrant les choses saintes, les traitait avec une légèreté qui nous scandalisa ; il fut bientôt si familier avec nous qu'il nous fallut le rappeler à l'ordre, et à son tour il nous trouva alors bien

fiers. C'est ainsi qu'on s'accoutume souvent à ces lieux, à ces souvenirs, à ces objets vénérables pour le chrétien et pour l'archéologue, qui font tant d'impression sur les étrangers !

En retournant à la ville, on passe sous l'arc de Gallien, près de l'église de Saint-Eusèbe, et à côté de celle de Saint-Vite. L'église de Saint-Vite fut appelée *in Macello*, à cause du marché *Livianum* qui était en cet endroit, et dont Cicéron a parlé ; ce marché fut rebâti et embelli par Livie, femme d'Auguste. Le *Macellum Livianum* prit ensuite le nom de *Macellum Martyrum*, à cause de la boucherie des chrétiens qui se fit en ce lieu. Saint Charles Borromée fut pendant quelque temps titulaire de cette église bâtie par Sixte-Quint en l'honneur du saint enfant qui fut jeté dans une chaudière de poix bouillante avec Crescence, sa nourrice, et Modeste, mari de celle-ci. On célèbre leur fête le 15 juin.

Avant d'arriver sur la place de sainte Marie-Majeure, nous voyons un monument en granit d'Égypte, avec les figures du crucifix et de la Vierge, que Clément VIII érigea en 1595, en mémoire de l'absolution donnée à Henri IV, roi de France. Tout auprès est une église de Saint-Antoine, abbé, que l'on croit avoir été bâtie sur les ruines d'un temple de Diane, où plutôt, de la basilique de Sicinius. Elle m'a rappelé un usage que l'on suit encore dans quelques villes de la Provence ; le jour de la fête patronale, on y conduit des chevaux brillamment harnachés qui défilent devant la porte pendant qu'un prêtre les bénit.

BASILIQUE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE.

Cette illustre basilique avait été appelée d'abord Libérienne et Sainte-Marie-des-Neiges, parce que le pape Libère la consacra, après avoir eu la même vision que le patrice Jean et sa femme, qui l'élevèrent à leurs frais.

Elle fut bâtie l'an 352, sur les vestiges d'un ancien temple de Junon Lucine. Sixte III lui donna sa forme actuelle, en la réédifiant quatre-vingts ans après. Les restaurations et les décorations successives ne lui ont plus laissé de caractère antique, si ce n'est que les trois nefs sont toujours divisées par les admirables colonnes de marbre blanc du temple de Junon. Aujourd'hui, elle est éblouissante d'or, de peintures et de marbres précieux. C'est bien une magnifique église d'Italie.

Élevée sur le sommet du Mont-Esquilin, elle a deux belles façades, dont la principale, qui m'a paru majestueuse, est pourtant critiquée par des hommes de l'art. C'est que Fuga et les architectes du XVIIIe siècle, visant trop à l'effet et recherchant trop le luxe des détails, avaient perdu les bonnes traditions sur la véritable grandeur du style. Cette façade est composée de deux rangs de colonnes l'un sur l'autre et formant double portique. Le premier, d'ordre ionique, est orné de colonnes de granit, de pilastres de marbre et de bas-reliefs; le second, d'ordre corinthien, contient le balcon papal et les peintures en mosaïque de l'ancienne façade, qui ont été tout récemment restaurées par Camuccini.

Sur la place est une colonne de marbre blanc, d'un seul bloc, qui est admirée comme un chef-d'œuvre de l'antiquité, pour la beauté et l'élégance des proportions. C'est la seule restée entière de celles qui décoraient la basilique de Constantin, près de l'arc de Titus. Elle a environ 58 pieds de hauteur et 6 pieds 6 pouces de diamètre. Paul V la fit élever par Charles Maderne et il plaça au-dessus la statue en bronze de la Sainte Vierge.

L'autre place, devant la façade du chœur, est ornée d'un obélisque que l'empereur Claude fit transporter à Rome. Il fut trouvé cassé dans les ruines du mausolée d'Auguste; c'est encore Sixte-Quint qui le fit ériger ici par Fontana; il est de granit rouge, haut de 43 pieds sans le piédestal qui en a vingt, et l'un de ceux qui n'ont point

d'hiéroglyphes. De ce point, on a une perspective admirable vers la rue des Quatre-Fontaines, qui, en se joignant à la rue Félice, va directement à l'obélisque de la place de la Trinité-du-Mont : la distance est de 15 cents mètres, d'après un plan excellent que j'ai sous les yeux en écrivant.

Outre les 36 colonnes ioniques qui divisent les trois nefs, quatre autres de granit supportent les grands arcs du milieu. Les soffites (plafonds) furent dorés avec le premier or que Ferdinand et Isabelle reçurent de l'Amérique : touchant témoignage et souvenir intéressant ! Philippe IV, roi d'Espagne, a été aussi un bienfaiteur de la basilique, et l'on voit sa statue de bronze dans le portique principal. (1) En entrant par celui-ci, on rencontre deux tombeaux, l'un de Clément IX, et l'autre de Nicolas IV. La première chapelle à droite offre un tableau de Bastaro qui représente la vision du patrice Jean. La sacristie vient après : son vestibule contient des monuments funèbres et divers objets qui étaient autrefois dans l'Église. Dans la sacristie, on remarque la statue de Paul V : celle de l'ambassadeur du Congo est de Bernini ; les peintures sont de Passignano. A propos du baptistère, où l'on remarque l'urne de porphyre et la statue du saint Précurseur, nous ferons observer qu'en général, dans les églises de Rome, les fonts baptismaux reposent sur un pavé plus bas que celui des nefs, tandis que nous les élevons au contraire sur des marches pour leur donner un aspect plus monumental. Il me semble que l'usage de Rome est plus significatif.

Allons à la magnifique chapelle du saint Sacrement, qui fait le digne pendant de la chapelle Borghésienne, que

(1) Les monarques espagnols sont premiers chanoines de Sainte-Marie-Majeure. Les nôtres étant chanoines de Latran ont ainsi la prééminence. Nous n'aurons pas probablement de guerre à soutenir pour cela.

nous verrons tout à l'heure en passant au côté gauche : elles sont riches encore par les objets sacrés qui y sont déposés. On conserve dans la première la crèche de Notre-Seigneur, et c'est pour cela que la basilique a été appelée aussi Sainte-Marie-de-la-Crèche, *ad præsepe*. On voit par une épître de saint Jérôme à Eustochie, que ce docteur et sainte Paule avaient grande dévotion à la crèche, qui était de leur temps à Bethléem. Le savant Benoît XIV a prouvé que cette insigne relique et quelques fragments des rochers de la grotte ont été apportés à Rome dans le VII[e] siècle. Il en est qui en doutent et d'autres qui le nient. Qu'est-ce que cela fait ? répéterons-nous encore ici. Le fameux Strauss assure bien que Jésus-Christ est un mythe, et le docteur prussien Weigscheider jure bien que Jésus n'est pas mort sur la croix !... Elle est placée au milieu de la chapelle, sous l'autel qui est surmonté d'un riche tabernacle que supportent quatre anges de bronze doré. On la porte en procession pendant la nuit de Noël, et le jour elle demeure exposée à la vénération des fidèles. Cette nuit-là, tout le peuple accourt à Sainte-Marie-Majeure : l'illumination est éblouissante ; les chants sont bien appropriés à la fête; les Pifferari font entendre leurs airs, pleins d'une simplicité antique et pastorale ; ces joueurs de cornemuse, venus des montagnes de la Sabine ou des Abruzzes, arrivent à Rome dès le commencement de l'Avent, ils jouent d'abord dans les rues, et ils repartent après les fêtes de Noël. Il est aussi d'usage pendant ces fêtes que des *nativités* sont représentées dans beaucoup de maisons particulières ; il en est qui sont très-bien faites et dans lesquelles on ménage bien la perspective ; les parents et les amis s'invitent mutuellement à les visiter. Que ces usages sont touchants ! Nous le concevons mieux, nous, habitants de la Provence et du Languedoc, qui pensons toujours avec tant de plaisir à nos repas de famille et au chant de nos délicieux noëls. C'est notre plus doux souvenir, quand il nous arrive d'être

retenus loin du pays qui nous a vus naître ; mais trop souvent il s'y mêle un sentiment de tristesse, quand nous rappelons les jours de notre enfance et la mémoire de nos parents ou de nos amis qui ne sont plus.

Cette chapelle du saint Sacrement, qui est aussi celle de Sixte-Quint, n'offre aux regards éblouis que belles peintures et marbres précieux. A droite est le tombeau du grand Pontife : sa statue, celles de saint François d'Assise et de saint Antoine de Padoue ont été sculptées par d'habiles artistes, et le pape franciscain est ainsi placé entre deux illustres patrons de son ordre. Vis-à-vis est le tombeau de saint Pie V, dont le corps est renfermé dans une grande urne de vert antique. J'ai été heureux de vénérer les reliques de ce Pontife, que le peuple regardait comme un saint, même de son vivant. Quand il tomba malade, tout son peuple allait chaque jour demander des nouvelles de son état, et il se disputa les lambeaux de ses vêtements après qu'il eut rendu le dernier soupir. C'est lui qui arma l'Europe contre les Turcs ; ses troupes prirent part à la glorieuse journée de Lépante, sous la conduite de Marc-Antoine Colonne ; il institua à cette occasion la fête de Notre-Dame-de-la-Victoire, ou du Rosaire. Les papes ont protégé l'Europe contre les Musulmans, comme ils ont protégé les peuples contre les tyrans du moyen-âge ; mais ceux qui sont ingrats envers le catholicisme se gardent bien de reconnaître les services de ses chefs. En cela du moins ils sont conséquents !

Le chœur est célèbre par ses grandes peintures en mosaïque qui couvrent le grand arc et se prolongent dans la nef, au-dessus des colonnes. Elles représentent divers sujets des deux Testaments avec des traits de la vie de la Sainte Vierge. Sixte III les fit exécuter après le concile d'Éphèse qui soutint la gloire de la Mère de Dieu contre l'hérésie de Nestorius, et depuis, elles ont été apportées en preuve au second concile de Nicée, pour attester la

tradition de l'Église sur le culte des images, puisqu'elles datent de l'an 434. Ces mosaïques sont encore comme des traités de théologie divisés en chapitres, déduits les uns des autres, et formant un tout dont les parties sont distribuées avec une merveilleuse intelligence. L'auteur de l'Esquisse de Rome chrétienne leur a consacré de longues pages très-intéressantes sous divers rapports.

Le grand autel papal est une grande urne de porphyre, qui d'abord avait servi de tombeau au Patrice fondateur de la basilique. Le couvercle, en marbre noir et blanc, forme la table, et il est soutenu par quatre enfants de bronze doré. Ce magnifique autel, isolé comme tous ceux des basiliques romaines, est placé sous un baldaquin de bronze doré, que décorent en outre six anges de marbre et que portent quatre colonnes antiques de porphyre entourées de palmes dorées. La petite fenêtre grillée qu'on voit à côté répond à un souterrain où l'on conserve diverses reliques. Le tableau du fond est de Mancini.

Pour la fête de l'Assomption, le pape officie sur cet autel de Sainte-Marie-Majeure, où il se rend du Quirinal en grand cortége; mais il n'y célèbre pas toujours la grand'messe aux fêtes de Noël.

Nous passons à la plus somptueuse de toutes les chapelles, celle de la Sainte-Vierge, qu'on appelle aussi Borghésienne, parce qu'elle fut faite par l'illustre pontife de la maison Borghèse, Paul V. C'est un luxe inouï de matières précieuses, de statues et de peintures. L'autel est décoré de quatre colonnes de jaspe oriental; la frise de l'entablement et les piédestaux sont d'*agate*, ce qui en fait une masse prodigieuse, vu les dimensions de ces parties de la décoration; le tombeau de l'autel est de lapis-lazuli. Dans le rétable, un champ de lapis-lazuli entoure l'image de la Sainte Vierge peinte par saint Luc. Ce tableau est encore encadré d'autres pierres précieuses et soutenu par quatre anges de bronze doré. Sur l'entable-

ment est un superbe bas-relief représentant le miracle de la Neige. Toutes les peintures qui entourent l'autel sont du chevalier d'Arpin ; celles de la coupole sont du florentin Civoli ; celles du Guide ornent les arcades et le côté des fenêtres. Les tombeaux de Paul V et de Clément VIII sont ornés de statues et de bas-reliefs très-remarquables, par Cordieri, Bernin et autres grands maîtres. Enfin, on est ébloui de tant de magnificence, et l'on serait presque fâché d'avoir vu toutes ces merveilles, quand on pense à l'église du pays où il faudra retourner, surtout quand on n'habite pas une de ces villes du nord qui possèdent des églises gothiques, admirables par un autre genre de beauté et de grandeur.

Nous n'avons dit qu'un mot de la vierge de saint Luc, vénérée à Rome depuis un temps immémorial. L'an 596, le matin du jour de Pâques, saint Grégoire-le-Grand la porta à la procession qu'il avait ordonnée pour demander à Dieu la cessation d'une peste cruelle. Le fléau cessa en effet comme nous le raconterons en décrivant le château Saint-Ange.

Le 6 août 1837, cette image fut portée en grande pompe, suivie à pied par Grégoire XVI, dans l'église du Jésus, où elle resta exposée pendant huit jours ; le peuple romain, qui demandait et qui obtint la cessation du choléra, en a conservé un doux souvenir. Il est peu de villes dont la position pût être aussi favorable à l'envahissement et à l'intensité du fléau.

Sainte-Marie-Majeure possède les restes précieux de l'apôtre saint Mathias et du grand saint Jérôme ; bien des Martyrs et d'autres Saints y ont leur sépulture.

Nous avons parlé de la statue d'un ambassadeur du Congo. Son image se retrouve à la chapelle Borghésienne, sur les bas-reliefs, avec des députés de la Perse et du Japon qui furent reçus par Paul V. Le premier mourut au Vatican peu de temps après son arrivée. Son tombeau est

placé dans la chapelle du Baptistère, et son buste noir, élevé non loin de ceux de Clément XII et de Benoît XIV, a quelque chose de signficatif, selon la remarque de M. de la Gournerie; dans la personne d'Antoine Nigrita, la race noire est ici réhabilitée et honorée; aussi les Nègres qui arrivent à Rome sont tout joyeux à la vue de ce monument de l'égalité et de la fraternité chrétiennes.

Indépendamment des anciennes mosaïques, il existe à Sainte-Marie-Majeure des mosaïques selon le procédé moderne et des premières qu'on ait fabriquées : elles datent du XIIIe siècle, et elles sont l'ouvrage du moine Turrita et de Gaddo-Gaddi; mais le commencement du XIVe siècle vit prendre à cet art un accroissement extraordinaire. Giotto lui fit faire de grands pas en peu de temps. Avant lui et avant son maître Cimabué, les artistes ne savaient pas donner aux tableaux l'expression, la vérité, les effets de lumière, la dégradation des ombres, ce qui constitue l'illusion de la peinture. Nous avons déjà dit à quel point de perfection sont parvenus des tableaux mosaïques tels que ceux qu'on admire dans la basilique de Saint-Pierre. Ainsi, les églises de Rome permettent de suivre des yeux la marche progressive de cet art.

La basilique est desservie par des chanoines et des bénéficiers qui ont pour chef un cardinal archiprêtre; ils sont logés dans les deux bâtiments qui tiennent à l'église, à laquelle les deux coupoles des chapelles Borghésienne et Sixtine et le clocher donnent une belle apparence extérieure.

Les splendeurs de ce monument s'expliquent par la dévotion des papes, des grands personnages et des fidèles qui ont aimé à y venir honorer l'auguste Mère du Sauveur. Clément VIII se distingua par l'ardeur de son zèle. Quant il avait à s'occuper d'une affaire importante, il sortait avant le jour de son palais, et il montait pieds nus pour offrir le saint sacrifice sur l'autel de Marie : on le

vit même quelquefois gravir la montagne à genoux, seul, attendant patiemment que la porte fût ouverte.

Le style architectural de Sainte-Marie-Majeure, l'ensemble et les détails de son ornementation m'ont inspiré une réflexion que les partisans trop exclusifs du style ogival trouveront sans doute bien téméraire, et que je vais cependant hasarder. Tout enthousiaste que je suis moi-même pour ce qui concerne les monuments religieux du moyen-âge, après avoir déjà fait des réserves pour la basilique du Vatican, je pense encore qu'il faut une exception en faveur de la principale de toutes les églises dédiées à Marie. L'art ne doit pas être toujours absolu. Il me semble même qu'en général on pourrait non-seulement tolérer, mais encore préférer, pour toute église de Notre-Dame, un genre qui serait à la fois noble, brillant et gracieux, à moins qu'elle ne fut consacrée à Notre-Dame des sept douleurs. Le temps et l'étude modifient souvent les idées : j'ai écrit, il y a quelques années, contre les églises bâties de nos jours par des architectes qui n'ont pas le sentiment religieux, et qui ne connaissent parfois ni les exigences ni les convenances de notre culte; mais je confondais dans ma sainte indignation, par exemple, la Madelaine et Notre-Dame de Lorette, de Paris; cependant il y a une bien grande différence, que personne, je crois, n'a encore fait remarquer, c'est que, si la première n'est absolument qu'un splendide édifice, point du tout approprié à sa destination, et trop peu sévère pour une église dédiée à la sainte pénitente, la seconde peut être considérée comme une véritable basilique, imitée de celle que nous décrivons. Ainsi, pour conclure, Sainte-Marie-Majeure me paraît bien digne d'occuper le premier rang parmi les temples élevés en l'honneur de la glorieuse Vierge Marie. Elle est noble et majestueuse, brillante d'un éclat incomparable, ornée de precieux trésors et pleine de grâce : en la voyant, celui de nos chants sacrés qui se

présente d'abord à la mémoire est celui de l'*Ave*, *Regina cœlorum*, et l'on y répète avec une émotion délicieuse,

> **Gaude, Virgo gloriosa,**
> ***Super omnes speciosa!***
> **Vale, o valde *decora!***
> **Et pro nobis Christum exora!**

Amen!....

CHAPITRE TREIZIÈME.

TROISIÈME JOURNÉE. — SAINT-PIERRE-AUX-LIENS. — THERMES DE TITUS. — SAINT-MARTIN-DU-MONT. — SAINTE PUDENTIENNE ET SAINTE PRAXÈDE.

Aujourd'hui, notre station principale sera à l'église de Sainte-Pudentienne ; église à laquelle il me semble qu'on ne donne pas toute l'importance qu'elle mérite, puisqu'elle peut être considérée comme la première de toutes dans l'ordre chronologique. En rencontrant les traces des premiers pas du prince des Apôtres, nous trouverons aussi un souvenir précieux de la captivité qu'il supporta avec joie pour l'amour de Jésus-Christ ; car ses chaînes sont conservées dans l'église de Saint-Pierre-in-Vincoli, sur le mont Esquilin.

Partant du Forum de Trajan et nous dirigeant par la rue de la Tour de Conti, près de laquelle fut la maison du grand Pompée, nous remarquons d'abord deux colonnes antiques de marbre blanc, surmontées d'un entablement fort riche dont la frise est ornée d'excellentes sculptures qui ont rapport aux arts de Pallas. Ces ruines firent partie du Forum de Nerva, ou de Domitien qui l'avait construit, tandis que son successeur ne fit que l'achever et lui donner son nom. Domitien y avait érigé un temple à Pallas, dont on voit la figure en bas-relief sur l'attique. Un peu plus loin sont d'autres ruines du Forum, mais beaucoup plus considérables, et dont la construction annon-

cerait même une origine plus ancienne : ces gros blocs de pierre ont un aspect sévère et grandiose qui convient aux monuments romains. Les religieuses dominicaines s'établirent en ce lieu, et le mur antique servit de façade au couvent, dont le clocher byzantin s'élève en arrière. L'arc par lequel on entre pour voir les restes du temple de Nerva est appelé arc des Pantani (des bourbiers) parce que le sol de ce quartier était bourbeux avant que Paul V l'eût fait exhausser. Le temple avait été élevé par Trajan à l'empereur qui avait été son père adoptif. Pline le jeune assure que c'était un des plus beaux édifices de Rome ; ce témoignage paraît bien probable quand on considère la beauté et les dimensions des trois colonnes qui subsistent avec un pilastre et le plafond du portique. Mais remarquons ici le nombre étonnant de forums qui ornaient cette partie de l'antique cité. Du Forum Romanum à celui de Trajan, c'est-à-dire dans un espace peu considérable, il y avait celui dont nous venons de parler, et puis ceux d'Auguste et de César. Il est vrai que les Romains passaient presque tout leur temps sur les places publiques et aux lieux de plaisir.

Après l'arc des Pantani, une petite église est dédiée à sainte Julite et à saint Cyr, autrement dit Quyricus : c'est un touchant souvenir de la sainte mère et de son jeune enfant qui furent martyrisés par un proconsul barbare à Tarse de Cilicie.

Prenant la rue à gauche, nous montons à une église qui est située entre les monts Viminal et Esquilin et qui est appelée à cause de cela Sainte-Marie-des-Monts. Je savais qu'elle renfermait le tombeau du bienheureux Joseph Labre, et je cherchais partout ce monument, quand une dame, qui me devina, interrompit charitablement ses prières pour venir me montrer une dalle unie et confondue avec le pavé, sur laquelle je lus le nom de ce saint mendiant qui est devenu si riche dans le ciel et honoré sur la terre. Il était d'Amettes, près de Boulogne-sur-

mer. Sa vie a été écrite en Italien et traduite en français. Épuisé par les austérités, il tomba évanoui, le mercredi-saint, sur les marches de Sainte-Marie-des-Monts ; on le porta dans une maison voisine, de son ami Zacarelli, et il y mourut dans la journée, le 16 avril 1783, en odeur de sainteté et l'objet de la vénération publique. Les miracles opérés à son tombeau furent l'occasion de la conversion de M. Thayer, ministre protestant de Boston aux États-Unis, qui en a écrit lui-même une relation imprimée à Liége.

Nous ne ferons mention de l'église de Saint-François-de-Paule que pour dire un mot du père Bernard, retiré dans le monastère. Ce prêtre, religieux minime, est regardé comme un saint par le peuple, qui vient demander ses conseils et ses prières. (1) On dit qu'il a fait des miracles. Toujours est-il qu'il a fait bien des prodiges de charité et de conversions, et qu'il a réconcilié bien des ennemis acharnés. Ceux qui l'ont vu disent qu'il n'y a pas plus d'humilité affectée chez lui que d'orgueil ; il parle et il agit avec une simplicité qui offre tous les caractères d'une

(1) Le village d'Ars, dans le département de l'Ain, à une lieue de Trévoux, a pour curé un saint qui est bien connu à Lyon et à qui l'on attribue de véritables miracles. M. Lacordaire, avant de prêcher le carême dans cette dernière ville, est allé demander au saint curé sa bénédiction. Mgr. de Bonald le força un jour à lui donner une bénédiction qui embarrassait de toute manière le pauvre prêtre. Le portrait de ce curé, M. Vianay, se voit chez tous les marchands d'estampes de la montée de Fourvière. Les mœurs de ses paroissiens rappellent maintenant l'Église des premiers siècles. Un de mes amis étant entré avec d'autres étrangers chez un habitant d'Ars, pour demander à manger, celui-ci voulait absolument leur laver les pieds, avant de remplir les autres devoirs de l'hospitalité.

sainteté véritable. J'aurais bien désiré le voir aussi, mais je suis ainsi fait que je n'oserais rendre visite à un saint, parce qu'il me semblerait que je vais l'embarrasser, ou du moins, l'importuner par une curiosité indiscrète. Si le hasard me l'avait fait rencontrer à l'église, j'aurais été content.

La rue de Saint-François-de-Paule, qui monte de la place de la Suburra à l'église de Saint-Pierre, est l'ancienne voie scélérate, ainsi nommée parce que l'atroce Tullie y fit passer son char sur le corps sanglant de son père Servius Tullius. Les Tarquins habitèrent sur cette colline.

SAINT-PIERRE-AUX-LIENS (*in Vincoli.*)

On dit que le chef des apôtres édifia un oratoire au Sauveur en cet endroit, qui est le point culminant du mont Esquilin. En 442, sous le pontificat du grand saint Léon, l'impératrice Eudoxie, femme de Valentinien III, y fit construire une basilique pour conserver les chaînes que saint Pierre avait portées à Jérusalem et à Rome. Vasi raconte que le pape ayant voulu mesurer celles de Jérusalem avec celles de la prison Mamertine, elles s'unirent miraculeusement. Elles sont enfermées dans une armoire de cuivre, à panneaux ciselés, qui est à la sacristie. On les montre publiquement le jour de la fête du 1er août. Les souverains Pontifes ont envoyé quelquefois à de grands personnages des limailles de ces chaînes enchassées dans des clefs d'or. Dans une de ses homélies, saint Jean Chrysostôme exprime éloquemment le désir qu'il avait de voir ces chaînes et de les baiser.

Les colonnes des nefs sont de marbre de Paros et de granit. Le saint Augustin de la première chapelle et la sainte Marguerite de la dernière, à droite, sont comptés parmi les meilleurs ouvrages du Guerchin. Le saint Pierre est une copie du tableau du Dominiquin qui est dans la sacristie. Les tombeaux des deux cardinaux ont été faits

sur les dessins de ce grand peintre, auteur de leurs portraits. Nous recommandons aux archéologues une mosaïque de saint Sébastien, du VIIe siècle, une ancienne chaire épiscopale de marbre blanc, et plusieurs fragments du pavé qui ont été tirés des Thermes de Titus. Une *piété* avec les trois Marie est attribué au Pomarancio. Parodi, gênois, a peint le plafond de la grande nef.

Mais tout l'intérêt des visiteurs artistes se porte sur le célèbre tombeau de Jules II, où l'on admire un des plus grands chefs-d'œuvre de la sculpture moderne, le Moïse de Michel-Ange. Il est au fond du bras droit de la croisée. Jules II, qui restaura cette église, commanda lui-même son tombeau à l'illustre maître, qui l'avait d'abord conçu sur un plan gigantesque, mais qui recula ensuite devant la longueur du temps nécessaire pour l'exécution. Il s'agissait de quarante statues qui devaient accompagner son œuvre grandiose de Moïse; et d'ailleurs, d'autres personnages le persécutaient pour différents travaux. Il laissa donc son chef-d'œuvre entouré de quatre statues assez médiocres qu'exécuta l'un de ses élèves; mais peu importent les accessoires : on est tout occupé de cette étonnante figure du Législateur des Hébreux. Elle est si sévère, si animée, si pleine de vérité dans tous ses détails, qu'on se sent pénétré de crainte et de respect en la regardant.

Le couvent, qui fut donné à des chanoines réguliers de Saint-Sauveur, a été bâti par Julien de San-Gallo. On y ajouta ensuite un hôtel pour la résidence du cardinal titulaire.

THERMES DE TITUS.

Une rue à gauche de Saint-Pierre conduit aux Thermes de Titus, qui étaient moins vastes que ceux de Caracalla et de Dioclétien, mais plus remarquables sous le rapport de l'art.

Comme nous devons parler de ces trois établissements

antiques, nous placerons ici une explication qui s'appliquera à tous, et nous l'emprunterons à l'itinéraire du savant professeur Nibby, mort à Rome depuis peu d'années.

« Originairement les Thermes ne furent établis à Rome que pour se baigner; pour cette raison, on les appela du nom grec latinisé Thermæ, *chaudes*. Bientôt le luxe y édifia des places pour les exercices du corps et pour les amusements de l'esprit; ils devinrent de vastes bâtiments environnés de portiques et de jardins. On y voyait des bibliothèques, des exedræ, ou hémicycles, dans lesquels les philosophes discutaient, les orateurs déclamaient et les poètes lisaient leurs vers; des galeries de statues et de tableaux; des jardins pour les promenades et pour les jeux athlétiques, que l'on voyait d'une espèce de théâtre. Agrippa fut le premier qui construisit ce genre de bâtiment pour le public. Son exemple fut suivi par Néron, et ensuite Titus bâtit les siens. L'endroit qu'il choisit était très-commode par sa situation centrale, tandis que ceux d'Agrippa et de Néron étaient dans le champ de Mars. Il se servit pour cet usage de la maison et des jardins de Néron. Domitien y fit d'autres annexes, ainsi que Trajan et Adrien, et chaque partie porte le nom de l'empereur qui l'ajouta. Avec ces accroissements, ils s'étendirent depuis l'église actuelle de Saint-Martin-du-Mont jusqu'au Colisée. Titus avait son palais près de ses thermes, et c'est dans les ruines que le célèbre groupe de Laocoon fut découvert du temps de Jules II.

« Cet édifice est presque entièrement détruit; quelques restes seulement donnent une idée de sa magnificence, le plan nous a été conservé en partie dans un fragment de l'ancien plan de Rome qui est au Capitole, le dernier en montant l'escalier du musée. Cependant les souterrains sont fort bien conservés; ils appartiennent pour la plus grande partie aux appartements de Néron que Titus fit servir de soutien à ses thermes. Une trentaine de cham-

bres et plusieurs corridors qu'on vient de déterrer présentent encore des peintures en arabesques qui font l'admiration des artistes, à cause de la vivacité des couleurs, de la variété et de l'exactitude du dessin. On croit même que Raphaël avait connu ces fresques et qu'il en profita pour peindre les loges du Vatican : c'est possible; mais la calomnie ajouta qu'il fit ensuite remplir les chambres de décombres. Cependant, quoique on les ait bien déblayéesen 1812, elles furent toujours accessibles ; seulement, elles avaient été longtemps oubliées. Aujourd'hui, les amateurs des beaux-arts peuvent parcourir sans peine une partie de ces nombreuses chambres, qui donnent une idée de la disposition et des ornements des grands appartements des anciens. On trouva dans les fouilles une ancienne chapelle dédiée à sainte Félicité ; elle avait été pratiquée dans une des chambres, vers le VI[e] siècle. Un des corridors anciens contient les fragments découverts dans les fouilles. »

« Ce qu'on appelle les sept salles est un réservoir d'eau, *piscina*, probablement antérieur aux thermes, mais utilisé par Titus. Cet édifice était à deux étages. Le premier est sous terre : l'étage supérieur est divisé en neuf corridors, en sorte que le nom vulgaire de sept salles dérive plutôt du nom de l'ancien quartier, *septi-solum*. La construction est d'une grande solidité; les murs épais sont couverts d'un double enduit. Le premier est artificiel et d'une composition assez dure pour résister à l'action de l'eau : c'est cette composition que Vitruve appelle *opus signinum*, faite de morceaux de terre cuite et d'un ciment bien fin; l'autre, qui forme la croûte extérieure n'est qu'un dépôt calcaire laissé par l'eau, et qui a conservé parfaitement l'édifice. La situation des portes est remarquable ; elles ont été faites alternatives pour que la force des murs ne fût point affaiblie : on passe par quatre portes d'une salle à l'autre et de chacune d'elles on voit de travers les huit autres. »

Nous ajouterons à cette description des thermes en par-

lant des autres. C'est encore dans ceux de Titus qu'on découvrit la célèbre peinture des nôces dites *Aldobrandines* parce qu'elle fut transportée dans le casino de la villa de ce nom, qui appartient maintenant à la famille Borghèse, héritière de la maison Aldobrandini.

Sur cet emplacement existaient plus anciennement l'académie et les jardins de Mécène, et dans les environs étaient les maisons d'Horace, de Virgile, de Properce. Ce qui fit appeler l'Esquilin, le mont des Poètes. Là aussi était la fameuse tour d'où l'exécrable Néron contempla l'incendie de Rome, en chantant celui de Troie; il en accusa ensuite les chrétiens, pour détourner sur eux l'indignation générale, et ce fut alors que commença la première persécution.

La place, la rue et le quartier de la Suburra étaient principalement habités par les courtisanes de l'empire.

SAINT-MARTIN-DU-MONT.

Ce monument, bâti sur l'autre sommet de l'Esquilin appelé Oppius, est un de ceux qui intéressent vivement le voyageur chrétien, et c'est en même temps une des plus somptueuses églises. Elle appartient aux Carmes, dont le supérieur-général réside dans le couvent. Son nom lui vient du pape saint Martin qui y fut porté après sa mort et placé sous le maître-autel. Ce pape avait encouru la haine de l'empereur Constant, à cause de son zèle contre l'hérésie des Monothélites; il fut enlevé violemment de son palais de Latran, embarqué de nuit sur le Tibre, et conduit à Constantinople, où les traitements les plus indignes l'attendaient. Exilé dans la Chersonèse, il y finit bientôt ses souffrances et sa vie. Ce fait viendra à l'appui de tant d'autres qui montrent la nécessité de l'indépendance temporelle des chefs de l'Église.

Ce qui attache à cette église un intérêt plus grand encore, ce sont les souvenirs des premiers temps de sa

construction. Les trois siècles de persécutions allaient finir, quand saint Sylvestre construisit un oratoire assez grand dans une partie abandonnée des thermes de Titus. Devenu pape alors que le christianisme venait de triompher, il bâtit une église au-dessus du souterrain, en ajoutant un terrain cédé par le prêtre Equitius, d'où vint que le titre de cette église s'appela Titulus Equitii.

Là, il tint un concile composé de 230 évêques, pour confirmer et pour exalter celui de Nicée, qui eut lieu en 325. On a remarqué deux fautes dans le tableau qui représente cette auguste assemblée. L'empereur Constantin ne doit pas y figurer, parce qu'il n'était pas même à Rome dans ce moment : ensuite, le pape ne pouvait porter la grande tiare, usitée longtemps après, et cette seconde erreur du peintre est d'autant plus inexcusable que l'église de Saint-Martin conserve précisément la propre tiare de saint Sylvestre, qui est plutôt une mitre de soie bleue brochée d'or. (1)

La religion chrétienne triomphait à peine du paganisme, et le même pontife eut à combattre les donatistes et les ariens. Il faut donc que l'Église ait toujours des ennemis conjurés contre elle ! Ses ennemis actuels ne comprennent pas pourquoi les catholiques ne sont jamais ébranlés, ni même surpris. Ils se flattent maintenant que la froide raison aura plus de force contre le catholisme que la violence ; mais, outre que rien ne peut prévaloir contre la vérité, nous savons fort bien que cette raison ne restera jamais *froide* quand elle se croira forte contre ceux qui lui résistent. Vraiment, ils nous font pitié. Notre grand fabuliste a dit :

(1) On voit dans la *chronique pontificale*, qui énumère tous les vases d'or et d'argent donnés à cette église par saint Sylvestre, quelles étaient déjà les richesses dont un pape pouvait disposer.

La sotte vanité nous est particulière.

Ainsi, nous avons en France des politiques se croyant profonds, des grimauds philosophiques, des marchands de littérature, qui pensent être plus dangereux pour l'Église que Néron, Julien, Arius, Luther et Voltaire; demain ils seraient pour nous, si le Pape voulait ou pouvait les acheter, non pas au prix qu'ils valent, mais à celui qu'ils demanderaient.

Il y a aussi en Europe beaucoup d'hommes qui s'imaginent que notre siècle étant plus habile en physique, en chimie, dans les arts mécaniques, il doit être aussi plus fort en morale, en religion, en philosophie; ils en tirent la conclusion que le catholicisme n'a jamais eu d'ennemis aussi redoutables que ses ennemis actuels. Ceux-ci sont-ils plus puissants que les empereurs romains? Sont-ils plus rusés qu'Arius? Ont-ils plus d'esprit que Voltaire? On leur accorderait tous les genres de supériorités que cela ne prouverait encore rien contre les promesses divines. Dieu a bien plus de puissance et d'habileté, si je puis m'exprimer ainsi. *Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos.*

Nous avons visité avec émotion le souterrain de saint Sylvestre; mais on n'ose plus pénétrer dans la galerie qui communique avec les catacombes hors les murs: une troupe de collégiens s'égara dans ces dédales obscurs, et ne revint plus, enfermée sans doute par quelque éboulement. L'oratoire pris dans une partie des thermes est très-curieux par ses peintures en mosaïques du troisième et du IVe siècle, quoiqu'elles soient presque effacées, sauf une grande croix et une image de la Vierge. On a imité tout à côté cette image par une mosaïque moderne. La Sainte Vierge porte l'étole au cou, comme les *Orantes* peintes dans les catacombes! Ces Orantes étaient des femmes chrétiennes qui priaient pour les morts. Parmi les antiques peintu-

res de cett eéglise, on remarque sous un agneau qui a un livre à ses pieds une inscription bien singulière pour l'orthographe : *In principio erat Berbum, el Berbum erat apud Deum.* Il reste une partie de l'ancien pavé et des fragments d'une chaire de marbre. Nous y avons vu aussi un instrument de torture qui servait à presser les jambes des martyrs. La crypte qui est sous le chœur de l'église supérieure contient une quantité considérable de reliques, avec les corps de saint Sylvestre et de saint Martin.

Saint Symmaque avait élevé une église plus grande sur celle de saint Sylvestre : elle subit divers changements jusqu'à l'année 1650, que le supérieur-général des Carmes Filippini employa des sommes considérables à la mettre dans son état présent. Ce sont partout de belles peintures, des stucs dorés, des marbres choisis. Les trois nefs sont formées par 24 colonnes antiques, d'ordre corinthien et de marbres différents. Rien ne peut surpasser la richesse du chœur et du maître-autel. A côté de celui-ci, nous avons vu une colonne d'agate, destinée à porter le cierge pascal. Sur les murs des nefs latérales, Gaspard Poussin a peint des paysages fort estimés des artistes ; son beau-frère Nicolas en a fait les figures.

Pendant que nous visitions l'église on avait découvert le devant d'autel d'une chapelle, à gauche, et une famille nombreuse avait couru s'y prosterner. Sous cet autel est le corps admirablement conservé du cardinal Thomassi, mort dans le dernier siècle et déjà béatifié. Le chef de cette famille, homme de fort bonne mine, nous dit, après avoir prié quelque temps, qu'il était petit neveu du bienheureux cardinal : c'est le duc de Lampedusa e Palma, résidant à Palerme. Je vois en effet dans une nouvelle édition de Godescard que le cardinal Thomassi était né dans cette ville, et de la famille des ducs de Palma.

M. Gerbet invite le fidèle à se retirer dans un coin, après avoir visité l'église de saint Martin, pour se recueillir et réciter le *symbole de Nicée.* Les monuments reli-

gieux de Rome doivent bien souvent exciter des pensées et des actes de ce genre. Heureux celui qui sait profiter de si nombreuses occasions !

ÉGLISE DE SAINTE-PUDENTIENNE.

L'ordre de notre marche nous conduirait aussitôt à sainte Praxède ; mais l'ordre chronologique exige que nous visitions auparavant l'église de Sainte-Pudentienne, qui du reste n'est pas loin d'ici, au nord-ouest de Sainte-Marie-Majeure. Ces deux églises, dédiées aux deux saintes filles du sénateur Pudens, font en quelque sorte un tout inséparable dans l'ordre des faits. Toutes deux aussi contiennent des objets dignes d'être visités avec une profonde vénération.

Nous avons avancé au commencement de ce chapitre que l'église de Sainte-Pudentienne devrait occuper, entre les basiliques romaines, un rang qu'elle n'a pas. Ajoutons ici qu'elle devrait être et plus grande, et plus somptueuse, et plus fréquentée que tant d'autres pour lesquelles la piété des pontifes ou celle des fidèles a fait des sacrifices si généreux. C'est, qu'elle est comme le berceau du christianisme dans une ville qui était destinée à en devenir le centre : car, c'est là que le premier vicaire de Jésus-Christ vint loger, après son arrivée à Rome, qui eut lieu l'an 42, environ douze ans après la mort du Sauveur (1), et c'est là qu'il commença à exercer les fonctions de son apostolat, dans la maison du sénateur Punicus Pudens, qu'il convertit, ainsi que sa femme et ses enfants.

Dans une de ses récentes leçons à la Sorbonne, le sa-

(1) L'ère chrétienne commence 4 ans avant la naissance de Jésus-Christ. — L'usage de compter les années à partir de la naissance de Notre-Seigneur a commencé en Italie dans le VI siècle, et il n'a été bien établi en France qu'aux temps de Pepin et de Charlemagne. Il a fallu remonter de 4 ans pour faire concorder les différents calculs de calendrier et d'astronomie.

vant professeur M. Lenormant a fait la remarque malheureusement trop juste, que, jusqu'au moment où M. Gerbet a publié son esquisse de Rome chrétienne, l'histoire des premiers siècles de l'Église avait été écrite en France « même par des catholiques, avec une impression de dé« fiance qui n'a pas peu contribué à faire naître cet es« prit d'incrédulité avec lequel on parle du voyage du « saint Pierre et de saint Paul, et des monuments qui leur « servent de preuves. » Ajoutons que le peu de connaissance que l'on avait de ces monuments a été cause du silence gardé à leur égard et des bévues commises par ceux qui ont voulu en dire au moins quelque chose. Ainsi, vous trouverez dans Godescard, à l'article saint Pierre, que la maison de Pudens où il logea est devenue l'église de saint Pierre-aux-Liens ! On jugera tout-à-l'heure combien il était facile de savoir que cette maison avait été remplacée par l'église dont le nom seul rappelle la fille de l'hôte du prince des apôtres, et cet hôte lui-même.

Il y a des auteurs qui ont pensé que ce Pudens est le même dont saint Paul parle à Timothée, en lui écrivant sa deuxième épître. Sa femme Priscilla ne doit pas être confondue avec une autre Priscilla, ou Prisca, chez qui saint Pierre a aussi demeuré plus tard. Celle-ci habitait sur le Mont-Aventin avec son mari Aquila, et sa maison a fait place à l'une des plus anciennes églises de Rome : saint Paul, qui fut aussi reçu par eux, les salue dans sa lettre à son même disciple Timothée, et Prisque, ou Priscille, est encore nommée dans les actes, dans l'épître aux Romains, dans la première aux Corinthiens. Le sénateur avait quatre enfants, honorés comme saints par l'Église ; deux fils, Timothée et Novatus, et deux filles, Pudentienne et Praxède. Quelques critiques prétendent qu'ils étaient ses petits enfants, nés du jeune Pudens et de Sabinella. Peu importe, puisque la question se réduirait à demander lequel des deux Pudens, de l'aïeul ou du père, doit être regardé comme l'hôte du prince des apôtres.

D'après le satyrique Juvénal, l'Esquilin et le Viminal étaient les quartiers où se logeaient les étrangers venus de l'orient. Cette circonstance pourrait expliquer pourquoi le chef de l'Église naissante habita en ce lieu dès son arrivée ; il dut convertir le sénateur bientôt après, et accepter l'hospitalité chez lui pour donner à son apostolat plus de liberté et d'influence. La rue sur laquelle était bâtie la maison de Pudens séparait le Viminal de l'Esquilin ; elle s'appelait Patricia, parce que la plus haute noblesse de Rome y habitait ; on la nomme aujourd'hui rue de sainte Pudentienne.

Quand vous irez à la porte Saint-Sébastien, autrefois Capène, en supposant qu'il soit d'abord entré par cette porte, ce qui est probable, représentez-vous le pécheur de Galilée arrivant pour la première fois à Rome, et rappelez à votre mémoire ces dialogues que les Pères et les prédicateurs ont supposés entre Pierre et un philosophe, sur le but que le premier se propose ! Vous retrouverez en d'autres lieux le souvenir de ces dialogues qui rendent si sensible le miracle de l'établissement du christianisme et celui de l'élévation des successeurs du pauvre Juif sur le trône des Césars. A sainte Pudentienne, nous voyons Pierre qui jette les fondements d'une puissance plus étendue que celle de ces fiers empereurs, et d'une puissance que nous voyons debout après tant de siècles ; il enseigne et il baptise les nations par lui-même et par ses disciples ; il va deux fois en Palestine ; il parcourt diverses contrées ; les anciens auteurs anglais assurent tous qu'il a été jusque dans leur île, et si ce fait ne paraît pas certain, on ne peut prouver qu'il est faux ; mais toujours le chef de l'Église retourne à Rome, car c'est là qu'il a fixé son siége pour toujours et il doit sceller la pierre de son sang. Il avait d'abord amené avec lui saint Marc, qui écrivit son évangile sous sa dictée, ce qui a fait dire à plusieurs docteurs des premiers siècles que cet évangile devrait être attribué à saint Pierre, et saint Jean-Chrysostôme ajoute que la

brièveté en est conforme au génie du prince des apôtres. Comme la langue grecque était connue de tout le monde à Rome et dans les environs, il n'est pas étonnant que saint Marc ait écrit en grec : cependant Montfaucon et autres savants prétendent que saint Marc écrivit d'abord son évangile en latin, et Venise se flatte d'en posséder le manuscrit original, de la main de l'évangéliste lui-même. C'est aussi dans la maison de Pudens que saint Pierre a dû écrire sa première épître. De là, il envoya saint Marc à Alexandrie, Rufus à Capoue, Marcien à Syracuse, Apollinaire à Ravenne, Martial dans les Gaules. Il y sacra évêque ses successeurs saint Lin et saint Clet.

Quel étonnant spectacle devait alors présenter la demeure de l'heureux sénateur ! Pendant que la foule des Romains se portait aux temples des idoles, aux combats des gladiateurs, aux représentations théâtrales, pendant que les courtisanes étalaient toute l'audace du vice sur le Mont-Esquilin en particulier, pendant que tant de malheureux gémissaient sous l'entière dépendance de maîtres despotes et cruels, cette maison de Pudens était devenue un sanctuaire où se réunissaient les premiers saints de Rome chrétienne. On y adorait un Dieu qui, par sa morale, par sa vie et par sa mort, avait condamné tous les vices et commandé les vertus les plus opposées aux idées et aux habitudes du monde païen ; on y entendait parler pour la première fois de l'égalité et de la fraternité de tous les hommes ; les esclaves de la maison étaient stupéfaits de se trouver admis avec leurs maîtres aux mêmes prières, aux mêmes pratiques de religion et à la même table. (1)

(1) On sait qu'une loi barbare condamnait à la mort tous les esclaves d'un maître qui était assassiné dans sa maison, lorsque le meurtrier ne pouvait être découvert. Précisément, sous le règne de Néron et pendant que saint Pierre était à Rome, un personnage consulaire, Pedanius, ayant été trouvé assassiné dans son lit, ses quatre cents esclaves furent conduits au dernier supplice.

Là, on commençait à traduire en actes cette humilité et cette charité dont les philosophes et les beaux discoureurs n'avait pas eu l'idée encore, et là commençait aussi cette nouvelle civilisation qui devait insensiblement changer toute la société humaine, cette civilisation que nos missionnaires seuls propagent encore au loin avec tant de peines et souvent au prix de leur sang, et que nos ennemis doivent à l'Église qui leur fait toujours du bien malgré eux. L'auteur de l'admirable *poème* des Martyrs nous a montré la société païenne et la société chrétienne en présence l'une de l'autre; et en développant cette pensées si grande et si féconde, il a placé sous nos yeux les contrastes les plus saisissants, les tableaux les plus variés, les scènes les plus pathétiques. Or, tel était déjà le contraste de toute la cité Romaine avec les premières réunions des fidèles, dans cette maison patricienne dont on voit encore des restes de murs et de pavé. Quand l'assemblée devint trop nombreuse, ou quand il y eut quelque danger à craindre, le pasteur et le troupeau se transportèrent souvent dans les catacombes appelées ensuite de saint Calixte et en dernier lieu de saint Sébastien, où nous visiterons demain ce sanctuaire primitif, dont la vue produit une si vive impression. Les chrétiens qui venaient à mourir étaient inhumés dans ces catacombes, ou dans celles de sainte Priscille, qui furent d'abord le tombeau de la famille de Pudens. Timothée et Novatus reçurent aussi les assemblées dans leurs thermes, tous près de la maison paternelle, sur lesquels a été bâtie l'église de sainte Praxède. Saint Justin le philosophe y demeura dans le siècle suivant. Les deux saintes sœurs montrèrent le plus grand zèle pour tout ce qui touchait à la propagation de la foi, aux œuvres de charité, et à la sépulture des martyrs.

L'église de sainte Pudentienne fut appelée d'abord église du Pasteur. Le pape saint Pie Ier la fit construire l'an 145, sous le règne d'Antonin, prince tolérant et pacifique; mais elle a été rebâtie plusieurs fois, et enfin, l'an 1598, par

le cardinal titulaire Gaétani, qui laissa subsister le haut clocher byzantin. (1) On voit des vestiges de la maison de Pudens dans la nef gauche et dans une cour extérieure, où j'ai cueilli quelques plantes pour souvenir ; par cette cour, nous descendîmes dans des souterrains où sont des têtes et des ossements qui n'appartiennent pas aux fidèles des premiers temps ; mais les caveaux communiquent avec les anciennes catacombes. En face de la magnifique chapelle Gaétani, est un puits où la sainte exprimait le sang des martyrs, recueilli avec des linges et des éponges ; il y a trois mille corps saints sous le pavé des nefs. Ces nefs sont divisées par des pilastres, entre lesquels sont quatorze colonnes antiques de marbre blanc. Le tableau de sainte Pudentienne est de Bernardin Nocchi, et la coupole a été peinte par le Pomarancio. Mais l'attention du pieux voyageur se porte principalement vers la chapelle qui est à gauche, au fond de la nef latérale ; elle renferme des objets du plus haut intérêt. Le beau groupe en marbre blanc, qui représente le chef des apôtres à genoux devant le Sauveur qui lui donne les clefs, est l'œuvre de Jean-Baptiste della Porta. L'autel renferme un autel de bois sur lequel saint Pierre célébrait en ce lieu le saint sacrifice. L'inscription porte : *In hoc altare sanctus Petrus, pro vivis et defunctis, ad augendam fidelium multitudinem, corpus et sanguinem Domini offerebat.* Une autre inscription annonce les grandes indulgences attachées à cet autel privilégié. On est heureux à Rome d'offrir sur ces autels le saint sacrifice pour un parent ou pour un ami défunt, et il semble qu'on y comprend mieux qu'ailleurs la conversion de cet Écossais, qui, voyant mourir en Italie un frère qu'il aimait tendrement, se fit catholique pour appartenir à une religion dans laquelle les parents et les amis se font encore du bien après leur mort.

(1) A Rome, les clochers byzantins sont tous de hautes tours carrées, percées d'un grand nombre de fenêtres, et sans flèches.

L'intérieur de cette chapelle contient d'autres souvenirs de saint Pierre et de son hôte. Le pavé en mosaïque est celui de l'antique maison. Vous trouverez dans l'*Esquisse de Rome chrétienne* une longue dissertation qui prouve que la chaire de saint Pierre est la chaise portative du sénateur, que celui-ci céda à l'apôtre pour qu'elle lui servit de siége pontifical pendant les offices. (1) Elle est d'un bois évidemment antique, et des sujets mythologiques y sont sculptés en ivoire. On la conserve renfermée dans la chaire de bronze du grand monument qui est au fond de la basilique vaticane,

Parmi les écrivains recommandables qui font aujourd'hui une haute profession de foi et de respect pour les vénérables traditions de l'Église romaine, il en est un dont le témoignage reçoit une autorité plus grande encore de l'auguste caractère qui lui appartient : c'est Mgr. l'Évêque de Digne, qui adresse en ce moment à son clergé et à ses diocésains une suite de *Lettres pastorales sur Rome*. Voici comment le savant et pieux prélat s'exprime au sujet de l'autel de saint Pierre, dont nous venons de parler. « On voit, dans une des chapelles dédiées au prince des apôtres, la simple table de bois, l'autel primitif sur lequel il offrit si souvent l'hostie sans tache. Nous-même, nos très-chers frères, nous avons eu le bonheur d'immoler la sainte victime sur cet autel, qui nous semblait humide encore des larmes de l'apôtre. Ah ! ces larmes de repentir et d'amour qui, d'après l'histoire, traçaient habituellement leurs sillons sur son visage, devaient couler surtout, et plus amères et plus abondantes, dans l'instant solennel du sacrifice. Comment aurions-nous pu nous-même retenir nos pleurs, en célébrant les saints mys-

(1) Les grands personnages sortaient en litière pour des courses plus longues, ou pendant les mauvais temps ; ils se servaient de la chaise, portée aussi par des esclaves, quand ils voulaient paraître en public avec plus d'apparat.

tères en présence d'un tel monument, et parmi tous ces souvenirs de la foi naissante ? »

Les personnes qui n'ont pas étudié la ville sainte ne peuvent pas aussi bien comprendre le respect, la foi même que méritent ces traditions de l'antiquité chrétienne. Nous avons déjà fait observer, à propos des monuments de l'Italie, que ce pays savait mieux que tous les autres conserver les édifices même profanes, les souvenirs de leur origine, la date de leur construction. Rome a toujours eu bien plus de soin encore de conserver le souvenir de tout ce qui se rattachait aux monuments de la foi et de la piété. Aucune révolution n'a pu lui faire perdre l'habitude de cette sollicitude religieuse. Il y a toujours eu dans son sein des laïques, des prêtres, des monastères qui ont veillé avec amour sur ces précieux dépôts des âges passés, et toujours il s'est trouvé aussi des monuments qui venaient servir de témoignages pour les autres, se prêtant constamment un mutuel appui. L'histoire de Rome païenne contient des récits qui sembleraient incroyables, si les edifices subsistant en entier ou en partie, les inscriptions, les médailles, ne s'accordaient avec les historiens, de manière à faire disparaître tous les nuages que le doute voudrait élever. Des fables ont été entremêlées aux faits historiques ; mais elles furent toujours considérées comme des fables. Ainsi, pour citer l'exemple le plus connu, si d'une part on répresente Romulus et Remus allaités par une louve, d'autre part, on savait le nom et le surnom de la véritable nourrice, femme de Faustulus, et l'on distinguait le fait de l'allégorie. Combien l'histoire de Rome chrétienne ne sera-t-elle pas plus digne de foi, appuyée sur des témoignages moins anciens, plus respectables et plus nombreux ! Celle-ci a encore ses monuments ses inscriptions, ses médailles, ses tableaux et ses manuscrits, ses traditions locales et surtout celles des églises où le service divin n'a jamais été interrompu depuis leur fondation, qui remonte aux premiers siècles. Aussi, c'est à

Rome que l'on devrait aller étudier et écrire l'histoire ecclésiastique en particulier. Pour ne pas trop étendre ces réflexions, je citerai un exemple qui m'est tombé sous les yeux au moment même où j'écrivais ces lignes. En cherchant dans les tables chronologiques les noms des premiers successeurs de saint Pierre, j'ai été tout de suite frappé des différences qui existent entre elles par rapport au cinquième. Plusieurs, comme Rohrbacher, le nouvel historien, placent saint Anaclet immédiatement après saint Clet. La plupart le suppriment, le confondant avec saint Clet, et le Janséniste abbé Racine ajoute une bévue inconcevable, en disant que l'église de Rome célèbre deux fois la fête du même pape (1); il n'avait pourtant qu'à se donner la peine de lire le martyrologe. Je croyais que les écrivains de nos jours étaient seuls capables de tomber dans une pareille méprise, parce qu'ils travaillent en courant. Or, ces différents auteurs auraient su d'une manière certaine que saint Anaclet succéda à saint Clément, successeur de saint Clet, s'ils avaient suivi la chronologie des papes telle qu'elle était dans la célèbre collection de leurs portraits à l'antique basilique de saint Paul hors-des-murs. Celle-là devait être anthentique assurément, comme nous le verrons en son lieu. A l'église de sainte Pudentienne est attaché un couvent de religieuses qu'on nomme Rochetines, de saint Roch. Elle est un des plus anciens titres cardinalices, ainsi que celle de sainte Praxède, qui est tout proche, au midi de sainte Marie-Majeure. (2)

(1) J'ai trouvé cette erreur dans son Histoire ecclésiastique, édition de Cologne, in-4°, de 1762.

(2) Vis-à-vis sainte Pudentienne est l'eglise de l'Enfant-Jésus, avec un couvent où des religieuses élèvent de jeunes filles.

SAINTE PRAXÈDE.

En retrouvant ici les mêmes souvenirs, nous allons voir et vénérer une relique bien précieuse, la colonne de la Flagellation de Notre-Seigneur.

Il me vint pendant ce court trajet une pensée que je ne puis m'empêcher de communiquer à mes lecteurs, qui m'en auraient dispensé peut-être. Nous sommes tout joyeux en France quand nous visitons une de nos vieilles églises; après que nos pères ont laissé périr tant de monuments de tous genres, nous recherchons les moindres vestiges d'antiquité, et nous recueillons avec empressement les plus petits lambeaux de traditions locales. Je me rappelle avec quel enthousiasme je visitais autrefois la ville d'Arles, celle de toutes nos cités qui offre le plus d'intérêt à l'archéologue, et en particulier à l'archéologue chrétien. A Rome, il me sembla que je ne me sentais pas exalté dans mon bonheur à proportion de la grandeur des objets que je visitais, excepté cependant quand j'étais en présence des saints tombeaux et des monuments les plus augustes de la piété. Hélas! les années diminuent sans doute cette vivacité des impressions, pendant que les pensées deviennent plus graves et plus tristes; mais Rome a de quoi satisfaire tous les âges, de quoi répondre à tous les sentiments, et ce que je sais très-bien, c'est qu'elle laisse des souvenirs profonds et impérissables.

L'église de Sainte-Paxède fut consacrée quelques années après celle qui porte le nom de sa sœur, par la même pape saint Pie 1er, à la place des thermes de son frère Novatus, où les chrétiens se retiraient dans les temps de persécutions. Il existe au Vatican une chronique manuscrite des cardinaux titulaires de cette église, dont le premier date de l'an 318. Nous avons expliqué ce que furent dans le principe les prêtres-cardinaux. Sainte Praxède,

selon son historien particulier Davanzati, ne fut d'abord qu'un oratoire, et cela se conçoit : il en fut ainsi pour toutes les autres pendant les trois premiers siècles, si l'on excepte, par exemple, Sainte-Marie *in transtevere*. Il est vrai qu'Antonin régnait alors et que Marc-Aurèle, son successeur, laissa le christianisme en paix pendant les dix premières années de son règne. Ce monument a été reconstruit plusieurs fois. Saint Pascal Ier la réédifia en 817 ; il la divisa en trois nefs par seize colonnes de granit ; il enrichit de peintures en mosaïque le chœur et la chapelle de Saint-Zénon. Dans la suite, saint Charles Borromée, qui en était titulaire, la fit restaurer et embellir, mais, comme toujours, selon le goût de la renaissance. Nous avons vu dans une chapelle, à gauche, une chaire en bois qui a servi au saint archevêque de Milan et une table sur laquelle il donnait à manger à de pauvres pèlerins, souvenirs précieux d'un des saints les plus illustres de l'Église catholique !

Arrivons à la troisième chapelle de la nef droite. Dans une niche richement décorée et fermée par un verre très-épais est la colonne sur laquelle Notre-Seigneur a été flagellé. Cette colonne, de jaspe veiné de blanc et de vert, m'a paru avoir seulement de deux à trois pieds de hauteur. Les peintres représentent le Sauveur tantôt assis, et tantôt debout, attaché à une colonne plus haute. Il faudrait adopter la première de ces deux opinions, à moins qu'on ne suppose, ce qui est fort possible, que la colonne a été brisée dans le palais des gouverneurs de la Judée. Quoiqu'il en soit, telle que nous la voyons ici, le cardinal Jean Colonna, de l'illustre famille de ce nom, la fit transporter de Jérusalem, où elle était gardée et vénérée par les fidèles; il la plaça en 1223, dans l'église de Sainte Praxède, dont il était titulaire. Voici ce qu'aurait été la colonne, si l'on s'en rapporte aux révélations si connues d'Anne Catherine Emmerich, citée par M. Héry, aumônier de

l'ambassade française à Rome. (1) « Nous extrayons, dit-il, d'un livre arrivé à sa troisième édition française et à sa seconde édition allemande, sans avoir été condamné par l'autorité ecclésiastique, les détails suivants, sans leur donner ou leur dénier aucune valeur que celle de satisfaire et de vivifier la piété. — « Au nord du corps-de-« garde se trouvait une colonne où se faisaient les flagella-« tions; elle n'était pas très-élevée, car un homme de « haute taille aurait pu en atteindre la partie supérieure. « Au milieu de sa hauteur se trouvaient des anneaux et « des crochets.... Cette colonne était tout-à-fait isolée et « ne servait de support à aucun édifice. » Je crois bien plus encore à ces sortes de révélations, depuis que j'ai acquis tant de certitude à l'égard des miracles continuels que nous présentent les extatiques de Caldern et de Capriana : il faudrait donc conlure que ce que nous voyons à sainte Praxède n'est qu'un fragment de la vénérable colonne. C'est du reste l'opinion de Nibby.

Sous l'autel de cette chapelle sont les corps des saints martyrs Zénon et Valentin.

Au milieu de l'église est une représentation touchante du zèle courageux que déploya la sainte patronne en ces lieux mêmes. On voit sainte Praxède à genoux sur le bord d'un puits, exprimant avec une éponge le sang des martyrs, et ce sang coule dans ces souterrains, où elle repose avec les ossements de tant de bienheureux confesseurs de la foi qu'elle a recueillis; mais son corps est plus haut vers l'abside dans un tombeau richement décoré. Les deux escaliers qui montent au chœur, de chaque côté de la confession, sont les plus gros blocs massifs qu'on connaisse de marbre rouge antique; on cite après ces blocs d'un marbre si rare les deux faunes qui sont aux musées du capitole et du Vatican, et deux colonnes du jardin Rospigliosi.

(1) Manuel de la chapelle sixtine et des basiliques majeures, 1842.

Au commencement de la nef, à gauche, est une table de marbre sur laquelle sainte Praxède couchait souvent par pénitence.

Le pape saint Célestin Ier a été transféré dans cette église, des catacombes de sainte Priscille : son épitaphe est authentique.

Parmi les bonnes peintures, on remarque celles du Bourguignon, mais surtout le beau tableau de la flagellation, par Jules Romain.

SAINT LAURENT IN PANEPERNA, OU PANISPERNA.

Nous retournerons par le forum de Trajan, en descendant la longue rue qui vient en droite ligne de Sainte-Marie-Majeure. Sur cette rue sont quelques monuments qui méritent notre attention. A droite, au sommet du Viminal, ainsi appelé des saules qui le couvraient et dont le poète Juvénal a fait mention, s'élève l'église de Saint-Laurent, en face du palais Cimarra devenu une caserne. Le surnom de Paneperna est une altération de Perpenna, noble romain qui avait sa maison dans ce quartier. Cette église, reconstruite plusieurs fois, n'aurait rien de remarquable, sans les souvenirs de saint Laurent, de sainte Brigitte et de sainte Catherine de Suède. On descend dans une chapelle souterraine, assez bien éclairée, pour voir l'endroit où saint Laurent fut brûlé sur un lit de fer, et à petit feu, pour qu'il souffrit davantage. La place de son supplice a été couverte d'une maçonnerie qui ressemble à un four, dont l'ouverture est au-dessus d'un autel enrichi de grandes indulgences. C'est encore un de ces autels où l'on ne peut célébrer les saints mystères sans éprouver de vives émotions. Le supplice de l'illustre diacre est représenté dans l'église supérieure par une immense fresque de Ciro Ferri qui en occupe le fond tout entier. Les religieuses de sainte Claire habitaient le couvent, à l'époque où sainte Brigitte vint s'y retirer pour un temps avec sa sainte fille.

SAINTE AGATHE IN SUBURRA.

Plus loin, à droite, est l'église et le séminaire des Irlandais, qui nous parlèrent avec enthousiasme de leur O' Connel. Leur jolie église est l'ancien oratoire qui fut livré par Ricimer aux ariens et destiné à sa sépulture. Saint Grégoire-le-Grand la purifia. On y conserve le corps de sainte Agathe. Il y a aussi les reliques de plusieurs martyrs qui souffrirent sous l'empereur Valérien, après avoir été enfermés dans la prison Mamertine ; ce sont, le prêtre Eusèbe, le diacre Marcel, Hippolyte, diacre, sa sœur Pauline et son beau-frère Adrias, Néon et Marie, enfants de ceux-ci.

Du même côté, en traversant la rue, est la belle villa Aldobrandine, où l'on voit des monuments antiques et des ruines des bains d'Agrippine.

Sur la gauche sont deux églises richement décorées à chacune desquelles est annexé un couvent de religieuses dominicaines ; l'une s'appelle des saints Dominique et Sixte, et l'autre de sainte Catherine de Sienne.

Dans la cour du monastère de celle-ci s'élève une haute tour en briques, la tour dite des Milices. Il est reconnu aujourd'hui qu'elle a été bâtie dans le moyen-âge.

CHAPITRE QUINZIÈME.

CINQUIÈME JOURNÉE. — PORTE DU PEUPLE. — VILLA BORGHÈSE. — PLACE DU PEUPLE. — LE CORSO et SES MONUMENTS. — COLONNE ANTONINE. — MONTE-CITORIO. — ÉGLISE DE SAINT-MARCEL. — ÉGLISE DE SAINTE MARIE *IN VIA LATA.*

Ajourd'hui, l'ordre chronologique doit nous conduire à l'église de Sainte-Marie *in via lata*, sur le lieu où l'Apôtre des nations se logea pour la première fois en arrivant à Rome ; mais, comme il nous faut en même temps suivre l'ordre topographique pour la visite des monuments, il nous est quelquefois difficile de distribuer nos journées et de fixer le point de départ. Encore une fois, le voyageur pourra changer ce qu'il voudra à notre itinéraire et la table alphabétique l'aidera toujours à se retrouver avec nous. Nous pensons bien d'ailleurs qu'il séjournera à Rome un temps plus long que ne le suppose le plan que nous avons adopté.

PORTE DU PEUPLE.

Transportons-nous au Ponte Molle, par lequel nous sommes arrivés, et jetons un coup d'œil sur tout ce qui nous environne. Cette avenue a quelque chose de solennel. J'aimais surtout à me rappeler la victoire si mémorable de Constantin sur Maxence. Nibby place le lieu du combat à

Caracalla. Les étrangers qui ont vu souvent les arênes de Nîmes et la Maison carrée sont peut-être moins étonnés à l'aspect du Colisée et du Panthéon de Rome qu'à celui des ruines gigantesques que nous découvrons ici de loin. Ce bâtiment était un carré qui avait 1050 pieds sur chaque face ; il reste au milieu les masses colossales d'un autre bâtiment carré long, qui a 690 pieds sur 450 ; une cour immense les séparait, et après Caracalla, Héliogabale et Alexandre Sévère y avaient ajouté des portiques. Un théâtre avec des gradins était adossé à la colline qui domine les thermes vers le sud-ouest. La façade était du côté du nord-est, où l'on trouve aujourd'hui des chambres qui servaient de logement aux gardes et aux femmes de service : on les a prises à tort pour des chambres de bain ; elles avaient leur entrée commune sur un portique, auquel conduisait une rue large et magnifique, *via nova*, construite à cet effet par Caracalla. Six escaliers placés à différentes distances montaient à la cour qui environnait le bâtiment du milieu. Les fouilles qu'on vient de pratiquer dans cette partie ont apporté une grande lumière sur l'usage des diverses pièces de ces thermes et des autres. Parmi les pièces les plus remarquables, nous avons admiré deux cours qui étaient entourées de portiques à colonnes, et destinées aux exercices gymnastiques ; la salle principale, Pinacothèque, galerie de peintures et de statues, les restes d'une salle ronde, placée au milieu du côté du sud-ouest vis-à-vis le théâtre, et enfin la grande piscine. Celle-ci a 188 pieds de long sur 134 de large. On avait beaucoup parlé de sa voûte prodigieuse, presque plate, liée dans ses parties par des lames et des crampons de bronze ; mais les nouvelles découvertes ont prouvé qu'elle n'en avait jamais eu : elle formait un vaste réservoir dans lequel l'eau entrait par neuf ouvertures qui se voient encore. Aux deux extrémités de la cour, sud-ouest, sont les restes de deux *Diætæ* (1), salles de forme octogone; celle

(1) Ce mot Diæta signifie salle à manger et pavillon de jar-

vers le sud-est est la mieux conservée et elle porte faussement le nom de temple d'Hercule. Près de celle-ci, on trouva en 1777 les deux belles baignoires en basalte qui sont au musée du Vatican.

Ces Thermes étaient construits en briques; des masses sont tombées toutes d'une pièce sur le pavé qui est partout en mosaïques; parmi ces mosaïques, les plus précieuses pour la matière et pour les dessins ont été transportées au nouveau musée de Latran. Partout les murs de briques étaient couverts de marbres, de stucs dorés et de peintures. Les statues devaient s'y trouver en grand nombre; car les fouilles en ont fait découvrir des centaines, entre autres, le torse du Belvédère, l'Hercule, le Taureau, la Flore, que les Farnèse ont transmis aux rois de Naples. Il paraît que la destruction de cet immense et somptueux édifice date de l'invasion des Goths commandés par Vitigès. C'est encore un *magnifique témoignage* des vanités humaines.

Revenant sur la route, nous entrâmes dans l'église des Saints Nérée et Achillée, et, par hasard, le cardinal titulaire en sortait en ce moment: c'était Mgr. Spinola, archevêque de Venise, qui était à Rome depuis peu de jours.

ÉGLISE DES SAINTS NÉRÉE ET ACHILLÉE.

Nous avons laissé à l'ouest des Thermes la vieille église de Sainte-Balbine, qui fut un ancien titre cardinalice; mais nous donnerons plus d'attention à celle-ci, vénérable par ses antiquités religieuses et par ses reliques. Elle a conservé ses dispositions primitives, quoique Baronius en ait fait rebâtir l'enceinte en 1596. On y voit des

din. On s'entretenait d'affaires publiques dans les salles des festins, ce qui fournit l'étymologie de *Diète* signifiant assemblée délibérante. Il est facile de comprendre que *Diæta* est ici un pavillon d'une cour.

marbres précieux, tels que la brêche d'Afrique, et ce sont des restes de monuments antiques ; les ambons subsistent ; au fond du chœur est une chaire en marbre sur laquelle saint Grégoire le Grand récita sa vingt-huitième homélie, dont un passage est gravé sur le dossier ; l'autel de la confession est orné d'un magnifique baldaquin, et au-dessous sont les corps des saints Patrons avec des reliques d'autres saints qui sont nommés sur une plaque de marbre.

Flavie Domitille, nièce de l'empereur Domitien, avait épousé Flavius-Clemens son cousin-germain et neveu de Vespasien. Ils étaient chrétiens tous les deux quand la persécution devint terrible. Le mari fut mis à mort et Domitien exila Domitille avec ses eunuques Nérée et Achillée dans l'île de Pontia, près du promontoire de Circé, aujourd'hui Monte Circello. Saint Jérôme raconte que sainte Paule, en allant de Rome à Jérusalem, voulut voir dans cette île l'asile que nos martyrs avaient habité. Ils furent ensuite mis à mort à Terracine. Le diacre Césaire porta leurs dépouilles à Rome et les inhuma au lieu sur lequel Jean Ier éleva une église dans le sixième siècle.

Les saints principaux dont l'église possède encore des reliques insignes et dont j'ai pris les noms sur l'inscription de marbre, sont : Sainte Pétronille, deux Vital martyrs, sainte Élizabeth, veuve, saint Quintin, saint Maur, saint Louis, évêque de Toulouse, sainte Claire, etc.

Cette église fut aussi appelée de la Fasciola (bandelette), parce que saint Pierre s'arrêta en ce lieu, lorsqu'il fuyait par la voie Appienne, pour détacher une bande qui était appliquée sur une plaie de sa jambe, plaie que lui avaient faite les fers de la prison Mamertine.

Il y a des fresques et un tableau de Roncalli, dit le Pomarancio. Presque vis-à-vis est l'église de Saint-Sixte, célèbre par le séjour qu'y fit saint Dominique avec ses religieux ; mais le couvent est devenu la fabrique du papier timbré.(1) Les religieux sont bien nombreux à Rome; cepen-

(1) Voyez l'article de l'église Sainte-Sabine.

dant ils ne suffisent plus pour garder tous les anciens monastères : il est d'autres maisons où ils sont en très-petit nombre et où l'on ne voit plus arriver de novices. Tant de biens ont été enlevés aux moines pendant l'occupation française que je ne conçois pas même comment il existe encore un si grand nombre de couvents. Il vaudrait mieux qu'il y en eût moins peut-être, mais ayant toujours des religieux nombreux, édifiants, occupés de saintes pratiques ou d'œuvres utiles. Cependant que deviendraient alors tant de monuments célèbres dans l'histoire de l'Église, dans la vie des saints, et souvent intéressants pour l'archéologue, si une nouvelle destination les rendait ensuite méconnaissables? Cette réflexion m'a souvent préoccupé à Rome d'une manière pénible; car j'ai eu occasion de la faire dans plusieurs de ses quartiers, comme dans celui-ci.

Sur la droite, en avançant, nous rencontrons bientôt l'église de saint Césarée, ou Césaire, dont saint Grégoire le grand a fait mention. Elle fut rebâtie et ornée par Clément VIII, qui lui donna un titre cardinalice, porté pour la première fois par son petit-neveu Aldobrandini. Le saint Patron fut martyrisé à Terracine, pour s'être élevé avec une sainte indignation contre l'usage de cette ville, qui, en certaines occasions solennelles, sacrifiait un jeune homme à Apollon en le précipitant dans les flots. Cette église est surnommée *in Palatio*, du voisinage des Thermes, parce que le peuple romain, dans le moyen-âge, appelait tout grand bâtiment un palais. Il n'a pas trop perdu cette habitude, ce me semble.

VALLÉE D'ÉGÉRIE.

Ne vous fiez ni aux écrivains ni aux ciceroni, qui vous conduiront si loin de la porte Saint-Sébastien pour vous montrer en pleine campagne la célèbre fontaine de la nymphe Égérie. Ce qu'ils nomment ainsi ne peut être autre chose qu'un nymphée, petit temple que les anciens

élevaient aux fontaines et aux Naïades; et d'ailleurs la prétendue statue de la Nymphe est évidemment celle d'un homme.

La vallée qui s'ouvre entre le Cœlius et une autre colline qu'on appelle monte d'Oro est véritablement la fameuse vallée d'Égérie, où se rendait le roi Numa-Pompilius. On ne peut en douter quand on lit des passages des auteurs anciens qui s'y rapportent, et surtout celui de Juvénal, qui décrit le voyage d'Umbricius. Ensuite, cette vallée était à côté de la porte Capène : or, l'emplacement de cette porte, ainsi appelée parce qu'elle conduisait à Capoue, est maintenant bien connu. Elle était au pied du Cœlius, sous la villa Mattei, à l'endroit, où, d'après Strabon, la route se partageait en deux en sortant de Rome, la voix Latine à gauche et la voie Appienne à droite : il fallut les deux portes Latine et Capène, quand l'enceinte fut reculée par l'empereur Aurélien. Le même embranchement existe encore, tout près de l'Église Saint-Césarée; mais la porte Latine a été fermée il y a peu de temps, parce que la voie Appienne et les chemins qui y aboutissent suffisent pour les communications de Rome avec les diverses contrées du Latium. N'oublions pas ici que c'est par la porte Capène que saint Paul entra dans Rome, entouré des soldats qui le gardaient et des chrétiens qui étaient allés à sa rencontre sur la voie Appienne, selon les *Actes des apôtres*, chapitre 28.

A droite, sur la colline qui domine l'église Saint-Césarée, était le temple de Mars *extramuraneus* (hors des murs). La rampe de Mars, *clivus Martis*, y montait de la voie Appienne. C'est là que s'arrêtaient d'abord les triomphateurs qui arrivaient de ce côté, ce que nous expliquerons en parlant de la voie Triomphale.

TOMBEAU DES SCIPIONS.

Les fouilles de 1790 ont prouvé que le tombeau des Scipions n'était pas celui qu'on voit presque en face de l'église *Domine quò vadis*. Il est dans une vigne, à droite du chemin, près de la porte Saint-Sébastien. Quoiqu'il n'en reste que la partie souterraine, creusée dans le tuf, ce monument est intéressant par son antiquité et par le souvenir d'une famille illustre. Le nom du vainqueur de Carthage manque dans les inscriptions. On sait pourquoi il eut son tombeau loin de son ingrate patrie, à Linterne, au dessus de Baïes. Il est souvent arrivé que les républiques n'ont pas été plus reconnaissantes que les rois. Châteaubriand voulut voir le tombeau du grand homme ; il ne trouva que des vestiges d'une maison où il s'était retiré.

Dans la même vigne est un autre tombeau, très remarquable par sa conservation. C'est un des nombreux *Columbarium* qui abondaient de ce côté de la ville. Il a été découvert en 1830. On y descend par l'antique escalier : une inscription en mosaïque annonce d'abord que ce tombeau appartenait à Pomponius Hylas et à Pomponia Vitalina ; d'autres inscriptions nomment des personnages de la cour d'Auguste et de celle de Tibère. On a commencé à exécuter les nouveaux règlements dans cet édifice, c'est-à-dire qu'on a tout laissé en place ; un vase de verre a été porté à la bibliothèque du Vatican, à cause de sa fragilité ; mais une copie en verre a été substituée ici à l'original.

Je n'ai pas conduit le voyageur à la porte Latine, avant d'aller à la porte Saint-Sébastien, parce que nous fîmes une course inutile. Nous ne vîmes que des bâtiments modernes dans le plus triste état de délabrement et d'abandon ; nous parcourûmes plusieurs étages sans trouver personne ; enfin il parut un paysan tout surpris de nous voir, qui nous apprit que l'ancienne chapelle de Saint-Jean *in*

Oleo ne s'ouvrait que le dimanche de grand matin. Un prêtre de Saint-Jean de Latran y vient dire la messe et il emporte ensuite la clef. Nous aurions été heureux de contempler le lieu où le disciple bien-aimé fut condamné par Domitien à un cruel supplice, après lequel il fut relégué dans l'île de Pathmos, où il écrivit son Apocalypse ; mais il nous fallut pour cette fois revenir tristement sur nos pas. L'autre église, de Saint-Jean l'Évangéliste, qui avait un titre cardinalice et qui appartenait aux Minimes, était pareillement fermée. Cet abandon d'un lieu si vénérable inspire un vif sentiment de regret, surtout quand on pense à la multitude d'églises magnifiques qui se présentent à chaque pas dans la ville ; quoique ce quartier soit désert et malsain en été, il me semble que la chapelle de *saint Jean devant la Porte Latine* ne devrait pas être délaissée à ce point.

Un peu avant la porte Saint-Sébastien, on passe sous l'arc de Drusus, érigé par le Sénat à ce père de l'empereur Claude. Caracalla avait fait passer au dessus un aqueduc qui conduisait l'eau à ses Thermes; il en reste des arcades à côté.

VOIE APPIENNE.

La porte Saint-Sébastien est flanquée de deux grosses tours gothiques; elle emprunte son nom à la basilique, éloignée d'un grand mille, que nous visiterons en dernier lieu, puisqu'il faut y revenir après avoir visité les antiquités profanes qui sont au delà.

La voie Appienne, la plus magnifique autrefois, fut construite par le censeur Appius, à travers les marais Pontins que Jules César et Auguste travaillèrent aussi à dessécher. Elle était ornée de temples et de tombeaux. (1)

(1) La loi des douze tables à Rome, comme celles de Solon à Athènes, défendait de brûler ou d'enterrer les corps dans l'en-

Eudore s'exprime ainsi dans le quatrième livre des Martyrs: « Ma surprise allait toujours croissant, à mesure que « je m'avançais sur la voie Appienne. Ce chemin, pavé de « larges quartiers de roches, semble être fait pour résis- « ter au passage du genre humain.... Il présente une « avenue de plus de trois cents milles de longueur, bor- « dée de temples, de palais et de tombeaux, et vient se « terminer à la ville éternelle, métropole de l'univers et « digne de l'être. A la vue de tant de prodiges, je tombai « dans une sorte d'ivresse que je n'avais pu ni prévoir, « ni soupçonner. »

Maintenant cette voie est un grand chemin poudreux, encaissé entre de hautes murailles qui s'abaissent en s'éloignant de la ville, et l'on ne se douterait pas de son antique magnificence, si les ruines semées partout ne venaient la rappeler.

A quelques pas de la ville, on voit un petit ruisseau qui se cache sous les herbes marécageuses. C'est le *fleuve* Almon, dont nous parlerons une autre fois; on ne se douterait pas de sa célébrité. (1)

Presque vis-à-vis l'église *Domine quò vadis* est un ancien tombeau, celui qu'on avait pris pour le tombeau des Scipions, mais qui appartenait à un personnage beaucoup moins connu. Ici, la route se partage; celle de droite va joindre l'ancienne voie Ardéatine, qui allait à Ardée, capitale des célèbres Rutules qui firent la guerre à Enée. En suivant toujours la voie Appienne, on trouve dans une vigne, après le petit chemin de la vallée Caffarella, un autre grand Columbarium, des serfs d'Auguste. On a trouvé dans plusieurs de ces vignes, des cippes et des inscriptions qui sont au Vatican. M. Ammendola, amateur des arts, vient de découvrir dans la sienne un superbe sarcophage en marbre blanc qui est maintenant au Capitole et dont

ceinte des villes. Il y eut des exceptions pour les vestales, pour les empereurs et pour quelques grands personnages.

(1) Voyez chemin d'OSTIE, chapitre 10.

le bas-relief représente une bataille entre les Romains et les Gaulois. Plus loin est le tombeau des affranchis et des esclaves de Livie Auguste.

TEMPLE ET CIRQUE DE ROMULUS.

Au delà de la basilique, on voit à gauche de la route quantité de ruines dont les fouilles commandées en 1825 par le duc Jean Torlonia ont fait connaître l'origine. Elles ont appartenu à une villa bâtie par le tyran Maxence. Le cirque appelé jusqu'en 1825 cirque de Caracalla fut construit par le même empereur en l'honneur de son fils Romulus, qui avait été deux fois consul. Le monument qu'on supposait être les Equiries, ou Ecuries, du cirque, est reconnu pour avoir été un temple dédié au même Romulus. Ces diverses constructions furent faites par Maxence en 311, après la mort de son fils auquel il décerna les honneurs de l'apothéose, et un an avant la fameuse bataille du Pont Milvius où il perdit la vie.

Nous engageons les voyageurs à visiter le cirque avec attention ; c'est le mieux conservé de tous ceux qui restent, et par conséquent c'est celui qui permet le mieux d'étudier les dispositions de ce genre d'édifices antiques.

La partie souterraine du temple est bien conservée ; on retrouve le portique et la cella ; celle-ci a cent pieds de diamètre et ressemble fort au temple situé hors de la Porte Majeure qu'on a appelé Tour des esclaves. L'enceinte était destinée à rassembler la pompe du cirque, *Pompa Circensis*, espèce de procession qui précédait les jeux, et à laquelle assistaient les combattants, les magistrats et les prêtres portant les statues des divinités qui présidaient à ces fêtes.

Pour la description du Cirque, laissons parler Nibby.

« On fut trompé par le revers des médailles de Caracalla où le cirque est représenté ; mais c'est le grand cirque de la ville, que ce prince restaura. D'ailleurs la con-

struction est bien différente de celle de ses Thermes. Dès le XIVe siècle, Panvini avait pensé que ce cirque devait appartenir au IVe; époque où l'art avait tant dégénéré. Les inscriptions découvertes ne laissent plus de doutes.

« Sa forme peut être réduite à un espace oblong, de 1700 pieds romains de longueur et 260 de largeur, qui est circonscrit par deux lignes droites qui ne sont pas parallèles, mais réunies ensemble par deux lignes courbes. Trois parties constituaient le cirque et elles sont bien marquées dans celui-ci; ce sont les Carceres, le Cirque proprement dit, et l'Épine. On appelait Carceres la partie d'où s'élançaient les chars guidés par les cochers, qui étaient partagés en quatre factions, d'après la couleur de leurs vêtements rouges, verts, bleus ou blancs. Les Carceres étaient du côté occidental dans tous les cirques: leur forme était demi-circulaire pour maintenir l'égalité de l'espace à parcourir dans la sortie des chars; cet espace était en outre divisé par 13 arcs, dont celui du milieu servait à l'introduction de la *pompa circensis*. Une terrasse au dessus servait aux personnages de la première classe. Aux deux extrémités étaient deux tours pour les joueurs d'instruments.

« Le cirque proprement dit était disposé comme les autres lieux de spectacle pour ce qui regarde le podium et les gradins; une seule *précinction* de dix rangs contenait dix-huit mille spectateurs. Les gradins sont interrompus par deux balcons appelés *pulvinaria*, parce qu'ils étaient couverts de coussins : celui du nord-est communique par un corridor avec les restes de la villa, et ce devait être celui de l'empereur; l'autre vers le sud-ouest, était destiné aux juges.

« L'Épine, *spina*, peut être comparée à une chaussée divisant l'arène en deux parties inégales dans la longueur, puisqu'elle est placée de travers. La raison de cette inégalité, c'est que le point de départ étant à droite, il fallait laisser plus d'espace de ce côté que de l'autre. Des statues,

des colonnes, des obélisques ornaient l'épine des cirques : celle-ci a trois cents pieds de longueur, 22 de largeur, et de deux à cinq pieds de hauteur. Les bornes, *metæ*, étaient entièrement séparées d'elle. La surface était un réservoir d'eau divisé en plusieurs sections, qui servait à arroser les chars de peur que les axes des roues ne vinssent à s'enflammer. Elle était coupée dans sa longueur par trois divisions ; on voit au-dessus les traces des piédestaux des statues, des colonnes et de l'obélisque qui la décoraient ; l'obelisque a été transporté par Innocent X à la fontaine de la place Navone. Vers les Carceres, on a découvert sur l'Épine une portion de mur isolé ayant au milieu un trou qui contenait la poutre d'où se dirigeait vers le sud la corde tendue servant à déterminer le commencement et la fin de la course ; on l'appelait *Linea*, la ligne. Suit le soubassement des bornes, trois cônes groupés ensembles et surmontés d'un œuf : c'étaient les premières relativement aux Carceres. Plus loin, deux colonnes portaient une architrave sur laquelle étaient sept dauphins, symboles de Neptune, divinité protectrice des chevaux ; ce nombre sept désignait celui des tours de chaque course. Au milieu de l'Épine, dans un espace couvert de terre, on avait planté un palmier, dont une branche était décernée au vainqueur. La dernière section était ornée d'un petit temple de Vénus, sur lequel étaient alignés sept œufs mobiles, symbole de Castor qui aimait les jeux équestres. »

Nous avons pensé que ces détails pourraient être agréables au voyageur et utiles encore pour la lecture des auteurs qui ont parlé des jeux du cirque ; mais nous n'étendrons pas davantage cette fois la description des monuments innombrables que l'antiquité profane a laissés sur la voie Appienne. Jusqu'à Albano, ce sont partout des ruines ou des restes considérables de villas, de temples, de tombeaux. Ajoutons seulement que parmi ces tombeaux, le plus remarquable est celui de Cœcilia Metella,

femme du célèbre triumvir Crassus : il est de forme circulaire; son diamètre a cent pieds romains et son appareil est composé de blocs énormes. Dans la chambre intérieure, qui est petite et ronde, on trouva sous Paul III, le magnifique sarcophage qui se voit encore dans la cour du palais Farnèse. Ce monument est le plus ancien de ceux où le marbre a été employé. Les créneaux qui le couronnent furent ajoutés dans le XIIIe siècle par les Cajetani, qui s'y étaient fortifiés pendant les guerres civiles, et qui avaient bâti au dessus du tombeau. Nous devons aussi faire mention du temple de Bacchus, qui s'élève sur un plateau, à peu de distance du cirque : Urbain VIII le transforma en église, qu'il dédia à saint Urbain. C'est là, dans un oratoire des catacombes, que Valérien, époux de sainte Cécile, alla trouver le pape Urbain, qui acheva sa conversion et le baptisa. Nous allons bientôt raconter brièvement cette intéressante histoire.

Les monuments, les historiens, les poètes de l'ancienne Rome ne pouvaient me faire oublier Rome chrétienne; je finissais toujours au contraire par des comparaisons. Ainsi, dans les environs des plus célèbres de toutes les catacombes, ma pensée comparait, par exemple, les héros de la République Romaine avec les martyrs de la primitive Église, et je me disais : que sont les Clélie et les Lucrèce, les Curtius et les Caton, quand on les met en parallèle avec la multitude innombrable des vierges et des confesseurs de notre foi? Ce n'est pas un enthousiasme, ce n'est pas un courage d'un moment que ceux-ci ont montré. En embrassant le christianisme, ils commençaient leur martyre; renonçant bien souvent aux affections les plus chères au cœur humain, à la faveur des princes, aux plaisirs qui remplissaient un si grand espace dans la vie des païens, ils savaient que leur premier pas dans cette nouvelle existence, déjà si pénible à la nature, devait très-probablement aboutir à un supplice cruel. Et il fallait se cacher pour faire le bien, alors qu'on ne se cachait

plus pour faire le mal ! Oh ! souvenez-vous, en visitant les catacombes, que, là, des milliers d'hommes et de femmes ont versé bien des larmes avant de verser leur sang et que bien des fois ils auraient pu y mourir de terreur, si l'espérance du ciel ne les avait soutenus et remplis d'une joie ineffable. Ici, on ne doit pas entrer sans s'être profondément recueilli : on va voir ce qui peut laisser pour tout le reste de la vie une impression salutaire ; car ces lieux vont révéler à l'âme une connaissance de la primitive Église, de son esprit, de ses usages et de ses mœurs, telle que la lecture ne pourrait jamais la donner ; en sortant, nous n'aurons pas étudié les siècles les plus saints et les plus glorieux du Christianisme, nous les aurons vus et touchés.

Nous marchons depuis longtemps sur ces souterrains qui font le *soubassement de la cité vivante* (1), sur un de ces nombreux labyrinthes qui se croisent sous le sol foulé par tant de générations diverses, et dont le Christianisme avait fait le *quartier général de ses morts.* (2) Avant d'entrer dans l'église, dont l'extrême fraîcheur pourrait surprendre en été, jetons un coup d'œil autour de nous pour saisir l'ensemble d'un tableau si intéressant. A la surface du sol étaient les sépultures profanes. Dès les commencements de l'empire, les Romains déployèrent le plus grand luxe autour de leurs tombeaux ; les statues et les bas-reliefs, les colonnes et les marbres y furent prodigués par eux, et ils plantèrent là des bosquets à l'ombre desquels se célébraient les repas funèbres. Cette route de Naples et de Brindes étant alors la plus fréquentée, les familles patriciennes voulaient que les passants connussent leur grandeur et leur opulence. Au nord-est, en dehors de la porte Esquiline, était le champ des morts de la dernière classe. Les tombeaux du peuple étaient des trous

(1) Châteaubriand, vie de Rancé.

(2) M. Gerbet.

communs où l'on jetait les cadavres, et qu'on appelait à cause de cela *puticolæ*, mot que les uns ont traduit par celui de puits et auquel d'autres ont donné la signification de *pourrissoir public*. L'usage de brûler les morts n'était pas universel, du moins chez les pauvres. Pour ceux-ci, il y avait, hors de la porte Esquiline, un bûcher public, Bustum, ou *Ustrinum*, dont nous avons indiqué l'emplacement en sortant de la Porte Majeure. Parmi les grandes familles, M. Raoul-Rochette, en parlant de l'usage de brûler les morts, excepte de cet usage la seule famille Cornelìa, à laquelle appartenaient les Scipions. Il fait aussi remarquer que les enfants morts avant l'apparition des premières dents, les suicidés, ou ceux qui étaient tués par la foudre, étaient enterrés et non brûlés. Les anciens auteurs ne s'accordent pas trop sur l'époque de l'abolition de cette dernière coutume : cependant on admet assez généralement qu'elle cessa vers le milieu du second siècle, sous le règne d'Antonin-le-Pieux. Mais il avait cessé pour les chrétiens du temps même des apôtres.

LA BASILIQUE.

Saint Sébastien, ce martyr qui avait déployé à Rome tant de zèle et de charité, était notre compatriote. Il naquit à Narbonne et il fut élevé à Milan, dont sa famille était originaire. On sait comment il souffrit deux fois pour la religion sous Dioclétien. Il tomba enfin dans l'hippodrôme du Palatin, à l'endroit où fut bâtie une autre église qui porta son nom, saint Sébastien in Pallara, du *palais*. Son corps fut jeté dans un égoût que l'on voit à Saint-André-della-Valle ; mais les chrétiens l'en retirèrent pour le porter au cimetière de saint Calixte, que la vénération populaire appela depuis de saint Sébastien. On croit que la basilique primitive fut élevée par Constantin et consacrée par saint Sylvestre. En 1611, le cardinal Scipion Borghèse la fit reconstruire telle qu'elle est de nos jours,

avec sa façade et son portique soutenu par six colonnes de granit. C'est une des sept basiliques principales ; mais c'est encore une de ces églises hors des murs, à l'air d'abandon et de solitude qui feraient mal à voir, si l'on ne reconnaissait bientôt combien ce silence imposant est en parfaite harmonie avec tout ce qui les environne, comme avec tout ce qu'elles rappellent.

Trois chapelles méritent une attention particulière. La première à droite a pour ornement, au-dessus de l'autel, un grand reliquaire qui est un précieux trésor. La pierre de la voie Appienne sur laquelle resta l'empreinte des pieds du Sauveur, comme nous l'expliquerons bientôt, est entourée de vases contenant du sang d'illustres martyrs ; on y voit des objets qui se rapportent au genre de leur supplice, tels, par exemple, que l'une des flèches qui demeurèrent fixées dans le corps de saint Sébastien. Ce saint corps, dont une partie fut donnée à Louis le Débonnaire pour l'église de Saint-Médard de Soissons, est dans la chapelle vis-à-vis, sous un autel magnifique, qui est décoré de la statue du glorieux martyr. On est ému à la vue de cette statue couchée sous la table de l'autel : elle a été modelée par le Bernin et exécutée par Giorgetti. A droite de cette chapelle est l'escalier qui descend aux catacombes. On y est introduit par un frère franciscain. Les Franciscains d'Ara cœli ont remplacé ici les religieux de saint Bernard ; mais nous ferons remarquer que les couvents des églises hors des murs se dépeuplent dès que le mauvais air, l'*aria cattiva*, se fait sentir : les religieux vont dans d'autres maisons de leur ordre, ne laissant que ceux dont la présence est absolument nécessaire. — Près du chœur, à droite, est la belle chapelle de Saint-Fabien, pape et martyr, nommé dans les litanies ensemble avec saint Sébastien, sans doute parce qu'il a été inhumé dans ces mêmes catacombes. Le maître-autel est orné de quatre colonnes de vert antique. Il y a quelques bons tableaux dans la basilique ; les peintures qu'on voit sur les portes d'entrée sont d'Annibal Carrache.

Une dame Romaine, nommé Lucine, fit transporter le corps de saint Sébastien au cimetière de saint Calixte, et ce cimetière avait été agrandi par une autre Lucine, la même qui fit ensevelir saint Paul sur la voie d'Ostie. Saint Calixte le fit agrandir encore et restaurer au commencement du IIIe siecle; et il lui donna son nom, quoiqu'il n'y fut pas enterré lui-même. Ce cimetière devint assez grand pour contenir toute cette multitude de morts qu'annonce l'inscription placée à gauche, c'est-à-dire, environ 170 mille. Le nombre indiqué des papes quiy furent inhumés ne s'accorderait pas trop avec les tableaux chronologiques des papes où l'on a marqué le lieu de leur sépulture, si l'on ne savait que d'autres catacombes rapprochées de celles de saint Sébastien ont été souvent désignées avec celles-ci sous la même dénomination. « La partie dont on « a levé les plans, dit M. Gerbet, contient à elle seule plus « de trois cents corridors ou embranchements, au quels « correspondent, des divers points, d'autres galeries qui se « prolongent et s'enfoncent dans des souterrains aujour- « d'hui inaccessibles. » Nous avons peu à décrire dans ces galeries, après ce que nous avons dit dans le chapitre des Catacombes. Nous ajouterons seulement que l'une des chambres qui viennent après les galeries étroites contient une des plus intéressantes peintures. C'est la figure de Notre-Seigneur, que M. Bourassé regarde comme la plus ancienne et la plus parfaite de toutes celles qu'on a trouvées dans les catacombes. « Jésus-Christ y est représenté « avec un visage ovale un peu allongé, la barbe courte et « rare, les cheveux séparés au milieu du front et retombant sur ses épaules en longues tresses, la physionomie « grave, douce et mélancolique. (1) »

Un des lieux les plus illustres et les plus vénérables de

(1) Voyez l'*Archéologie chrétienne* de cet auteur, page 65 et suivantes, qui sont d'un grand intérêt sous le rapport des peintures hiératiques, et **M. de Montalembert**, tome 4 de l'*Université catholique*.

Rome chrétienne est sans contredit le souterrain demi-circulaire qui se trouve derrière le chœur. Il est plus bas d'environ vingt pieds, et on arrive en tournant l'abside à une tribune ouverte sur cet auguste sanctuaire. Les personnes qui ne sont pas munies d'une permission spéciale ne peuvent y descendre ; mais elles voient de la tribune la plus grande partie de ce souterrain, qui est bien éclairé, plusieurs tombeaux, et l'autel érigé à la place où l'on retrouva les corps de saint Pierre et de saint Paul.

On a pensé, mais cette opinion n'est pas admise, que ce souterrain, si large et si haut en comparaison de bien d'autres fut dans le principe un monument païen. Quoiqu'il en soit de son origine, ce qui le rend à jamais célèbre et respectable, c'est qu'il a été comme la première cathédrale du monde. Nous avons expliqué pourquoi saint Pierre quittait sa résidence et son oratoire de la maison de Pudens pour venir aux catacombes de saint Sébastien. C'est ici qu'il officiait alors; c'est ici qu'il instruisait une assemblée plus nombreuse et qu'il administrait les sacrements avec plus de sécurité; c'est ici qu'il établissait les formes et les prières de cette liturgie romaine, si respectable déjà par son antiquité, comme on peut s'en convaincre en lisant les doctes ouvrages de l'abbé des Bénédictins de Solesmes, qui cite à ce sujet les aveux de Grotius, de Grabe, et d'autres savants protestants. Dans la suite, d'autres papes y remplirent les mêmes fonctions, tant que les persécutions les forcèrent à se cacher. Une chambre antique précède la basilique souterraine. C'était celle des chefs de l'Église, qui y couchaient, qui y travaillaient et y donnaient leurs audiences. Quant à la basilique, qui n'est matériellement qu'une grande chapelle, elle offre l'aspect le plus étrange et le plus saisissant. Douze tombeaux sont rangés tout autour sur une ligne à la même hauteur, et leur ouverture est arquée ; au-dessous, et suivant cette ligne horizontale, est le banc de pierre sur lequel s'asseyaient les prêtres. On a eu raison de dire que cette église

primitive fait penser au Vatican et que le Vatican fait penser à cette église du premier pape. Dans un coin était la chaire pontificale sur laquelle saint Étienne I[er] fut massacré par les païens, introduits à l'aide d'un traître. Cette chaire, nous l'avons dit ailleurs, fut malheureusement donnée à Côme III, grand duc de Toscane, qui la fit porter à Pise. Elle aurait dû rester à sa place. Au centre du demi cercle est un autel, sur lequel nous voyons les deux bustes de saint Pierre et de saint Paul, et sous cet autel est un puits dont on peut apercevoir l'ouverture.

Saint Pierre avait été inhumé dans les catacombes du Vatican, et saint Paul dans celles de sainte Lucine, sur le chemin d'Ostie. Deux versions différentes existent sur les causes de la translation de leurs reliques dans le souterrain où nous sommes. Selon la première, les chrétiens enlevèrent le corps du prince des apôtres quand ils apprirent qu'Héliogabale voulait agrandir le cirque du Vatican, opération qui pouvait amener la découverte et la profanation des saints tombeaux, et qu'une crainte d'un autre genre leur fit en même temps enlever les restes de saint Paul. L'autre est adoptée par saint Grégoire. Suivant celle-ci, des chrétiens d'orient dérobèrent les saints corps, comme appartenant à des apôtres venus de leur contrée : ce genre de pieux larcins s'est vu assez souvent (1) : un violent orage les ayant arrêtés sur la voie Appienne, ils se cachèrent dans les catacombes, où les chrétiens de Rome vinrent les poursuivre et les atteindre, après avoir été in-

(1) Je ne connais rien de plus singulièrement curieux qu'un fait relatif à saint Romuald. Ce saint habitait une solitude de la Catalogne, vers la fin du X[e] siècle, et le peuple avait pour lui la plus grande vénération. Il fut obligé d'aller en Italie. La désolation fut grande dans le pays quand on apprit cette nouvelle ; mais des paysans formèrent le projet de l'arrêter et de le tuer, *pour avoir ses reliques*. Averti à propos, le saint s'échappa par un autre chemin.

struits de l'enlèvement. L'inscription que le pape saint Damase a fait graver au IVe siècle dans les catacombes confirme cette dernière version. Constantin avait placé aussi sous le portique de saint Pierre deux tableaux relatifs à cet enlèvement. Une remarque rappelée par ces tableaux, c'est que l'un d'eux contredit la tradition admise par les peintres modernes pour les figures des deux apôtres ; car saint Pierre y a la tête garnie de cheveux et la barbe crépue, tandis que saint Paul y est représenté le front chauve et la barbe pendante. Il semble que la vérité doit appartenir ici à l'antiquité. Le pape saint Corneille fit reporter le corps de saint Pierre au Vatican et celui de saint Paul sur le chemin d'Ostie.

La tribune contient des inscriptions curieuses. Celle de gauche est tirée des révélations de sainte Brigitte : elle est fort longue et je n'en rapporte que ces mots : « Il y a dans « le monde beaucoup de lieux où les corps des saints repo- « sent ; mais ils ne sont pas semblables à celui-ci. Si l'on « pouvait compter les saints dont les corps sont ici dépo- « sés, on le croirait à peine. »

Une autre inscription, empruntée par l'illustre Baronius aux anciennes annales des martyrs, est consacrée à la mémoire du pape saint Étienne. « Dans le cimetière de « saint Calixte, pendant la persécution de Valérien, saint « Étienne, pape et martyr, offrait le saint sacrifice de la « messe, lorsque des soldats survinrent : il demeura in- « trépide et immobile devant l'autel, continuant les saints « mystères qu'il avait commencés, et il fut décollé sur son « siége. »

De pareilles inscriptions lues sur les lieux font sur l'âme chrétienne un effet qui ne peut s'exprimer !

L'histoire de ces temps admirables montre que les chrétiens prenaient toutes les précautions pour que leurs assemblées ne fussent pas découvertes. La voie Appienne étant très-fréquentée, et ses environs étant remplis de monuments, il leur était facile de se rendre aux pieuses

réunions, surtout pendant la nuit. En outre, ils plaçaient en sentinelles des mendiants qui excitaient moins les soupçons et qui se donnaient mutuellement le mot d'ordre. Voici un passage des actes de sainte Cécile qui a rapport à ce genre de précautions. Lorsque sainte Cécile eut converti son époux Valérien, elle l'envoya au pape Urbain, qui était aux catacombes, en lui disant : « Allez au troi-
« sième mille de la voie Appienne, vous y trouverez des
« pauvres qui demandent l'aumône aux passants. J'ai tou-
« jours eu soin d'eux, et ils connaissent mon secret.
« Quand vous les aurez rencontrés, donnez-leur la béné-
« diction (le salut chrétien), et dites-leur : Cécile m'a
« envoyé vers vous, pour que vous me fassiez voir
« le vénérable vieillard Urbain : elle m'a chargé d'une
« commission secrète que je dois lui faire. » Valérien ne comprenait rien encore à la virginité, vertu nouvelle et inconnue malgré l'institution des vestales. (1) Cécile l'avait épousé par contrainte, et le premier jour de ce mariage elle avait avoué à son époux le vœu qu'elle avait fait. En ce moment difficile, elle lui parla aussi avec tant de force et de douceur de la religion chrétienne qu'elle l'ébranla, et Valérien consentit à aller trouver le pape, qui acheva sa conversion. Souvenez-vous de ces faits pour visiter avec plus d'intérêt la belle et vénérable église de sainte Cécile, au delà du Tibre. Pour ajouter cette observation en passant, les religieux italiens qui desservent les églises sont quelquefois étonnés et même scandalisés, quand ils sont interrogés par des visiteurs qui ne connaissent pas la vie des saints. Ont-ils tort? Il y a bien des catholiques qui savent une multitude d'anecdotes concernant des person-

(1) On les prenait au-dessus de six ans et avant l'âge de dix ans : elles n'étaient que six, et on les engageait en tirant les noms au sort, quand les parents se refusaient tous à donner leurs filles ; leur vœu de chasteté n'était que pour trente ans.

nages qui ne figurent dans l'histoire qu'en dernière ligne et qui ne connaissent pas les plus illustres héros de la religion : leur mémoire serait plus convenablement et plus utilement ornée des faits admirables et touchants que présentent les annales de nos saints !

Oh ! qu'ils étaient particulièrement dignes d'admiration les fidèles des temps primitifs ! Nous, Français, nous avons le droit de louer leurs exemples. Les Bretons surtout ont montré pendant notre terrible révolution un dévouement et un courage qui rendent bien croyables ceux des premiers fidèles. Qui n'a pas lu l'étonnant récit des messes célébrées en mer à l'époque de la terreur ? Un grand nombre de frêles barques entouraient celle où étaient l'autel et l'officiant, pendant la nuit, sur les côtes orageuses du Finistère. Une fois, dénoncés par un traître, les pieux bretons furent tout-à-coup assaillis par un navire armé qui engloutit plusieurs de leurs barques, seulement en se jetant au milieu d'elles. Ils revinrent cependant célébrer encore les saints mystères sur ces flots où leurs proches avaient péri ! — Que répondront un jour au souverain juge tant de chrétiens lâches et négligents ?

Il ne semblait pas possible que le milieu de ce siècle vît des persécutions aussi atroces et aussi stupides que celles de Néron et de Dioclétien. Ces abominables tyrans sont cependant égalés par l'empereur de Russie. Le long et cruel martyre des religieuses Basiliennes de Minsk en Pologne, rappelle d'un côté les plus odieux excès de barbarie et de l'autre les plus admirables exemples de constance que puissent nous offrir les annales des premiers siècles de l'Église. Le monde civilisé en a frémi d'horreur. Les Polonnais réfugiés à Paris ont fait célébrer dans l'église de saint Roch un service funèbre pour ces saintes victimes, qu'on devrait invoquer, au lieu de prier pour elles. Ainsi, le ciel voit toujours arriver de nouveaux martyrs et l'enfer d'autres bourreaux ! Et tout concourt à prouver qu'il

faut un ciel et un enfer au delà de cette vie ! Autrement Dieu ne serait pas juste.

J'ai exprimé déjà un regret. Pour visiter les catacombes, on voudrait être seul, recueilli, parcourant lentement ces galeries à jamais sacrées. Quand le frère franciscain nous montra la place où fut le corps du pape saint Marcel, et surtout le petit réduit où saint Philippe de Néri venait passer des heures en méditation, je sentis qu'on méditerait et qu'on prierait bien à cette même place. Or, saint Philippe, le Vincent de Paul de Rome, venait ici passer des nuits entières en oraison, après ses travaux du jour, et il partait de là pour consacrer une autre journée aux œuvres de la charité la plus ardente !

Un pieux voyageur nous saura gré certainement d'avoir placé ici un chant des catacombes. C'est la plus ancienne de nos hymnes, une touchante prière, et une poésie délicieuse, que saint Clément d'Alexandrie a placée à la suite de son *Pédagogue*. Quel charme de la réciter sur les lieux ! La voici, traduite par notre savant bénédictin Guéranger.

« Frein des jeunes coursiers indomptés, aile des oiseaux qui point ne s'égarent, gouvernail assuré de l'enfance, pasteur des agneaux du roi ! Tes simples enfants, rassemble-les, pour louer saintement, chanter avec candeur, d'une bouche innocente, le chef des enfants, le Christ.

« O Roi des saints, Verbe, triomphateur suprême, dispensateur de la sapience du Père, du Très-Haut ; toi, l'appui dans les peines, heureux de toute éternité, Sauveur de la race mortelle, Jésus !

« Pasteur, agriculteur, frein, gouvernail, aile céleste du très-saint troupeau, pêcheur des hommes rachetés, amorçant à l'éternelle vie l'innocent poisson arraché à l'onde ennemie de la mer du vice.

« Sois leur guide, ô pasteur des brebis spirituelles ! ô saint ! sois leur guide. Roi des enfants sans tache ! Les vestiges du Christ sont la voie du ciel.

« Parole incessante, éternité sans bornes, lumière sans fin, source de miséricorde, auteur de toute vertu, vie irréprochable de ceux qui louent Dieu !

« O Christ ! ô Jésus ! nous qui, de nos tendres bouches, suçons le lait exprimé des douces mamelles de ta sagesse, la grâce des grâces ; petits enfants, abreuvés de la rosée de l'esprit qui découle de ta parole nourrissante, chantons ensemble des louanges ingénues, des hymnes sincères à Jésus-Christ Roi.

« Chantons les saintes récompenses de la doctrine de vie. Chantons avec simplesse l'Enfant tout puissant. Chœur pacifique, enfants du Christ, troupe innocente, chantons ensemble le Dieu de la paix !

ÉGLISE DOMINE QUÒ VADIS.

En retournant vers la porte saint Sébastien, nous retrouvons à droite une église où nous avions l'intention de nous arrêter au retour. C'est plutôt une humble chapelle qui n'est visitée que par les voyageurs *chrétiens :* mais aussi, qu'elle est pour eux vénérable et intéressante ! Elle est appelée *Domine quò vadis*, *Seigneur*, *où allez-vous ?* en mémoire de cette question que saint Pierre adressa à Jésus-Christ lui apparaissant en ce lieu. Ce n'est point ici ce qu'on appelle avec un certain dédain une *pieuse légende.* Quand nous n'aurions pas sur ce fait les témoignages des écrivains les plus respectables et ces traditions locales qui, à Rome, sont une véritable autorité, pourquoi un chretien refuserait-il de croire à une apparition du Sauveur au chef de son Église naissante, lorsqu'il voit dans le nouveau Testament tous les prodiges opérés en faveur de saint Pierre et par saint Pierre ? Les Actes des Apôtres nous apprennent que son ombre seule guérissait les malades : ils nous racontent une infinité de prodiges qui paraîtraient bien plus incroyables à celui qui n'a pas la foi aux livres saints.

Or, je le demande, qui oserait soutenir que le merveilleux de la vie de saint Pierre devait finir tout juste là où finit la narration de saint Luc ?

Nous citerons particulièrement saint Ambroise, l'illustre évêque de Milan, qui ne craint pas de citer ce fait dans son discours contre Auxence, un des chefs de cette secte de l'arianisme qui niait la divinité de Jésus-Christ. Les fidèles avaient conjuré l'apôtre de fuir la colère de Néron ; ils avaient trouvé les moyens de le tirer de la prison Mamertine, et cette fois, ce n'était pas une lâche frayeur qui le mettait en fuite : non, il pratiquait le conseil donné généralement par son divin Maître, en même temps qu'il donnait à ses enfants spirituels cette preuve d'attachement. Mais le moment de son martyre était venu. Arrivé a cette distance des murs, il rencontra Jésus portant sa croix. (1) — Seigneur, où allez-vous ? s'écria-t-il dans le trouble de son ravissement. — Je vais à Rome pour être crucifié de nouveau ! répondit le Sauveur qui disparut, laissant sur le pavé l'empreinte de ses pas. — L'apôtre comprit et il rentra dans la ville pour mourir sur la croix.

Le pavé de la nef est en grande partie le pavé même de l'antique voie Appienne. Ainsi, là, comme en bien d'autres endroits, les monuments de l'antiquité chrétienne ont conservé ceux de l'antiquité profane, s'ils les ont détruits ailleurs pour les remplacer. Au milieu de ces dalles si anciennes, sous une grille de fer, une plaque de marbre blanc représente l'empreinte des pieds de notre divin Sauveur, empreinte qui est religieusement gardée dans la basilique de saint Sébastien, avec la flèche de l'illustre martyr et le bâton de saint Paul.

(1) Voyez les Bollandistes, au 29 juin, et pour les écrivains contemporains, M. de la Gournerie, Rome chrétienne, au commencement du tome 1, et le premier volume de l'Esquisse de Rome chrétienne, par M. Gerbet. — Origène a parlé de ce fait (*in Joan. c.* 21.) avant saint Ambroise ; il naquit l'an 185 de Jésus-Christ.

Nous baisâmes avec une bien vive émotion la place où le Sauveur du monde avait laissé cette empreinte de ses pieds adorables, et il nous sembla qu'en ce lieu et en ce moment, il nous pressait plus vivement de suivre la voie qui doit nous conduire devant le trône de son règne éternel, sur les marches duquel il nous permettra sans doute de nous prosterner, pour baiser les pieds qui furent percés pour l'amour de ses élus ! *Fiat ! Fiat !*

CHAPITRE QUATORZIÈME.

QUATRIÈME JOURNÉE. — THERMES DE CARACALLA. — ÉGLISE DES SAINTS NÉRÉE et ACHILLÉE. PORTE LATINE. — VOIE APPIENNE. — CIRQUE DE ROMULUS. — RUINES ANTIQUES. — ÉGLISE et CATACOMBES DE SAINT SÉBASTIEN. — ÉGLISE *DOMINE QUO VADIS.*

Nous allons visiter aujourd'hui un des quartiers les plus intéressants de l'ancienne Rome, dans les environs de la porte Latine et de la porte Capène qui a pris le nom de saint Sébastien. Auprès des monuments sacrés des premiers siècles de l'Église, nous trouverons des ruines célèbres et grandioses de l'antiquité profane. Pour celles-ci, il importe de suivre un auteur exact.

Si l'on se souvient de ce que nous avons écrit sur les réunions des premiers fidèles dans la maison de Pudens, on comprendra pourquoi nous nous dirigeons aujourd'hui vers les catacombes de saint-Sébastien, où est le sanctuaire que saint Pierre avait choisi pour des réunions plus nombreuses et qui s'y trouvaient aussi en plus grande sûreté.

THERMES DE CARACALLA.

Prenant la route qui passe entre les monts Palatin et Aventin, arrêtons-nous d'abord aux Thermes d'Antonin

Saxa-Rubra, c'est-à-dire, à environ deux lieues du pont; mais les deux armées devaient couvrir la plaine et les monticules que nous voyons d'ici, et d'ailleurs le tyran revint se noyer dans le Tibre.

En tournant le dos au pont, nous apercevons à gauche, sur une colline, un petit monument érigé en l'honneur de l'apôtre saint André par le pape Pie II, le savant Æneas Sylvius, à l'endroit où il vint recevoir avec tant de pompe la tête de Saint André, dont Thomas Paléologue lui avait fait présent et que l'illustre cardinal Bessarion était allé chercher jusqu'à Ancône. Cette chapelle, qui ressemble à un temple ouvert des anciens, rappelle une des plus belles cérémonies que la capitale du monde chrétien ait jamais vues. Elle se fit le 13 avril 1462: M Gerbet rapporte le beau discours que le pape prononça en ce lieu, devant le chef sacré du frère de saint Pierre, dont le martyre fut si héroïque et si touchant. (1) Plus près de la porte du Peuple, et sur le même côté de la route, Jules III fit élever par Vignole une petite église en l'honneur de saint André, dans sa belle villa, à l'embellissement de laquelle concoururent Michel-Ange, Vasari, Vignole, Ammanati et Taddeo Zuccari. On a réparé cette église en 1828. Il ne reste de la villa que le Casino (l'habitation). Le palais de la chambre apostolique, du gouvernement, est situé au fond du chemin qui s'ouvre à la gauche de ce Casino : il a été bâti sur les dessins de Vignole et il est orné de belles fresques de Taddeo Zuccari.

A côté de ce palais est le petit arc *Oscuro*, sous lequel on passe pour aller à l'*Aqua acetosa*, eau minérale d'un goût *acide* que les malades vont boire dans le printemps.

(1) Près de la chapelle de Saint-André sont les catacombes de Saint-Valentin, prêtre romain, martyr, dont le corps a été transféré à sainte Praxède.

VILLA BORGHÈSE.

Il n'entre point dans notre plan de décrire les villas de Rome, ni surtout les Casins, qui renferment tant d'objets d'antiquité et d'art. Les galeries des casins et des palais rappellent plus ou moins nos galeries du Louvre et de Versailles ; il faut les visiter plusieurs fois et à l'aise; l'amateur qui parcourt ces salles immenses, remplies de bustes et de statues, de vases, d'inscriptions et de fragments antiques, de tableaux et de fresques, trouve sur les lieux mêmes des catalogues numérotés qui les expliquent en les indiquant ; mais une description détaillée ne pourrait qu'ennuyer le lecteur et il tournerait probablement les feuillets sans les lire.

Cependant, il est quelques-unes de ces villas dont il faut bien donner une idée générale. Celle du prince Borghèse, plus que toutes les autres, donne en même temps une idée de la splendeur et de l'opulence qui distinguent certaines familles de l'aristocratie romaine. Le chef actuel de la maison Borghèse, possède le magnifique palais de ce nom, la villa, des domaines considérables, et de plus, les palais et les villas de la maison Aldobrandini, sur laquelle la sienne a été entée. S'il réunissait toutes les richesses artistiques qui sont dispersées dans ces différentes demeures, il formerait une collection telle qu'aucun souverain de l'Europe n'en a jamais possédé de semblable. Ses galeries de la villa où nous entrons furent dépouillées au profit du musée de Paris ; il a fait en 1815 de vains efforts pour reprendre ce qui lui appartenait, et déjà il a réparé ses pertes par les fouilles exécutées dans ses terres, par tout ce qu'il a acheté ou pris dans d'autres villas de son domaine.

Agrandie successivement par ses propriétaires, depuis le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, elle occupe un espace immense sur les collines voisines du mont Pin-

cias. Son entrée touche à la porte du Peuple ; elle s'annonce par un portail imité des plus beaux propylées de la Grèce ; à droite s'élèvent les anciennes substructions de Domitius Ænobarbus, le célèbre consul bisaïeul de Néron qui remporta une grande victoire au confluent de la Sorgue et du Rhône, les Gaulois ayant été effrayés à la vue des éléphants qui paraissaient pour la première fois. Ces hautes et antiques murailles, qui forment l'enceinte de la ville de ce côté, présentent un contraste pittoresque avec les allées qui montent à gauche et dans lesquelles on remarque un lac, des cascades et un jet d'eau s'élevant à trente pieds. En suivant la grande allée, qui sépare l'ancienne villa de la nouvelle, on arrive à un portail près duquel les murs d'OEnobarbus penchent en avant, poussés par les terres : on a trouvé dans l'historien Procope qu'ils penchaient ainsi de son temps, et il y a treize siècles ! c'est bien le cas de dire que l'on ne fait pas aujourd'hui des ouvrages aussi solides ! De là, le prince actuel a ouvert une allée qui fait le tour de la villa et qui passe devant l'ancienne habitation champêtre de Raphaël. Partout on rencontre des statues, des fontaines, de petits monuments imités de l'antique. Il y a un autre lac, appelé le lac d'Esculape, à cause d'un temple de ce Dieu bâti sur une petite île. Nous parlerons en particulier de l'amphithéâtre pour raconter un spectacle que nous y avons eu, celui d'une multitude immense qui s'y était réunie à l'occasion d'une *tombola*. Cet amphithéâtre est au milieu d'un parc délicieux ; on pense que son arêne, les gradins et les éminences gazonnées qui montent tout autour, pourraient contenir plus de soixante mille personnes. Le jour de la tombola, il y en avait de vingt à trente mille, quoique le temps fut à la pluie. On tirait une loterie pour les orphelins du choléra. A une extrémité de l'enceinte, qui est ovale, sur le perron et sous le vestibule d'un casino, la musique d'un corps militaire jouait dans l'intervalle du tirage des numéros, et c'est de là aussi qu'une voix éclatante

proclamait les numéros sortants. En cet instant, il se faisait un silence profond dans cette multitude, qui, bientôt après, s'agitait et murmurait comme la mer. La pluie vint : nous n'eûmes pas le feu d'artifice qui devait tout terminer ; mais nous jouîmes du spectacle de milliers de parapluies ouverts tous à la fois, et de milliers d'hommes et de femmes qui s'enfuyaient, pestant pour le moins autant contre le prince Borghèse que contre la pluie. Ce prince, disait-on, aurait dû remettre la loterie à un autre jour. Chose bizarre ! Cet opulent personnage donne souvent des fêtes au peuple, et souvent le peuple murmure contre lui : de son côté, le prince boude quelquefois ; puis tout finit par se raccommoder.

La villa est toujours ouverte au public : les voitures, les cavaliers, les piétons peuvent s'y promener à toute heure : malheureusement pour ces derniers, elle est un peu trop loin du centre de la ville.

Terminons par une citation qui s'applique à toutes les villas en général, mais non point à celle-ci pour les dernières lignes. « Ces splendides demeures, dit M. de Spi-
« nola, écrivain français, sont en quelque sorte le lien
« qui unit les anciens Romains aux modernes. Le palais
« actuel de Rome diffère du palais antique ; la villa de nos
« jours se rapproche beaucoup de l'antique villa, et dans
« ses parties principales elle en rappelle presque la majes-
« tueuse disposition. Le goût national d'une même magni-
« ficence s'est perpétué malgré le contraste des sociétés.
« Ces maisons de plaisance sont ordinairement tournées
« vers Rome, horizon superbe, en harmonie avec la pompe
« de leur architecture, et le marbre, les statues, les co-
« lonnes, les vases, les fontaines qui les décorent. Les
« jardins, plantés avec une noble régularité, et si au des-
« sus des zigzags de la manière anglaise, n'offrent point
« cette prétention bizarre de créer des sites que l'on trouve
« en dehors tout faits par la nature ; mais ils sont destinés
« à la promenade d'amis puissants des arts qui cherchent,

» dans leur repos, à en contempler les chefs-d'œuvre. « Trop souvent déserte, dégradée, la villa romaine n'a « point perdu son premier caractère, et sa tristesse même « ajoute à sa grandeur. »

Les villas furent créées à partir des commencements du XVIe siècle. Or, quand on pense à l'engouement incroyable qui s'empara alors de la société romaine pour tout ce qui tenait aux arts, à la littérature, aux usages des anciens, on est étonné que les maisons et les palais construits à cette époque ne l'aient pas été sur les modèles antiques. Les habitudes d'une civilisation moderne durent peut-être s'y opposer plus que le goût du temps.

PLACE DU PEUPLE.

L'étranger qui entre par la porte du Peuple sur la place de ce même nom conçoit d'abord une idée très-avantageuse de la capitale du monde chrétien. (1) Cette impression favorable s'affaiblit, quand il parcout des rues et des places qui ne laissent pas deviner les magnificences inimaginables qui sont prodiguées dans l'intérieur des monuments ; mais ensuite, la visite de ces monuments fait renaître l'admiration qui s'augmente sans cesse. Un grand personnage protestant disait au pape actuel que la basilique du Vatican ne l'avait pas trop étonné d'abord, mais qu'à chaque visite il avait senti croître sa surprise et son enthousiasme. — Il en est ainsi de la ville de Rome, répondit Grégoire XVI. Il en est ainsi de la cité spirituelle, ajouta Sa Sainteté en souriant ; on ne doit pas nous juger à la première vue ; mais apprendre à nous connaître. (2)

La porte du Peuple, autrefois la porte Flaminienne,

(1) Il en est ainsi de l'entrée dans Paris par l'arc de triomphe de l'Étoile.

(2) Il aurait mieux valu peut-être que je prisse ces belles paroles de Grégoire XVI pour épigraphe de mon Itinéraire.

était un peu plus haut sur le Pincius, avant le VII[e] siècle : elle a été rebâtie par Vignole, sur les dessins de Michel-Ange, et ornée des statues de saint Pierre et de saint Paul.

Au commencement de ce siècle, l'architecte Valadier, a changé les dispositions de la place. C'est lui qui a tracé des deux côtés les grands hémicycles ornés de statues et de fontaines. A gauche, s'élèvent les rampes du jardin public, en avant duquel on voit la statue colossale de Rome entre celles du Tibre et de l'Anio ; en face, Neptune est représenté entre des tritons : les statues des quatre saisons y figurent encore. Des quatre grands bâtiments uniformes, celui à gauche est un couvent d'Augustins ; celui qui est à droite contient la douane, une salle d'exposition des beaux-arts et la caserne des carabiniers ou gendarmes pontificaux. Derrière celle-ci est le grand abattoir. Les deux autres bâtiments appartiennent à des particuliers. Au midi, la vue embrasse deux jolies églises semblables et les trois belles rues qui s'étendent au loin dans l'intérieur de la ville. Le milieu de la place est orné du grand obélisque de Ramessés, qui a 74 pieds de hauteur sans le piédestal : aux angles de celui-ci sont quatre lions égyptiens qui jettent l'eau dans de petits bassins. On lit parmi les hiéroglyphes le nom de Sésostris plusieurs fois répété et les savants prétendent que ce roi et Ramessés ne font qu'une seule et même personne. Auguste avait transporté ce monolithe au grand cirque. Sixte-Quint l'en retira cassé en trois blocs.

ÉGLISE DE SAINTE-MARIE-DU-PEUPLE.

Cette magnifique église, surnommée ainsi parce que le peuple romain la fit reconstruire dans le XIII[e] siècle, avait été élevée vers la fin du onzième sur le tombeau de Néron. Ce tyran avait été inhumé en cet endroit, au rapport de Suétone. Châteaubriand, dans une note de son livre

des Martyrs, rapporte une tradition populaire qui courait à Rome sur le lieu de la sépulture de Néron. Montfaucon cite une inscription du grand autel de Sainte-Marie, qui fait allusion à cette tradition singulière. La voici. Il y avait en cet endroit un grand arbre sur lequel un corbeau venait constamment se percher : on creusa au pied de cet arbre et on trouva l'urne qui renfermait les cendres de Néron ; les cendres furent jetées au vent par le peuple et l'église de Sainte-Marie fut bâtie au même lieu. — Cette église a été réédifiée encore par le pape Sixte IV. — Elle est très-remarquable par les chefs-d'œuvre des grands-maîtres qui l'ont successivement décorée

Sur le maître-autel est une des images de la Sainte Vierge qui sont attribuées à saint Luc. Le chœur a été peint par le Pintoricchio ; les angles et la coupole par Vanni : les tombeaux et leurs statues sont du grand Sansovino.

Dans la chapelle à la gauche du chœur, le tableau de l'Assomption est d'Annibal Carrache, et les autres de Michel-Ange du Caravage. Toutes les chapelles qui suivent sont dignes du plus grand intérêt. Il y a des tombeaux exécutés par l'Algarde, des statues de Bernin, des peintures et des ornements dont Raphael a fait les cartons. L'avant-dernière est une des plus magnifiques de Rome ; elle a été bâtie par l'opulente maison Chigi, et dédiée à Notre-Dame de Lorette : Raphaël a donné les modèles du plan et des décorations et il a dirigé les travaux de Sébastien del Piombo, de Vanni, de Salviati ; mais les peintures ont souffert de l'humidité. Bernin a fait Habacuc avec l'Ange qui le prend par les cheveux. Élie et Jonas sont des ouvrages très-estimés de Lorenzetto qui fut dirigé par Raphaël, pour le Jonas spécialement. Près de la chapelle est le superbe tombeau de la princesse Odescalchi-Chigi, sur les dessins de Posi.

Une chapelle très-riche se voit encore de l'autre côté de l'église, la seconde en entrant. C'est celle du cardinal Cibo. Seize colonnes d'ordre corinthien forment sa decoration

principale ; elle est aussi ornée de vert et de noir antiques, de marbre violet et d'albâtre. Le tableau de l'autel est de Charles Maratte, et Charles Fontana a exécuté le tombeau du cardinal. — Le 8 septembre, il y a chapelle papale à Sainte-Marie-du-Peuple ; c'est-à-dire que le Pape y va assister à la grand'messe avec les cardinaux.

RUE DU COURS.

C'est la plus belle rue de Rome, et ce n'est pas celle que j'admirais le plus ; car elle n'a point d'originalité et ce ne serait pas la peine d'aller visiter la capitale du monde chrétien, si l'on cherchait à voir des rues bien alignées, bordées de belles maisons et de brillants magasins. Mais ici encore nous retrouvons des églises remarquables et des palais comme on n'en voit pas beaucoup ailleurs.

Le Corso a environ seize cents mètres de longueur en ligne droite, sans comprendre les deux places entre lesquelles il s'étend du nord au midi. Les rues tirées au cordeau qui se font le plus remarquer après celle-là, sont les rues des Quatre-Fontaines, de la Lungara, du Babouin, de Ripetta, Julie et Condotti. Cependant le Corso n'est pas assez large, surtout quand on considère qu'il est la promenade habituelle des voitures et qu'il est encore destiné aux fêtes du carnaval et aux courses de chevaux.

Pour être moins scandalisé à cette pensée du carnaval dans la ville sainte, il faut connaître en quoi il consiste. D'abord, il ne commence jamais qu'une quinzaine avant le mercredi des cendres. Tout-à-coup les Romains de toutes les classes perdent leur gravité habituelle ; ils se masquent pour se promener au Corso à pied ou en voiture ; les spectateurs placés aux balcons et aux fenêtres échangent avec eux une grêle de dragées et de malicieux propos. Madame de Staël a justement remarqué que les villes de Rome et de Florence sont celles où le peuple a le plus d'esprit, que la langue italienne semble d'ailleurs inspirer

toute seule les saillies les plus spirituelles, et que les mots se prêtent d'eux-mêmes à divers sens, selon l'inflexion de la voix et selon le geste. Un étranger qui saurait bien saisir les ressources et les nuances de l'esprit romain s'amuserait infiniment les jours de marché à la place Navone. Pendant le carnaval, alors que toutes les classes sont entassées et confondues sur le même point, ce n'est pas à l'élégance du langage ni à la vivacité des reparties qu'on pourrait distinguer l'homme du peuple du grand seigneur.

La course des chevaux oblige les promeneurs de laisser le passage libre ; ils se retirent dans les rues qui y aboutissent ; ils se placent aux fenêtres ou sur des amphithéâtres dressés pour ces jours-là. Les chevaux partent de la place du peuple ; ils courent sans selle et sans bride, portant seulement sur le dos une étoffe éclatante ; ils passent comme un trait et telle est l'intelligence de ces animaux qu'ils semblent employer toutes les ruses pour s'arrêter ou pour se dévancer les uns les autres. C'est à la place de Venise que le premier arrivé est proclamé vainqueur. Le prix est une riche étoffe que les Juifs sont tenus de fournir comme un tribut payé au peuple Romain.

La nuit amène un autre genre de spectacle bien singulier. Les fenêtres sont illuminées et chacun prend un petit flambeau, appelé *moccolo*, tâchant de le conserver allumé, en cherchant à éteindre celui du voisin. Il en résulte des scènes animées, bizarres, bruyantes, qui produisent un effet et un tapage inconcevables dans cette longue rue, où la foule est si pressée. Puis, le canon du château annonce la fin des divertissements, comme il en avait donné le signal ; chacun rentre chez soi, et le plus profond silence succède au fracas le plus étourdissant.

On le voit, il y a loin de ce carnaval aux bals de l'opéra de Paris, aux innombrables réunions dans lesquelles nos sergents de ville ont tant de peine à maintenir l'ordre et la décence, à la descente de la Courtille qui offre le tableau le plus hideux de tous les excès.

Si l'on ne peut tout voir en détail, nous conseillerons de ne pas entrer dans toutes les églises qui sont sur le Cours : il vaudrait mieux retourner plusieurs fois à d'autres, qui, sous bien des rapports, méritent certainement la préférence. Les deux jolies rotondes placées à l'entrée sont, à gauche, Sainte-Marie-du-Monte-Santo, et à droite, Sainte-Marie-des-miracles. En avançant dans la rue, on trouve à gauche celle de Jésus et Marie, et presque vis-à-vis, Saint-Jacques-des-Incurables avec son hôpital. Près de celle-ci, dans la rue à côté, le sculpteur Rinaldi occupe l'ancien atelier de Canova, son illustre maître. En suivant le cours on voit dans la rue Vittoria l'église et le couvent des Ursulines Oblates qui font l'éducation des jeunes filles. Arrêtons-nous dans la grande et belle église de Saint-Charles, en revenant sur le cours. Rebâtie en 1612, elle était aussi dédiée à saint Ambroise ; on y avait ajouté une maison pour des prêtres Milanais et un hôpital pour les malades de la même ville. Elle est à trois nefs et d'ordre corinthien. Un capucin a fait la façade. La coupole, le chœur, le maître-autel et les ornements de stucs dorés sont de Pierre de Cortone. Une somptueuse chapelle orne le bras droit du tranceps ; le tableau de la conception est en mosaïque. Au maître-autel, saint Charles présenté à Jésus par Marie est le plus grand tableau de Charles Maratte et l'un de ses meilleurs. Le cœur de l'illustre et saint archevêque est conservé dans cette église, où le pape et les cardinaux se rendent le 4 novembre, pour assister à la messe solennelle.

Parmi les palais de cette rue, on admire celui du prince Ruspoli, que la famille Ruccellai fit bâtir par le grand architecte florentin Ammanati. L'escalier dessiné par Martin Longhi, est justement célèbre : il est composé de cent quinze marches, toutes d'un seul bloc de beau marbre blanc, excepté quelques-unes qui ont souffert. Le rez-de-chaussée est loué pour un café : deux artistes français en ont peint les salles ; le jardin est orné de bustes antiques et

de fontaines, et il est éclairé au gaz, ce qui ne se voit pas encore ailleurs dans Rome.

A propos du plus beau café de cette ville, je prierai mes lecteurs de me permettre une réflexion. Les ecclésiastiques romains vont au café sans que leurs compatriotes condamnent cet usage. En France, les personnes qui aiment les prêtres, et celles qui ne les aiment pas, se montrent si sévères à leur égard qu'elles seraient scandalisées, par exemple, si elles les voyaient seulement fumer un petit bout de cigare. Nous sommes entré dans les cafés de Rome, pour examiner comment les choses s'y passent. Les ecclésiastiques, comme les séculiers, lisent le journal, causent entre eux à voix basse, prennent du café ou une limonade, et s'en vont. Les Romains ne sont pas bruyants; ils sont polis et réservés, et ce n'est pas devant des ecclésiastiques qu'ils se permettraient des paroles déplacées. En France, le moindre inconvénient pour les prêtres en pareil lieu serait de les exposer à perdre un temps qui leur est plus précieux, à cause de leur petit nombre. Mais au moins, on devrait leur tenir compte de tous leurs sacrifices et en convenant que le clergé français se distingue généralement par sa régularité, par son zèle, par ses vertus sacerdotales, on devrait convenir aussi qu'il est le plus maltraité et que c'est là une des injustices les plus révoltantes dont les hommes aient jamais donné l'exemple.

Dans la rue Fratina, où est l'entrée de ce café, on voit l'église de Saint-Laurent *in Lucina*. (1) Elle fut fondée par Lucine, petite fille de l'empereur Gallien. C'est une des paroisses les plus considérables de la ville et un titre de cardinal. Il y a sur le maître-autel un beau tableau du crucifix, du Guide. M. de Châteaubriand, étant ambassa-

(1) Au sud-ouest de cette eglise est une petite place qui a retenu le nom du Champ-de-Mars, dont elle occupe une bien faible partie. Il n'y a rien de curieux.

deur, fit ériger dans une des chapelles un tombeau à Nicolas Poussin ; le buste a été exécuté par M. Lemoyne. — On montre dans une armoire de la sacristie une partie du gril sur lequel saint Laurent fut brûlé.

Nous avons laissé à gauche du Cours la belle rue des Condotti, au bout de laquelle s'élève le magnifique escalier de la Trinité-du-Mont. Nous reviendrons un autre jour à cette église, dont la position est admirable. La rue des Condotti est ainsi appelée parce que les conduits des fontaines passent sous le pavé; on y voit de riches magasins de camées, de bijoux et de chapelets; il y a des restaurants, des hôtels et des chambres garnies pour les étrangers; le duc de Bracciano y a son palais, où il demeure. L'église de la Sainte-Trinité est à l'entrée de cette rue ; elle fut fondée dans le siècle dernier par des religieux espagnols de l'ordre de la Rédemption ; on y remarque de bons tableaux.

Après avoir passé sur le Cours devant le palais Fiano, où est le théâtre de ces marionnettes qu'on aime tant en Italie, on peut lire sur le coin de la rue de la Vite une inscription qui marque la place de l'arc triomphal de Marc-Aurèle. Cet antique monument fut abattu par Alexandre VII, parce qu'il embarrassait le Cours. Ses colonnes ont servi à orner la chapelle Corsini, à Saint-Jean-de Latran.

Nous signalons brièvement ce qui se rencontre sur notre passage, parce qu'il faut au moins répondre au voyageur qui demande : quelle est cette église? De qui est ce palais? mais, comme on le voit, le plus beau quartier de Rome n'est pas le plus intéressant pour l'artiste, pour l'antiquaire, pour le pèlerin.

SAINT SYLVESTRE *in capite.*

Voici du moins une église qui mérite d'être visitée. Elle est à la gauche du Cours, sur la rue della Mercede, après celle della Vite. Le pape saint Denys l'érigea en 265. Elle

fut rebâtie par le pape Symmaque, puis réédifiée encore par saint Paul Ier, qui y ajouta la maison où il avait habité avec son frère et prédécesseur Étienne II. Dans la suite, elle a été restaurée de nouveau et plusieurs fois. Le grand saint Grégoire y a prêché quelques-unes de ses homélies.

Saint Paul Ier y fit transporter un grand nombre de reliques ; il l'orna de mosaïques et de beaux marbres ; le maître-autel surtout est décoré de quatre précieuses colonnes d'albâtre oriental.

Mais la relique la plus vénérable, de laquelle même l'église tire son surnom *in capite*, est une partie de la tête de saint Jean-Baptiste, qu'on y expose publiquement le jour de la fête de la Décollation le 29 août. Cette partie est la moitié du visage du saint Précurseur ; l'autre est à la cathédrale d'Amiens en Picardie. J'ai vu cette autre moitié, un jour qu'elle était exposée dans le bras gauche de l'immense et magnifique cathédrale, dont la nef surtout est la plus belle qui existe en France. C'est celle-ci qui a fait present à l'église de Rome de la moitié du pieux trésor qu'elle possédait, et sur la demande de Clément VIII, qui doutait de l'authenticité d'une relique de saint Jean-Baptiste conservée à saint Sylvestre *in capite*. Un savant Romain du siècle dernier a écrit un volume in-4° pour discuter tous les points historiques qui ont rapport à saint Jean. Voyez Godescard, au 29 août ; il indique les auteurs qui ont traité cette matière.

Les parties les plus modernes de cette église et le monastère que les religieuses de Sainte-Claire firent bâtir dans le XIIIe siècle occupent, selon de graves auteurs, l'emplacement de l'*Odeum* et du *Stadium* que Domitien fit construire à peu de distance de sa Naumachie (place d'Espagne). L'Odeum était un édifice où les virtuoses de l'antiquité chantaient leurs compositions musicales et dans lequel on décernait des prix aux plus habiles. Le Stadium était une longue allée entourée de murailles, destinée aux courses à pied, et Suétone rapporte que Domitien y assistait souvent.

Avant d'arriver à la place Colonne, sur la droite, on voit le palais Verospi, aujourd'hui Torlonia, dont on a enlevé tous les objets d'art; mais il a bien fallu y laisser la voûte peinte par l'Albane. Ces peintures, qui représentent les planètes et les heures, sont célèbres dans le monde artistique; la gravure les a reproduites bien des fois.

PLACE COLONNE.

Cette superbe place forme un vaste carré au milieu duquel s'élève la colonne Antonine. A droite, en entrant, est le beau palais Chigi, qui fait l'angle sur le Cours. Ce palais fut bâti par les neveux d'Alexandre VII, descendants du fastueux banquier qui florissait au temps de Léon X. Il appartient encore aux Chigi et ses galeries sont très-remarquables. (1) Au couchant de la place, est le bureau-général des postes, où l'on va affranchir les lettres pour l'étranger. Il a été restauré en 1839 : sa façade est de marbre blanc; la plupart des colonnes du portique ont été trouvées dans les fouilles de l'antique cité des Véiens; les deux cadrans placés sur l'attique sont éclairés la nuit. Le palais Nicolini est au midi et le palais Piombino s'étend sur le Cours. La petite église de saint Barthélemi est au midi de la colonne. En avant de celle-ci est une belle fontaine construite par Jacques della Porta.

La colonne s'élève sur le forum d'Antonin-le-Pieux, dont le sol était plus bas, car le piédestal est enterré de onze pieds. Selon Vasi, elle fut érigée par Marc-Aurèle en l'honneur d'Antonin; mais on pourrait l'appeler colonne Aurélienne, parce que les exploits du vainqueur des Marcomans y sont représentés en bas-reliefs et le Sénat fit placer au-dessus sa statue avec ses cendres. C'est le sénat,

(1) Dans la rue qui est à gauche du Cours, vis-à-vis l'angle du palais Chigi, on trouve bientôt l'église de Sainte-Marie *in via*, où l'on vénère une image miraculeuse de la Sainte Vierge.

d'après Nibby, qui fit élever la colonne en l'honneur de Marc-Aurèle lui-même : si elle a été appelée Antonine, c'est parce que cet empereur s'appelait aussi Antonin, ou à cause du nom de la place. La dernière opinion paraîtrait plus probable, quoique celle de Vasi soit appuyée par l'inscription moderne du piédestal.

Elle est moins belle que la colonne Trajane pour les proportions et pour l'exécution des bas-reliefs. Quant à la hauteur, je ne puis expliquer la contradiction de Nibby : dans le calcul de la hauteur totale, comme dans celui des détails, il donne 132 pieds à la colonne Trajane et 128 pieds et demi à la colonne Antonine, et en parlant de la première il dit qu'elle a un pied et demi de plus que la seconde. Je trouve aussi dans d'autres auteurs la même différence d'un pied et demi. Alors la colonne Antonine aurait 130 pieds six pouces, en comprenant toujours la partie enterrée du piédestal. Ce piédestal est beaucoup plus haut que celui de la colonne Trajane; mais le fût, avec la base et le chapiteau n'a que 68 pieds. Son diamètre est de onze pieds et demi. Elle est formée de 28 blocs de marbre blanc. L'escalier est pris dans l'épaisseur de ces blocs. Sixte V restaura ce monument, qui avait beaucoup souffert, et il plaça au sommet la statue de saint Paul, de bronze doré. Plusieurs auteurs disent que ce grand pontife eut la pensée de mettre cette statue dans le voisinage de Sainte-Marie *in via lata*, lieu où l'apôtre logea en arrivant à Rome, comme il éleva celle de saint Pierre sur la colonne Trajane, à cause du voisinage de sainte Pudentienne. Ce que dit à ce sujet M. Gerbet se trouve dans Godescard.

Ce que les bas-reliefs nous offrent de plus remarquable, c'est la représentation du miracle de la légion fulminante. Une lettre de Marc-Aurèle, outre le témoignage de plusieurs auteurs profanes, prouve que l'empereur attribuait réellement aux prières de la légion chrétienne le salut de ses troupes et la défaite des ennemis, et d'ailleurs, il ordonna alors que les chrétiens fussent traités partout avec

douceur. S'il laissa sculpter Jupiter lançant la foudre, au lieu du vrai Dieu, c'est qu'il ne pouvait se dispenser de rendre ce monument public conforme aux préjugés du peuple et à la religion de l'état : autrement, sa lettre, citée par Tertullien, montrait assez quelle était sa véritable pensée. Rome et l'Italie avaient tremblé devant les Marcomans, peuple belliqueux *de l'Autriche et de la Moravie ;* aussi, au retour de l'armée, la légion fulminante fut accueillie partout avec des transports d'enthousiasme, et les prêtres des idoles louaient eux-mêmes le Dieu de cette légion.

MONTE-CITORIO.

Au couchant de la place Colonne, on trouve aussitôt la place, l'obélisque et le palais de Monte-Citorio. La petite élévation à laquelle on donne ce nom de Citorio, dont l'etymologie n'est pas connue, a été formée des débris de l'amphithéâtre de Statilius-Taurus. L'obélisque, haut de 55 pieds, sans le piédestal qui en a onze, fut érigé à Héliopolis par Psammetique Ier, ce qui est constaté par les hiéroglyphes. Auguste le transporta sur la partie du Champ-de-Mars où est maintenant la sacristie de Saint-Laurent *in Lucina* : on l'a surnommé obélisque solaire, parce qu'il servit de méridienne.

Le vaste et magnifique palais de la *Curia Innocentiana* fut commencé par Bernini et achevé par Charles Fontana, sous Innocent XII. Ce pontife le destina aux différents tribunaux des causes civiles. Le second étage est occupé par le cardinal Camerlingue et par le trésorier-général des États pontificaux.

C'est sur le balcon de ce palais que se fait deux fois par mois le tirage de la loterie. La loterie ayant été abolie en France en 1830, et en Autriche en 1844, j'entendais souvent accuser le Gouvernement papal qui la conserve

encore. Benoît XIV l'avait supprimée, dit le père de Géramb ; mais, voyant que l'on continuait de jouer clandestinement, il la rétablit sur d'autres bases, et il lui donna une direction qui devint utile aux pauvres sans qu'il y eût un mal réel pour les autres classes. Il voulut qu'à chaque tirage, le gain des numéros sortants servit en partie à faire la dot de cinq jeunes filles. C'est ce qui se pratique encore. En voyant passer une de ces nouvelles mariées, le jour de ses noces, ceux qui la connaissent disent en riant : voilà mademoiselle vingt-et-un, ou mademoiselle trente-six. — Ensuite, les pauvres n'ont guère l'habitude de jouer à ce jeu dangereux, et l'on n'entend pas dire que des personnes aisées y aient trouvé leur ruine. — Mais, ce qui contribue encore sans doute au maintien de cette institution, c'est qu'il est très-difficile au gouvernement de remplacer ce revenu par un impôt; établir un nouvel impôt n'est pas chose aisée en Italie. Et puis, dans les États où la loterie n'existe plus, restent les jeux de la Bourse et des actions, qui enrichissent les uns et qui ruinent totalement les autres en quelques heures. En ce moment, il n'est bruit que des scandales occasionnés par les adjudications des chemins de fer.

Un français voudra entrer dans la modeste église de la Trinité qui est sur la place. C'est celle de nos Lazaristes de saint Vincent de Paul, bâtie en 1622 par la duchesse d'Aiguillon. Ces prêtres ont aussi une maison contiguë à l'église : ils donnent des missions au dehors et des retraites aux ecclésiastiques de Rome qui se préparent à recevoir les saints ordres.

Plus bas, vers le midi, est la place Capranica. Anciennement les Romains s'assemblaient en ce lieu pour des élections. Cet espace du Champ-de-Mars s'appelait *septi*, palissades, ou *ovile*, bergerie, à cause du genre de clôture dans laquelle un héraut invitait les citoyens à entrer pour élire les magistrats de la république. Dans la suite,

Lépidus remplaça les palissades par des portiques de marbre. Agrippa les embellit encore et les nomma *septi julii*, en l'honneur de Jules César. On y donnait des spectacles dans l'intervalle des assemblées. Si les Romains ne trouvaient pas à s'amuser dans Rome, c'était bien leur faute, vraiment !

Des lecteurs pourraient demander, en pensant aux comices du forum, quelles élections se faisaient ici dans les septi du Champ-de-Mars. Je citerai ce que j'ai rencontré à ce sujet dans l'histoire romaine d'Echard, savant antiquaire anglais : on y verra que les septi servaient aux assemblées par tribus et qu'on y élisait les magistrats inférieurs, tels que les Tribuns, les Édiles, etc. Vasi est dans l'erreur, quand il prétend qu'on y nommait le Dictateur et les Consuls. « Les *comitia tributa* furent ainsi appelés de ce que tous les membres des vingt et une tribus (1) avaient le privilége de donner leurs voix dans les assemblées, en quelque endroit de la république qu'ils résidassent : ce qui était bien différent des autres comices, soit par curies, soit par centuries. Au lieu que dans les assemblées par curies les seuls habitants de Rome jouissaient du droit de suffrage, et que dans les assemblées par centuries, les riches excédant les pauvres en nombre de centuries, y étaient par conséquent toujours maîtres des décisions ; dans les assemblées par tribus au contraire le commun peuple réglait tout, à cause de la quantité de gens admis au scrutin. Ces derniers comices

(1) Sous Romulus il n'y eut d'abord que trois tribus (quartiers) divisées en trente curies, subdivisées en décuries. Chaque curie avait son temple et son prêtre, comme nos *paroisses*. Servius Tullius divisa les citoyens en six classes, par ordre de fortune : ces classes avaient un nombre inégal de centuries et les riches eurent l'avantage dans les *comitia centuriata*. — Le nombre de ces différentes divisions et subdivisions augmenta toujours.

possédaient un autre avantage particulier ; c'est qu'on pouvait les tenir en quelque lieu que ce fût, et sans aucune cérémonie particulière, et que les deux précédents n'étaient jamais convoqués que dans le forum, et après une observation scrupuleuse du vol des oiseaux, nommée *auspicium*. Le sénat, à qui on référait les questions qui devaient être agitées dans les assemblées de curies et de centuries, et qui les réglait même, ne connaissait point ce qui devait être proposé dans les assemblées par tribus, où l'on faisait sans lui les magistrats inférieurs aux consuls, comme les tribuns, les édiles, les préteurs, etc. « Ces *comitia tributa* finirent par se fixer au Champ-de-Mars. On comprend comment ces divisions furent souvent des occasions de troubles et comment les sénateurs et les tribuns luttaient pour faire triompher le mode d'assemblées plus avantageux aux patriciens ou au peuple.

Sur cette même place est le collége *Capranica*, le plus ancien de Rome; il fut fondé en 1458 par un cardinal de ce nom. Le théâtre qui touche au collége s'appelle aussi *Capranica*.

L'église Sainte-Marie *in aquiro* est encore sur cette place. Elle est surnommée *in aquiro* par corruption, à cause des équiries, ou courses de chevaux que Romulus avait établies en cet endroit du Champ-de-Mars. Ces courses continuèrent sans doute après l'établissement des septi, ou se donnèrent tout auprès. Sainte-Marie est aussi appelée l'église des orphelins, à cause de l'hospice annexé. Cet hospice est une des belles œuvres de la charité romaine. Saint Ignace de Loyola contribua puissamment à son établissement. Le zélé cardinal Salviati y ajouta une école pour les orphelins.

TEMPLE D'ANTONIN.

Retournons du côté du Corso. Sur la place di Pietra sont les ruines majestueuses du temple d'Antonin, qui lui fut érigé par le Sénat et par le peuple sur le Forum de son nom. Les onze colonnes qui restent appartenaient au portique; l'entablement a été restauré en plâtre par Borromini; elles ont 39 pieds de haut et quatre pieds deux pouces de diamètre; elles sont de marbre, cannelées, mais très-endommagées par les incendies. Du côté de la cour on aperçoit des restes de la voûte de la Cella. La colonnade sert maintenant à orner la façade de la douane de terre. Les voitures publiques qui entrent dans Rome par toute autre porte que celle du Peuple vous conduisent d'abord jusque là, pour la visite de vos effets.

Rentrés sur le cours (1), nous trouvons bientôt sur la gauche le beau palais Sciarra, où l'on admire une des collections les plus importantes de tableaux choisis. Un peu plus loin, vis-à-vis le palais Carolis, qui appartient maintenant au prince de Piombino et qui fut habité par le cardinal ambassadeur de Bernis, nous visiterons une église intéressante par ses souvenirs.

SAINT-MARCEL.

« Le christianisme eut encore ses martyrs sous Maxence, « dit M. de la Gournerie. Le pape Marcel fut condamné à « prendre soin des bêtes destinées aux amusements du « public, et pendant neuf mois il demeura dans leur éta« ble. Au bout de ce temps, les clercs parvinrent à l'en« lever. Ils le cachèrent dans la maison que sainte Lucine

(1) A gauche, dans la rue de l'*humilité*, qui aboutit au cours, est un couvent de la Visitation avec une très jolie église, où l'on voit une belle statue de saint François de Sales.

« possédait près de la *via Lata*, et qui depuis longtemps « était l'asile des malades et des pauvres. Cette maison devint dès-lors un oratoire où les fidèles s'empressaient d'aller entendre les pieuses exhortations du Pontife. Maxence l'apprit, et il ordonna aussitôt de transformer cet oratoire en étable, et réduisit une seconde fois Marcel au vil métier de gardeur de bêtes. Le pontife succomba bientôt sous le poids de ses nouvelles souffrances, et le lieu sanctifié par son martyre redevint une église que les chrétiens placèrent sous son invocation. C'est aujourd'hui saint Marcel *al Corso.* »

Dès le VIe siècle, c'était un titre de cardinal. Grégoire XI la donna aux religieux Servites, qui la desservent encore. Vous reconnaîtrez ces religieux à leur costume qui est tout blanc, même le chapeau. Aujourd'hui, le pape et les cardinaux vont encore assister aux offices dans cette église le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix. Elle n'est pas d'ailleurs des plus remarquables : la façade, par Charles Fontana, est d'assez mauvais goût : il n'y a guère de bonnes peintures que celles de Perrin del Vaga, dans la chapelle du crucifix, la quatrième à droite. Cette chapelle renferme le tombeau de l'illustre cardinal Consalvi, ministre de Pie VII. — De l'autre côté est

SAINTE MARIE IN VIA LATA.

Cette église pourrait être appelée la seconde église de Rome, dans le même sens que nous appellerions celle de sainte Pudentienne la première. Ouvrons ici le nouveau Testament et lisons ce passage du dernier chapitre des Actes des apôtres. « Nous arrivâmes le jour d'après à Pouzzo- « les, où nous trouvâmes des frères qui nous prièrent d'y « demeurer sept jours, et ensuite nous prîmes le chemin « de Rome. Lorsque les frères de Rome eurent appris « que nous arrivions, ils vinrent au devant de nous jus- « qu'au Forum d'Appius et jusqu'aux Trois-Tavernes.

« Paul, les ayant vus, rendit grâces à Dieu, et fut rempli « d'une nouvelle confiance. Quand nous fûmes arrivés à « Rome, il fut permis à Paul de demeurer où il voudrait, « avec un soldat qui le gardait. Trois jours après, Paul « pria les principaux d'entre les Juifs de venir le trouver; « et quand ils furent venus, il leur dit : Mes frères, quoi- « que je n'eusse rien fait contre la nation, ni contre les « coutumes de nos pères, j'ai été arrêté prisonnier à Jéru- « salem et mis entre les mains des Romains, qui, m'ayant « examiné, voulaient me mettre en liberté, parce qu'ils ne « me trouvaient coupable d'aucun crime qui méritât la « mort. Mais comme les Juifs s'y sont opposés, j'ai été « contraint d'en appeler à César, sans que j'aie cependant « le dessein d'accuser en aucune chose ceux de ma na- « tion. C'est donc pour ce sujet que j'ai désiré vous voir : « car, c'est pour avoir prêché le Messie, qui est l'espé- « rance d'Israël, que je suis lié de cette chaîne. — Ils lui « répondirent : nous n'avons point reçu de lettres de Ju- « dée à votre sujet, et il n'est venu aucun de nos frères « qui nous ait dit du mal de vous. Mais nous voudrions « bien savoir de vous-même ce que vous pensez de la nou- « velle secte ; ce que nous en savons, c'est qu'elle est par- « tout combattue.... » L'apôtre convint avec les Juifs d'un jour pour s'expliquer ; mais ceux-ci furent en général peu favorables à l'Évangile qu'il leur annonça, et Paul finit par leur déclarer que le salut, qu'ils rejetaient, serait porté aux Gentils.

« Et lorsqu'il leur eut dit ces choses, les Juifs s'en allè- « rent, ayant de grandes contestations entre eux. Paul « demeura ensuite deux ans entiers dans un logis qu'il avait « loué, et il y recevait tous ceux qui venaient le voir, « prêchant le royaume de Dieu, et enseignant ce qui re- « garde le Seigneur Jésus-Christ avec confiance et en « toute liberté. » (1)

(1) Je ne sais pas si l'on a fait une remarque qui me paraît frappante, c'est que le dernier livre *historique* de l'Écriture

Nous avons vu saint Pierre arrivant en 42 sur le mont Esquilin. Ici nous assistons à l'arrivée du grand apôtre saint Paul, dans une hôtellerie, sur cette voie Lata, *large*, qui allait du point où est la colonne Antonine à celui où s'élève la colonne Trajane, c'était au commencement du mois de mai, l'an 61, environ dix-neuf ans après l'arrivée de saint Pierre, circonstance sur laquelle nous nous arrêterons plus loin. Les fidèles de Rome, qui étaient déjà nombreux, puisque la première persécution n'eut lieu que trois ans après, et lorsqu'on les accusa d'avoir incendié la ville, avaient entendu parler des vertus et des travaux admirables de saint Paul. Plusieurs se montrèrent empressés de le voir, et ils allèrent à sa rencontre. Les uns s'avancèrent jusqu'au Forum d'Appius, près d'Antium, à plus de quarante milles de Rome; les autres attendirent aux Trois-Tavernes, au delà d'Aricie, à dix-sept milles. Il ne reste plus rien du Forum d'Appius; mais l'ancienne station militaire des Trois-Tavernes se retrouve dans Cisterna, sur la route des Marais-Pontins qui va à Naples. Paul fut bien consolé en se voyant entouré de chrétiens si fervents; il rendit grâces à Dieu du bien que le chef des apôtres et de l'Église avait opéré dans la capitale du monde, où il était entré tout seul, et il s'avança avec confiance, bien moins occupé de la gloire et de la splendeur de la ville des Césars que de la gloire du vrai Dieu à qui il fallait ramener un peuple superbe et corrompu.

Le préfet du prétoire, ou capitaine des gardes, était alors Afranius-Burrhus, illustre et sage collègue de Sénèque dans l'éducation de Néron. C'est à lui que le centenier Jules remit saint Paul, avec d'autres prisonniers. Jules avait traité l'apôtre avec considération, et c'est lui sans doute qui obtint pour Paul la permission de demeurer hors des prisons publiques, sous la garde d'un soldat.

sainte se termine par l'arrivée d'un apôtre du christianisme dans une ville *qui devait en être le centre et où tout devait aboutir et se résumer.*

Suivant l'usage en pareil cas, une longue chaîne attachait la main droite du captif à la main gauche de son gardien. Comme le prisonnier venait plaider ouvertement sa cause, il ne choisit pas un lieu désert, mais le voisinage du Capitole, où il était obligé de se rendre, et en outre, il voulait prêcher la foi dans un quartier fréquenté, comme il avait fait dans les villes de la Grèce. Quelques auteurs ont pensé que la maison où il logea, et qui est maintenant l'église où nous sommes, était celle de Lucine, de cette même dame romaine qui l'ensevelit cinq ans après dans son domaine; mais, sans parler de la multiplicité des témoignages qui le font arriver dans une hôtellerie, il semble que le texte sacré est assez clair et assez formel sur ce point, à moins qu'on ne suppose que l'hôtellerie appartenait à Lucine, ce qui concilierait tout; ou bien encore, l'apôtre a pu arriver dans l'hôtellerie et loger ensuite chez Lucine.

Représentons-nous le prince des apôtres, de retour des nombreux voyages qu'il avait faits depuis sa première arrivée, s'empressant de courir ici pour voir son vénérable frère, avec leqsel il devait combattre et mourir sur les bords du Tibre! Quels entretiens devaient avoir entre eux ces deux apôtres, colonnes de l'Église naissante. Peu d'années après, cette hôtellerie devenait leur prison commune, avant qu'ils fussent transférés à la prison Mamertine, de laquelle ils ne sortirent que pour marcher à la mort. Leur mémoire est retracée dans l'église souterraine de Sainte-Marie par des objets d'une haute antiquité et par un bas-relief moderne. Dans ce quartier le sol s'est considérablement exhaussé et celui de l'église inférieure est à peu près de dix-huit pieds plus bas. On y descend par un escalier fort commode. A l'entrée, on lit sur un mur le verset 16 du chapitres 28 des actes des apôtres : *Permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite ; il fut permis à Paul de demeurer où il voudrait, avec un soldat qui le gardait*. Plus loin, c'est la source miraculeuse qui jaillit à sa prière pour le baptême des néophytes qui ne voulaient

pas être connus ; il est des jours où l'on verse de cette eau sur une large table de marbre et des malades viennent en prendre pour l'appliquer à leurs membres souffrants. On voit encore là une colonne à laquelle saint Martial fut attaché, après avoir été geôlier des apôtres qui le convertirent. Dans une autre partie du souterrain est un autel, sur lequel on voit les deux apôtres sculptés en bas-relief. Tout dans ce lieu antique inspire un profond respect et une émotion religieuse.

« C'est là, dit M. de la Gournerie (1), que saint Paul
« convertit Onésime, qu'il reçut les présents des Philip-
« piens apportés par Epaphrodite ; c'est de là qu'il écrivait
« à Philémon, à Tite, aux habitants de Philippes et de
« Colosse ; c'est là qu'il prêchait la *folie de la croix* avec
« cette fougue ardente, cette éloquence abrupte qui
« s'échauffait dans la lutte et que l'inspiration rendait su-
« blime. »

Il écrivit aussi en ce lieu sa lettre aux Éphésiens, qu'il leur envoya par Tychique. C'est pendant sa seconde captivité qu'il écrivait sa deuxième épître à Timothée ; il y prédit sa mort prochaine. Enfin, si ce n'est pas dans son logement sur la voie Lata, c'est du moins à Rome qu'il écrivit sa sublime épître aux Hébreux. On peut remarquer dans ces différents écrits les noms des fidèles et des saints qui vinrent le visiter, ou qui partagèrent ses deux captivités. Les commentateurs et les historiens ont remarqué particulièrement le 22e verset du chapitre 4 aux Philippiens : tous les Saints vous saluent, *mais principalement ceux de la maison de César.* Ainsi, déjà l'Évangile avait pénétré avec succès dans la cour de Néron, de cet empereur aussi infâme que cruel, et la haine que ce tyran manifesta ensuite contre Paul fut excitée surtout par la conversion de son grand échanson et d'une concubine qu'il aimait plus que les autres. Il ne paraît pas que le philosophe Sénèque eût converti personne dans cette cour : on sait combien il fut lâche aussi dans ses derniers moments!

(1) Voyez l'Histoire de l'Église de Rohrbacher. T. 4. livre 25.

Je ne crois pas que les philosophes de nos jours aient un goût plus prononcé pour le martyre.

On ignore comment se termina l'affaire de saint Paul devant les tribunaux. Elle finit certainement par sa mise en liberté, puisqu'il prêcha dans l'Italie après ses deux ans de détention et qu'il retourna en Grèce avant de revenir à Rome pour être martyrisé. Saint Luc ne le quitta jamais, ni pendant la première captivité, ni pendant la seconde. *Lucas est mecum solus; Luc est seul avec moi*, dit Paul dans sa deuxième épître à Timothée. Nous sommes ici sur les lieux où furent encore écrits les actes des apôtres, l'an 63. L'église de Sainte-Marie *in via lata* possède un autre souvenir du saint Évangéliste, c'est le portrait de la sainte Vierge qui est sur le maître-autel. Étonné du grand nombre de ces tableaux qu'on attribue à saint Luc, M. de la Gournerie les explique en disant qu'il y a eu à Rome un peintre appelé Luc que le peuple de Rome appelait le saint par admiration pour les vertus dont il donna de beaux exemples; mais cet estimable auteur paraît avoir ignoré ce qu'ont écrit à ce sujet des savants tels que Bosio et Aringhi, dans leurs ouvrages sur les catacombes, et Joseph Assemani, dans son calendrier universel, article du 18 octobre. Ces auteurs parlent en particulier d'une antique inscription qui fut trouvée dans le souterrain de Sainte-Marie *in via lata* et où il est dit d'un portrait de la sainte Vierge, c'est un des sept peints par saint Luc, *unus ex septem à Lucâ depictis*. D'ailleurs, serait-il bien étrange que les fidèles eussent demandé à l'évangéliste plusieurs portraits de la Mère de Jésus, et que le saint eût reproduit plusieurs fois une image si vénérée et si chérie? Ensuite, les chrétiens ne doivent-ils pas avoir conservé de pareils tableaux avec un soin proportionné au prix qu'ils y attachaient?

Un oratoire de saint Martial avait été érigé d'abord en ce lieu si précieux pour de tels souvenirs; Constantin en fit une église. Elle fut rebâtie l'an 700 par le pape saint

Sergius Ier, puis par Innocent VIII, en 1485, et enfin, en 1662, Alexandre VII, chargea Pierre de Cortone de dessiner la façade. Les belles colonnes qui forment les trois nefs ont été plaquées de jaspe de Sicile : d'excellentes peintures ornent les nefs latérales : on voit dans celle de droite un tombeau érigé par les Français à un jeune peintre, Drouais, leur compatriote. Cette église supérieure est fort jolie ; mais c'est bien une de celles où l'on regrette de ne trouver qu'une apparence toute moderne, qui répond si peu à l'antiquité des souvenirs. (1)

Il faut avoir visité en chrétien des lieux et des monuments comme ceux-ci, pour bien comprendre Rome et tout ce qu'elle peut procurer à la fois d'instruction religieuse et de pieux sentiments. C'est bien là qu'on touche du doigt les faits les plus importants de l'histoire de l'Église. Une pensée me frappa plus particulièrement dans le souterrain de sainte Marie *in via lata*. Les protestants rejettent l'autorité et la tradition pour s'en tenir à la Bible : c'est là leur principe fondamental. Tout ce que les chrétiens doivent croire et pratiquer est contenu dans les livres saints, disent-ils ; le reste est inutile, pernicieux, un composé d'institutions humaines. Sans recourir aux divers arguments que les théologiens opposent victorieusement à ce principe faux et dangereux, qui, en divisant les hérétiques en une multitude de sectes, a conduit la plupart à nier la divinité de Jésus-Christ, un seul me suffira désormais. J'avais lu bien des fois cet argument : maintenant je puis dire que je l'ai *vu et touché*. Le nouveau Testament à la main, je vois que l'église de Rome avait été constituée par saint Pierre bien des années avant l'arrivée de saint Paul et de saint Luc. C'est à Rome qu'ont été écrits depuis lors l'évangile de saint Marc, les Actes

(1) On peut consulter, sur les traditions de Sainte-Marie *in via lata*, les annales de Baronius, tome 1. — La Rome souterraine du savant archéologue Aringhi, livre 5, chapitre 41. — Les commentaires de Lorin sur les Actes des apôtres.

des Apôtres et presque toutes les Épîtres de saint Paul; les Romains à qui l'Apôtre adresse la première dans l'ordre qu'elles occupent étaient bien certainement chrétiens avant qu'ils l'eussent reçue! Ensuite nous savons positivement que saint Jean écrivit son Évangile et son Apocalypse bien longtemps après, sur la fin du premier siècle. Quant aux deux autres évangiles, il en est qui pensent que celui de saint Luc a été composé à Rome, comme les Actes, et celui de saint Matthieu est le seul qui ait paru peu d'années après la mort du Sauveur. Ces faits sont reconnus de tous, même des protestants.

Maintenant, je demande: si l'Écriture sainte est la seule règle de la foi, comment se fait-il que l'Église ait été d'abord sans règle?

On a donc commencé par bâtir l'édifice, et puis, l'on a jeté les fondements!

Les peuples étaient donc obligés, pour se sauver, de connaître et de lire des livres qui n'existaient pas!

Toutes les parties du nouveau Testament auraient dû par conséquent être écrites et réunies avant la première prédication du jour de Pentecôte!

Et même, le divin fondateur de l'Église, qui avait institué le corps des pasteurs, qui les avait revêtus de toute son autorité, qui leur avait dit: Allez! enseignez toutes les nations! aurait bien dû écrire lui-même, ou du moins recommander à ses apôtres d'écrire au plus tôt!

Et sur les onze apôtres qui allerent tous prêcher par son ordre immédiat, cinq seulement écrivirent!

Et ceux-ci écrivirent selon les circonstances, sans s'être concertés, sans intention de promulguer un corps de doctrine ni un code complet!

Et comme l'imprimerie n'était pas connue dans les premiers siècles, il s'ensuit donc que certains peuples seulement possédèrent de rares exemplaires d'un livre qui devait être la règle unique de la foi pour tous!

Et l'on peut bien croire, par exemple, le grand saint

Irénée, qui assurait, dans la seconde moitié du second siècle, que bien des églises de son temps n'avaient point d'Écriture sainte, tout en conservant une foi pure par tradition !

Il nous serait très-facile de développer ici plus longuement un genre d'argumentation qui montre combien les prétendus réformés ont été absurdes en rejetant les traditions romaines pour n'admettre que l'autorité de l'Écriture. Ces quelques mots suffisent. Les ministres Anglicans et en particulier les théologiens de l'Université d'Oxford nous donnent aujourd'hui des exemples qui sont à la fois édifiants et instructifs. L'étude consciencieuse des traditions catholiques les ramène dans le sein de notre religion, à mesure qu'ils la connaissent davantage : chaque semaine nous apporte la nouvelle d'une conversion ; au moment où j'écris ces lignes, nous apprenons l'abjuration attendue et désirée de l'illustre Newman, chef de l'école Puseyste. Et remarquons bien que ces conversions supposent autant de courage que de lumière ; car ces ministres Anglicans doivent faire les plus généreux sacrifices le jour où ils annoncent leur retour à l'unité ; il leur faut abandonner des postes honorables et très-lucratifs et renoncer encore souvent aux affections les plus chères ! Peut-on en dire autant de ceux qui passent du catholicisme à une secte religieuse ou philosophique ? Quel siècle que le nôtre, qui voit tant d'apostasies et tant de conversions ! Heureux celui qui pourra dire à la fin de ses jours ces paroles que l'Apôtre écrivit peu de temps avant sa mort, dans la prison de la *via lata* ou dans la prison Mamertime, j'ai *bien* combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, *bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi !* — Vous qui allez à Rome, ne passez jamais devant ces lieux vénérables, sans vous rappeler ces belles paroles de l'Apôtre des nations !

CHAPITRE SEIZIÈME.

SIXIÈME JOURNÉE. — LE PANTHÉON. — ÉGLISE DE SAINTE MARIE SUR MINERVE. — DE SAINT IGNACE. — COLLÉGE ROMAIN. — ÉGLISE DES SAINTS APOTRES. — PLACE DE VENISE. — ÉGLISE DE JÉSUS. — DE SAINT MARC. — RUINES DE LA BASILIQUE DE CONSTANTIN. — ÉGLISE DE SAINTE FRANÇOISE, SUR LE LIEU OU SAINT PIERRE CONFONDIT SIMON LE MAGICIEN.

En continuant de parcourir les beaux quartiers de la ville, nous visiterons cette fois des temples magnifiques et de saints tombeaux. Notre station principale sera à l'église de sainte Françoise romaine, où nous trouverons un souvenir mémorable du prince des apôtres : partout il nous faudra répéter ces formules d'admiration qu'on ne sait comment varier en présence de tant de merveilles se succédant à chaque pas.

LE PANTHÉON OU SAINTE MARIE DES MARTYRS.

Au milieu de la place du Panthéon est une fontaine ornée d'un petit obélisque égyptien. Cet obélisque fut trouvé avec celui de la place de la Minerve, près du chœur de l'église de ce nom, au milieu des ruines d'un ancien temple d'Isis et de Sérapis. Le terrain s'est élevé ici comme

ailleurs, ce qui nuit beaucoup à l'effet du Panthéon, auquel on montait autrefois par sept degrés : il en reste deux, et encore parce qu'une pente a été ménagée de ce côté de la place.

Le panthéon est à la fois le plus beau, le plus parfait de style, et le mieux conservé de tous les temples païens. Son extrême solidité l'a fait résister aux efforts des barbares. Il fut construit par Agrippa, gendre d'Auguste, qui le dédia à Jupiter vengeur et à Mars, en mémoire de la victoire que son beau-père avait remportée contre Antoine et Cléopatre. Il le consacra ensuite à Cybèle, mère de tous les dieux. Insensiblement les divinités y eurent leur statue en marbre, ou en bronze, ou en argent, ce qui fit donner à ce temple le nom grec de Panthéon, qui signifie l'assemblée de tous les dieux.

Ce monument ayant été abandonné par les chrétiens, les années auraient fait ce que n'avaient pas fait les barbares. Saint Boniface IV eut une heureuse pensée. Il consacra le Panthéon à tous les Saints et spécialement à leur très-sainte Reine, et comme il y transporta une quantité considérable de reliques des catacombes, ce qui se fit en grande pompe le 13 mai 610, la nouvelle église prit le titre de sainte Marie *ad Martyres*. En 830, Grégoire IV, renouvelant solennellement la dédicace, institua la fête du 1er novembre qui s'est ensuite étendue à tout le monde chrétien. Le jour des morts s'y célèbre aussi le lendemain avec une grande solennité. A la vue de ce monument, le voyageur chrétien glorifie son Dieu en se rappelant quelles divinités la Vierge et les Saints ont remplacées dans ce magnifique sanctuaire.

Au milieu du XVIIe siècle, Urbain VIII fit placer entre le portique et la coupole deux clochers symétriques dont la nécessité n'excuse pas le mauvais goût aux yeux des artistes; mais la critique est injuste quand elle reproche à Benoît XIV d'avoir fait blanchir la fameuse coupole; car celle-ci tombait en ruines, et l'on n'a pu y faire les gran-

des réparations qu'elle exigeait sans lui enlever son apparence de vétusté.

Les temples de la République étaient uniquement remarquables par leur richesse intérieure ; mais , sous les empereurs , le génie des arts s'éleva à une hauteur inconnue auparavant, et le Panthéon peut être considéré comme une inspiration des plus beaux jours de la Grèce. Cependant Agrippa ne négligea pas d'ajouter à la beauté des formes la richesse des décorations. Le majestueux portique est orné de 16 colonnes de granit, d'ordre corinthien, d'une seule pièce, et amenées de la Thébaïde : les bases et les chapiteaux sont de marbre blanc ; ces colonnes, d'une proportion très-élégante, ont un fût de 38 pieds et demi de hauteur, sur 14 de circonférence ; l'entablement et le fronton sont, comme les chapiteaux, de la plus belle proportion que l'on puisse trouver dans les monuments antiques. Les poutres du plafond étaient couvertes d'épaisses lames de bronze qui furent enlevées pour servir à la construction du baldaquin de saint Pierre. Pour ce baldaquin et pour d'autres monuments, on a enlevé au Panthéon plus de quatre cent mille livres de bronze ; les clous seuls en pesèrent neuf mille. La grande porte et des ornements du même métal avaient été emportés par Genséric, roi des Vandales : tout cela fut englouti avec le vaisseau dans la mer de Sicile. A l'entrée, les deux niches étaient occupées par les statues d'Auguste et d'Agrippa. Le diamètre de l'intérieur, de forme circulaire, comme l'indique le nom de rotonde donné vulgairement à cet édifice est de 132 pieds ; l'épaisseur des murs est de 19, et cette épaisseur était nécessaire pour soutenir la coupole qui a tout juste la hauteur de ce diamètre au-dessus du pavé. Elle n'est éclairée que par le haut. Une ouverture de 26 pieds de diamètre est pratiquée au sommet ; avec la lumière, elle laisse pénétrer la pluie qui tombe sur le pavé, disposé au milieu pour la recevoir ; mais l'enceinte est vaste et rarement pleine de monde, car il y a tant d'autres églises dans le quartier.

En face du grand arc de la porte principale est un arc semblable, pris dans l'épaisseur du mur ; il est orné de deux grosses colonnes de jaune antique. Les six chapelles, placées à des intervalles égaux, autour du temple, sont pareillement prises dans l'épaisseur du mur et ornées de pilastres et de colonnes du même marbre précieux. Huit autres chapelles font saillie au dehors du mur, entre les six autres ; ce sont des niches encadrées de deux colonnes et d'un fronton, comme ce que les anciens appelaient *ædiculæ*. Au-dessus des premières, règne le grand entablement de marbre blanc surmonté d'un attique qui fait le tour de l'édifice ; l'attique était percé de 14 fenêtres carrées, murées aujourd'hui. Les cinq rangs de caissons qui sont au-dessus étaient, dit-on, recouverts de lames d'argent, ce que de graves auteurs révoquent en doute. Les statues des dieux terrestres étaient dans les chapelles enfoncées ; celles des dieux célestes, dans les huit autres, entouraient Jupiter qui avait la place d'honneur sous le grand arc : Les divinités infernales étaient dans une galerie basse, au-dessous du pavé.

Le grand Raphaël fut inhumé dans cette église, ainsi que Jean d'Udine, Balthasar Peruzzi, Perrin del Vaga, Thadée Zuccari et Annibal Carrache. En 1833, on découvrit ses ossements derrière l'autel de la troisième niche, à gauche en entrant ; ils y furent replacés en grande cérémonie ; c'est sur cet autel qu'on voit la statue de la Madona del Sasso, la *Vierge au rocher ;* Raphaël avait prié son élève Lorenzetto de sculpter cette vierge pour son tombeau. Dans la suite, on plaçait au Panthéon les statues des artistes et des poëtes : mais Pie VII, considérant que ce temple devenait encore profane, en quelque sorte, fit transporter ces bustes dans une salle du capitole, où l'on continuera cette intéressante collection.

Si le Panthéon est aux yeux de l'artiste un édifice admirable, il faut avouer que l'aspect extérieur de sa coupole n'a rien de bien gracieux aux yeux du vulgaire. In-

dépendamment de sa nudité, elle se termine par une ouverture que rien ne surmonte. J'entendis un jour de mauvais plaisants qui la comparaient à un pâté chaud. On y monte par un escalier de 190 marches.

Je me rappelais, en la voyant, une anecdote que j'ai lue dans plusieurs auteurs. Charles-Quint étant venu à Rome, quelques années après que ses troupes y avaient commis tant d'horribles excès, fut reçu avec une grande pompe qui pouvait étonner; mais la paix était faite, et l'empereur avait ensuite bien mérité de la chrétienté en châtiant les barbares de l'Afrique, d'où il avait retiré vingt-deux mille esclaves chrétiens. Cependant, malgré tous les efforts qu'il fit encore pendant son séjour pour se concilier les bonnes grâces des Romains, il restait dans bien des cœurs un ressentiment profond. Un jour, il visita le Panthéon, et lorsqu'il fut monté sur la coupole, un jeune officier de la ville qui l'accompagnait se sentit une violente tentation de le précipiter par l'ouverture du milieu.—Dans la journée, celui-ci dit à son père : Vraiment, je ne sais comment j'ai résisté à cette envie de le précipiter de cette hauteur sur le pavé. — Mon fils, lui répondit celui-ci, ce sont de ces choses que l'on fait et qu'on ne dit point.

A la fin de son livre *du Pape*, M. de Maistre a écrit des pages admirables sur la transformation du Panthéon en église de tous les saints; je résiste à une envie plus pacifique et plus légitime que celle du jeune Romain, en ne citant point ce passage de l'illustre écrivain, parce qu'il est trop long.

Les Thermes d'Agrippa, les premiers qui furent construits sur les plans et avec le luxe des Thermes Romains, n'ont laissé que quelques vestiges derrière le Panthéon. Une partie occupait la place du Marais Capréa, près duquel Romulus fut tué par les sénateurs, pendant qu'il passait une revue de ses soldats.

PLACE ET ÉGLISE DE LA MINERVE.

La place qui porte le nom de la Minerve est ornée d'un petit obélisque à hiéroglyphes porté sur le dos d'un éléphant. Un archéologue d'Arles trouve ridicule que l'on ait fait porter l'obélisque de cette ville par quatre lions ; il ferait la même critique en voyant certains obélisques de Rome qui me la rappelèrent ; mais le monolithe de la place de la Minerve est tel qu'un éléphant ne succomberait pas certainement sous le poids. Quoique cet animal ait été sculpté par Hercule Ferrata, le tout ensemble est d'un effet mesquin, sans doute aussi parce que l'œil est accoutumé à rencontrer des monuments plus grandioses sur les places publiques de Rome.

L'académie ecclésiastique occupe l'hôtel qui est en face de l'église de Sainte-Marie. Elle est spécialement établie pour les hautes études ecclésiastiques : elle est dirigée par un prélat qui a le titre de président. Le vice-président, M. l'abbé de Lucca, est un savant de premier ordre, très-versé dans les littératures allemande, française et anglaise, et en correspondance avec les savants de l'Italie et de l'étranger. (1)

Au midi de la place est l'hôtel de la Minerve, ancien palais Conti : il est tenu par un français. J'y était logé avec mes compagnons de voyage, et nous avons été aussi contents de notre hôte que des voyageurs français et des anglais catholiques qui s'y sont rencontrés avec nous.

L'église, appelée Sainte-Marie-sur-Minerve, fut bâtie dans le VIII[e] siècle sur les ruines du temple que Pompée érigea à cette déesse, en reconnaissance des victoires qu'il avait remportées Les Dominicains la rebâtirent en 1395, lorsqu'elle leur fut donnée par Grégoire XI. Le surnom de cette église me rappelle un trait de cette sotte

(1) J'apprends que M. de Lucca vient d'être nommé évêque d'Aversa.

suffisance qui caractérise plus d'un détracteur acharné de la ville sainte. Nous sortions de table après une discussion assez animée avec deux étrangers, et nous discutions encore sur la porte de l'hôtel, quand l'un d'eux s'écria d'un air capable : voyez, messieurs, l'église de la Minerve ! De la Minerve ! C'est ainsi que les Romains font un indécent mélange du sacré et du profane ! — La politesse ne permettait pas de répondre : vous êtes un sot ridicule ! et il fallait se contenter de le penser. L'un de mes compagnons de voyage eut la bonté de lui donner les explications suivantes ; savoir : que la multitude des églises dédiées à la Sainte Vierge impose la nécessité d'ajouter une autre appellation pour distinguer chacune d'elle, que cet usage est utile pour conserver les souvenirs de l'antiquité, qu'en appelant cette église Sainte-Marie-sur-Minerve on est heureux de penser que le culte chrétien s'est établi sur les ruines de celui du paganisme. — L'intrépide frondeur s'éloigna sans répliquer ; mais aussi sans paraître moins content de son observation et de lui-même. — La plupart de ces raisonneurs qui tranchent sur tout avec un aplomb imperturbable sont à peu près de cette force !

Il n'y a pas à Rome d'eglise qui ait une façade si simple. Elle est loin d'annoncer ce qu'on trouve dans l'intérieur. C'est un beau vaisseau à trois grandes nefs, ornées de peintures et de statues très-remarquables. On y voit un Christ du Giotto, la belle statue du Sauveur de Michel-Ange, des peintures et le tombeau du bienheureux Fiezole, le saint et délicieux peintre dominicain, les tombeaux de Léon X, de Clément VII, de Paul IV, et l'on y conserve les précieux restes de sainte Catherine.

La chapelle de la sainte est à la droite du chœur. Elle est couverte de tableaux qui représentent les principaux traits de la vie de cette illustre vierge, favorisée de grâces si extraordinaires, comme nous l'avons fait observer en parlant d'une église de Pise. On voit sous la table de l'autel sa statue couchée et revêtue du costume religieux, au-dessous

de laquelle sont ses reliques. Elle mourut à Rome. Un cardinal Barberini fit transporter dans cette église une petite chambre qu'elle avait habitée. Son crâne est chez les Dominicains de Sienne et cette ville possède encore ses instruments de pénitence, quelques autres reliques et sa maison paternelle.

A droite, au fond du tranceps, est la chapelle de saint Thomas d'Aquin, érigée par la maison Caraffa. Les traits de la vie du docteur angélique ont été peints par le florentin Lippi. Le tableau de l'autel est d'Angelico Fiezole.

La statue du Christ est placée contre le pilier du chœur, de l'autre côté. On retrouve bien dans ce chef-d'œuvre le génie vigoureux et sévère de Michel-Ange : car le Sauveur, debout et étendant la main, a l'air de chasser les vendeurs du temple, quoique de l'autre il tienne sa croix. Les fidèles vont lui baiser le pied, qu'on a recouvert de bronze doré, parce qu'ils auraient bientôt usé le marbre.

A gauche de cette admirable statue, dans une chapelle sur laquelle s'ouvre une porte latérale, sont d'autres beaux ouvrages qui méritent l'attention. Ce sont trois tombeaux exécutés par de grands maîtres ; celui du cardinal Alexandrini, neveu de saint Pie V, par Jacques della Porta ; celui du cardinal Pimentelli, par Bernin ; et celui du cardinal Benelli, dessiné par Rainaldi. Il y a là des groupes magnifiques. Là aussi est le modeste tombeau de Fiezole.

Ceux de Léon X et de Clément VII, derrière le maître-autel, sont de Bandinelli.

Il y a dans cette église des statues de Cordieri et d'autres œuvres d'artistes recommandables. Dans la grande et belle chapelle de saint Dominique, au fond du bras gauche, on remarque le monument de Benoît XIII, dessiné par Roncalli. La sacristie possède un crucifix peint par André Sacchi.

Le 7 mars, on célèbre solennellement la fête de saint Thomas d'Aquin à Sainte-Marie-sur-Minerve ; le sacré collége y assiste. Le pape y vient assister à la grand'messe

le jour de l'Annonciation, et il y a la procession des jeunes filles qui ont reçu une dot de la confrérie qu'on appelle de l'Annunziata.

La fête de Notre-Dame du Rosaire est aussi une grande solennité pour cette église ; les habitants du quartier illuminent leurs maisons.

Dans la matinée du dimanche de l'Octave de la Fête-Dieu, les magistrats du Capitole viennent ici avec leur garde assister à la procession du saint Sacrement. Cette procession n'est pas d'ailleurs autrement curieuse, et nous dirons dans un autre chapitre comment nos processions de France sont beaucoup plus belles, plus touchantes et plus imposantes tout-à-la-fois. Les Pompiers vont tous les dimanches avec leur musique assister à la messe dans cette même église.

Le couvent des Dominicains est la résidence du supérieur-général de l'ordre. Il est fort beau. On y enseigne la théologie et la philosophie, particulièrement pour les jeunes disciples de Saint-Dominique. Les moyens de s'instruire ne manquent pas dans cette maison, qui possède de savants professeurs et une bibliothèque célèbre fondée par le cardinal Casanata. Cette bibliothèque est aussi riche en livres que celle du Vatican l'est en manuscrits ; on y a ajouté une collection d'objets d'archéologie, de géologie, de médailles, de pierres gravées, de coquilles, etc. Un objet bien précieux à divers titres est conservé dans cette bibliothèque ; c'est un dyptique en ivoire du VIIIe siècle. Les dyptiques doivent être considérés comme les plus anciens monuments de l'écriture : des savants regardent les dyptiques sacrés comme étant d'institution apostolique et ils disent encore que l'insertion des noms de martyrs et de saints dans ces tablettes équivalait à une canonisation solennelle. Celui dons nous parlons est composé de trois tablettes, dont deux se replient sur celle du milieu, et il est appelé à cause de cela du nom de triptyque : il est grec,

et d'une exécution très-remarquable ; Jésus-Christ y est représenté avec la Sainte Vierge et les saints. (1)

A propos des couvents de Rome et de leurs professeurs, voici ce que dit M. de Lamennais dans son fameux libelle des Affaires de Rome. « Vous trouverez là des hommes « qui unissent les plus hautes vertus à une science théolo- « gique profonde et variée. Ce sont les vrais conservateurs « de la doctrine et des traditions. Par leurs habiles et sa- « ges conseils, ils dirigent les travaux des Congrégations « qui préparent, pour la soumettre au souverain pontife, « la décision de toutes les affaires de l'Église universelle. « Exempts, pour la plupart, de passions et de préjugés, « d'un esprit élevé, humble et calme, ils ont, dans leur « génie impartial et naïf, dans la simplicité affectueuse « de leurs manières, dans leur suave douceur, quelque « chose d'excellemment propre à lier entre eux et au cen- « tre commun les membres dispersés par toute la terre de « la grande famille chrétienne. »

Retenez bien ce portrait, je vous prie. Si tout autre écrivain ecclésiastique, si un Jésuite surtout l'avait tracé, on crierait à la flatterie et au mensonge. Or, les religieux de la Minerve dirigent et préparent les travaux de la Congrégation de l'Index, qui précisément s'assemble dans leur couvent. Si cette Congrégation condamne des écrivains tels que MM. Cousin, Dupin et M. de Lamennais, alors les ouvrages de ceux-ci n'ont pas été compris, ou ils ont été jugés par la passion et par l'intérêt du moment. Tel a toujours été le langage de l'erreur quand elle se voyait condamnée : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; MM. Cousin et Dupin continueront à se dire excellents catholiques, tout en se refusant de souscrire à un jugement sanctionné par le Pape et par tous les évêques du monde.

(1) Ce triptyque a fourni la matière d'une dissertation intéressante que vous trouverez dans les annales de M. Bonnety, juillet 1841. Elle est accompagnée de planches.

Il faut bien encore que nous ajoutions quelques mots sur l'Inquisition, puisque la Congrégation du saint Office tient ici ses séances tous les mercredis. Les romanciers publient des feuilletons dans lesquels ils mettent en scène les bourreaux atroces et les intéressantes victimes de l'Inquisition Romaine. Or, ceux qui connaissent tant soit peu l'histoire savent que l'Inquisition de Rome n'a jamais fait périr un seul individu d'une manière quelconque et que ce tribunal n'y a jamais été qu'une sorte de tribunal de police correctionnelle, condamnant quelquefois à la prison et plus souvent à une sévère réprimande certains actes contraires à la religion ou aux bonnes mœurs. On sait aujourd'hui comment elle avait été calomniée par rapport à sa conduite envers Galilée. Ainsi, l'Inquisition d'Espagne n'offre pas encore un champ assez vaste à nos romanciers affamés de scandale, et surtout d'argent! Et voilà comment on écrit les romans historiques! D'ailleurs, pourquoi attribuer à l'Église de Rome, à l'Église catholique, la barbarie de certains monarques de l'Espagne et de l'Allemagne? Si l'Inquisition n'a pu s'établir en France, est-ce parce que la France était moins catholique et moins attachée à la foi? non; c'est qu'elle entendait autrement sa défense.

Ne pourrait-on pas ajouter, pour excuser même l'Espagne, qu'elle était encore tout émue de ses longs combats contre les Maures et qu'elle établit le tribunal de l'Inquisition pour se préserver de nouveaux malheurs? J'ai lu dans un *voyage en Espagne* écrit par M. de Lantier, auteur du *voyage d'Anténor en Grèce*, des réflexions que je cite sans les juger; je n'ai pas le texte sous les yeux, mais je suis assez sûr de ma mémoire pour en rapporter exactement le sens. Après avoir parlé des perquisitions minutieuses que l'ont fit de ses livres aux frontières des Pyrénées, le voyageur *philosophe* ajoute : le gouvernement espagnol « fait très-bien peut-être de ne pas laisser « pénétrer Voltaire et Rousseau dans les provinces de la

« Péninsule, et l'Inquisition, en arrêtant le protestantis-
« me à la frontière, a peut-être sauvé le pays des plus
« affreux malheurs. Dieu préserve les Espagnols, avec
« leur caratère ardent et vindicatif, de voir éclater parmi
« eux des guerres de religion ! Les dissensions religieuses
« feraient couler dans ce royaume, en quelques années,
« plus de sang qu'il n'en a été versé par l'Inquisition pen-
« dant des siecles. « —Or, cet ouvrage était écrit avant les guerres civiles de ce malheureux pays !... Elles nous ont donné une idée de ce que seraient les guerres religieuses.

Enfin, pourquoi nos faiseurs d'histoires et de romans ne mettent-ils jamais en scène que les excès commis au nom du catholicisme ? Ne savent-ils pas tout le mal qui a été fait en peu de temps au nom de la philosophie et de la liberté ? Il en est parmi eux qui excusent, ou du moins, qui expliquent les horreurs de 1793 par la nécessité, par une sorte de raison d'État. Mais alors, tous les crimes et toutes les rigueurs sont ainsi excusables, ou explicables, et si l'on pouvait encore comparer, ce que nous sommes loin d'admettre, il ne faudrait pas tant dire de mal de l'Inquisition. (1)

ÉGLISE DE SAINT-IGNACE.

Sortons par la porte de la chapelle qui est à la gauche du Christ de Michel-Ange : au bout de la petite rue, nous

(1) Les romanciers devraient bien mettre aussi en scène Henri VIII, Muncer, Calvin faisant brûler Servet à Genève, etc. etc. Il est à remarquer que la torture existe encore dans un État de l'Europe, et c'est un État protestant, le duché de Brunswick. En 1845, une jeune fille, Jeanne Strats, avait été accusée d'un crime qu'elle avait avoué pendant qu'on lui donnait la question ; elle avait été condamnée à mort quand les véritables coupables ont été arrêtés pour un autre crime du même genre (d'incendie) et ont avoué tout ce qu'ils avaient fait auparavant.

serons en face du Collége Romain, auquel tient la belle et vaste église de Saint-Ignace. Elle fut bâtie en 1626 par le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV. Le Dominiquin avait dessiné deux plans, que le jésuite Grassi réduisit à un seul; la façade, d'ordre corinthien et composite, a été faite par l'Algarde.

L'intérieur est majestueux. Il est à trois nefs séparées par des arcades qui reposent sur de larges piliers. Les peintures de la voûte, du chœur, et le tableau de la première chapelle à droite sont du jésuite Pozzi. Ce peintre a aussi donné le plan de la superbe chapelle de Saint-Louis de Gonzague, où nous allons aussitôt vénérer le corps de l'angélique patron de la jeunesse. Il est dans le tombeau de l'autel, dont le devant est ordinairement masqué par une boiserie imitant le marbre; mais aux jours de fêtes il paraît avec toute sa somptuosité réelle. En effet, il est plaqué de lapis-lazuli et incrusté de bronze doré; il y a au pied une boule de la même pierre précieuse et deux anges de marbre blanc à genoux. Au-dessus est un de ces bas reliefs, formant tableau et dont les figures se détachent en ronde bosse, tels qu'on en voit beaucoup à Rome, et qui ont été exécutés par de grands maîtres. Celui-ci est du statuaire français Legros. Il représente saint Louis entouré d'anges. La décoration supérieure s'appuie sur quatre colonnes torses de vert antique, entourées de guirlandes de bronze doré. La balustrade, de marbre jaune, porte deux anges de marbre blanc, debout et tenant un lys à la main : ils ont été faits par Ludovisi, ainsi que les deux autres placés sur le fronton. Plus haut, près de la porte latérale, est le superbe tombeau de Grégoire XV, orné de statues de différents auteurs.

De l'autre côté, près de la sacristie, sont quatre statues remarquables : la foi, l'espérance, la charité et la religion.

La chapelle du bras gauche du tranceps, l'annonciation, fait le digne pendant de celle de saint Louis de Gonzague.

Il faudrait voir cette église le 21 juin, couverte sur ses murs de riches tentures cramoisies, toute brillante de lumières, et remplie d'une multitude de jeunes gens qui chantent en chœur des morceaux délicieux. En 1844, ce jour de la fête de leur saint Patron, les élèves du Collége Romain accompagnaient à la table sainte un illustre vieillard qui s'y présentait pour la première fois et dont le bonheur ineffable se communiquait à tous les assistants. C'était M. Hurter, historien et président du consistoire de Schaffouse, qui avait fait son abjuration peu de jours auparavant. Il était surtout entouré des élèves du Collége Germanique, qui étaient venus se joindre à la jeunesse romaine, heureux et fiers de voir parmi eux un homme si recommandable, qui a écrit dans leur langue et qu'ils pouvaient considérer comme appartenant à leur nation. Les motifs de la conversion de M. Hurter ne peuvent être suspectés ; il n'avait aucun intérêt à quitter une position qui, en Suisse, est à la fois honorable et influente, et sous un autre rapport, voilà un changement de religion *qui ne finit pas comme tant d'autres, par un mariage!*

Quant à la fête de saint Louis de Gonzague en elle-même, ajoutons : quel est le catholique, vraiment digne de ce nom, qui n'aimerait pas les maisons d'éducation dont les maîtres et les élèves communient tous ensemble en ces jours de solennités ? Ceux qui ont leurs raisons pour détester les congrégations religieuses devraient bien penser que les vrais catholiques ont aussi leurs raisons pour les aimer, et laisser à ceux-ci une liberté, *celle d'être conséquents!*

Il y a au Collége Romain une chambre métamorphosée en chapelle, que tout pèlerin doit visiter avec un pieux empressement, c'est celle dans laquelle mourut l'angélique saint Louis. Nous avons eu le bonheur d'y célébrer les saints mystères. Elle est ornée de tableaux qui retracent sa vie si pure et si dévouée, d'objets qui lui ont appartenu et d'une page autographe de son écriture. Quelle

sainteté sublime dans ce jeune prince, qui abandonne les plus brillantes espérances du monde pour embrasser une carrière de pauvreté, d'obéissance, de renoncement absolu, et qui meurt à vingt-trois ans, victime de son dévouement pour les malades d'un hôpital !

L'église de Saint-Ignace et le collége forment une île immense, et encore, une galerie jetée en arc sur la rue du côté oriental établit une communication avec l'oratoire des Garavites qui appartient au même établissement.

Cet oratoire, ou plutôt, cette belle église a été bâtie par le père Garavita, aux frais des fidèles qui y viennent depuis entendre la parole de Dieu et assister à des exercices spirituels. Nous y sommes entré plusieurs fois pendant le mois de Marie. Une foule considérable d'hommes y étaient rassemblés, écoutant avec recueillement d'excellents discours sur les vertus et sur les grandeurs de la Mère de Dieu. Après la bénédiction, pendant laquelle l'église était magnifiquement illuminée, plusieurs se réunissaient à la porte et s'en allaient de deux en deux, nue-tête, et récitant des prières à haute voix. Cet usage de prier le soir dans les rues et de chanter des cantiques devant une image de la Sainte Vierge se conserve toujours à Rome. L'oratoire des Garavites est célèbre par un autre usage qui certainement ne serait pas compris ni encore moins goûté de tout le monde. Deux fois la semaine en carême, de neuf à dix heures du soir, beaucoup d'hommes s'y réunissent, pour entendre d'abord une courte mais vive exhortation sur la passion de Jésus-Christ, ou sur la pénitence; ensuite, on récite le *Miserere*, pendant que les portes se ferment; on ne laisse briller que la faible lumière de la lampe, et chacun se donne vigoureusement la discipline. Ce spectacle si nouveau et si étrange, ce bruit des coups assez longtemps répétés, font sur un étranger un effet qu'il n'est pas facile de décrire.

Nous avons dit que la dévotion des Romains est sincère, si elle n'est pas toujours conséquente. Au témoignage de

M. de Lamennais en colère contre Rome (1), joignons ici celui de madame de Staël, quoique je n'aime pas trop de citer l'auteur de Corinne, par la raison que je n'aime pas de pareils romans, surtout quand ils sont écrits par des femmes. Elle juge souvent avec impartialité, à la différence d'une autre femme protestante, lady Morgan, qui a parlé de l'Italie avec une sorte de rage frénétique. Ainsi, après avoir fait observer qu'il y a en général beaucoup de bonne foi dans les sentiments d'une nation *dont l'imagination est vive*, elle assure que l'hypocrisie n'est pas possible chez les Italiens. Et ce n'est pas seulement en religion qu'elle est inconnue, ajoute-t-elle; une italienne ne se fait pas prier deux fois pour chanter ou pour danser; dans les passions mêmes, il n'y a pas chez les Italiens cet amour-propre qui ailleurs l'emporte de beaucoup sur le sentiment, et ceux qui paraissent plus corrompus ne sont au fond que moins déguisés et moins habiles. — On retrouve ces jugements de cette femme célèbre dans divers chapitres de son livre. En quoi elle se trompe, par exemple, c'est quand elle prétend que les prédicateurs prêchent toujours le dogme et jamais la morale; nous l'avons remarqué à Rome, comme à Florence, c'est précisément le contraire qui est vrai, et les prédicateurs ne devaient pas plus prêcher le dogme il y a cinquante ans, puisque leurs auditeurs devaient être pour le moins aussi croyants qu'ils le sont aujourd'hui. (2)

(1) Dans son libelle *les affaires de Rome.*

(2) L'auteur de Corinne vante toujours la moralité de l'Angleterre. Je ne sais pas si elle était fort grande de son temps; mais, entre autres preuves du contraire, je puis citer un fait qui en dira assez. Il y a quatre ans, un ministre anglican se plaignait, dans un journal de sa secte, que les filles qui se mariaient avaient cessé pour la plupart d'être vierges avant leur mariage.

LE COLLÉGE ROMAIN.

Ce collége forme une masse élevée, sévère, imposante. Il a été bâti sous Grégoire XIII par le célèbre Ammanati, qui a fait la cour si grandiose du palais Pitti, à Florence. Sa vaste cour, dont l'entrée principale est au midi, est entourée de deux rangs de portiques étagés l'un sur l'autre, autour desquels sont distribuées les salles et les classes. On y enseigne les langues mortes, les belles lettres, les sciences physiques et les mathématiques. Il n'y a pas de pensionnaires et d'autres maisons d'éducation y envoient leurs élèves. L'instruction est gratuite Le cours de théologie, auquel se rendent de jeunes ecclésiastiques de divers établissements et même des prêtres, est professé depuis quelque temps par le célèbre père Péronne, dont la théologie a été traduite dans notre langue. Nous avons voulu l'entendre une fois, mais nous n'avons pu saisir tout ce qu'il disait sur une matière très-abstraite, parce que la prononciation italienne du latin et la sonorité d'une salle trop vaste ne nous permettaient pas toujours de le suivre.

« La division des classes du Collége Romain est fort curieuse, dit M. Poujoulat : elle excite l'ardeur par des « rivalités toujours en présence et tient l'émulation toujours en haleine. Les classes de grammaire sont partagées en deux camps, les Romains et les Carthaginois. « Les classes d'humanités présentent quatre factions, à « l'imitation de celles des jeux du grand cirque : la première s'appelle blanche ; la deuxième, rouge ; la troisième bleue ; la quatrième, verte. Les écoliers de rhétorique forment quatre académies ; la Tusculane et la « Formiane luttent au cours du matin pour la prose ; le « Bois Arcadien et le Bois Héliconien se disputent au « cours de l'après-midi les palmes de la poésie. Divers « grades sont le prix du succès. Ces continuels combats

« littéraires livrés à Rome par l'enfance et la jeunesse em-
« pruntent un grand charme aux souvenirs du passé. »

Les Jésuites possèdent dans ce collége une bibliothèque de 70 mille volumes et un musée qui est un des plus curieux de l'Europe. Le musée Kircher, ainsi appelée du nom du savant Jésuite, ne contient pas seulement de précieuses antiquités étrusques et romaines, mais encore des objets très-curieux que les pères missionnaires ont apportés de la Chine, des Indes et de l'Amérique. Un observatoire est aussi attaché à cet établissement et les savants professeurs sont en correspondance avec les plus grands astronomes de l'Europe, qui profitent souvent de leurs observations, dont les journaux parlent quelquefois.

Sur la place du Collége Romain, on remarque une des façades de l'immense palais Pamphili-Doria et la petite église de Sainte-Marthe. Saint Ignace de Loyola avait fondé à Sainte-Marthe une maison de filles repenties qui furent ensuite transferées à sainte Madelaine du Cours.

ÉGLISE DES SAINTS APÔTRES.

Après avoir traversé le Corso en ligne droite, nous arrivons bientôt sur la place des saints apôtres, place longue mais étroite, sur laquelle est l'eglise qui lui a donné son nom et qui est entourée de beaux palais.

Le premier palais à droite est celui des Odescalchi. Le palais Colonna touche à l'église du côté du midi : il est maintenant occupé par l'ambassade française. Sa galerie principale est une des plus vastes et la mieux ornée qu'il y ait à Rome ; elle contient de précieux tableaux des grands maîtres. Des arceaux jetés sur la rue du côté du Quirinal conduisent de la galerie aux jardins. Nous ne parlons pas des autres palais, ni des objets curieux qu'ils renferment. Près du palais Odescalchi est celui de Muti-Papazuri, où habita et mourut Jacques III, Stuart.

L'église des Saints-Apôtres est ainsi nommée parce qu'on

y conserve les restes de saint Philippe et de saint Jacques le Mineur, frère de saint Jude et parent de la Sainte Vierge. On la croit d'origine constantinienne. Elle fut collégiale jusqu'à ce que Pie II la donna aux Cordeliers, qui ont ici leur maison principale. Après diverses restaurations, elle a été rebâtie en entier au commencement du XVIIIe siècle, dans le style corinthien, et l'on n'a conservé de l'ancienne que le portique. Sous ce portique, on voit sur le mur à droite un bas-relief antique, et à gauche un bas-relief de Canova en l'honneur de Volpato, fameux graveur vénitien. A l'intérieur, la nef du milieu présente un vaisseau majestueux, dont la voûte est ornée du triomphe de saint François, peint par le Baciccio. Le monument le plus remarquable de cette église, c'est le tombeau de Clément XIV, un des plus beaux ouvrages de l'immortel Canova, qui le fit à l'âge de 24 ans. Rien n'est saisissant comme l'une des statues qui exprime une douleur profonde mais résignée, et la beauté de la forme répond parfaitement à celle de l'expression. Les deux mains en croix que l'on voit groupées avec la tiare et les clefs sont le symbole particulier des mineurs conventuels, auxquels appartenait Clément XIV.

Au milieu de l'église, est l'ouverture du souterrain entourée d'une balustrade. Il y a dans cette crypte des reliques de martyrs, entre autres, le corps de sainte Eugénie qui fut tranféré de la voie Latine, au IXe siècle.

L'église des Saints-Apôtres est, comme l'église de Saint-Roch, à Paris, le rendez-vous du monde élégant : les *Zerbini* et les *Civetuole* s'y rencontrent aux dernières messes, que ces fashionables des deux sexes n'entendent pas peut-être sans distraction.

On y célèbre avec pompe la fête de saint Antoine de Padoue, le 13 juin. Il y a chapelle des cardinaux le 14 juillet, en l'honneur de saint Bonaventure.

PLACE DE VENISE.

Revenant au cours, avant de parvenir à la place de Venise, nous avons à droite une façade du palais Pamphili Doria, dont on visite la cour et les galeries précieuses pour les amateurs des arts. L'escalier, le vestibule et la voûte plate dont Borromini a été l'architecte sont du côté du Collége Romain.

Vis-à-vis est l'ancien palais de l'académie de France; il appartient aujourd'hui au prince Sciarra.

En arrivant sur la place de Venise, à l'extrémité du cours, on a, à droite, un beau palais qui fait l'angle. C'est celui qu'habita la mère de Napoléon jusqu'à sa mort et qu'occupe maintenant le prince Charles Bonaparte, fils de Lucien.

Plus avant, et sur la gauche est le palais Torlonia, ci-devant Bolognetti. C'est là que le prince tient sa banque; mais en même temps il l'a orné d'objets d'art et de tout ce que le luxe a de plus somptueux; on remarque dans un beau cabinet le groupe colossal de Canova, représentant Hercule furieux qui jette Lycas dans la mer.

L'immense palais de Venise se reconnaît à son architecture ancienne et sévère et à sa couronne de créneaux; il est facile de le distinguer au milieu de cette réunion de palais, dont on ne trouverait guère la pareille hors de la ville de Rome; il ressemble même à un château gothique. Il fut bâti vers la fin du XVe siècle, par Paul II, sous la direction de Julien de Maïano, qui employa des pierres du Colisée et du forum de Nerva. Les souverains Pontifes l'habitèrent quelquefois en été, avant la fondation du palais Quirinal. Charles VIII, roi de France y logea en 1494, lorsqu'il allait conquérir le royaume de Naples. Cent ans après, le pape Clément VIII le donna à la république de Venise, pour loger son ambassadeur. Il appartient maintenant à l'ambassade d'Autriche.

Au nord de la place est encore une façade du palais Doria. Après, vient le palais Grazioli, et ensuite le palais Altieri. Ce dernier est un des plus beaux et des plus vastes; il fut bâti sous le pontificat de Clément X, de la famille Altieri, qui vient de donner encore un cardinal à l'Église romaine. Un jour du mois de mai 1845, cette superbe résidence était brillamment illuminée et le nouveau dignitaire y recevait la visite des cardinaux, des ambassadeurs et des grands personnages.

Vis-à-vis est

L'ÉGLISE DE JÉSUS.

Les Italiens appellent tout brièvement *il Gesù*, le Jésus, une église qui appartient aux Jésuites. Ces religieux en ont de fort belles en Italie; mais celle que nous allons visiter est une des plus magnifiques qu'il y ait au monde. A Rome, à force de voir de beaux monuments, on est moins frappé de la vue de chacun en particulier : il y en a tant qui exciteraient, ce me semble, une admiration beaucoup plus grande s'ils étaient dispersés dans des villes différentes! Cependant, chaque fois que j'entrais *au Jésus*, j'étais peut-être toujours plus ébloui C'est une de ces grandes églises où les bronzes, les marbres les plus rares et les pierres précieuses sont prodiguées dans toutes les parties, avec les dorures, les tableaux et les statues, ce qui forme un ensemble de magnificence dont nous n'avons pas l'idée en France.

Le cardinal Alexandre Farnèse, neveu de Paul III, la fit édifier en 1575 par le célèbre architecte Vignole. Elle fut achevée par Jacques della Porta, élève de celui-ci. La façade est ornée des deux ordres superposés corinthien et composite, et ce dernier règne dans tout l'intérieur. Au centre de la croisée s'élève une grande coupole, dont les peintures, ainsi que celles du chœur et de la voûte de la nef principale, sont des ouvrages très-estimés du Baciccio.

Négligeant la description des chapelles qui se prolongent sur les nefs latérales, quoiqu'elles soient toutes bien remarquables, nous nous arrêterons devant les deux qui occupent tout le fond de chacun des bras de la croix latine, ce qui veut dire qu'elles ont les proportions d'un chœur d'une de nos grandes églises du midi.

Celle de droite est dédiée à saint François-Xavier. Sa décoration est l'œuvre de Pierre de Cortone, et son grand tableau, de Charles Maratte, réprésente la mort du glorieux apôtre des Indes. Sur l'autel, qui est composé des marbres les plus précieux, ainsi que les marches, on voit un médaillon ovale de bronze doré et orné d'un bas-relief : ce médaillon couvre le bras droit de l'illustre saint, dont le corps est à Goa, ville de l'Inde où les Portugais le retinrent. L'immense fronton qui s'élève au dessus de l'autel est porté par quatre superbes colonnes de jaune antique. Sur la massive balustrade de bronze qui entoure le sanctuaire sont des anges du même métal dont chacun tient une lampe allumée.

Mais comment décrire l'étonnante chapelle de Saint-Ignace, en face de celle-ci ? Il n'est pas possible de peindre ni d'exagérer cette magnificence vraiment prodigieuse. Sa décoration architecturale est formée de quatre grandes colonnes revêtues de lapis-lazuli et rayées de bronze doré ; les piédestaux, l'entablement et le fronton sont de vert antique ; au milieu du fronton est un groupe de marbre qui représente la très-sainte Trinité, et le globe que tient le Père éternel est le plus gros morceau de lapis-lazuli qu'on connaisse, ce qui le suppose d'un prix inestimable. Le tableau de saint Ignace est du père Pozzi, qui a dessiné le plan de la chapelle ; ce tableau est tout juste de la dimension d'une grande niche qu'il cache entièrement et il disparaît, à l'aide d'un mécanisme ingénieux, pour laisser voir aux grandes fêtes la riche statue de saint Ignace qui a neuf pieds de hauteur. Cette statue, qui fait groupe avec trois anges, a la tête et la chasuble d'argent et le reste est de cuivre argenté. Il y en avait une autre toute

d'argent, que Pie VI se vit contraint à regret de faire fondre quand il paya l'énorme tribut imposé par le Directoire, lors du traité de Tolentino. Celle-ci était l'œuvre de Legros. Le corps du saint est dans le tombeau de l'autel, qui est de bronze doré, orné de pierres précieuses et de bas-reliefs : mais un Jésuite nous dit que ces saints ossements avaient beaucoup souffert d'une inondation extraordinaire du Tibre, qui était monté jusqu'à la table de l'autel. Le marchepied est une riche mosaïque; les degrés et le pavé sont faits de marbres choisis; la balustrade est comme celle de la chapelle de Saint-François-Xavier, mais d'un travail encore plus compliqué.

Aux côtés de l'autel sont deux groupes de formes colossales et d'un grand effet; l'un représente la foi chrétienne recevant les hommages des peuples barbares et l'autre la religion qui, armée de la croix, terrasse l'hérésie furieuse. Ce dernier sujet est de Legros.

La somptueuse décoration de cette chapelle est complétée par des bas-reliefs de marbre et de bronze qui retracent les faits de la vie du saint fondateur de la Compagnie de Jésus.

La décoration du maître-autel est toute nouvelle ; mais quoiqu'elle ait coûté des sommes énormes, il nous a paru qu'elle ne répondait pas assez à la magnificence des autres ni à la majesté du vaisseau. A côté est le tombeau de l'illustre Bellarmin, que la volonté du pape Clément VIII força à accepter la pourpre et qui fut heureux de se retirer au noviciat des Jésuites avant la fin de sa vie. Il y a peu d'années qu'on a vu le cardinal prince Odescalchi renoncer à toutes ses dignités, pour entrer dans la même société.

Il y a deux orgues richement décorées dans les bras du tranceps. Nous avons entendu, un jour de fête, une messe en musique chantée par de très-belles voix et accompagnée par un habile organiste. Pendant cette grand'messe, nous eûmes l'occasion de remarquer, comme à

Florence, un usage qui nous paraît toujours plus intolérable, c'est que l'on disait beaucoup de messes basses en même-temps et qu'il en résultait un mouvement continuel qui nuisait au recueillement de chacun, à l'effet des chants et des cérémonies.

Un jour, à l'heure que les églises sont fermées, l'excellent père de Villefort, notre compatriote, dont nous aurons occasion de parler encore au sujet de la conversion de M. Ratisbonne, eut l'extrême complaisance de nous introduire dans cette église, avec une troupe nombreuse de voyageurs logés à notre hôtel. Un frère du couvent monta sur l'autel de saint François-Xavier, détacha le devant du médaillon doré qui est sur le tabernacle et nous montra à découvert, sous un verre, le bras droit desséché, mais intact, du plus grand apôtre des temps modernes. Les cinq doigts sont ornés de pierres précieuses. Les lecteurs pour lesquels nous écrivons plus spécialement comprendront l'émotion que nous avons dû éprouver à la vue de ce bras qui a baptisé tant de milliers d'infidèles! Chacun de nous voulut monter sur l'autel pour contempler de plus près cette insigne relique.

Un ecclésiastique de Paris nous avait assuré que les communions fréquentes étaient peu connues à Rome. Cependant, M. Poujoulat dit qu'on a souvent compté environ cent trente mille communions par an dans la seule église de Jésus, que les étrangers fréquentent beaucoup à la vérité. Ce-qui est certain, c'est qu'on y voit les nombreux confessionnaux toujours encombrés et que j'ai vu moi-même beaucoup de communions aux messes qui se célèbrent à la fois.

Des personnes influentes voulaient que les révérends pères fussent mis à la place des Cordeliers, comme pénitenciers de la basilique de Saint-Pierre. Grégoire XVI a toujours répondu : *Nihil innovetur*, point d'innovation.

La Maison Professe, qui tient à l'église de Jésus, fut bâtie par un autre cardinal Farnèse. Elle fut habitée par des

prêtres séculiers, après le bannissement des religieux, qui ne porta pas bonheur aux successeurs de Clément XIV. C'est la résidence du supérieur-général et du provincial.

La chambre où mourut saint Ignace a été transformée en chapelle Saint Charles Borromée voulut célébrer sa seconde messe sur l'autel : les prêtres étrangers obtiennent aisément cette permission.

En finissant, je dirai un mot des Jésuites. Ce mot suffira pour ceux qui les aiment et pour ceux qui ne les aiment pas. Bien des raisons m'ont fait ranger parmi les premiers, c'est que les Jésuites ont toujours eu contre eux les protestants, les jansénistes, les impies de toutes les sectes, les caractères faibles, les prudents dont la prudence n'a jamais servi de rien, les écrivains sans convictions qui ont exploité leur impopularité pour donner de la vogue à leurs ouvrages ou pour gagner beaucoup d'argent, et les ambitieux qui comptent pour rien la justice quand il s'agit de l'intérêt politique.

En dehors de cette masse d'ennemis, il y a quelques catholiques qui ont été élevés dans de certains préjugés contre la société de Jésus et qui sont de bonne foi. Ces préjugés auraient dû disparaître à la vue des hommes qui composent cette masse d'ennemis dont nous venons de parler : *Nonne qui oderunt te, Domine, oderam?*

Il y a ensuite les niais, qui sont aussi les dupes. Quoique cette classe soit assez nombreuse, je me soucie fort peu de lui appartenir.

ÉGLISE DE SAINT MARC.

Prenons la rue à gauche en sortant, et nous dirigeant à l'est, nous arriverons aussitôt à la place de saint Marc, sur laquelle on voit des débris d'antiquités.

L'église de Saint-Marc, indépendamment de sa magnificence, a quelque chose dans sa forme qui lui donne un charme tout particulier. C'est une de celles que j'aimais à

revoir. Tout y est peint, doré, couvert de beaux marbres ; mais ce qui la distingue, c'est le genre de construction des piliers et des arcs qui séparent la grande nef des nefs latérales. Ces petits arcs très-gracieux de marbre blanc à veines bleues reposent sur de légers piliers du même marbre et sur une élégante colonne ionique revêtue de jaspe de Sicile qui se détache en avant. Par suite de cette disposition des arcs, les chapelles sont petites ; mais elles sont si jolies, si bien décorées, et le pavé est si beau partout que vraiment cette église fait grand plaisir à voir dans ses détails comme dans son ensemble. Il y a des tableaux de Pérugin, de Romanelli, du Bourguignon, de Palma et du Titien.

Le maître-autel, disposé comme dans les grandes basiliques, est surmonté d'un baldaquin que portent quatre belles colonnes de porphyre. Au dessous est le corps du pape saint Marc, avec les reliques des martyrs persans Abdon et Sennen et quelques ossements de saint Hermès, martyrisé sous l'empereur Adrien. Le tombeau de ce saint Hermès, qu'on a trouvé dans les catacombes de la voie Salara, est un des plus curieux, et M. Raoul-Rochette en a donné une longue description. (1)

Ce qu'un voyageur chrétien trouve de bien intéressant dans cette église de Saint-Marc, c'est la chapelle des reliques, à la droite du chœur. Nous les y avons vues exposées le lundi de Pentecôte. Les reliquaires sont rangés sur des tables tout autour ; leurs formes sont variées ainsi que la matière ; il y en a de bronze doré, de bois, de cristal, et quelques-uns sont très-riches. Plusieurs contiennent les objets les plus sacrés, comme une épine de la couronne de Notre-Seigneur, un morceau du voile de la sainte Vierge, etc. Nous avons remarqué aussi le camail de saint Pie V et le cilice entier de sainte Brigitte.

Le vingt-cinq avril, à huit heures du matin, la procession des Litanies-Majeures sort de saint Marc pour aller faire sa station à la basilique du Vatican.

(1) Tableau des catacombes, page 71 et suivantes.

Un aimable chanoine de cette collégiale nous montra les reliquaires et les objets curieux de la sacristie avec une complaisance parfaite. Nous apprîmes en causant avec lui que si les revenus de son église sont considérables, il n'en est pas de même de ceux du Chapitre : chacun de ses membres n'a que six cents francs, et celui qui n'aurait pas quelque patrimoine serait bien en peine de vivre. Je consigne ici cette observation, pour que l'on sache bien qu'à Rome, et en général dans l'Italie, la plupart des prêtres séculiers sont bien moins riches qu'on ne le suppose. Il ne faudrait pas croire que le luxe des églises s'étend à ceux qui les desservent; parmi ceux-ci, il en est qui sont littéralement pauvres. Beaucoup de curés n'ont pas mille francs et j'ai pu me convaincre en achetant certains objets dans les magasins que les Romains regardent les prêtres français comme beaucoup plus riches que les leurs. Il y a dans les États du pape beaucoup d'évêchés qui ne rapportent pas 10,000 francs et sur lesquels pèsent des charges nombreuses. Quant aux religieux et surtout aux religieuses de Rome, on peut dire que la plupart sont réellement dans la misère. Il ne faut pas s'étonner, en visitant les églises, si des moines acceptent facilement la *bonne-main*, mais on ne doit pas non plus se trop livrer à un sentiment pénible en la leur offrant, car leur simplicité ne soupçonne pas même l'orgueil qui se mêle quelquefois à cet embarras des étrangers. Ils ne sont pas humiliés comme on se l'imagine : non, ils reçoivent la charité comme ils la font à leur tour, sans aucune pensée d'amour-propre. C'est bien là l'Évangile. Ajoutons encore qu'à Rome la vie n'est pas chère pour ceux qui pratiquent une sobriété plus commune dans les pays chauds. Les prêtres trouvent ensuite dans une multitude d'établissements d'utiles auxiliaires pour les œuvres de charité et des asiles pour eux-mêmes quand ils deviennent infirmes. Ainsi, la part de Dieu dans les églises est bien plus considérable que celle de ses serviteurs, et ceux-ci pratiquent

encore la bienfaisance envers de plus pauvres qu'eux. La piété et la charité sont deux vertus qui distinguent tous les Romains.

L'Église de Saint-Marc, bâtie d'abord par le pape de ce nom, dans le IVe siècle, restaurée ensuite par Grégoire IV, qui orna le chœur des mosaïques conservées encore, fut rebâtie en même temps que le palais de Venise, par Paul II, vénitien.

ÉGLISE DE SAINTE-FRANÇOISE ROMAINE, ET RUINES DE LA BASILIQUE DE CONSTANTIN.

Nous terminerons cette journée par une visite au tombeau d'une sainte héroïne de la charité, dans une église à laquelle se rattache aussi un souvenir historique du prince des apôtres. Elle est située dans un quartier où tout voyageur aime à revenir souvent. Les environs du Forum et du Colisée inspirent des réflexions toujours graves à celui dont l'esprit n'est pas facilement porté aux méditations religieuses, et les pensées du philosophe chrétien y acquièrent encore plus de profondeur. Partout, à Rome, la plus grande somme de jouissances intellectuelles est dévolue à celui-ci,

Allant droit au Forum de Trajan, en sortant de saint-Marc, nous prenons la rue Alexandrine, qui s'ouvre au sud-est de la place et qui nous conduit directement à la basilique de Constantin, près de sainte Françoise.

Il y a divergence d'opinions, parmi les savants antiquaires, au sujet de la basilique de Constantin, que d'autres appellent le temple de la Paix. Après avoir étudié la question et après avoir consulté à Rome des hommes fort instruits, j'adopte l'opinion de ceux qui voient dans ces grandes ruines les restes de la *basilique profane* élevée par Maxence et appelée ensuite du nom de son vainqueur.

Vasi avoue que le temple de la Paix, construit par Vespasien avec une grande magnificence et enrichi par lui des dépouilles du temple de Jérusalem, fut détruit par les flammes un siècle après sa fondation. Mais il semble que les empereurs n'ont pas dû laisser alors ces ruines abandonnées au milieu d'un quartier si magnifique. D'ailleurs, telle n'était point la forme et telles n'étaient pas les proportions des temples païens : car, on voit encore que cet édifice, divisé en trois nefs, avait trois cents pieds de longueur et deux cents de largeur. Les fouilles de 1828 ont fourni un argument qui devrait être décisif en faveur de l'opinion contraire. Dans un massif écroulé de la voûte, on a trouvé une médaille en argent à l'effigie de Maxence. Or, comment cette médaille se serait-t-elle trouvée là, dans les débris d'un monument construit plus de deux siècles auparavant par Vespasien ? Nibby ajoute à cette preuve que le style de l'architecture et de l'ornementation est identique avec celui des thermes de Dioclétien et de Constantin et que les marques des grandes briques portent le timbre de cette époque. Ces ruines ne sont donc pas celles du temple de la Paix.

La basilique avait trois nefs séparées par d'énormes piliers. Celle du milieu, élevée de 70 pieds, etait décorée de huit colonnes de marbre blanc, dont la seule qui était restée a été transportée sur la place de Sainte-Marie-Majeure. La partie septentrionale est assez bien conservée, quoique dépouillée de tous ses ornements ; trois voûtes subsistent avec leurs caissons : on a transporté ailleurs des bases, des chapitaux et des tronçons de colonnes.

L'Église de Sainte-Françoise est entre ces ruines et l'arc de Titus Avant de monter le perron vous marchez sur l'ancien pavé qui a été retrouvé tout récemment quand on a déblayé le sol et abattu des maisons autour de l'arc triomphal. Cette église s'appelait Sainte-Marie-Neuve, quand elle fut donnée aux religieux Olivétains, dans le XIVe siècle ; ils firent la façade et le portique tels qu'ils

existent à présent. Au xve siècle, Françoise, dame romaine, qui se voua aux bonnes œuvres avec une ardeur toute nouvelle, après la mort de son mari, se mit sous la conduite des Olivétains, Bénédictins mitigés. Elle fonda la maison dite Tour de Specchi, entre le mont Capitolin et le Tibre, pour les veuves et les filles qui voulaient mener une vie de communauté religieuse, sans se lier par aucun vœu. On les appela Oblates; elles s'occupaient tout particulièrement des œuvres de charité. La sainte fondatrice fut en si grande vénération que tout le peuple l'invoqua après sa mort, sans attendre que l'Église l'eût canonisée. Sa fête est toujours célébrée avec pompe et le sacré collége assiste à la grand-messe, le 9 mars. Le peuple l'appelle encore Sainte-Françoise-Romaine, tant il est fier de sa sainte, et reconnaissant à son égard! Nous avons fait déjà remarquer combien les héroïnes de Rome chrétienne sont au dessus de celles de l'antique cité; mais si les Clélie et les Lucrèce ont été surpassées en courage par des milliers de vierges, il faut ajouter encore que parmi les dames de l'ancienne Rome on ne vit jamais des héroïnes de charité. Cela se conçoit bien : ne connaissant pas même le nom de cette grande vertu, elles n'en pouvaient connaître ni le principe ni l'étendue!

Son tombeau a été dessiné par le Bernin. Il est à l'entrée du chœur, dans un caveau découvert en partie et entouré de dix-huit lampes de bronze doré qui brûlent sans cesse. On y descend par deux escaliers placés aux angles de la croisée, qui mènent aussi à d'anciennes catacombes. Il est orné de marbres précieux et la Sainte y est représentée sur un bas-relief d'un beau travail.

D'autres lieux rappellent le souvenir de Sainte-Françoise : elle naquit près de Sainte-Marie *in Transtevere*, église où elle allait prier et se confesser dans les premiers temps, et elle fonda près de sa maison un hôpital où elle servait les malades de ses propres mains. Cet hôpital tenait à l'oratoire de Sainte-Marie et de Saint Jacques *in Capella*.

A droite, dans le tranceps, qui est, ainsi que le chœur, beaucoup plus élevé que la nef, on voit le tombeau remarquable de Grégoire XI. La ville l'érigea à ce pape en reconnaissance de ce qu'il avait rétabli le siége pontifical dans l'ancienne capitale du monde chrétien. Un magnifique bas-relief d'Olivieri représente l'entrée solennelle de ce pontife, en 1377,

Au fond de cette partie de la croisée sont deux pierres incrustées dans le mur. C'est ici que nous rencontrons le souvenir de Saint-Pierre et que nous abordons l'histoire de la chute de Simon le magicien.

Sans avoir besoin de recueillir ici les témoignages si nombreux de l'antiquité, contentons-nous de citer la seconde lettre pastorale de Mgr. l'évêque de Digne, pour le carême de 1845 : elle raconte le fait avec éloquence et les preuves y sont résumées.

Pierre était allé présider à Jérusalem le premier de tous les conciles ; il y avait été ensuite emprisonné par Agrippa: délivré de ses chaînes et apprenant que les prestiges d'un imposteur mettent la foi nouvelle des Romains en grand péril, il revole à Rome pour déjouer les artifices de Simon.

« L'Enfer voyant l'Église s'élever florissante sur les « ruines de son empire, essayait, en ce temps-là, comme « une contrefaçon de l'œuvre du ciel, pour jeter le trou- « ble dans les esprits et l'egarement dans les consciences, « Satan, à l'exemple du Christ, veut avoir aussi son Église: « aux Apôtres, il oppose des philosophes, des hérésiar- « ques ; il tente de ruiner l'action des vrais miracles, par « les prestiges de la magie ; à l'adorable Trinité, il subs- « titue une trinité fabuleuse ; un sacrifice abominable ré- « presente la sainte Eucharistie ; la morale des anges est « remplacée par celle des esprits immondes ; et pour com- « pléter ce travestissement infernal, de même que l'œuvre « divine du Christ est assise sur la foi de Simon Pierre, « de Galilée, l'œuvre odieuse de Satan reposera sur l'im-

« posture d'un Simon de Samarie, surnommé le Magi-
« cien.... Mais que peut le mensonge contre la vérité, le
« démon contre le Christ, le magicien contre Pierre?
« car c'est à Pierre, au chef de la foi, au gardien de
« l'unité catholique, que revient l'honneur de vaincre
« celui qu'on a justement nommé le premier né de Satan
« et le père des hérésies. (1) »

« Déjà le saint apôtre l'a confondu publiquement à Sa-
« marie, il a démasqué ses impostures à Jérusalem, il l'a
« poursuivi partout dans la Judée. Fuyant alors devant
« son terrible adversaire, après avoir quelque temps traîné
« dans les contrées de l'Orient la honte de sa défaite,
« plein de confiance encore en la puissance de ses pres-
« tiges, l'ennemi de Dieu vient s'établir au centre de l'em-
« pire romain. Simon y ressemble toutes ses forces, dit
« saint Irénée, pour lutter de pourvoir surnaturel et ri-
« valiser de gloire avec les Apôtres. (2) Afin d'ajouter au
« bruit de sa renommée, en augmentant l'étonnement
« de ses adeptes, il scrute de nouveau toutes les profon-
« deurs de la science infernale. Il appelle à son secours
« les esprits de l'abîme, qui répondent à ses horribles
« invocations et se mettent à ses ordres. Il veut faire assaut
« de miracles avec Dieu; ou plutôt, l'impie! il se déclare
« Dieu lui-même; il enseigne qu'ayant paru d'abord
« comme Fils chez les Juifs, il était descendu ensuite
« comme Père à Samarie, et se manifestait actuellement
« comme Esprit-Saint parmi les nations. Et en se procla-
« mant la puissance la plus haute du ciel, il se vante de
« faire marcher les statues des dieux, d'entrer dans une
« fournaise sans se brûler, de briser des chaînes de fer
« de son souffle, de changer des pierres en pains et de
« s'environner des ombres des morts. (3) A la vue de ces

(1) *Ignat. martyr. ad Trallian.* — *Epiphan. hæres* 23.

(2) Saint-Irénée, lib. 1 c. 23.

(3) *Anast. Nicæn. quæstio.* 23.

« prodiges, jeux de son art sacrilége, la foi de plusieurs
« chrétiens tombe ou chancelle, la multitude des païens
« est séduite, l'illusion gagne l'empereur Claude et le sé-
« nat lui-même, qui, décernant au blasphémateur les
« honneurs divins, lui font ériger, dans l'île du Tibre,
« une statue, avec cette inscription : à Simon, le Dieu
« Saint. (1) »

« Le magicien triomphe... Néron a succédé à Claude,
« Néron, l'effroi et la honte de l'humanité. Cet empe-
« reur histrion qui fut, au témoignage de Pline, peut-être
« encore moins épris de la lyre et du chant que des folles
« superstitions de la magie, prétendait par cet art diabo-
« lique commander aux dieux mêmes. (2) Jamais grand
« de la terre, disent les historiens, ne prodigua plus d'en-
« couragements et de trésors à une science aussi frivole
« qu'impie. Tiridate fut, à ce titre, gratifié d'un royau-
« me. Simon devait donc être bien accueilli à la cour d'un
« prince qui poussait cette passion jusqu'à l'extravagance.
« Mais il lui fallait soutenir tout-à-la-fois et son crédit
« auprès de l'empereur et sa renommée parmi le peuple.
« Dans ce but, pour faire voir qu'il est le Christ, le puis-
« sant des dieux, il annonce solennellement qu'il mon-
« tera au ciel, porté dans un char de feu par les anges qui
« le servent. L'orateur Dion et l'historien Suétone nous
« apprennent que le nouvel Icare, en attendant son as-
« cension, habitait le palais des Césars. Le jour fixé ar-
« rive enfin : Néron est présent avec sa cour, le sénat a
« pris place, la foule est innombrable et attentive. Simon
« paraît sur le théâtre de ses opérations magiques. Tout-
« à-coup il prend en effet son essor, et les yeux fascinés
« de la multitude croient l'apercevoir dans un char de lu-
« mière. D'immenses acclamations se font entendre en

(1) Saint-Justin le philosophe parle de cette statue avec son inscription comme existant encore, 120 ans après. *Apolog. pro Christ.*

(1) Pline l'ancien, livre 30, chap. 5.

« son honneur. Les chrétiens sont consternés... Pierre « s'est mis à genoux. La prière de l'Apôtre dévance le vol « de l'imposteur. Elle s'élève jusqu'au trône de la majesté « divine outragée, et en redescend avec la foudre, qui « précipite l'audacieux imposteur sur la terre et ses invi- « sibles suppôts dans l'enfer.

« Pendant que nous nous représentions, à Rome, cette « scène sur le lieu même où elle est arrivée, nous nous « rappelions la parole du Sauveur à ses disciples : « Je « voyais Satan tomber du ciel comme l'éclair. »

« On assure que les chrétiens voulurent recueillir, « comme monument de sa victoire, la pierre sur laquelle « le saint Apôtre s'était mis à genoux. Nous l'avons vue, « cette pierre, dans l'antique église bâtie à la place même « où le vicaire de Dieu, après son ardente prière, avait « commandé aux démons de laisser choir l'impie

« Le nouvel Icare, dit Suétone, tomba à côté de la « loge de l'empereur et l'arrosa de son sang. Pline le na- « turaliste et Dion étaient contemporains de l'événement, « et Suétone vivait un peu après. Baronius et Tillemont « citent une foule d'auteurs chrétiens qui confirment la « tradition de l'Église de Rome. »

C'est ici le lieu de répéter que ces traditions sont bien croyables pour quiconque croit au témoignage des livres saints. Or, l'Évangile nous montre la puissance des démons dans la tentation de Jésus, dans les possédés et dans d'autres faits. Les Actes des Apôtres parlent de Simon et de ses opérations magiques, et sans doute saint Luc aurait raconté encore sa chute dans Rome, si les Actes ne s'arrêtaient pas à l'arrivée de saint Paul. C'est cet imposteur qui a fait donner le nom de *simonie* au trafic coupable des choses saintes.

A partir de cet événement, la fureur de Néron fut grande contre le prince des apôtres, et bientôt après il donna l'ordre de l'arrêter.

Le vestibule de la maison dorée de Néron occupait l'em-

placement où s'élève maintenant l'église, qui d'abord fut dédiée à saint Pierre par le pape saint Sylvestre, en mémoire de la chute de Simon, arrivée en cet endroit. Le jardin du couvent est aussi en partie sur cet emplacement du vestibule, dont l'étendue répondait à celle que le fou couronné avait donné à son palais. Adrien fit construire en ce lieu le vaste et magnifique temple de Vénus et de Rome. Ce temple avait deux portiques opposés et deux sanctuaires. Outre les ruines et les fragments qui se voient à l'est de l'église, il reste les deux *cellæ* jointes ensemble qui sont encore debout dans le jardin.

Un souvenir d'un autre genre est attaché à ce monastère de sainte Françoise. A une époque où le Tasse était abandonné de ses amis et sans ressource, il se réfugia pour quelque temps dans cet asile ! Il a dû souvent prier et se consoler devant le tombeau de l'héroïne de la charité, qui donna aussi un bel exemple de résignation, quand le roi de Naples Ladislas emmena prisonniers son mari Ponzani, son fils aîné et son beau-frère.

FIN DU TOME PREMIER.







